



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

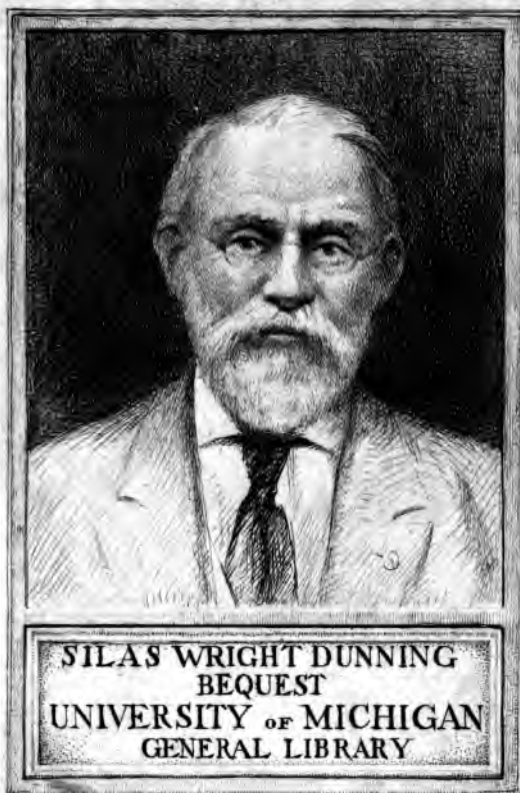
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A 491773



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY





162
.B84.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE BREST

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

DE BREST

RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE — (AOÛT 1880)



DEUXIÈME SÉRIE — TOME IX

—

1883-1884

—

BREST

IMPRIMERIE F. HALÉGOÛET, RUE KLÉBER, 11

—
1884

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

Dimming
Nijhoff
10-21-26
13603

A Monsieur DE LESSEPS ⁽¹⁾

Voyageur qui vivrez au pays des légendes,
Je vous salue, au nom des enfants de l'Armor !
Si Brizeux existait, vous auriez pour offrandes
Les bouquets merveilleux qu'au milieu de nos landes
Sa muse allait cueillir au champ des genêts d'or.

La Bretagne a perdu cette lyre si pure.
Notre barde est couché sous le granit noirci.
Mais il reste toujours aux Bretons, je vous jure,
Leur cœur qui ne ment pas, leur loyale nature,
Et nous ne devons pas vous oublier ici.

Vous, dont le nom remplit les quatre coins du monde,
Dont la gloire ne peut avoir de lendemain,
Dont l'éclat brille ainsi que nos phares sur l'onde,
Vous, qui donnez à l'homme une leçon féconde
Quand vous forcez les mers à se tendre la main.

Salut, ô voyageur ! je sais une épopée :
Roland tranchait, jadis, les rochers les plus durs ;
Il avait Durandal, sa bonne et longue épée ;
Dans vos vaillantes mains est une arme trempée,
La pioche aux dents de fer a des coups aussi sûrs.

(1) Poésie lue à la Conférence de l'Exposition de Géographie,
le 9 juin 1883.

Avant que sous nos pas, votre route fut faite,
L'Inde, la Chine, étaient dans d'infinis lointains.
Il nous fallait doubler le cap de la Tempête,
Afin d'apercevoir, miroitant sur leur tête,
Les boutons de cristal ornant les mandarins.

Vous êtes apparu. Tout changea de figure :
Plus d'ouragans du cap sur les bancs de rochers.
Le petit mousse assis dans la haute mâture,
Peut, après quelques jours, signaler la voilure
Des jonques du Japon que guident leurs nochers.

Votre œuvre est merveilleuse ! On l'admire sur terre.
Mais êtes-vous certain, que d'un regard jaloux,
Dans quelque coin du ciel, au pays du tonnerre,
Quand vous tranchez un isthme, entre un double hémis-
Dieu ne regarde pas, irrité contre vous ? Iphère,

Téméraire mortel ! Issus de même race,
Les titans murmuraient : escaladons le ciel.
J'ai dit : « le flot s'arrête. » Et toi, tu veux qu'il passe ?
De mes décrets divins les tiens prennent la place.
Mon doigt n'est-il plus fort ou providentiel ?

Vous suivez son précepte et sa règle suprême :
Il voudrait qu'ici-bas tout pût se réunir,
Et les cœurs divisés, et l'Océan lui-même.
Sans la fraternité reste la lutte extrême ;
Sans l'union ne peut progresser l'avenir.

Perceurs d'isthme, marchez ! Par vos routes ouvertes,
Nous serons tous voisins, ensuite amis ; marchez !
Bien des navigateurs ont fait des découvertes,
Mais, s'ils nous ont doté d'archipels, d'îles vertes,
Votre mérite est là : vous nous les rapprochez.

Vous eûtes le génie enfantant un beau rêve,
L'esprit persévérant pour le réaliser.
L'homme est grand qui conçoit, plus grand lorsqu'il achève,
Et qu'il n'a de répit, de sommeil ou de trêve,
Que quand sa tâche faite, il peut se reposer.

Veut-on ouvrir aux flots les déserts de l'Afrique,
Vous prenez le bâton, sans jamais vous lasser.
Étonnés, en voyant ce vieillard magnifique,
Le trouvant plus grand qu'eux, sur leur pic granitique,
Les lions de l'Atlas le regardent passer.

L'Univers suit vos pas marqués de nobles choses.
Votre trace rayonne, étincelle en tous lieux.
Et, pour vous rafraîchir de vos soucis moroses,
Vous avez ces baisers tombés de lèvres roses,
Que réservent vos fils au père glorieux.

Ils doivent, ces enfants, sentir fière leur âme,
Quand, les yeux sur la carte, ils disent : Aujourd'hui
C'est là qu'est notre père. Un devoir le réclame.
Laissons le jalonner, planter son oriflamme.
Mais, avant de dormir, prions tout bas pour lui !

La lutte est parfois vive, en cette rude guerre,
Où le champ de bataille est un sable brûlant.
Sur la berge, accroupi, vous veillez solitaire,
Quand de votre canal s'approche l'Angleterre,
Et que son léopard y jette un œil ardent.

Pour défendre vos droits, n'avez-vous pas la France ?
S'il vous fallait aller dans leurs palais brillants,
Demander à des rois, aussi, leur assistance,
Vous pourriez bien traiter de puissance à puissance,
N'avez-vous pas le front ceint de vos cheveux blancs ?

Salut, ô voyageur illustre, et bon courage !
Vos travaux merveilleux servent l'humanité.
Nos vaisseaux franchiront vos brèches dans la plage,
Le vôtre va tout droit au but de son voyage :
Ce n'est pas Port-Saïd, mais l'immortalité !

A. JOUBERT.



EXCURSION AUX ILES ALACRANS

Les hasards de la navigation, par une chance unique, sans doute, dans la vie d'un marin, nous ont conduit à visiter, à trois ans de distance, et sur des bâtiments différents, un groupe d'îlots déserts et peu connus, quoiqu'ils soient situés dans une des mers les plus fréquentées par les transatlantiques français, et les steamers les plus considérables des marines étrangères.

Les membres de la Société Académique, qui ont pris part à l'expédition du Mexique, et ils sont nombreux, ont pu voir de près, et à bien des reprises, les îles Alacrans qui marquent en quelque sorte, au point de vue maritime, la dernière étape entre la Vera-Cruz et la Havane. Combien peu en ont conservé le souvenir ! Combien peu surtout ont eu l'occasion d'y relâcher et d'y descendre ! Quel intérêt, du reste, pouvait avoir cet amas de récifs, la plupart du temps inhabités, pour ceux qui, partis de France, depuis deux mois, allaient, dans quelques heures, après une traversée longue et pénible, sur des bâtiments encombrés de passagers, toucher enfin au terme de leur voyage ? Ils avaient bien d'autres préoccupations, ceux que le sort des combats allait mettre bientôt en présence d'un ennemi insaisissable, souvent battu, toujours debout, défendant pied à pied le sol natal et son indépendance, dans les déserts de la Sonora ou dans les défilés des Cumbres.

Encore étaient-ils les plus favorisés ceux qui n'avaient à redouter que les balles mexicaines !

Combien étaient plus à plaindre les marins, les soldats d'infanterie ou d'artillerie de marine, qui, après avoir séjourné de longs mois, sur les rades de Sacrificios ou de Saint-Jean d'Ulloa, battus par le terrible Norte, en proie au vomito qui décimait notre corps expéditionnaire, avaient pour mission de poursuivre les libéraux mexicains, dans les rivières malsaines d'Alvarado, de Minatitlan, de Tampico, où chaque arbre, chaque broussaille cachait un ennemi, ou encore de faire la guerre de rues à Bagdad, Tuxpan et Matamoras, dont les habitants transformaient chaque maison en fortin improvisé. Ceux qui revenaient de ces expéditions, après avoir échappé aux coups de l'ennemi ou à la fièvre jaune, regagnaient la France avec une constitution délabrée, un tempérament miné par les fièvres intermittentes, la dysenterie et la cachexie paludéenne.

Aussi peut-on s'étonner qu'en doublant les Alacrans, pour retourner dans la mère-patrie, ils aient passé indifférents près de ces rochers ? N'allaient-ils pas, dans quelques heures, toucher à la Havane, où les attendaient les belles promenades de Tacon, les riches équipages du Paseo, où ils pourraient admirer les élégantes toilettes des Havanaises, à travers un nuage de fumée s'échappant de leurs panatellas parfumés. Des souvenirs lointains, fixés et condensés, il y a bientôt vingt ans, en quelques notes éparées et prises à vol d'oiseau, sur ces rochers perdus, ne sont pas susceptibles de prêter à de longs développements. Aussi, il nous a paru utile de dire quelques mots sur les circonstances qui nous conduisirent à visiter pour la première fois les îles Alacrans, sur la frégate le *Darien*, au mois de janvier 1865. A cette époque, l'expédition du Mexique, entreprise, suivant les uns,

dans un but financier peu avouable, inspirée, selon les autres, par de hautes visées politiques, durait depuis quatre ans.

Plus de quarante mille hommes de troupes françaises occupaient les places fortes du Mexique et les ports du littoral. Depuis 1861, de nombreux transports se succédaient à la Vera-Cruz, emportant des régiments entiers d'infanterie, d'artillerie et de cavalerie, et repartaient presque aussitôt chargés de malades et de convalescents. La plage de Sacrificios et le Campo-Santo de Vera-Cruz étant devenus insuffisants pour recevoir les morts, il avait fallu créer, aux abords de la ville, un nouveau cimetière destiné aux nombreuses victimes que faisait chaque jour le vomito.

Tout semblait cependant présager, suivant une expression très à la mode, en ce temps-là, que l'on touchait enfin « au couronnement de l'édifice. » Toutes les villes importantes, depuis Vera-Cruz jusqu'à Mexico, étaient en notre pouvoir; celles du littoral, Vera-Cruz, Campêche, Tuxpan, Bagdad, Tampico étaient occupées par notre marine; Matamoros, dernier boulevard des libéraux, attaqué par le *Colbert*, le *Brandon* et le *Darien*, venait de se rendre. Appuyé par les baïonnettes françaises, autrichiennes et belges, Maximilien, assis sur le trône d'Iturbide, édictait à Mexico les projets de gouvernement élaborés au château de Miramar.

Bazaine poursuivait, à outrance, les derniers débris de l'armée libérale, et l'infortuné Juarez, chassé de ville en ville, traqué de bourgade en bourgade, avait transporté dans une cabane, sur les bords du Potosi, son fantôme de gouvernement. Les confédérés, au nombre de 40,000, derniers débris de l'armée de Lee, acculés aux frontières de Texas, tendaient la main au nouvel empereur et rêvaient de fonder au Mexique, avec son concours, une nouvelle patrie.

Maximilien avait rallié à sa cause les personnages les plus en vue du parti libéral. Enfin, un des orateurs le plus en renom, avait laissé tomber, du haut de la tribune, cette parole aussi imprudente que maladroite : « Que la France se rassure ; il n'y a plus que des marins dans les Terres-Chaudes. » En effet, la fièvre jaune avait cessé ses ravages dans l'armée, qui tenait garnison sur les hauts plateaux ; la marine seule, avec les turcos, occupait la zone pestilentielle du littoral ; les marins seuls étaient frappés, seuls ils avaient conservé le triste privilège d'alimenter le fléau. A cela près, l'avenir semblait se présenter sous des couleurs de rose, pour le jeune Empereur : mais, de l'autre côté de la frontière, l'orage commençait à gronder.

Les États-Unis, qui n'avaient pu voir, sans un déplaisir facile à expliquer, Napoléon III essayer de créer, à leurs portes, un Empire Européen, faisaient entendre au Cabinet des Tuileries, par la voie de la diplomatie, des observations que leurs victoires récentes leur permettaient de présenter désormais sous une forme comminatoire. La presse américaine déguisait encore moins son antipathie pour la France, et plusieurs journaux annoncèrent que le gouvernement de la Maison-Blanche avait mis à la disposition de Juarez deux moniteurs détachés de sa flotte et destinés à surprendre le paquebot la *France*, attendu à la Vera-Cruz, avec des troupes et plusieurs millions destinés au gouvernement de Maximilien.

Malgré le goût bien connu des Américains pour les nouvelles à sensation, ce bruit trouva quelque créance à Paris, et l'amiral Cloué, qui commandait nos forces navales, donna l'ordre à la frégate le *Darien*, sur laquelle nous étions embarqué, d'aller attendre le paquebot, à son entrée dans le golfe du Mexique, et de le convoyer jusqu'à la Vera-Cruz.

C'était un singulier champion à opposer à des monitors que cette pauvre vieille frégate en bois et à aubes, armée de 18 canons, vieux modèle, et atteignant une vitesse maximum de 9 nœuds, à toute vapeur, et dans les meilleures circonstances de temps et de navigation. Il est vrai que la flottille, placée alors sous les ordres de l'amiral Cloué, se composait du *Magellan*, battant pavillon amiral, du *Darien*, des corvettes-avisos le *Brandon* et le *Colbert*, et de quelques transports hôpitaux. Notre frégate représentait donc, à ce moment, avec le *Magellan*, frégate du même type, et que sa grandeur attachait au rivage, le bâtiment de combat le plus important des forces navales mouillées devant St-Jean-d'Ulloa.

Quoi qu'il en soit, et, pour terminer cette digression un peu longue, mais nécessaire, nous appareillâmes le 7 janvier 1865, sans enthousiasme, il est vrai, mais aussi sans regret, car plusieurs cas de fièvre jaune s'étaient déclarés à notre bord; trois hommes avaient succombé, deux étaient encore malades; en cette occurrence, prendre le large offrait une chance à peu près certaine de couper court à l'épidémie. Nos espérances, de ce côté, je me hâte de le dire, ne tardèrent pas à se réaliser. A peine avions-nous perdu de vue la plage de Sacrificios, qu'un mieux sensible se déclara dans l'état de nos malades, et nous n'eûmes à constater aucun nouveau cas de fièvre jaune; mais nous fûmes moins heureux au point de vue de la navigation. En effet, après avoir croisé pendant cinq jours dans le golfe, dans la nuit du 12 au 13 janvier, nous fûmes assaillis par une de ces violentes tempêtes de Norte si communes, du reste, dans ces parages.

Le *Darien*, nous l'avons dit, n'était ni un navire de combat, ni un navire de grande marche; mais, s'il n'avait pas les qualités d'un croiseur destiné à donner la chasse aux clippers ou aux monitors fédéraux, comme toutes

les vieilles frégates de 450, à roues, il tenait bien la cape. Cependant, dans cette mer parsemée d'écueils, et où les courants de Gulf-Stream se font sentir avec une violence particulière, il eût été imprudent d'essayer de lutter plus longtemps contre un de ces coups de vent qui, aucun marin ne l'ignore, durent généralement trois jours, et dont l'intensité suit une marche progressivement croissante. D'un autre côté, retourner à Vera-Cruz était impossible; du reste, ses instructions enjoignaient à notre commandant d'attendre le paquebot à son passage au voisinage du détroit de Bahama. Or, à cette époque, les Alacrans jouissaient, dans la marine, d'une réputation telle, que les navigateurs les plus hardis hésitaient à s'en approcher. Le capitaine anglais Barnett, marin intrépide autant qu'hydrographe distingué, venait à peine de terminer ses remarquables travaux sur l'hydrographie du Yucatan.

Néanmoins, en présence des ordres formels qu'il avait reçus et du danger qu'il y avait à essayer de tenir la mer plus longtemps, ne pouvant ni avancer, ni reculer, notre commandant n'hésita pas, en s'entourant des précautions nécessaires, à se réfugier dans le port des Alacrans, où n'avait jamais pénétré, jusque-là, aucun navire d'un aussi fort tonnage. Le commandant Véron, né à St-Servan, près du berceau de tant de marins intrépides, qui ont illustré notre marine de guerre et de commerce, était familier avec la navigation si dangereuse des côtes de la Manche; le sens marin et la hardiesse, en présence du danger, étaient ses qualités maîtresses. A peine étions-nous mouillés, en face de l'ilot Perez, que le calme se fit autour de nous, et, pendant que, sur la côte occidentale des îlots voisins, la mer soulevait, avec un bruit assourdissant, des montagnes d'eau et d'écume, le *Darien* semblait amarré dans un lac ou dans un bassin de radoub.

Les îles Alacrans affectent, par leur groupement, et consi-

dérées dans leur ensemble, la forme d'une demi-lune, convexe vers le N.-E., ce qui leur a valu le nom d'Alacrans, de l'espagnol *Alacrano*, scorpion, à cause de la ressemblance plus ou moins approchée que les premiers conquérants du Mexique leur ont sans doute trouvée avec l'animal en question.

Nous l'avons dit, en commençant, elles sont à peine connues, et, cependant, elles mériteraient à notre sens, de l'être davantage. Placées sur ce que nous appellerions volontiers la grand'route maritime des bâtiments qui vont à la Vera-Cruz, elles constituent un danger réel pour la navigation; elles peuvent, à l'occasion, l'exemple du *Darien* le démontre péremptoirement, offrir un refuge assuré contre les tempêtes si fréquentes dans cette partie du golfe. Aussi avons-nous été surpris de constater que l'existence de ces îles, et surtout de ce port, ne soit signalée dans aucun des traités ou dictionnaires de géographie classiques que nous avons consultés à cet égard. Un seul ouvrage, le *Manuel de la navigation, dans la mer des Antilles et dans le golfe du Mexique*, par notre compatriote Philippe de Kerhallet, en fait mention. Encore les détails techniques, qu'il fournit sur ces îles, sont-ils, en grande partie, empruntés, il le confesse hautement, aux études hydrographiques du capitaine anglais Barnett, études qui coïncident avec le commencement de l'expédition du Mexique.

Les Alacrans étaient-elles connues des compagnons de Fernand Cortez ? Il n'en est fait aucune mention dans les relations de la conquête du Mexique, que nous avons interrogées à ce sujet. Il est vraisemblable que ces hardis aventuriers, affamés d'or et de propagande religieuse, après avoir découvert Cuba et San-Salvador, ont dû passer dédaigneusement près de ces flots déserts. Il est permis de penser, cependant, en raison de leur proximité de la côte du Yucatan, qu'elles ont pu souvent servir de refuge

à un des lieutenants de Cortez, Francisco de Montejo, qui dut guerroyer, pendant seize ans, avant de triompher de la résistance opiniâtre de ses habitants. Personne n'ignore, en effet, que tandis que, dominées par ses premiers succès et la frayeur superstitieuse que leur inspirait Fernand Cortez, les villes du Mexique, affolées, terrifiées, lui ouvraient leurs portes, presque sans coup férir, les vaillantes populations du Yucatan, au contraire, jalouses de leur indépendance, retirées dans leurs forêts impénétrables, luttaient, avec une énergie farouche, contre leurs envahisseurs, combattant jour et nuit, et suivant une tactique réglée que l'on était étonné de rencontrer chez des peuplades considérées alors comme demi-sauvages. Les découvertes archéologiques si intéressantes, faites récemment dans ce pays, par le célèbre voyageur Stéphen, attestent surabondamment que ces prétendus sauvages jouissaient, à une époque peu éloignée de nous, d'une civilisation très avancée.

L'île principale porte le nom de Perez. Ce nom, si commun chez les Espagnols, est celui d'un des compagnons de Cook. Est-ce lui qui lui a donné son nom ? La question nous paraît oiseuse et ne mérite pas de nous arrêter plus longtemps.

Les Alacrans font partie du banc du Yucatan, et sont situées, comme une sentinelle avancée, à l'extrémité du détroit ou canal du même nom qui fait communiquer la mer des Antilles, au Sud, avec le golfe du Mexique au Nord; elles sont à égale distance, à peu près, du cap Catoche, extrémité N.-E. de la presqu'île du Yucatan, et le cap San-Antonio, extrémité occidentale de l'île de Cuba.

Elles appartiennent, par leur situation et leur constitution géologique, à cette longue chaîne d'écueils madréporiques, que les Anglais appellent *Keys*, et les Espagnols *Cayos*, et qui rendent la navigation si périlleuse dans ces

parages, où des courants de foudre jettent souvent à la côte les bâtiments les mieux commandés. « On a longtemps affirmé, dit M. de Kerhallet, que, sur le banc du Yucatan, la profondeur de l'eau était tellement irrégulière et la nature du fond si variable, qu'il était impossible d'y naviguer avec sécurité au moyen de la sonde. La vue de la carte, levée, avec beaucoup de soin, par le capitaine Barnett, suffit pour prouver le contraire. En l'examinant, on peut se convaincre qu'un navire, guidé par les profondeurs obtenues fréquemment, et en temps convenable, peut éviter tous les dangers que l'on rencontre sur le banc. En effet, près de la terre, sur la côte Nord de la presqu'île, depuis la bouche de Conil jusqu'à la pointe de Palmas, la limite des fonds de 10 mètres est à une distance de la terre qui varie de 5 à 7 milles; celle des fonds de 36 mètres, de 32 à 38 milles; celle des fonds de 54 mètres, de 60 à 80 milles.

» Sur la pointe Nord du banc du Yucatan, aussi loin à l'Ouest que le méridien du récif de l'Alacran, les sondes, à partir de la limite des profondeurs de 54 mètres, augmentent graduellement jusqu'à celles de 90 mètres, qui se trouvent à une très petite distance de l'accore extérieure du banc.

» Le fond, dans toute cette partie, accuse du sable, des coquilles et des coraux, mais probablement le sable et les coquilles ne forment au-dessus du corail qu'une couche épaisse et superficielle, car la tenue des ancres est mauvaise.

» Un fait remarquable, quand on traverse cette partie du banc, c'est le changement de couleur de l'eau, changement qui se produit fréquemment, ainsi qu'on peut le voir indiqué sur la carte. Cette couleur varie du vert tendre au vert foncé, puis au bleu foncé; on ne peut cependant affirmer que les endroits, où ces couleurs se manifestent, soient stationnaires.

• Sur certaines parties du banc du Yucatan, également indiquées par la carte, on peut pêcher, en quelques heures, assez de poisson pour en nourrir un équipage nombreux, et ce poisson est d'excellente qualité. Partout où le fond accuse du corail, des coquilles, des herbes, on est à peu près certain de faire une pêche abondante.

• Les veaux-marins et les marsouins sont également très nombreux sur le banc du Yucatan. Dans les mois d'avril, de mai et de juin, les cayes en sont quelquefois couvertes. Ces cétacés vont en troupes nombreuses, et quand on est à une certaine distance, ils agitent l'eau à la surface de la mer, s'élancent et retombent en la faisant jaillir, de façon qu'on croit apercevoir des brisants. Sans aucun doute, c'est là l'origine de plusieurs écueils fort douteux, portés encore sur les cartes, en dehors du banc du Yucatan, bien que déjà un certain nombre d'entre eux aient disparu depuis les travaux récents exécutés par le capitaine Barnett. »

Ici nous interrompons cette citation, empruntée à Philippe de Kerhallet, et nous ouvrons une parenthèse.

Quand on a été embarqué, comme nous, sur un des bâtiments de la station de Terre-Neuve, quand on connaît les différends et les contestations qui s'élèvent chaque année, relativement au droit de pêche, entre les Anglais et nos compatriotes, on se demande comment les uns ou les autres n'ont pas encore songé à conclure un traité avec le Yucatan pour exploiter les richesses ichthyologiques des îles Alacrans.

Aujourd'hui que les questions de géographie commerciale sont à l'ordre du jour, il nous semble qu'il n'est pas téméraire d'affirmer que, si une société commerciale se formait dans le but de créer, dans ces îles, une ou plusieurs usines destinées à faire des conserves de homards, à préparer du poisson salé ou fumé, dont on

fait une si grande consommation dans tous les pays environnants, elle ferait une bonne spéculation. D'un autre côté, nous sommes grandement surpris que personne n'ait pensé à exploiter les riches gisements de guanos de l'île Pajaros. Enfin, la chasse aux veaux-marins, la pêche des marsouins, des éponges, du corail, nous paraissent autant de branches commerciales susceptibles de rapporter de gros bénéfices à ceux qui entreprendraient de fonder aux Alacrans un établissement analogue à ceux qui existent à Terre-Neuve et au cap de Bonne-Espérance. Nous ne croyons pas qu'aucune île ou plage de l'Atlantique soit placée, au point de vue géographique, dans des conditions aussi favorables à une telle création, en raison de l'abondance extraordinaire du poisson et des crustacés, de la grande proximité du pays de production et de ceux qui offriraient à la consommation les débouchés les plus importants, Cuba, le Mexique et les Antilles.

« Le banc ou le récif de l'Alacran, dit M. de Kerhallet, est le plus au Nord et le plus à l'Est de ceux que l'on rencontre sur la sonde du Yucatan. Il est à 73 milles dans le Nord $1/4$ N.-Est du fort de Sisal. Dans la direction du N.-Ouest $1/4$ Nord au S.-Est $1/4$ Sud, il a 14 milles de longueur et 8 milles dans sa plus grande largeur.

» Sa limite, du côté du N.-Est et l'Est, est une barrière de coraux compacts, dont plusieurs parties sont découvertes, et sur laquelle la mer brise avec une violence terrible. Le côté de l'Ouest ressemble à celui de tous les récifs de cette mer; il est formé par des plateaux de coraux isolés, entremêlés de quelques bancs de sable, séparés par des veines d'eau profondes.

» Le récif de l'Alacran est extrêmement accore de tous les côtés; on n'y trouve aucun mouillage sûr pour un grand navire, et le seul endroit où l'on puisse débarquer commodément est la partie Ouest de la caye de Pérez.

» Entre la caye de Pérez, la caye Chica et celle de Pajaros, il y a entre les récifs un excellent port pour de petits navires et des bateaux à vapeur. On trouve, à son entrée, des fonds de 6 à 7 mètres, et dans l'Est du récif de Pérez, ceux de 10 à 16 mètres, sur du sable et du corail; pour y entrer, il faut gouverner à la vue, en évitant les bancs qui sont au milieu du passage et ranger de près le récif de Pérez.

» Lorsqu'on s'approche du récif de l'Alacran, en louvoyant pour s'élever dans l'Est, il faut prendre les plus grandes précautions, car la sonde, dans son voisinage, ne donnera aucune indication utile.

» La partie nord du banc est sur la limite des fonds de 54 mètres et l'on trouve 72 mètres d'eau à 2 milles dans le Nord; il faut donc, surtout la nuit, éviter de passer de ce côté du banc. »

A peine étions-nous mouillés que le commandant donna l'ordre d'armer le canot-major, et nous nous dirigeâmes vers l'île Pérez. Une hutte de 3 mètres environ d'élévation s'élevait sur le rivage. Pas un arbre; une herbe rase et un peu de fenouil marin étaient la seule végétation apparente de l'île. Nous entrâmes dans la hutte espérant y rencontrer les Robinsons des Alacrans; elle était déserte. Quelques escabeaux rustiques, trois nattes de paille, quelques écuelles, deux jarres pleines d'eau, en formaient l'aménagement. Au milieu, deux superbes homards achevaient de rôtir sur des tisons à demi-éteints. L'île était donc habitée, et les habitants avaient dû quitter leur case depuis peu de temps. Nous en fîmes le tour, espérant les rencontrer, et nous n'aperçûmes aucun être humain sur cette plage désolée. Les habitants de Pérez avaient-ils fui à notre approche? Étions-nous dans une île mystérieuse, où un nouveau capitaine Nemo avait trouvé un refuge? Après avoir

vainement cherché si nous n'apercevions personne sur les îles voisines, qui s'offraient à découvert devant nous, et avoir constaté qu'il n'existait aucune voile à l'horizon, nous revînmes à bord, emportant quelques carapaces de tortues, des éponges, des branches de corail recueillies sur le rivage, et les deux homards cuits trouvés dans la cabane. Deux heures après, une chaloupe montée par trois indiens accosta le bord ; c'étaient les habitants de Pérez. Ils nous expliquèrent en mauvais espagnol, qu'en nous apercevant, ils étaient allés pêcher, à notre intention, sous le vent d'une des îles voisines. Ils nous apportaient une quantité énorme de homards et de poissons de toutes espèces. En vain leur offrit-on de l'argent, en échange de leur pêche; ils ne voulurent accepter que quelques galettes de biscuit, un peu de lard et quelques bouteilles de tafia. Ils nous dirent qu'ils habitaient ordinairement Campêche et venaient passer quatre ou cinq mois de l'année aux Alacrans, où ils se livraient à la pêche du corail et des éponges. Ils promirent de revenir, le lendemain matin, avec une nouvelle provision de crustacés et de poissons, et ils tinrent parole.

Le commandant, de son côté, envoya deux canots pêcher dans l'endroit indiqué la veille par les Indiens, et, quelques heures après, nous pûmes remplir plusieurs barriques de homards et de poissons, que l'on sala pour le conserver. Nous n'avons jamais vu une telle profusion de homards, si ce n'est au cap de Bonne-Espérance et dans les baies de Saunder et d'Ingornachoix, à Terre-Neuve.

C'était une bonne fortune pour l'équipage que cette pêche miraculeuse qui venait rompre la monotonie de l'alimentation par les conserves et les viandes salées dont il avait été saturé au début de la campagne. Cependant, ce ne fut pas, nous l'avouons, sans une certaine appréhension que nous vîmes servir sur nos tables quelques-uns

de ces magnifiques poissons aux couleurs resplendissantes, si communs dans le golfe du Mexique, mais qui ont souvent donné lieu à de véritables empoisonnements dans les équipages de notre station des Antilles.

Quelques mois auparavant, des accidents cholériques avaient frappé une quarantaine de matelots du *Darien*, accidents provoqués par l'ingestion de quelques-uns de ces beaux échantillons de la faune sous-marine de Matamoros. Nous n'eûmes cependant aucune indisposition de cette nature à constater pendant notre séjour aux îles Alacrans.

Le 14 janvier, nous allâmes visiter l'île de Pajaros, qui doit son nom à l'innombrable quantité d'oiseaux dont elle est couverte. A notre approche, les *fous* qui y avaient établi leurs nids, firent entendre un murmure confus qui tenait à la fois du cri de l'oie et du cormoran. Ils étaient rassemblés sur l'île de Pajaros en rangs si pressés, qu'il eût été impossible de jeter une pierre dans cette partie de l'îlot sans atteindre un fou ou un de leurs œufs. C'était l'époque de la ponte; pendant que nous défilions sur le front de bandière de cette espèce de campement de volatiles, ces palmipèdes se dressaient sur leurs pattes, en agitant la tête à la manière d'un mandarin chinois qui salue, et, si on faisait mine de vouloir les toucher, ils régurgitaient et nous lançaient, comme des projectiles, les sardines et autres petits poissons qu'ils avaient ingérés. Un chien de chasse, qui nous accompagnait, ayant commis l'imprudence de se jeter, tête baissée, au milieu de la masse compacte de ces oiseaux, fut accueilli par des coups de bec tellement vigoureux, qu'il exécuta, en quelques secondes, un *steeple-chase* des plus désopilants à travers la plus grande largeur de l'île.

Notre médecin en sous-ordre ayant voulu s'emparer d'un œuf, fut si douloureusement mordu au doigt par la

mère, que, cédant à la douleur et à sa fougue méridionale, il s'apprêtait, avec la canne dont il était armé, à faire une vraie St-Barthélemy de fous, un vrai massacre des Innocents, si nous ne l'avions arrêté dans son essor belliqueux.

Ces deux faits démontrent que c'est à tort que Dampier a représenté cet animal, comme le type de la stupidité et de l'ineptie lâche, par excellence, et, pour cette raison, lui a donné le nom sous lequel il est connu des naturalistes. Comme tout animal attaqué, il se défend de son mieux, *unguis et rostro*.

Comme *les fous de cour*, il défend ses petits avec toute l'énergie dont il est capable. Un savant naturaliste, M. Paul Gervais, a, du reste, fait justice de cette erreur et démontré que le fou, comme tous les oiseaux de haute mer, est belliqueux de sa nature, et ne mérite pas la réputation qu'on lui a faite de n'avoir d'autre instinct que celui de la reproduction.

Le 14 janvier, le paquebot la *France* passa dans l'est des Alacrans et le *Darien* lui fit signe de stopper; mais il n'aperçut pas nos signaux et continua sa route sans être inquiété, du reste, par les moniteurs juaristes qui n'avaient jamais existé que dans l'imagination si féconde des *reporters* américains.

Notre mission étant terminée, nous appareillâmes le 16 pour la Havane, et nous passâmes, quelques heures après, près des Colorados, où le transport l'*Entreprenante* devait s'échouer la semaine suivante.

Le commandant de ce magnifique transport, trompé par un feu de charbonnier qu'il prit pour celui du cap San-Antonio, mit en panne, pour attendre le jour, et la frégate, drossée par les courants si violents dans ces parages, alla se jeter sur les récifs des Colorados. Après avoir talonné pendant 24 heures sur ces rochers, et perdu toute sa fausse quille, de l'étrave à l'étambot, elle fut ren-

flouée, grâce à l'énergie et à l'habileté du commandant Pi et de ses officiers, et le *Darien* put la remorquer jusque sur la rade de la Havane.

A ce propos, si nous ne craignons d'être taxé d'incompétence, nous émettrions le vœu que nous avons entendu formuler par plusieurs officiers du *Darien*, de voir construire un phare sur les îles Alacrans.

Ce ne serait pas là un luxe de précaution dans une mer si tourmentée et parsemée d'écueils et de dangers de toute espèce.

En 1867, nous étions embarqué sur la frégate la *Magnanime*, qui faisait partie de l'escadre cuirassée placée sous les ordres de l'amiral de la Roncière. L'ancien président de la Société de géographie avait été chargé de présider à l'évacuation du Mexique par l'armée française. Maximilien allait être abandonné à ses propres forces et le maréchal, dont la France devait bientôt s'interdire de prononcer le nom autrement que pour le flétrir, préludait, en préparant le drame de Queretaro, sanglant épilogue de cette funeste expédition, à une des plus grandes trahisons militaires que l'histoire ait enregistrées dans ses annales. En passant devant les Alacrans, l'amiral de la Roncière, qui ne pouvait ranger de près un rocher sans y descendre, donna l'ordre à son escadre de stopper, et nous descendîmes avec l'amiral et un certain nombre d'officiers sur l'île Pérez qui, en ce moment, était complètement déserte.

Le fait de la présence d'une frégate et d'une escadre cuirassée dans un port presque inconnu, en 1863, nous a paru digne d'être signalé aux membres de cette Société, dont quelques-uns auront peut-être l'occasion de visiter à leur tour les Alacrans. Si le commandant de l'*Entreprenante* avait osé se hasarder dans ce port, ce bâtiment n'eût pas coûté à la France plusieurs centaines de mille francs de réparation avant de pouvoir reprendre la mer.

Et maintenant, je vais terminer par une boutade humoristique, en soumettant au lecteur la solution d'un problème philosophique que je n'ai pu trouver.

L'homme est né pour la société; c'est là un axiome qui a cours dans tous les pays et sous toutes les latitudes, et cependant, en 1865, cinq hommes habitaient l'archipel des Alacrans; trois étaient à l'île Pérez, deux à l'île Desterada, c'est-à-dire *aux deux extrémités les plus éloignées de ce groupe d'îlots*.

Les fous, les animaux réputés les plus stupides de la création, étaient tous réunis *dans un seul et même flot*. Est-ce en vertu de la maxime : « Plus on est de fous, plus on rit ? » Permettez-moi d'en douter.

Je serais plus disposé à penser que les fous avaient été plus sagement inspirés que ceux qui leur ont décerné gratuitement un brevet d'ineptie, en choisissant l'île la plus abritée contre les vents du large et la partie la plus poissonneuse de l'île.

Le plus fou, de l'homme qui s'isole de ses semblables quand il peut faire autrement, ou de l'oiseau qui vit en société, quand il y trouve son avantage, n'est peut-être pas celui qu'on pense.

Dr MARION.



LE CONGO (*)

LANGAGE, MŒURS, RELIGION, GOUVERNEMENT

des peuplades de cette région de l'Afrique équatoriale

§ 1^{er}.

Il n'est personne qui n'ait entendu parler du traité passé entre le roi Makoko, un des chefs les plus influents de l'intérieur du Congo, et M. S. de Brazza, jeune officier de la marine française, qui s'est fait connaître par ses belles expéditions dans le haut Ogôoué et le bassin du Zaïre (1).

Ce traité, par lequel Makoko se met sous la protection de la France et lui cède une parcelle de son royaume, a

(*) Le Congo a été découvert en 1484 par Diego Cam, navigateur portugais.

(1) Exploré pour la première fois, en 1862, par MM. Serval, lieutenant de vaisseau, et Griffon du Bellay, médecin de 1^{re} classe, l'Ogôoué a été visité en 1874 par MM. de Compiègne et Marche, puis en 1875-1878, par M. Savorgnan de Brazza, enseigne de vaisseau, en compagnie de M. Ballay, médecin de la marine, et de M. Marche. Les membres de cette dernière expédition reconnurent tout le cours de la rivière et, poussant à l'Est, découvrirent la partie inférieure de l'Alima, affluent du Congo, qu'ils parcoururent sur une longueur de 100 kilom. environ. C'est dans sa deuxième expédition (1880-1882) que M. de Brazza eut le mérite et la gloire de s'assurer, par l'Ogôoué et l'Alima, d'une voie directe de l'Atlantique au grand fleuve du Congo, et qu'il conclut avec le roi Makoko son important traité (3 octobre 1880).

été ratifié l'an dernier (1882) par notre gouvernement ; il est présentement en voie d'exécution (1).

Toute la presse a entretenu le public de notre intrépide explorateur, de ses découvertes, de ses travaux et du territoire dont il a obtenu la concession, au grand désappointement du célèbre Stanley, son émule, qui convoitait ce même territoire, clef du Congo intérieur.

La question du Congo, inconnue il y a peu d'années, ne l'est plus aujourd'hui : elle est entrée dans sa période d'action.

Mais ce que, peut-être, on ne sait généralement pas, c'est que le langage parlé dans cette partie de l'Afrique est très répandu. L'idiome congo et ses dialectes se parlent dans presque toute la Guinée méridionale, — *Congo des géographes*, — qui comprend :

Le Loango, entre le fleuve Ogôoué et la rivière Chi-loango ou rivière de Landana ;

Le Congo proprement dit, entre ce dernier cours d'eau et la rivière Bamba ou Loze, qui a pour ville Banza-Conga ou Ambassi (San Salvator), à 60 ou 70 lieues dans l'intérieur ;

L'Angola ou Ngola au sud, possession portugaise ;

Enfin le Benguela, qui dépend également de la couronne du Portugal.

Ces deux derniers pays sont séparés par le *Coenza*, le plus grand fleuve de la Guinée méridionale après le Zaïre (2).

(1) Le terrain concédé est délimité par les rivières Impila et Djoué ; il s'étend sur toute la rive droite du lac nommé par les indigènes *Ncouna* (Ntamo) sur un espace de 10 milles, le long du Congo, immédiatement en amont de la dernière cataracte. C'est le point commercialement stratégique autour duquel s'agit la question du Congo. (*Rapport de M. de Brazza au ministre de la Marine.*)

(2) Les limites données ci-dessus aux royaumes de Loango et du

Chacune de ces quatre grandes divisions se partage en un très grand nombre d'Etats indépendants, dont plusieurs se composent d'une foule de territoires vassaux, gouvernés par de petits chefs, qui prennent aussi le titre de Roi et exercent une autorité souveraine.

Les naturels de cette région se considèrent comme formant une grande famille, et se nomment entre eux *Congos*. Ils ont les mêmes usages, les mêmes mœurs, se gouvernent de la même manière, et pratiquent la même religion : l'idolâtrie. Ethnologiquement, ils composent donc bien une grande famille.

C'est là, dans cette brûlante contrée, que les cupides et cruels trafiquants de chair humaine, que les navires *négriers* français surtout allaient chercher des bras pour cultiver aux Antilles, sous le fouet d'un *commandeur*, le café, l'indigo, la canne à sucre. Cabenda, Malemba et Loango étaient les trois ports où la traite se faisait le plus

Congo ne sont pas celles qui existent en fait. En ce qui concerne le Loango, toute la partie qui s'étend le long de l'Océan, de l'Ogôoué à la rivière Kouilo, est occupée par des tribus indépendantes, désignées sous le nom de noirs de *Mayumba*; en sorte que le royaume de Loango se trouve actuellement resserré entre le Kouilo et le Chilongo, qui le sépare du pays des Cabindes ou Invidi. Ajoutons que depuis 1862, époque à laquelle M. le baron Didelot, capitaine de vaisseau, commandait la division navale des côtes occidentales d'Afrique, les contrées comprises entre le cap Lopez et la pointe Sainte-Catherine, ont été annexées à notre établissement du Gabon. Le fleuve Ogôoué est donc devenu un fleuve français. Quant au royaume du Congo proprement dit, les Portugais, qui depuis longtemps ont à Ambriz une factorerie pour l'exploitation du minerai de cuivre, revendiquent tout le territoire qui s'étend du Loze à la rive gauche du Zaïre, et même au-delà, jusqu'au Chilongo. La France paraît avoir reconnu les prétentions de la province d'Angola jusqu'au Zaïre; mais l'Angleterre ne lui accorde sans contestation que la rive gauche du Bamba. Les limites de ces pays ne sont donc pas encore bien définies.

activement. Les nègres de l'intérieur, traînés à travers le pays la fourche au cou ou liés à une longue corde, étaient conduits et livrés aux traitants par des caravanes qui se succédaient sans relâche.

On les parquait dans des *baracons*, ainsi que des troupeaux de moutons; puis on les transportait à bord des navires dans des pirogues du pays; quelquefois les pirogues chaviraient en passant la barre, et comme ces malheureux avaient les mains attachées derrière le dos, ils se noyaient ou devenaient aussitôt la proie des requins.

Pour se procurer des esclaves à vendre, les rois et princes africains, en véritables despotes, avaient recours à toutes sortes de moyens. On enlevait tout ce qui se présentait; on tendait des pièges, des embûches; on employait la force ouverte, on jetait les enfants dans des sacs. Dans toute l'Afrique, c'était une *chasse à l'homme* odieuse, un brigandage tel, que l'humanité n'en avait pas d'exemple dans son histoire. Robertson assure que l'importation des noirs aux Antilles s'élevait à 58,000 têtes chaque année (1).

Dans un de ses chants élégiaques, le *Pauvre nègre*, Millevoye a rendu d'une manière très touchante le regret

(1) La traite maritime n'existe plus aujourd'hui; toutes les nations chrétiennes l'ont abolie; elle a entièrement cessé depuis 30 ans au Brésil et depuis 15 ans à Cuba et à Puerto-Rico (Antilles espagnoles). Mais la traite par terre existe toujours et se pratique d'une manière non moins cruelle.

Dans le nord et l'est de l'Afrique ce sont les Musulmans qui, soit par eux-mêmes, soit par les nègres qu'ils ont associés à leur commerce, sont les pourvoyeurs de l'esclavage au Maroc, à Tripoli, en Egypte, en Turquie, en Perse et en Arabie. Ils ont à leurs gages des bandes de pillards et d'assassins qui pénètrent dans les pays des nègres idolâtres, cernent tout à coup, pendant la nuit, les villages paisibles et s'emparent des habitants qu'ils entraînent vers un marché de l'intérieur. « Le spectacle que j'ai eu sous les yeux, dit Livingstone, incidents communs de ce trafic, est tellement révoltant que je m'efforce sans cesse de l'effacer de ma mémoire. »

plaintif et la douleur gémissante d'un pauvre Congo arraché à sa famille et vendu aux Blancs. On ne nous saura pas mauvais gré de citer ici les premiers vers de ce joli chant :

Ravi naguère aux côtes de Guinée,
Le pauvre nègre accablé de ses maux,
Pleurait un jour sa triste destinée,
Et de soupirs accompagnait ces mots :
Qu'ai-je donc fait au Dieu de la nature
Pour qu'il m'impose esclavage et douleur ?
Ne suis-je pas aussi sa créature ?
Est-ce forfait que ma noire couleur ?

.

La langue congo est extrêmement douce, coulante et flexible; aussi exprime-t-elle admirablement les sentiments très vifs du cœur, de la passion, de l'amour. Sa douceur tient à ce qu'elle est sans R, sans X et sans H aspirée. Beaucoup de syllabes mouillées contribuent aussi à adoucir la prononciation. Tous les mots ont pour terminaison une des voyelles *a, é, i, o et y*, ou des voyelles composées représentant un son unique comme *ai, ey, ou* (*ou* est la prononciation de l'*u*). C'est ce que montre la liste suivante de quelques mots usuels :

Bacala, homme, mâle; — Mama, mère; — Maza, eau; — Moéna, enfant; — Tata, père; — Nota, nuage; — Canda, peau; — Banza, ville; — Kintanda, marché; — Saquila, salut; — Ganga, féticheur ou prêtre....

Bélé, couteau; — Boeyé, chien; — Fioté, noir; — Llélé, pagne; — Mundélé, blanc (européen)....

Bizi, bête; — Cazi, épouse; — Mazi, huile; — Kani, ami; — Ekoumi, dix; — Kissi, petite divinité, fétiche; — Zambi, divinité terrible....

Dobo, présent, don; — Koko, main; — Pongo, ivoire; — Kinto, femme, femelle — Mholo, pain, biscuit....

Kimpézey, grand singe (chimpanzé).. .

Bazou, feu; — Montou, esclave; — Malavou, vin de palme; — Tatou, trois; — Tanou, cinq; — Sambanou, six; — Kinzou, pipe....

On remarque encore dans cette langue un grand nombre de mots terminés par des diphthongues (*ia, iai, oua....*)

Macondia, fèves bouillies; — Bayayai, hélas! — Foua, mort; — Ivoua, neuf; — Noua, boire; — Guibangoua, case en paille construite sur échafaud, à quelques pieds au-dessus de terre.

Beaucoup de noms commençant par des consonnes sont précédés des lettres M, N, comme dans Mfou, poisson; — Mbolo, pain; — Mti, bâton; — Nkélé, fusil; — Nna, quatre; Nzala, empressement. Ces initiales existent dans une foule de noms de rivières et de villages. Mais elles se prononcent d'une façon si particulière et si faiblement qu'elles semblent ne pas exister. Cette prononciation de l'M et de l'N placés comme nous venons de le dire, est commune d'ailleurs aux idiomes de la plupart des peuples noirs.

Il est bon de savoir aussi que les Africains modifient les mots à leur gré. Souvent on les surprend ajoutant, et plus fréquemment retranchant une ou deux lettres, quelquefois même toute une syllabe. Pour eux :

Fez, eféz, afez, signifie également gazelle;
Kitanda, itanda, tanda, id., marché (un);
Fungi, mafungi, infungi, id., bouillie de farine de maïs;
Giku, jibika, zibika, id., fermer;
Gandala, andala, id., désirer;
Moléka, léka, id., jeune fille;
Fouana, fouéné, id., assez;
Sambanou, samanou, id., dix.

Malgré ces différences, les naturels se comprennent parfaitement entre eux.

En congo il n'y a pas de genre désigné par les noms eux-mêmes. Pour distinguer le sexe des êtres, on ajoute après le nom de l'espèce *bakala* (mâle) ou *kinto* (femelle). Ainsi *montou bakala* désigne un esclave mâle, et *montou kinto* une esclave femelle. Pour un coq on dit : *sousou bakala*, et *sousou kinto* pour une poule.

La distinction générique est également étrangère à la langue Wolofe, répandue dans presque toute la Sénégambie, et à la langue Pongouée qui se parle au Gabon.

Les noirs du Congo, envoyés en esclavage aux Antilles, ont introduit dans le langage créole, ainsi que nous l'avons expliqué ailleurs (1) cette manière d'indiquer le genre. A la Martinique on dit : *yon mâle bourrique* pour un âne, *yon fimell bef*, pour une vache, *yon fimell cabritt*, pour une chèvre, etc.

Remarque sur les noms Banza, Kissi et Zambi. *Banza* signifie village royal, celui où résident le roi, le capitaine-more, le mafouc et autres grands personnages du royaume.

Une Banza n'est généralement qu'un assemblage irrégulier de huttes occupant une grande étendue ceinte de palissades, et renfermant quelquefois une nombreuse population. A 9 ou 10 kilomètres des factoreries de la baie de Loango est le village du roi de Loango. Sans avoir la même importance qu'autrefois, ce village est cependant encore, avec Cabinda, le plus grand centre de population de tout le littoral compris entre le Zaïre et le Niger. C'est là, à Banza-Loango, dans le hangar aux palabres (salle du trône) que, entouré de ses femmes et de ses ridicules et indécents fétiches, le monarque africain tient ce qu'il appelle sa cour, reçoit les hommages de ses vassaux, et donne audience aux étrangers avec un cérémonial et une dignité qui n'appartiennent qu'aux souverains noirs.

(1) Étude sur le langage créole de la Martinique.

Zambi! nom terrible! Les indigènes ne le prononcent qu'en tremblant, car il désigne un esprit méchant et toujours courroucé. Cette divinité mystérieuse, objet de leur épouvante, est représentée portant une lance ou une lame de couteau, et un bonnet pointu bizarrement orné. C'est le grand fétiche. On l'apaise par des présents dont les conjurateurs font leur profit.

Les *Kissi* sont de petites idoles qui président à toutes les actions, à tous les besoins de la vie. Elles consistent en de petites figures d'hommes et de femmes grossièrement sculptées en bois, en ivoire ou en pierre. Ces fétiches, que tous vénèrent, n'ont pas la même vertu : les uns sont pour préserver des maladies, des accidents, des crocodiles, etc.; les autres pour rendre invulnérable à la guerre...; il y a encore le fétiche des jeunes mères, celui des noces, des repas, etc.

M. de Brazza rapporte que dans le combat qu'il soutint contre les Apfourous établis sur les bords de l'Alima, il remarqua l'un d'eux qui, debout dans la pirogue de tête, sur laquelle était concentré tout le feu des blancs, ne cessait d'agiter son fétiche au-dessus de sa tête. C'était, à n'en pas douter, un bon fétiche, car cet homme fut préservé des balles qui pleuvaient autour de lui.

A la Côte-d'Or, où nous possédons les comptoirs de Grand-Bassam, d'Assini et de Dabou, les naturels ont dans leurs cases un réduit dans lequel ils renferment le fétiche en bois peint figurant un monstre de fantaisie qui protège plus particulièrement la maison.

On serait tenté, vraiment, de croire que ces dieux domestiques leur viennent des Anciens, qui avaient, ainsi que nous le savons tous, leurs dieux *Lares* et leurs dieux *Penates*, génies secourables et propices sous la protection desquels chacun plaçait sa famille. Virgile représente Enée sortant de Troie et emportant avec lui ses dieux *Penates*.

Une des grandes difficultés de la langue congo est l'emploi des articles, tant à cause de leur nombre que de leur combinaison avec les substantifs. Ils sont soumis à des règles bizarres que nous n'essaierons pas de faire connaître ici.

Les Congos sont pauvres en adjectifs; et encore le peu qu'ils en ont est-il d'une simplicité extrême. Trois mots leur suffisent pour rendre les adjectifs possessifs de la 1^{re}, de la 2^e et de la 3^e personne. Mon, ma, mes, s'expriment par *amé*; ma femme, *cazi amé*; mon père, *tata amé*; mes enfants, *moéna amé*. Ton, ta, tes, s'expriment par *akou*, et son, sa, ses, par *andi*. Ces adjectifs n'ont, comme on le voit, ni genre, ni nombre.

Quant aux adjectifs qualificatifs, ils les remplacent presque toujours par des substantifs. Veulent-ils de l'eau chaude, ils demandent de l'eau de feu, *mazia ma n'bazou*. De même ils disent un homme de courage pour un homme courageux.

Très souvent les adjectifs sont rendus par des verbes. Au lieu de dire, par exemple, le tigre est redoutable, ils diront : le tigre est à redouter.

Pour affirmer le *superlatif*, le Congo n'a rien trouvé de mieux que de répéter le positif; s'il dit que le Zaïre est « large-large » c'est que ce beau fleuve, appelé à devenir la grande artère commerciale de l'Afrique équatoriale est, en effet, remarquable autant par sa largeur et sa grande étendue que par l'abondance et la profondeur de ses eaux.

La richesse et la beauté de la langue congo résident dans les verbes. La plupart se terminent en *a* :

Anda, aller; — Bonga, saisir; — Cota, descendre; — Cimba, serrer; — Foulla, souffler; — Giboula, ouvrir; — Isa, venir; — Kanga, amarer; — Kobéla, baigner; — Lila, pleurer; — Lala, dormir; — Mona, regarder; — Quina, danser; — Andala, désirer; — Fifa, donner un baiser....

Remarquez-vous comme tous ces verbes sont aisés et

doux à prononcer, harmonieux, plein de grâce? le dernier surtout *fifa*. Ne croirait-on pas entendre comme un écho discret du tendre baiser déposé sur la joue d'une jeune négresse?

Le passé des verbes se forme par le changement de la voyelle *a* qui termine le verbe, en *idi*, *ili*, *izi* et *élé*. Exemple : *Cimba*, prendre; *cimbidi*, pris; — *Noua*, boire; *nouïli*, bu; — *Souika*, coudre; *souikidi*, cousu; — *Mona*, voir; *monizi*, vu; — j'ai vu le bord de la mer, *monizi monambou*; — *Ntéka*, vendre; *ntékélé*, vendu; — *Soumba*, acheter; *soumbélé*, acheté, etc.

Quelquefois au lieu de la lettre *a* c'est la syllabe finale du verbe qui subit le changement ci-dessus indiqué. Ainsi *soukou-la*, laver, fait au passé *soukou-idi*; et *gibou-la* ouvrir, fait *gibou-idi* ou *gibou-ili*.

Assez souvent, les verbes offrent des formes très diverses et dont l'usage répond à des nuances variées.

En ajoutant au radical de certains verbes différentes terminaisons, telle que *lizia*, *zia*, *langa*, *langana*, on fait exprimer au même verbe des idées d'habitude, de relation, d'aptitude, tout en laissant subsister l'idée principale dont il est le signe.

Exemple : *Sala*, travailler;

Sa-lisia, travailler avec quelqu'un;

Sa-zia, aider quelqu'un à travailler;

Sa-langa, être dans l'habitude de travailler;

Sa-langana, être propre au travail.

Nous ne pousserons pas plus loin nos observations sur les verbes.

Les noirs ont pour adverbe négatif la particule *co*, qu'ils placent à la fin des mots : *Emboté*, bon; *embotéco*, pas bon; — *Fouéné*, assez; *fouénéco*, pas assez; — *Ntékéle*, vendu; *Ntékéleco*, pas vendu; — *Cimbidi*, pris; *cimbidico*, pas pris. Ce qu'il y a de singulier ici, c'est que le verbe

et cette particule affixe ne s'agglutinent qu'au temps passé du verbe.

En Afrique tout est capricieux, bizarre, mystérieux, aussi bien les langages que les croyances, les mœurs et les origines. Les langues surtout sont remplies de surprises et de chausse-trappes.

Les principes que nous venons d'indiquer demanderaient sans doute de plus grands développements. Mais nous pensons en avoir assez dit pour faire voir que le langage congo, loin d'être barbare, est, au contraire, doux, agréable, presque mignard. Son vocabulaire des idées abstraites n'est pas bien étendu ; mais un fréquent emploi de métaphores donne à ce langage un caractère poétique.

Dans ces dernières années, les idiomes des populations africaines ont été l'objet de plusieurs importantes recherches dues, pour la plupart, aux missionnaires. Sur la langue wolof, qui est parlée dans les royaumes du Walo, du Dyolof, du Cayor, de Dakar, de Sin, de Saloum, et dans les villes coloniales de Saint-Louis du Sénégal, de Gorée et de Sainte-Marie de Gambie, nous avons la grammaire de Dard et son dictionnaire français-wolof ; le vocabulaire du baron Roger ; les principes de la langue wolof accompagnés d'un dictionnaire, par les missionnaires de la congrégation du Saint-Esprit.

Sur la langue Pongouée, le P. Le Berre, missionnaire au Gabon, a publié, en 1873, une grammaire, fruit d'une longue et patiente étude.

Aucun travail de ce genre n'a encore été fait pour le Congo ; et, sans le soin qu'ont pris quelques voyageurs français, comme M. Douville (1), de donner à la suite de

(1) *Voyage au Congo et dans l'intérieur de l'Afrique équinoxiale* fait dans les années 1828, 1829 et 1830, par M. J. B. Douville, secrétaire de la Société de géographie de Paris.

leurs relations un petit dictionnaire, nous n'aurions absolument rien sur les idiomes des peuplades de la Guinée méridionale.

Ce n'est pas, cependant, qu'il manque d'écrits sur les langages de la Guinée, mais ils sont en langues étrangères.

Etant donné l'état imparfait de l'ethnographie de l'Afrique, il s'écoulera bien des années avant que l'on parvienne à classer les nombreux idiomes et dialectes qui se parlent dans cette vaste péninsule africaine.

§ II.

Les Congos, avons-nous dit, sont idolâtres. Leur culte consiste, en effet, à adorer des fétiches. C'est celui des peuples qui sont placés au dernier degré de civilisation. Ils n'ont aucune idée d'une vie future ni aucun dieu rémunérateur.

Leurs *Kissi* (petites idoles) sont ridicules, abjectes(1); et leurs *ganga* ou féticheurs d'adroits et avides jongleurs qui prétendent les préserver de l'influence des mauvais esprits, dont le terrible *Zambi* est le chef suprême. Ces imposteurs jouissent d'un très grand pouvoir, grâce à la crédulité du peuple, qui les craint plus encore que ses dieux imaginaires.

Voulez-vous un exemple de la cupidité des féticheurs et,

(1) Les personnes qui ont visité la belle Exposition de Géographie de la Société Académique de Brest ont pu voir plusieurs de ces étranges et repoussants fétiches ornés d'un morceau de verre étamé sur le ventre ou d'un tam-tam sur la tête, avec des yeux en faïence.

en même temps, de la superstition aveugle des noirs? M. de Brazza va nous le donner lui-même. « Nous avions entrepris, dit-il, des négociations avec les Adoumas pour les amener à nous conduire avec leurs pirogues dans la partie supérieure de l'Ogôoué. Ils nous promirent tout ce que nous demandions, reculant néanmoins sous différents prétextes le jour du départ; puis, de retard en retard, ils finirent par nous déclarer que le temps était venu pour eux non de remonter, mais de descendre le fleuve pour faire leur commerce habituel avec les peuplades plus rapprochées de la côte.

» Nous pûmes triompher de cette difficulté en gagnant le grand féticheur à prix d'or, c'est-à-dire en sacrifiant un fort lot de marchandises (1), et lui faisant lancer une sorte d'interdit sur le cours en aval du fleuve. »

Qu'avait fait le fourbe? Il avait *fétiché* le fleuve, afin d'empêcher les Adoumas de retourner sur leurs pas. Chez ces peuples superstitieux la résistance ouverte ou dissimulée aux féticheurs serait non-seulement pour le coupable, mais pour la tribu tout entière, l'origine des plus grands malheurs. Quand une forêt, une île, un lac ou un cours d'eau est déclaré *fétiche*, il est inviolable, et devient l'objet de la vénération de tous. Près de l'embouchure du Zaïre existe une forêt impénétrable, repaire de tigres et de gorilles, qu'une légende très répandue parmi les Cabindes a rendue sacrée. Au moment où ces hommes vont passer

(1) On n'ignore pas qu'en Afrique l'argent n'a pas cours et que tout se paie avec des étoffes, des verroteries, de la poudre, des armes, de l'eau-de-vie ou autres produits d'échange auxquels les noirs attachent souvent une valeur arbitraire et variable suivant les pays. Comme dans les âges primitifs, ici le commerce n'est que l'échange des marchandises en nature.

en pirogue sous l'ombre épaisse que projettent sur la rivière les grands arbres qui la bordent, ils ne manquent jamais de jeter dans l'eau à manger ou à boire au fétiche.

A quel dérèglement d'imagination l'homme abandonné à lui-même n'est-il pas exposé !

Malgré les efforts des missionnaires pour faire pénétrer quelques idées de saine morale chez ces peuples encore sauvages, les noirs restent opiniâtement attachés au fétichisme le plus hideux et le plus dégradant. Et ceux que les missionnaires portugais ont convertis font, parfois, un mélange bizarre, monstrueux, de la doctrine chrétienne avec leurs avilissantes superstitions. Il en est, même, qui, oublieux et inconstants, retournent à l'idolâtrie, comme autrefois Israël à ses faux dieux.

Deux obstacles s'opposent au développement rapide du christianisme dans l'Afrique équatoriale : l'*esclavage* et la *polygamie*.

L'esclavage a existé de toute antiquité chez les peuples africains, et il est resté une des conditions fondamentales de leur état social. On devient esclave pour payer les dettes ou amendes de ses parents, pour crimes ou délits divers, vrais ou supposés, commis par soi-même ou par ses proches, par exemple pour manquer de respect aux fétiches. Un noir vole-t-il un autre noir, ou le blesse-t-il à faire couler le sang, il sera son esclave, s'il ne peut payer une indemnité en marchandises.

Tous les jours on voit des pères vendre leurs enfants, des maris leurs femmes ; ou les troquer pour des armes, des étoffes, de l'eau-de-vie. M. Serval rapporte que près d'Orongo, village situé à un quart de lieu du haut Ogôoué, il rencontra une femme du *Rhamboé*, (affluent du Gabon) que son mari avait laissée en gage pour une dent d'éléphant.

Le droit qu'a le mari de vendre sa femme comporte toutefois une exception : c'est lorsqu'un noir prend la fille d'un suzerain. Celle-là il ne peut la vendre; mais il a la faculté de la renvoyer à son père moyennant indemnité. Dans l'intérieur de la maison, rien ne la distingue des autres femmes; elle partage avec ses compagnes tous les rudes travaux auxquels elles sont soumises. Le mariage chez les nègres du Congo est complètement *civil*. L'homme accepte ou prend une femme sans l'intervention des prêtres.

Les enterrements sont également *civils*. Il est d'usage de placer à côté du mort des vivres, une pipe, du tabac et autres objets. Le plus souvent on l'enterre avec ses anneaux, son pagne et sa *canda* ou peau de chat-tigre garnie de petites clochettes.

Facilement on conçoit que la civilisation chrétienne n'ait pu faire que de lents progrès parmi des peuplades éparses, sans cohésion nationale, dont les mœurs sont sans principes et sans règles; chez lesquels les liens et les devoirs qui constituent la famille n'existent pas; où, en un mot, il n'y a aucune organisation sociale.

Réformer les coutumes séculaires de nombreuses tribus plongées dans les ténèbres de la barbarie, est une tâche difficile qu'on ne peut accomplir qu'avec beaucoup de temps, de persévérance et d'efforts. Il s'écoulera des siècles avant que la race noire, régénérée, puisse marcher librement dans les voies larges et généreuses de la civilisation latine. Mais qu'importe le temps, si le bon grain semé à pleines mains germe et fructifie, si finalement l'œuvre s'accomplit!

Le christianisme n'a-il pas triomphé de la corruption grecque et romaine, tout aussi profonde que celle des noirs!

La polygamie, quoique difficile à vaincre, le sera peut-être moins que l'esclavage. Déjà, ne voyons-nous pas au Gabon le roi Félix (Oga) devenu chrétien, n'avoir que sa femme légitime, chrétienne elle-même. C'est un succès qui fait grand honneur à nos missionnaires, à ces défricheurs de peuples, qui remplissent le monde de leur vaillante armée, toujours vivante, toujours héroïque malgré les périls, malgré les tortures, malgré la mort.

Mais tandis que le christianisme avance lentement, le mahométisme, lui, ne cesse de faire, parmi les populations de l'Afrique, des progrès redoutables. On compte que depuis cent ans il n'a pas courbé moins de 50 millions d'hommes sous son joug de fer.

« D'Orient en Occident, du Nord au Sud, à travers les déserts, la religion de Mahomet, dit M. Wallon (1) se gonfle au loin sur les plateaux de l'Afrique centrale d'où elle se précipite invincible, tantôt conquérante, tantôt pacifique, mais pressante, sympathique aux populations idolâtres — auxquelles elle laisse l'esclavage et la polygamie — et souffle, chaque jour davantage, la haine des chrétiens. Sous son influence nous avons vu le Sénégal en feu ; la Gambie révoltée contre l'Angleterre ; la Cassamance essayant de nous expulser du haut pays, et chassant devant ses légions fanatiques les Soninkés idolâtres qui cultivaient le fertile Packao, le Yacine et le Boudhié. »

On ne saurait nier que le Coran ne soit vraiment l'esprit du mal par ses doctrines (2), et qu'il ne porte la mort par-

(1) *Études sur la côte occidentale d'Afrique*, par M. Wallon, capitaine de frégate.

(2) La religion musulmane donne aux plus profonds besoins du cœur de l'homme, aux besoins religieux, une sorte de satisfaction par la

tout avec lui. C'est ce qui est exprimé énergiquement par le proverbe oriental : « *L'ombre d'un Turc stérilise pour un siècle le champ qu'il a traversé.* »

Heureusement le mahométisme n'a pas encore pénétré dans les régions qu'arrosent l'Ogôoué et le Congo, ce qui offre la perspective certaine de pouvoir évangéliser cet immense pays, polir ses mœurs, exploiter ses abondantes richesses végétales et minières, sans avoir à lutter contre ce fanatisme audacieux que nous rencontrons partout devant nous dans le bassin du Sénégal et du haut Niger.

Tous les états africains ont un gouvernement despotique, qu'il soit héréditaire ou électif. Les chefs disposent de la vie et de la liberté de leurs sujets, et n'ont point à en rendre compte. Mais presque partout leur autorité a pour frein la coutume qui tient lieu de loi écrite. Le roi est souverain seigneur de tout le pays; il dispose de tout terrain qui n'est pas occupé, et peut le donner à qui il juge à propos.

Dans les pays de la Guinée méridionale, rarement les enfants du roi lui succèdent, ce sont ses neveux du côté de sa sœur seulement. Si fréquent est le libertinage chez les noirs que les fils du roi peuvent ne pas lui appartenir, tandis que ses neveux sont bien de son sang par leur mère.

portion de vérité qu'elle conserve, et, en même temps, elle ouvre à ses passions toutes les barrières, elle légitime tous les désordres des sens, elle défile la force brutale.

La polygamie est autorisée par le Coran, qui assigne des limites à cette coutume usitée en Asie dès les temps les plus reculés. Outre la faculté d'épouser quatre femmes légitimes, la loi musulmane autorise le *kabî* ou mariage par louage.

On sait que la loi du prophète, renfermée dans le Coran ou Al Coran (*le livre*) repose sur le fatalisme.

Voilà, on en conviendra, une coutume qui ne donne pas très bonne opinion de la vertu des princesses africaines. Les enfants qu'elles mettent au monde n'en sont pas moins princes-nés, quel que soit le père. Mais un prince-né eût-il mille enfants, aucun ne sera prince, si la mère n'est pas princesse. Ainsi c'est la mère qui anoblit, non le père.

La puissance et la richesse des rois nègres consistent dans la quantité d'esclaves et de femmes qu'ils possèdent. Le roi de l'Ouganda, Mtésa, que les récits de Stanley ont rendu célèbre, n'a pas moins de mille femmes. Au Congo les femmes de princes sont appelées *cama*. Séduire une *cama* est un crime puni de mort. Ce châtiment n'arrête pas toujours les audacieux, mais il les engage à garder précieusement le secret de leurs bonnes fortunes. De là, semblablement, l'habitude contractée par les noirs d'être discrets en toutes choses.

Pendant un séjour de deux ans et demi aux Antilles, de 1841 à 1843, conséquemment bien avant l'émancipation des noirs de nos colonies, nous avons visité plusieurs habitations de la Guadeloupe et de la Martinique, dont la plupart des esclaves provenaient du Congo. Il nous a été facile d'observer ces derniers et de recueillir sur leur compte des renseignements précis.

Les Congos sont d'une taille moyenne; leur nuance tient le milieu entre celle du sénégalais et celle des nègres de la Côte-d'Or. Les noirs du Zaïre ou Francs-Congos sont d'une douceur et d'une gaieté qui les faisaient rechercher. Leur intelligence, leur figure enjouée et sans tatouage les désignaient pour le service des maisons. Les *habitants* ou planteurs faisaient grand cas des femmes congos pour la culture. On n'ignore pas qu'en Afrique la femme est une véritable bête de somme. Les travaux les plus pénibles lui sont réservés : elle seule cultive la terre, fait la récolte, porte le bois, l'eau, etc., pile le millet et rape le manioc.

Esclave et servante de son mari, elle vaque aux soins du ménage, sert son maître, à la table duquel elle n'est jamais admise.

Chez eux, les Congos vivent surtout de bananes, de manioc et de maïs. Ils aiment tellement la banane, qu'aux Antilles on les caractérisait en disant : *Congo mangè banan-ne*, Congos mangeurs de bananes.

Tous ces bons noirs n'ont pas que des qualités : la paresse, le mensonge, le libertinage sont leurs défauts dominants. Les femmes ne le cèdent en rien aux hommes ; originaires d'un pays où la virginité n'est pas en honneur, elles suivent sans réserve l'ardeur de leur tempéramment. Elles sont d'ailleurs tendres mères, et susceptibles d'attachement et de dévouement.

On doit encore signaler chez eux un grand amour pour l'*engouala* (tafia, eau-de-vie) et un penchant au larcin. Le P. Labat, dominicain, missionnaire aux Antilles en 1693, cite l'adresse que les noirs mettent à s'emparer, avec les pieds, de l'objet qu'ils convoitent, et dit, à cette occasion, qu'il est plus urgent, lorsqu'on est près d'un nègre, de surveiller ses pieds que ses mains. L'inclination au vol est commune, du reste, non-seulement aux nègres de l'Afrique, mais encore aux insulaires de l'Océanie. Ce n'est pas sans motif que Magellan (1521), après sa visite aux naturels de Guam, appela *Iles-des-Larrons* tout le groupe connu aujourd'hui sous le nom d'îles Mariannes.

Les membres de la nombreuse famille des Congos se reconnaissaient, se ralliaient, reformaient la tribu natale, et cherchaient, comme les Juifs aux bords des fleuves de Babylone, à rappeler par leurs chants et par leurs danses les souvenirs de la patrie. Ces sortes d'associations existaient encore en 1843. Le Congo appelait son frère d'Afrique *nation moin, ma nation, mon pays*.

Tous aiment le chant et la danse avec passion. Ils sont tout à la fois musiciens et poètes. Les règles de leur poésie ne sont pas rigoureuses ; elles se plient toujours à la musique ; ils allongent ou abrègent au besoin les mots pour les appliquer à l'air sur lequel les paroles doivent être composées. Les airs, presque toujours à deux temps, sont généralement langoureux. Les noirs chantent avec une précision admirable, ce qui dénote un sentiment très prononcé du rythme. Leurs chansons se bornent habituellement à deux ou trois phrases qui se répètent sans interruption ; mais parfois elles sont empreintes d'une douce rêverie. Le ciel, la mer, les bois, les oiseaux, les rivières, l'amour forment le brillant canevas sur lequel sont brodées ces chansons, véritables idylles.

Qui de nous, ayant séjourné quelque temps dans nos îles d'Amérique, n'est pas allé voir leur pittoresque *bamboula* que, le dimanche, ils dansaient sur le Champ-d'Arbaud de la Basse-Terre (Guadeloupe), ou sur les vertes savanes de Fort-de-France et de Saint-Pierre (Martinique). Vous, qui avez assisté à ces réunions du peuple noir, n'entendez-vous pas encore le son bruyant du *tamtam* ? Ne vous souvient-il plus de ces bals en plein air, où, revêtues de leurs brillants atours et disposées en rond, négresses et filles de couleur réglaient la mesure avec leurs battements de mains, et répondaient en chœur à une chanteuse, la *reine*, dont la voix perçante improvisait des chansons en balançant les deux bouts d'un mouchoir ou de sa robe. Quelle animation ! quel entrain ! dans cette foule enthousiasmée, ravie et jamais lassée.

Nous voudrions nous arrêter là ; mais pouvons-nous oublier cette autre danse d'origine congo, le *kalenda*, si en faveur à l'époque. Ici, le talent pour la danseuse est dans la perfection avec laquelle elle fait mouvoir ses hanches et la partie inférieure de ses reins, en conservant le reste

du corps dans un état d'immobilité aussi complet que possible.

A un moment voulu, des rangs des spectateurs s'élance tout à coup un danseur, qui vient tomber en mesure presque à la toucher; il recule, il s'élance encore et la provoque à la lutte la plus séduisante. La danse s'anime, s'accroît; de voluptueuse, elle devient bientôt lascive. Et lorsque la danseuse, excitée et comme enivrée par les applaudissements, parvient au paroxysme de ses contorsions, elle est accueillie, saluée par les bravos enthousiastes, les cris frénétiques de l'assemblée en délire.

Le *kalenda* paraît être le *chaghé* que dansent les nègres du haut Zaïre à la naissance d'un enfant ou à certains jours de fête. Le *chaghé*, dit M. Douville, surpasse ce que l'on peut imaginer de plus lascif; tous les mouvements du corps sont plus expressifs que ne pourraient l'être les paroles les plus licencieuses. Le danseur et la danseuse, placés au milieu du cercle que forment les assistants, font assaut d'habileté pour mériter les applaudissements.

Revenons, maintenant, au courageux voyageur dont l'infatigable persévérance a élargi le champ de nos connaissances géographiques, et fait pénétrer, au prix de mille fatigues et de bien des misères, le nom français dans l'intérieur de ce mystérieux continent africain, devenu le point de mire des nations européennes (1). Grâce

(1) Pendant que les explorateurs Belges et Anglais fondent à l'Orient des stations sur les lacs Tanganika, Nyanza et Victoria, et qu'à l'Occident Stanley, remontant le cours du Congo, forme des comptoirs sur ses rives, les Portugais s'avancent dans l'intérieur par la voie du Couanza, et trois expéditions russe, espagnole, allemande, parties de la frontière même de notre possession du Gabon, se dirigent vers les affluents du Congo, situés au nord de l'Alima.

Le jour n'est pas loin où ces explorateurs venant les uns de

à lui et à ses devanciers, MM. Dutrochet, Servat et du Bellay, Walker, de Compiègne et Marche, et autres hardis pionniers de la science, nous savons aujourd'hui avec certitude que le centre de l'Afrique équatoriale, jusque-là représenté comme un désert stérile, est, au contraire, une terre pleine de vie, qui a des populations denses et agglomérées, commerçantes, des richesses naturelles sans nombre, une hydrographie admirable, des paysages enchanteurs.

M. de Brazza, que notre Société se glorifie de compter parmi ses membres correspondants, a vécu au milieu des peuplades des bords de l'Ogôoué, de l'Alima et du Congo ; il a observé leurs usages, leurs mœurs, leur caractère ; il a étudié les ressources qu'offre le pays au commerce et à l'industrie de l'Europe. Placé à la tête de la mission envoyée sur les rives fertiles du Zaïre, il saura étendre notre influence bienfaisante sur ces tribus encore barbares, mais intelligentes et laborieuses, qu'il s'est attachées par une conduite prudente et sage.

Ce qui nous donne cette espérance, c'est que M. de Brazza n'est pas un chercheur d'or comme les aventuriers des ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles, il est l'homme aux sentiments généreux, aux fortes convictions.

Si, affrontant les feux de l'Equateur, il va s'établir au cœur de ces populations abruties par le fétichisme et l'esclavage, c'est en civilisateur, en bienfaiteur et non en conquérant avide (1). Par ce côté, il tient plus de David

l'Océan Atlantique, les autres de l'Océan Indien, se rencontreront sur les hauts plateaux d'où sortent les sources des deux grands fleuves africains, le Nil et le Congo.

(1) Dans sa séance du 27 mai 1883, la Société d'encouragement au bien a décerné à M. de Brazza une couronne civique.

Livingstone que de ses émules Stanley et Cameron. Comme l'illustre explorateur écossais (1) qu'il semble s'être proposé pour modèle, c'est par une politique conciliatrice, des moyens pacifiques, par l'honnêteté dans les relations avec les indigènes, que notre célèbre compatriote compte fonder une nouvelle colonie, qui sera sa gloire en même temps qu'elle perpétuera sa mémoire.

Cette œuvre de civilisation ne sera pas non plus sans honneur ni profit pour la France, dont le drapeau qui flotte à Brazzaville, sur les rives mêmes du Congo, en face de Léopoldville, porte dans ses plis cette noble devise :

DIEU, PATRIE, LIBERTÉ.

(1) David Livingstone, né en Ecosse en 1813, et mort à Illala (Afrique centrale) le 4 mai 1873, au milieu du cours de ses explorations, a passé en Afrique une vingtaine d'années de sa vie et fait des découvertes de premier ordre. C'est le plus persévérant et le plus grand explorateur de notre époque.

NOTE

La mission au Congo de M. de Brazza occupe fortement l'opinion publique. Les nouvelles venant de cette partie de l'Afrique ne peuvent être accueillies qu'avec le plus grand intérêt; c'est pourquoi nous reproduisons ci-après les renseignements intéressants, transmis par un des compagnons de M. de Brazza, sur les travaux de cette mission pendant les six premiers mois de l'année 1883 :

« Chutes de Booué (fleuve Ogôoué), juillet 1883.

» Je profite du passage de M. Dutreuil de Rhins, qui rentre en France après avoir relevé une grande partie du cours de l'Ogôoué, pour vous faire parvenir des nouvelles de la mission.

» Je dois vous dire tout d'abord qu'elles sont bonnes. Voici, en quelques mots, le résumé de nos travaux depuis quelques mois :

» Au commencement du mois de mars, un premier groupe, arrivé au Gabon vers le milieu de février avec le premier convoi de la mission, se mit en marche vers l'intérieur. Il était composé de MM. Michaud, Jacques de Brazza (frère de l'explorateur) et du sergent Malamine. Son but était d'annoncer aux populations riveraines l'arrivée prochaine de Savorgnan de Brazza, et de combattre efficacement les insinuations malveillantes semées à dessein par les ennemis de notre cause.

» Dans le haut Ogôoué, ce premier groupe a rencontré

le docteur Ballay, qui, depuis deux ans, n'a pas quitté le pays, et s'est appliqué à détruire chez les indigènes l'effet d'actes malencontreux commis à leur égard dans la partie moyenne et inférieure du fleuve.

» Le jeune Michaud, dont on se rappelle la belle conduite dans la précédente exploration, est redescendu au-devant de M. de Brazza, tandis que le docteur Ballay et ses compagnons se rendaient au Congo après avoir vu le roi Makoko, dont les Etats sont placés maintenant sous notre protectorat. Comme ils devaient être au commencement d'août chez le roi, il y a tout lieu de croire qu'au moment où vous recevrez cette lettre, ils seront arrivés depuis deux mois à Brazzaville, où leur présence est rendue nécessaire par les travaux de la mission Stanley.

» Revenons au Gabon. Aussitôt son arrivée à Libreville, chef-lieu de notre colonie, M. de Lastours s'occupa de préparer les convois qui devaient transporter dans l'intérieur le matériel de la mission. Il expédia alors une partie de son matériel sur le fleuve Ogôoué, en établissant à son embouchure, au cap Lopez, une petite station hospitalière et en créant à Lambaréné, gros village situé sur le fleuve à 200 kilomètres de la mer, une station de premier ordre. Puis il rassembla une soixantaine de grandes pirogues, montées par 800 hommes, et remonta le fleuve en déposant des hommes et du matériel dans l'île de Djolé et aux environs des chutes de Booué, où nous nous trouvons actuellement.

» Sur ces deux points, il doit être établi des stations hospitalières. Je vous raconterai un jour la façon dont s'établissent ces stations ; vous pourrez juger de nos efforts et de nos travaux....

» C'est auprès des chutes de Booué que M. de Brazza nous a rejoints. Avant de commencer son grand voyage dans l'intérieur, il a été inspecter sur la côte de l'Atlan-

tique les postes de Loango et de Punta-Negra, précédemment occupés par le *Dupetit-Thouars* et la canonnière le *Sagittaire*.

» C'est alors qu'après avoir donné à tout son personnel de sages et minutieuses instructions, il remonta l'Ogôoué. Il passa des conventions politiques avec les principales peuplades qui habitent les rives du fleuve; c'est en vertu d'une de ces conventions que les Okandas ont placé leur pays sous le protectorat de la France, et ont mis à la disposition de la mission des guerriers et des payeurs.

» Dans quelques jours, nous allons partir pour Franceville. M. de Brazza se propose de traiter avec les Adoumas comme avec les Okandas, et il est probable que si des obstacles imprévus ne l'arrêtent pas, la route de l'Afrique centrale, par la voie de l'Ogôoué, sera définitivement ouverte au commerce vers la fin de l'année prochaine.

» Notre santé n'est pas mauvaise; aussi sommes-nous pleins d'ardeur, et nous engageons-nous avec confiance dans ces pays lointains, où nous ne voulons planter le drapeau français que comme symbole de la paix et de la civilisation. »

Des nouvelles postérieures à la lettre ci-dessus assurent que, le 30 octobre 1883, M. de Brazza était à Franceville, dernière station sur l'Ogôoué; que le docteur Ballay était sur l'Alima avec sa chaloupe à vapeur en montage; et que M. l'enseigne de vaisseau Mizon était parti pour la côte, se dirigeant vers Majumba par la rivière de Quilo, à la recherche d'une route à travers les terres.

On sait, de plus, par une récente dépêche parvenue au Ministre de l'instruction publique, que le chef de la mission française était encore à Franceville le 14 décembre 1883.

Enfin, par une lettre datée du 27 décembre 1883, M. de Brazza a informé le Ministre de la marine qu'il explorait

la rivière Leketi, affluent de la rive droite de l'Alima, et qu'il avait établi les meilleures relations avec les peuplades de cette riche contrée.

Le même courrier apportait une lettre du docteur **Bailly**, disant qu'après avoir descendu en chaloupe à vapeur l'Alima et le Congo, il s'est rendu auprès du roi **Makoko**, lequel a témoigné de la plus entière fidélité à la France.

TURIAULT.



ARCHIPEL DES POMOTU

(PAUMOTU-TUAMOTU)

CHAPITRE I^{er}

Départ de Nuka-Hiva. — Les îles Pomotu. — Leur découverte, leur origine d'après la légende. — Les polypiers. — Mode d'accroissement des récifs madréporiques. — Théorie de Darwin. — Profondeurs où vivent les coraux. — Action de l'eau douce sur les polypiers. — Les poissons vénéneux et les poissons armés.

Le commandant Dubouzet, dont la mission aux îles Marquises se trouvait être terminée, donna l'ordre d'appareiller le 11 novembre 1854, à six heures du matin, désireux de profiter du beau temps qu'il faisait ce jour et faire route pour Taïti. Bientôt chargée de voiles, la frégate l'*Aventure* sortait de la baie de Taïo-Hae, poussée par une fraîche brise. Quatre jours après, nous arrivâmes aux Pomotu, groupe auquel Bougainville, lorsqu'il en fit la découverte, donna le nom d'*Archipel de la mer mauvaise*, et celui d'*Îles Basses*.

L'année suivante, Cook désigna ces îles sous le nom caractéristique d'*Archipel dangereux*, ces parages étant en effet d'autant plus dangereux qu'une surveillance de tous les instants est indispensable pour naviguer au milieu de cette pléiade de récifs madréporiques, sur lesquels tant de capitaines ont perdu leurs navires pour n'avoir qu'un seul instant manqué à cette incessante vigilance.

A l'histoire de la découverte des îles Basses de Bougainville (1), navigateur célèbre qui avait alors pour compagnons de voyage le prince de Nassau et le naturaliste Commerson, il faut ajouter après le nom de Cook, ceux de l'espagnol Esquiros et du hollandais Schouten.

Ce sont des pêcheurs Taïtiens, que le hasard, les courants ou les tempêtes conduisirent vers ces îles, qui leur donnèrent le nom de POMOTU ou *îles de la nuit* (Po, nuit, mystérieux, Motu, île basse), en raison de leur position à l'occident de Taïti, c'est-à-dire, là où le soleil se couche.

Hardis navigateurs et guerriers aussi intrépides que redoutables, les Taïtiens revinrent fréquemment aux Pomotu, dont ils firent la conquête après de nombreux et meurtriers combats. Voulant alors établir leur supériorité sur les vaincus, les Taïtiens changèrent le nom de Pomotu en celui de PAUMOTU ou *îles soumises* pour bien perpétuer le souvenir de leurs victoires (*Pau*, soumis, victorieux, *motu*, île basse).

Quand l'amiral Dupetit-Thouars prit possession de Taïti en 1842, les îles Paumotu se trouvèrent affranchies de la domination taïtienne. Puis, lorsque le protectorat français eût été définitivement établi à Taïti et dans ses dépendances, les chefs des îles Paumotu s'adressèrent à M. le gouverneur Bonard, pour le prier de vouloir bien changer le nom donné à leurs îles par les Taïtiens.

Accueillant favorablement cette requête, le Parlement de Taïti, dont les chefs des Paumotu étaient alors devenus membres, décréta en 1851, que les îles Paumotu porteraient à l'avenir le nom de TUAMOTU, ou *îles lointaines*

(1) Bougainville fut élu membre de l'Institut en 1796. Il mourut en 1811, à l'âge de 82 ans, exempt d'infirmités et possesseur de toute son intelligence. Il fut sénateur du premier Empire.

(*Tua*, éloigné, loin, vaste étendue, *Motu*, île basse), désignation qui fit, dès ce jour, disparaître l'idée de vasselage et d'humiliante infériorité que le nom d'îles soumises, avait jusqu'à cette époque perpétué aux habitants de cet archipel.

L'origine des îles Tuamotu, d'après la légende, serait la suivante :

Pendant que le génie MAUI tirait les îles de la Société de la mer en les pêchant à la ligne, un autre génie appelé TE KURAI TE ATUA (*l'envoyé de Dieu*), se servait d'une trombe pour former les îles Tuamotu. Cette trombe faisait tourbillonner les flots, et remuait tellement le fond de l'Océan dans certains endroits, que le sable en s'y amoncelant forma des îles contenant des lacs intérieurs. TE KURAI TE ATUA ayant fait choix d'Anaa pour sa résidence, rendit cette île inabordable en la faisant le séjour des tempêtes. Des génies d'un degré inférieur prenant, d'après ses ordres, des formes d'oiseaux de mer, soulevaient les flots en les battant de leurs ailes, et la mer ainsi déchaînée engloutissait les navires assez audacieux pour s'aventurer dans ces parages.

Cependant MAPU, grand guerrier de l'île Takume, ayant soumis les génies d'Anaa, rendit le calme à cette partie de la mer, et depuis lors Anaa fut considérée comme étant la plus importante de l'archipel. C'est encore, de nos jours, la plus peuplée, après le petit groupe de Mangarèva, situé tout-à-fait à l'est des Tuamotu proprement dites.

Jadis, les Polynésiens divisaient la terre en trois couches superposées qui chacune avait son ciel particulier. La couche supérieure était destinée aux âmes heureuses; les autres mortels habitaient la couche du milieu, et dans la troisième erraient seulement les âmes en peine. Bien des âmes inquiètes échappaient cepen-

Les îles de l'Est de l'archipel des Tuamotu semblent être plus anciennes que celles de l'Ouest. Par suite de leur peu d'élévation, les îles Tuamotu sont difficiles à reconnaître. L'eau qui existe dans les canaux qui les séparent, possédant une grande profondeur, il en résulte, que si un navire à voiles est surpris par le calme, il peut devenir à la merci de la houle et des courants qui alors, le jette sur des récifs, sur lesquels la mer brise et déferle toujours avec fureur. Ces îles sont donc pour le navigateur une cause permanente d'inquiétude, et ces récifs étant accores, il n'y a pas de mouillage du côté de la mer, tandis que dans le lac intérieur on trouve des fonds qui, en pente douce, s'abaissent parfois jusqu'à 30 brasses (Jouan). La plupart de ces lagons renferment des huîtres perlières et beaucoup de poissons dont plusieurs espèces empoisonnent, surtout dans les îles *Toau* et *Aratika* ; le lac *Niau* en renferme au contraire d'excellents.

Ce ne sont pas seulement les poissons qui vivent dans les coraux de cet archipel qui contiennent, surtout à certaines époques, un principe vénéneux et toxique. On se souvient des cinq hommes de l'avisio le *Catinal* qui, en 1856, moururent à la Nouvelle-Calédonie pour avoir mangé une espèce de sardine appelée *bat*, à Balade, ainsi que d'autres poissons du genre Perroquet. — Citons encore les maîtres du navire le *Marceau* qui, environ à la même époque, furent gravement malades pour avoir mangé d'une espèce de bécune. Des indigènes de la Nouvelle-Calédonie moururent aussi en 1868, pour avoir fait cuire et mangé de la sardine (*bat*) signalée ci-dessus.

Les symptômes de l'empoisonnement par ces poissons sont : des douleurs vives, arthritiques et musculaires, un sentiment de lassitude, une faiblesse générale et de la courbature; une violente cystite et souvent des convulsions, des picotements cutanés et des paralysies partielles

qui durent quelquefois fort longtemps. La période ascensionnelle est de deux ou trois jours, puis le mal va d'ordinaire en décroissant (1).

Au nombre des poissons armés des Tuamotu dont il faut redouter les atteintes, sont : le requin, des raies et des percoïdes dont la piqure des rayons implantés sur leurs nageoires, est très meurtrière.

Nous avons en effet vu dans ces mers, un poisson que les indigènes appellent NUHU ou NOHU, (*synanceia brachio*) dont les treize rayons mobiles et épineux de la nageoire dorsale font une blessure des plus dangereuses.

Implantés dans un anneau fibreux, ces rayons compriment, quand on met le pied dessus, une vésicule oblongue qui contient un venin blanchâtre, inodore, légèrement alcalin, qui pénètre dans la plaie en même temps que l'aiguillon, qui est canaliculé ; la douleur est instantanée.

M. le médecin de la marine Nadeaud, qui résidait en même temps que nous à Taïti, a fait de très intéressantes observations sur la piqure du *synanceia brachio*, et sur les accidents qu'elle produit.

Ayant inoculé ce virus à l'avant-bras d'un indigène, le docteur Nadeaud a vu, qu'après avoir suivi le trajet des vaisseaux, ses effets s'irradient vers la poitrine et qu'il se manifeste une subite anxiété. Autour de la plaie se dessine une auréole d'un blanc mat d'abord, puis rouge, enfin noirâtre, et toute la peau sous-jacente se mortifie. Les dimensions de l'escharre sont celles d'une pièce de cinquante centimes et il se produit quelquefois un phlegmon, des lipothymies, des vomissements. Après tous ces phénomènes, qui durent une ou deux heures, il ne reste plus qu'un peu de céphalalgie et de la faiblesse dans les membres.

(1) *Trois ans en Nouvelle-Calédonie*. Paris, Dentu, édit. 1873, par J. Patouillet, médecin de la marine.

On conjure ces accidents par l'application sur la plaie de l'écorce contusée d'*erythrina corallodendron* (Atae), de celle de l'*inorcarpus edulis* (Mape), et encore avec le suc du *colocasia macrorrhiza* (Ape), ou celui du *zinziber zerumbet* (Rea Mœruru).

La chair de ce poisson est mangée par les indigènes sans aucun inconvénient (1).

CHAPITRE II

Hydrographie des Tuamotu. — Nomenclature des îles de cet archipel.

— Fakarava. — Anaa. — Guerres des habitants de cette île avec ceux des îles voisines. — Le cocotier. — Le coprah. — L'huile de coco. — Le Birgue. — Le Pandanus. — Le taro. — Instruments de pêche. — Huîtres perlières. — La nacre. — Les perles. — Anciennes croyances.

Vilkes et Beechy sont les premiers navigateurs qui se sont occupés de l'hydrographie des Tuamotu. Plus tard, sont venus les travaux du capitaine au long cours Rousseaux-Lacombe, brestois d'origine, qui a doté la marine d'une carte précieuse de cet archipel. Puis ont paru les relevés géographiques de M. Vincendon-Dumoulin, ceux du géomètre Adam Kulcyki, les travaux de MM. les officiers de la marine française : de la Marche, Parchappe, de la Marck, Lachave, Gadaud, Cornut-Gentille, Fleuriais, Le Fort; enfin ceux de M. Bouquet de La Grye, notre compagnon de voyage sur la frégate l'*Aventure*.

(1) *Plantes usuelles des Tahitiens*. — 1864. — J. Nadeaud.

Les derniers travaux de M. Bouquet de La Grye ne datent que de 1881, et malgré ses savantes observations, l'hydrographie de l'archipel des Tuamotu n'est pas encore achevée.

Au nombre de quatre-vingt-sept, les îles Tuamotu sont disséminées sur une surface de plus de trois cents lieues en longitude et sur deux cents lieues en latitude. La végétation si touffue de ces îles les fait ressembler à autant de corbeilles de verdure posées sur les eaux bleues d'une mer profonde.

En allant du Nord vers le Sud, et de l'Est vers l'Ouest, ces îles sont :

1° **MATAHIVA** (Lazareff), récif sans passe, d'une étendue de 8 milles sur 15 milles, situé par 14° 56' de latitude et 151° 00' de longitude. Il est boisé dans le Nord, excepté dans le Nord-Est et au Sud, en passant par l'Est, et peuplé de 30 habitants.

2° **MAKATEA**. — 15° 52' ; 150° 40'. — Récif sans passe, de 5 milles sur 4 milles, peuplé de 130 habitants. Cette île, assez élevée, n'a pas de lac intérieur; elle est couverte de *tamanus* (*calophyllum inophyllum*) et de cocotiers. On y trouve des grottes assez profondes avec stalactites.

3° **TIKAHAU** (Krusenstern). — 15° 00' ; 150° 30'. — Récif de 12 milles sur 8 milles, avec une passe pour embarcations dans l'Ouest. — 10 habitants.

4° **MEHETIA**, *Tuheiaua*. — 17° 53' ; 150° 26'. — Récif couvert de nombreux cocotiers.

5° **RAIROA**, *Rangiroa*. — 15° 09' ; 150° 00'. — Récif de 42 milles sur 20 milles, avec une passe pour embarcations à l'Ouest, plus deux grandes passes dans le Nord. Le lac intérieur a 100 milles de circuit et l'île, qui est très boisée par bouquets, excepté du S.-E. au Sud, possède 600 habitants.

La meilleure passe est celle de la côte Nord qui se

trouve le plus à l'Est. En y entrant, on aperçoit un îlot qu'il faut laisser de préférence sur tribord. Cet îlot est situé par 14° 56' 34" de latitude Sud, et par 150° 02' 22" de longitude Ouest.

La pointe Est de Rairoa se trouve par 15° 18' 07" et par 149° 35' 22". Les navires venant des îles Marquises passent entre la pointe Est de Rairoa et l'île Arutua.

6° ARUTUA. — 15° 22'; 149° 06'. — Récif de 100 habitants, d'une étendue de 15 milles sur 15 milles, avec une petite passe dans le S.-E. 1/4 d'Est pour embarcations. L'île est boisée, exceptée de l'Ouest au Sud.

7° KAUUKURA (Palisser). — 15° 48'; 149° 00'. — De 26 milles sur 10 milles, avec une passe pour embarcations dans le Nord (Motuura). Ce récif est boisé par bouquets. — 100 habitants.

8° NIAU (Greig). — 16° 10'; 148° 42'. — De 7 milles sur 5 milles, sans passe, boisé par bouquets, circonscrivant un lac d'eau saumâtre, dont la plus grande profondeur ne dépasse pas deux brasses, et qui nourrit un excellent poisson, dont le goût rappelle celui du saumon. — 30 habitants.

9° OAHE OU AHE (Watterland). — 14° 30'; 148° 30'. — D'une étendue de 16 milles sur 5 milles, avec une passe pour embarcations dans l'O. N.-O.; récif boisé par bouquets. — 20 habitants.

10° APATAKI. — 15° 24'; 148° 36'. — D'une étendue de 20 milles sur 17 milles, ayant trois grandes passes dans l'Ouest : *Tehere*, *Avatica*, *Pakaka*, et un îlot (*Motu-Ruvahine*). Cette île, boisée par bouquets, a la forme d'un triangle et possède 128 habitants.

11° MANIHI. — 14° 24'; 148° 20'. — D'une étendue de 16 milles sur 6 milles, avec une passe dans l'Ouest (*Paena*) pour les caboteurs. Cette île, qui compte une centaine d'habitants, est située à l'entrée du passage fréquenté par

les navires qui, venant du Nord ou de l'Est, se rendent à Taïti. Quand le temps est clair, on peut l'apercevoir à 10 milles, de la mâture d'un petit bâtiment.

12° TOAU (Elisabeth). — 15° 17' ; 148° 18'. — Récif de 20 milles sur 10 milles, boisé, excepté de l'Ouest au S.-E., en passant par le Sud. Deux grandes coupures dans l'Est, et une dans le N.-O. (*Matarina*, *Otuui* et *Orepo*), permettent aux caboteurs d'entrer dans le lac, dont les poissons sont vénérables.

13° FAKARAVA (Wigtgenstein). — Située par 16° 18' ; 147° 52'. — *Fakarava*, *Faarava*, *Faarua*, est une île de 32 milles sur 13 milles, balisée et ayant cinq passes : *Rotoava*, *Tamakahua*, *N'garua*, *Rotoava*. Les passes du Nord et du Sud divisant l'île en deux parties, on peut entrer dans le lac par celle du Nord qui, étant la plus large, est celle par laquelle on pénètre d'ordinaire, et en sortir directement par la passe du Sud.

Ce lac mesurant 90 milles de circuit, des navires d'un assez fort tonnage peuvent y mouiller en toute sécurité. Les avisos à vapeur : *Cassini*, *Infatigable*, *Latouche-Tréville*, *Vaudreuil*, *Chasseur*, *Victorieuse*, ont jeté l'ancre dans cette petite rade. Il est prudent avant de s'aventurer dans les passes, de se rendre compte de la force du courant qui y règne, car ils sont variables et parfois assez violents; mais quand la mer est étale, ils sont presque nuls.

Les récifs de Fakarava sont couverts de cocotiers et de pandanus, excepté de l'Ouest au Sud, en passant par le Sud. Cette île étant celle de l'archipel qui offre l'accès le plus facile aux navires qui viennent de Taïti, le gouvernement français l'a récemment choisie pour y établir le siège de la résidence de son représentant, de préférence à Anaa, île sur laquelle il avait précédemment fixé sa demeure. C'est qu'en effet, il est bien plus avantageux pour les naturels des Tuamotu d'établir leurs principaux marchés

d'huile de coco et de *coprah* (noix de coco desséchées), de nacre, de perles etc., à Fakarava, cette île n'étant éloignée de Taïti que de 80 lieues, et les caboteurs pouvant effectuer ce trajet, surtout par des vents de S.-E., en très peu de jours. La route à faire en partant de Taïti (Papeïti), est le N.-E.

Mettant pied à terre sur un môle de construction récente, on arrive à Rotoava, village composé de maisons espacées çà et là le long du rivage. A son extrémité se trouve le poste du détachement de l'infanterie de marine qui a la garde de l'île. Si ce village contient de nombreux cabarets, on y constate avec plus de satisfaction, la présence d'un boulanger et d'un épicier. La terre végétale faisant défaut, ce n'est qu'avec peine qu'on peut se créer un jardin et cultiver des légumes ou des fleurs.

Excellents plongeurs, les naturels de Fakarava sont parfois dans la nécessité d'aller chercher la nacre à de grandes profondeurs. Comme ils ne peuvent rester sous l'eau plus de quelques secondes, il n'est pas rare lorsqu'ils reparaissent, de leur voir le sang s'échapper par le nez ou par les oreilles. Ils ont souvent les yeux injectés et atteints d'ulcérations. Si l'huître perlière (*Meleagrina Margaritifera*), est adhérente à la roche, ou profondément ensablée, le plongeur est obligé de s'y reprendre plusieurs fois.

14° ANAA (*Chains'-Island*). — D'une étendue de 18 milles sur 9 milles, et à peine éloignée de 80 lieues de Taïti, l'île Anaa (des Naturels) est située par 17° 27' et 147° 50'. — La chaîne ovalaire d'îlots madréporiques dont cette île est formée, donna à Cook, qui la découvrit en 1769, l'idée de l'appeler CHAINS'-ISLAND (*Île de la Chaîne*). Bonachea ayant revu Anaa en 1772, lui donna le nom de TODOS LOS SANTOS (*île de tous les Saints*), en mémoire du jour dans lequel il fit sa rencontre.

Le sol d'Anaa est élevé, large et couvert de massifs de

cocotiers ; aussi ne peut-on apercevoir son lac intérieur, qui est rétréci, peu profond et destiné à se combler un jour. Cette lagune est pourtant encore assez profonde pour permettre à de petits caboteurs d'y naviguer. Ceux d'un plus fort tonnage sont obligés de rester croiser au large et de subir les hasards du temps, pendant que leurs embarcations pénètrent dans le lac, se chargent de nacre ou d'huile de coco, marchandises qu'elles transportent ensuite à bord.

En 1860, on a creusé au nord de l'île une passe qui donne accès dans une darse où peuvent venir s'abriter deux ou trois petits navires de 8 à 10 tonnes seulement, la ceinture de coraux qui entoure l'île étant à fleur d'eau dans les endroits que la mer n'a pas abandonnés. Un fort courant rend cette passe dangereuse, par suite de la différence de niveau qui existe entre la lagune et la mer, qui en sort avec une grande vitesse, et aussi à cause des violents remous qu'une roche, qui divise cette passe en deux, occasionne.

Bâti sur l'étroite ceinture du sable qui sépare le lac de la mer, et de chaque côté d'une route dont la blancheur éblouit la vue, se trouve Tuahora, village composé de cases et de jolies maisonnettes construites en blocs de corail taillés, établies sur des plates-formes élevées du sol de cinquante à soixante centimètres, et couvertes en feuilles de pandanus.

A l'intérieur de ces habitations modernes et assez confortables, se voient des lits garnis de nattes et de moustiquaires. Les cases sont faites avec des troncs de pandanus taillés et plantés dans le sol, dont les intervalles sont clos avec des feuilles de cet arbre, réunies et cousues, ou bien avec des feuilles de cocotiers. Au voisinage sont de petits jardinets, qu'il a fallu créer en creusant le corail pour former des tranchées de quatre à cinq mètres de profon-

deur, qu'on a ensuite comblé de terre végétale. On cultivait là jadis, quelques pieds de tabac, des ananas, de la canne à sucre et du taro (*arum esculentum*). Mais le cyclone qui a éclaté sur Anaa, le 6 et le 7 février 1858, y a détruit presque toutes les plantations. La violence de cet ouragan, qui parcourut tout l'archipel, fut telle à Anaa, que les établissements du protectorat français furent renversés, ainsi que presque toutes les habitations, sauf l'église et le presbytère. Près de deux cents personnes ont péri dans ce cyclone, qui a encore détruit toutes les pirogues, ainsi qu'une grande quantité de cocotiers. Ce n'est que depuis trois ans (1880) que cette île s'est à peu près relevé de ses ruines. On y trouve aujourd'hui une route bien entretenue, des habitations élégantes, bâties en bois et munies de fenêtres vitrées.

Anaa présentant de grandes difficultés de communication entre l'intérieur du lac et la mer, ce fut à la suite du désastre de 1858 que le gouvernement français jeta les yeux sur Fakarava, que son peu d'éloignement de Taïti et la sécurité de ses mouillages recommandaient plus particulièrement à sa sollicitude. Cependant, vu son importance, Anaa sera toujours de fait, la capitale des îles Tuamotu.

Anaa eût autrefois à soutenir bien des guerres sanglantes à la suite desquelles, les vaincus étaient toujours mangés par les vainqueurs.

Réunis sous le commandement de Maengatuaira, l'un des ancêtres du célèbre Païore, l'ex-régent de l'Archipel, les guerriers de Fakarava, de Kaukura et de Rairoa, dirigés par le chef Turiono, furent successivement battus par les guerriers d'Anaa qui, après avoir mangé leurs ennemis, brûlèrent leurs pirogues de guerre.

Plus tard, un chef de Huahine, nommé Tanerau, étant venu à la tête de ses guerriers attaquer Anaa, ce chef, qui

débarqua dans le district de Tuahora, profita de l'absence de Maengatuaïra, le chef d'Anaa, pour livrer une bataille sanglante à ceux des gens d'Anaa qui ne voulurent pas le reconnaître comme chef de cette île.

Trahi par une partie des siens, le frère de Maengatuaïra fut fait prisonnier, et il allait être mangé lorsque, parvenant à s'échapper pendant la nuit, il put gagner l'île Takapoto, où se trouvait son frère.

En apprenant ce qui s'était passé à Tuahora pendant son absence, Maengatuaïra prenant à peine le temps de réunir les guerriers de Takapoto et ceux de Takaroa, île voisine, revint à Anaa pour venger l'outrage fait à son frère. Il massacra tous les guerriers de Huahine et d'Anaa qui avaient pris parti pour Tanerau.

Ce fut après cette guerre que les insulaires d'Anaa attaquèrent et soumirent successivement toutes les autres îles Tuamotu, dont beaucoup de vaincus se réfugièrent à Taïti. Pomare I^{er}, qui régnait alors, fit un bon accueil aux réfugiés, leur donna des terres, des vêtements et des missionnaires anglicans pour les instruire.

En apprenant les bontés de Pomare, les chefs d'Anaa vinrent à Taïti réclamer les fugitifs; mais le roi les leur refusa, leur disant de se contenter des terres qu'ils avaient prises. Peu de temps après, Pomare envoya des ministres protestants à Anaa pour convertir les habitants de cette île, puis ayant obtenu la grâce des réfugiés, ceux-ci s'en retournèrent sains et saufs dans leur pays (1). C'est depuis cette époque que l'histoire de l'archipel des Tuamotu se confond avec celle des autres Etats du protectorat.

De tous les arbres qui poussent à ANAA, le cocotier est celui qui offre les ressources les plus précieuses aux habitants de cette île. D'une hauteur de 30 mètres, cet

(1) Annuaire de Tahiti 1863.

arbre ne produit qu'au bout de sept à dix ans, mais il peut rapporter, dit-on, pendant au moins cent ans.

L'espèce de cocotier propre aux Tuamotu est appelée *kaipua* (*Ahuahu* des Taïtiens) ; le tronc de cet arbre fournit les pieux des cases et le bois des pirogues. Ses feuilles servent à confectionner les toitures, mais quand elles ne forment que le bourgeon terminal du cocotier, qu'elles sont blanches, jeunes et tendres, on les mange. En privant ces jeunes pousses de leur épiderme, on en fait d'élégants et légers panaches (*Revareva*), dont les femmes ornent leur chevelure les jours de fête (1).

La bourre de coco, ou fibres sèches du péricarpe (*Puru*), servent à fabriquer une tresse plate, nommée *nape*, remarquable par sa force et par son peu d'extensibilité. Pour confectionner cette tresse, on bat d'abord les fibres sèches de la noix de coco, on nettoie les plus longues avec soin, on les tord et on les tresse ensuite à la main. Le tressage des fibres trop courtes pour être tordues, exige une patience et une habileté dans laquelle excellent les habitants d'Anaa : cette tresse se vend 7 piastres les dix brasses. Les ligatures des pirogues cousues, la garniture des lits et des chaises, faites avec ce *nape*, possèdent, indépendamment d'une longue durée, la propriété de ne jamais se relâcher. C'est peut-être la seule espèce de corde qui jouisse de cette précieuse qualité.

La coque, ou écale dure qui renferme le péricarpe ou amande de coco, sert quand on la scie en deux, à faire des coupes (*apu haari*), dans lesquelles on boit d'habitude.

L'une des principales industries d'Anaa consiste à dessécher au soleil des noix de coco, qu'on achète alors sous le nom de *coprah*, soit au cent ou bien enfilées sous forme de colliers. La vente du coprah, et celle de l'huile coco constituent deux branches de commerce très importantes.

(1) O'Taïti — G. Cuzent, Paris, V. Masson, éditeur, 1860.

Anaa peut fournir chaque année de trois à quatre cents tonneaux d'huile qu'on prépare par le procédé suivant :

Quand les noix sont assez mûres, on les rape à l'aide d'une lame de fer dentelée qu'on fixe à un chevalet. La pulpe qui en provient est mise dans une pirogue, élevée d'un mètre au-dessus du sol, afin que les porcs ne puissent en manger le contenu. Un petit réservoir est creusé à l'intérieur et à l'une des extrémités de cette pirogue. Alors on arrose la masse pulpeuse avec l'eau contenue dans le fruit (eau de coco), et si cette eau de coco ne suffit pas, on y ajoute de l'eau de mer. On laisse le tout fermenter au soleil, en ayant soin, lorsqu'il vient à pleuvoir ou que l'atmosphère devient trop brumeuse, de couvrir la pirogue avec des feuilles tressées en forme de nattes. Au fur et à mesure que l'huile se dégage des tissus, elle se rend dans le réservoir, où on la recueille, et on la conserve dans des troncs de cocotiers creusés. Au bout de vingt-cinq à trente jours, la masse a rendu toute l'huile qu'elle pouvait produire; les résidus sont alors soumis à la presse. Quand ils ont été épuisés on les brûle, car lorsque les animaux, qui en sont friands, les mangent, ils deviennent aussitôt malades.

Cette manière toute primitive de procéder, entraîne une grande perte de produit et ne donne qu'une huile rance, fortement colorée, qui n'est pas mangeable. Avec des moyens plus perfectionnés, on obtiendrait beaucoup plus d'huile d'une même quantité de coco, un produit clair, frais, limpide, presque inodore et mangeable. — Il faut de 25 à 30 cocos pour se procurer, avec le procédé indigène, un gallon d'huile, c'est-à-dire, trois litres soixante-dix centilitres. L'huile de coco, qui se solidifie à 15 degrés, s'emploie dans la savonnerie et pour l'éclairage; mais quand elle n'a pas été purifiée, elle détériore les lampes, répand une très mauvaise odeur et beaucoup de fumée.

L'huile bien fraîche, limpide, transparente et sans goût, sert dans l'alimentation. C'est encore cette huile qui fait la base du cosmétique polynésien connu sous le nom de *monoi*, huile parfumée que les femmes indigènes emploient pour donner de la souplesse à leur belle chevelure.

Chaque habitant d'Anaa fait son huile chez lui, avec les fruits de sa propriété. On la lui achète 1 fr. 25 le gallon, payable en marchandises, ou seulement 1 fr., payable en espèces. Dans le commerce on l'achète de 2 fr. à 2 fr. 25, prise à Anaa. L'indigène besoigneux ou endetté vend son huile au fur et à mesure qu'il la fabrique, autrement il attend qu'il en ait une certaine quantité. Mais comme les récipients appropriés pour la conservation de cette huile manquent, on s'en débarrasse souvent presque aussitôt après sa confection.

Anaa, Takaroa, Takapoto et Niau, sont les seules îles de l'archipel dans lesquelles on fabrique l'huile destinée à l'exportation. En 1861 le commerce d'huile de coco a dépassé le chiffre de soixante mille francs. Aujourd'hui, Anaa possède une douzaine de chaloupes pontées, de 2 à 10 tonnes, avec lesquelles les naturels viennent offrir leurs produits aux maisons de commerce de Papeïti.

Aux Tuamotu, les cocotiers sont souvent ravagés par une espèce de crabe appelé *aveu* par les indigènes d'Anaa, et que les taïtiens nomment *ua vahi haari*, *crabe qui brise les cocos*. Cet animal grimpe à la cime des cocotiers pour en couper les jeunes régimes, et ces fruits verts une fois tombés, il redescend, les brise et en dévore l'amande. Les habitants d'Anaa mangent la chair de ce crustacé, qui est le *birgus latro* ou birgue voleur. Nous avons possédé un spécimen de ce birgue qui mesurait plus de soixante centimètres de longueur.

Le *pandanus odoratissimus* (fara) est ensuite l'arbre le plus répandu dans les Tuamotu. C'est un arbrisseau rameux

et diffus, dont le tronc droit et simple, s'élève jusqu'à trois ou quatre mètres avant de se ramifier. De ce tronc, ainsi que de ses branches, partent des racines adventives qui vont se fixer en terre. Les feuilles rapprochées à l'extrémité des rameaux, sont disposées en spirale, garnies de crochets épineux très fins sur leurs bords et le long de leur nervure médiane, ce qui oblige à être prudent lorsqu'on veut pénétrer au milieu des fourrés qu'elles constituent. Ces feuilles servent à confectionner des nattes, des éventails, et à couvrir les cases. Elles constituent de solides toitures, qui durent environ six ans.

Le fruit du pandanus (syncarpe), d'un rouge orangé vif quand il est bien mûr, est ovoïde, d'une grosseur de 30 centimètres; les drupes qui le composent servent aux femmes à se faire des colliers odorants. Elles contiennent une amande de la grosseur d'un grain de blé, d'un goût fin et délicat, qu'on mange; faute de mieux. On obtient avec le fruit mûr du pandanus, une boisson fermentée appelée *ava-fara*, eau-de-vie de pandanus (1).

Le peu de TARO (*colocasia esculenta*, *arum esculentum*) qu'on cultive à Anaa, sert encore de nourriture aux indigènes, qui en reconnaissent plusieurs variétés. On prépare avec la racine volumineuse et féculente de cette plante, une conserve alimentaire ou pâte fermentée, appelée *tioo*, qui s'achète à raison de quatre brasses d'étoffe par baril, ce qui représente une valeur de deux à trois piastres (2). — La racine du taro ne se mange jamais crue à cause du principe volatil et âcre qu'elle contient, principe que la

(1) Du *Pandanus odoratissimus*. — G. Cuzent. — 1861. — *Annales de l'Agriculture des colonies* : n° de juin et juillet.

(2) G. Cuzent, *O'Taïti*. — (Du Taro et de sa culture). — 1860, Paris, V. Masson, éditeur.

cuisson fait disparaître. Cependant les porcs la mangent ainsi sans en éprouver de malaise.

La nourriture des habitants d'Anaa se compose donc de noix de coco, de taiero, de racine cuite de taro, de tiao, de bananes, des fruits de l'arbre à pain, de viandes de porcs, de volailles, de poissons et de pain, depuis qu'un boulanger est venu se fixer dans cette île. Leur boisson ordinaire consiste en eau de coco, car l'eau qu'on recueille, même par le forage artésien, est saumâtre. L'eau de pluie, on le voit, est d'une très grande ressource.

Le lac contenant beaucoup de poissons, les indigènes^s passent une grande partie de leur temps à la pêche, dans des pirogues à balancier, plus larges à l'avant qu'à l'arrière, et dans lesquelles se trouve à peine la place suffisante pour celui qui la manœuvre à la pagaie. Un autre pêcheur vide l'eau qui s'infiltre ou embarque dans la nacelle. Souvent cette pirogue s'emplit ou chavire, accident sans importance pour les indigènes qui plongent comme des poissons et nagent à l'entour de la barque, qu'ils redressent en se portant à l'extrémité du balancier, pour faire basculer la nacelle qu'ils voient ensuite.

On trouve encore à Anaa de grandes pirogues doubles, en planches de cocotiers cousues ensemble, qu'on réunit au moyen de traverses espacées l'une de l'autre d'environ soixante centimètres. Un mât, muni d'une grande natte qui sert de voile, est planté au milieu de ces traverses qui servent de passerelles. Un foc à l'avant, et un aviron de queue pour gouvernail, complètent l'armement de ces embarcations, avec lesquelles les insulaires peuvent tenir la mer et naviguer dans tout l'archipel.

Les instruments de pêche sont le filet et les hameçons. Ce dernier engin se compose d'une tige plate en nacre, un peu courbée, d'environ 2 centimètres de largeur, de 14 centimètres de longueur et d'un bec en os enfilé, de

5 centimètres, fixé à la tige par une ficelle. Le sommet de cet hameçon se termine par une touffe blanche de soies de porc. On pêche encore dans les eaux profondes, avec un arc et des flèches.

Profitant des nuits obscures, ils pêchent aussi à la lueur de torches (*rama*) ; c'est la pêche au flambeau. Attiré par cette lumière insolite, le poisson est aussitôt percé par le javelot que lui lance le guetteur qui se tient debout à l'avant de la pirogue. Quand les indigènes vont au large, ils pêchent à la ligne et au filet.

Jadis la pêche des huîtres perlières était très productive à Anaa. Ainsi, en 861, la pêche de la nacre dans l'Archipel, a rapporté plus de cent mille francs ; mais il n'en est plus de même aujourd'hui, le lac ne contenant presque plus de belles huîtres. Pour en trouver, il faut maintenant aller les chercher à de grandes profondeurs, et il n'y a que les lacs de l'Est, dont les habitants sont encore sauvages et intraitables, qui n'aient point été épuisés.

Dans les îles où les habitants sont tous parents entre eux, le lac est une propriété commune. Dans les îles où la parenté des habitants ne s'étend pas au-delà du district, le lac est divisé en autant de parties qu'il y a de districts, et chacune de ces parties est une propriété commune aux indigènes du district correspondant.

Les belles huîtres perlières, et les huîtres mères, ne se trouvent généralement que dans le sable ou dans les courants ; les fonds de roche ou de corail ne donnent que des huîtres déformées, mal venues ou brisées. Le diamètre des valves de ce mollusque varie de 8 à 15 centimètres ; les nacres de 8 centimètres ne sont pas marchandes. Nous avons vu aux îles Gambier des huîtres perlières dont le diamètre avait jusqu'à 30 centimètres et plus.

Lorsque la mer est calme et l'eau bien transparente, les plongeurs peuvent rapporter jusqu'à 40 huîtres par jour ;

mais ces circonstances sont rares, et il ne faut guère compter que sur une moyenne de 12 à 15 huîtres.

C'est dans le manteau de l'huître, ou bien adhérentes à la coquille, que les perles se trouvent.

Après la pêche, chaque indigène ouvre ses huîtres, en retire les perles lorsqu'il s'en trouve, et la chair du mollusque sert au repas de la famille. Parfois il vend immédiatement le produit de sa pêche, mais ce n'est que dans le cas où ses créanciers le pressent et qu'il a besoin d'argent. Cinquante coquilles de moyenne grandeur, se vendent cinq francs environ. Le plus souvent la nacre se vend au poids, ce qui porte alors à quinze francs, les cent cinquante kilogrammes (1).

Il serait très urgent d'interdire cette pêche jusqu'à ce que les lacs aient eu le temps de se repeupler, et aussi, de favoriser cette reproduction au moyen de fascines, ainsi qu'on le fait dans nos viviers d'Europe. Il faudrait encore obliger les plongeurs à ne récolter que les huîtres de dimensions moyennes et à rejeter dans la mer ou à les déposer sur des bancs sous-marins, toutes celles qui ne possèdent pas au moins huit centimètres de diamètre.

Jadis, les indigènes d'Anaa obéissaient aux lois du protectorat, à l'exception de ceux du groupe Mangarévien, archipel qui avait une administration spéciale et indépendante de celle de la reine Pomaré.

Les habitants d'Anaa sont grands, vigoureux, et beaucoup d'entre eux sont aujourd'hui de bons ouvriers charpentiers, d'excellents constructeurs de goëlettes. La population de cette île, en 1863, était de 1500 individus, mais elle est actuellement réduite à 800, les étrangers compris.

Ces indigènes considéraient autrefois les oiseaux comme des esprits, et ils leur faisaient jouer un grand rôle

(1) *Annuaire de Taïti*. 1863.

dans leurs croyances religieuses, ainsi que dans leurs légendes, que de nos jours peu d'entre eux connaissent. Le cri de certains oiseaux les effraie encore la nuit, et ils ne sortiraient pas de chez eux dans la crainte de se trouver en présence d'un *Tupapau*, esprit malin et funeste. Il en est de même, on le sait, chez nos paysans bas-bretons, surtout chez leurs femmes, pour lesquels le *cri de la chouette* est un présage de mort.

CHAPITRE III

Enumération des îles (suite). — *Hao*. — *Tetamangi*. — Naufrage de la *Sarah-Ann*. — Massacre de l'équipage.

Après *Anaa*, viennent les îles :

15° *ARATIKA* (Kotzebue), par 15° 33'; 147° 48'. — C'est un récif triangulaire, boisé, excepté de l'Ouest à l'Est, en passant par le Sud, d'une étendue de 13 milles sur 20 milles. Le lac de cette île contient du poisson qui empoisonne. Il possède deux passes pour embarcations, l'une à l'Ouest (*Temaketa*), et l'autre à l'Est. — 30 habitants.

16° *FAATTE*, située par 16° 42'; 147° 35'. — Récif triangulaire et boisé comme le précédent de l'Ouest à l'Est en passant par le Sud. Son étendue est de 13 milles sur 16 milles, avec une passe pour embarcations à l'Ouest (*Miloradowitch*). Cette île, peuplée de 150 habitants, possède d'assez bonne eau potable, et en plus grande quantité que dans les autres îles, où il est généralement très difficile de s'en procurer.

17° KAUEHI. — 15° 50'; 147° 30'. — Récif circulaire, boisé par bouquets, excepté du Sud à l'Est, d'une étendue de 13 milles carrés, possédant une belle passe dans le Sud et un bon mouillage dans l'intérieur du lac. — 50 habitants.

18° TAKAPOTO. — 15° 39'; 147° 26'. — Récif boisé excepté du Sud à l'E.-N.-E., d'une étendue de 12 milles sur 15 milles et sans passe. — Cette île possède 150 habitants.

19° HEREHERETUE (Saint-Paul). — 19° 48'; 147° 56'. — Récif couvert de pandanus, d'une étendue de 8 milles carrés et sans passe. L'isolement de cette île a maintenu les 25 habitants qu'elle possède à l'état sauvage.

20° TAKAROA. — 15° 27'; 147° 15'. — Récif boisé de 5 milles sur 11 milles, avec une passe pour goëlette (*Teaveroa*) dans le S.-O. — 75 habitants.

21° RARAKA. — 16° 09'; 147° 15'. — Récif boisé par bouquets, de 14 milles sur 9 milles, avec une passe dans le N.-O. — 100 habitants.

22° TAHANEA. — 16° 53'; 147° 06'. — Récif boisé, excepté dans l'Ouest 1/4 S.-O., au S.-E., en passant par le Sud, d'une étendue de 12 milles sur 27 milles, avec trois grandes passes dans l'Est 1/4 Nord et Sud. — 100 habitants.

23° TAIARO (King). — 15° 45'; 146° 57'. — Récif circulaire, boisé par bouquets, d'une superficie de 3 milles sur 3 milles, sans passe. — 12 habitants.

24° TIKEI. — 14° 57'; 146° 52'. — Récif circulaire, boisé par bouquets, de 5 milles sur 5 milles, sans passe. — 27 habitants.

25° MOTUTUNGA. — 17° 05'; 146° 41'. — Récif boisé, excepté de l'Ouest à l'Est, par le Sud, de 9 milles sur 6 milles, avec une passe dans le Nord pour les embarcations. — 10 habitants.

26° KATIU (Sakeu). — 16° 24'; 146° 41'. — Récif boisé, excepté du Sud au S.-O., de 20 milles sur 9 milles, avec

deux passes pour goëlettes, dans le N.-N.-O. et dans l'O.-N.-O. — 50 habitants.

27° TEPOTO. — 16° 48'; 146° 38'. — Récif de 4 milles sur 3 milles, à peu près circulaire et boisé dans le Nord. — Ile inhabitée.

28° TUANAKE (Raveskoi). 16° 40'; 146° 38'. — Récif boisé par bouquets, de 5 milles sur 4 milles, avec passe pour embarcation dans le N.-O. — Ile inhabitée.

29° HITI. — 16° 42'; 146° 28'. — Récif circulaire, boisé par bouquets, de 3 milles sur 3 milles, sans passe. — Ile inhabitée.

30° MAKEMO (Phillips). — 16° 35'; 146° 2'. — Récif de 37 milles sur 10 milles, avec deux passes, dans lesquelles on trouve de violents courants, et situées l'une à l'Est, l'autre au N.-O., quart Ouest. — 250 habitants.

31° HARAÏKI (Crocker). — 17° 29'; 145° 50'. — Récif circulaire et boisé, de 4 milles sur 4 milles, avec une mauvaise passe au Sud. — Ile inhabitée.

32° ANU-ANURARO (Margaret). — 20° 26'; 145° 35'. — Récif circulaire et boisé de pandanus, de 4 milles sur 4 milles. — Inhabité.

Des habitants de Vahitahi ayant été surpris en mer par une tempête, ils furent jetés sur cette île en 1874, où ils vécurent pendant deux ans d'amandes de pandanus et de la chair d'une coquille appelée *bénitier* (1). — Ce fut la goëlette de l'État, la *Mésange*, qui rapatria les quarante-six naufragés qu'elle trouva sur cette île sans passe.

33° ANUANURANGA, ou *Anu-Anuranga* (Gloucester). — 20° 39'; 145° 35'. — Récif boisé de 4 milles sur 4 milles, avec lagon sans passe. — Inhabité.

(1) Synonyme vulgaire de mollusques des genres Peigne et Tridacne.

34° MARUTEA (Furieux). — 17°; 145° 32'. — Récif boisé, excepté de l'Ouest quart N.-O., au S.-E., en passant par le Sud, de 20 milles sur 10 milles, avec une petite passe pour embarcations dans l'E.-N.-E.

Cette île fut découverte en 1791, par le capitaine Edwards, de la frégate anglaise la *Pandora*; elle possède 25 habitants.

35° TAENGA OU VAHENGÀ (Halt). — 16° 19'; 145° 27'. — Récif triangulaire, boisé par bouquets, de 16 milles sur 7 milles, avec une passe pour les embarcations dans le S.-O. — 75 habitants.

36° REITORU (Bird). — 17° 51'; 145° 27'. — Récif circulaire, boisé dans le Nord, de 4 milles sur 4 milles, sans passe et inhabité.

37° NUKUTIPILI. — 20° 57'; 145° 21'. — Récif boisé et circulaire, de 4 milles sur 4 milles, inhabité.

38° NIHIRU. — 16° 42'; 145° 13'. — Récif boisé, excepté du Nord au Sud, en passant par l'Est, ayant 10 milles sur 5 milles, et une passe pour embarcations dans l'Ouest. — 50 habitants.

39° HIKUERU (Melvil). — 17° 36'; 145°. — Récif de 10 milles sur 5 milles, boisé, excepté du Nord au Sud, en passant par l'Est. — 30 habitants.

40° TEKOKOTO OU TEKOKOTA (Doubtfull). — 17° 21'; 144° 37'. — Récif circulaire boisé dans l'Ouest et sans passe, de 3 milles sur 3 milles, et inhabité.

41° RAROIA (Barclay de Tolly). — 16° 06'; 144° 45'. — Récif boisé par bouquets, excepté dans le N.-E. et S.-O. 1/4 Sud; avec une grande passe dans le N.-O. 1/4 Nord, parsemée de pâtes de coraux et dans laquelle les courants sont violents. Cette île, de 27 milles sur 11 milles, est peuplée de 300 habitants.

42° MARUKAU ou MAROKAU. — 18° 03'; 144° 33'. — Récif boisé, excepté dans l'Ouest 1/4 S.-O., au Sud 1/4 S.-O., de 11 milles sur 8 milles, avec une passe pour embarcations dans le S.-S.-E. — 60 habitants.

43° RAVAHERE. — 18° 06'; 144° 33'. — Récif boisé, excepté du N.-O. à l'O.-S.-O., de 12 milles sur 8 milles, sans passe. — 30 habitants.

44° TAKUME (Wolkousky). — 15° 48'; 144° 32'. — Cette île est peu éloignée de Raroia et se confond aisément avec elle. C'est un récif de 11 milles sur 4 milles, sans passe, boisé par bouquets, excepté du S.-O. au N.-E., en passant par le Sud. — 60 habitants.

45° NENGONENGO (Henri). — 18° 45'; 144°. — Récif de 9 milles sur 6 milles, avec passe pour embarcations dans l'Ouest; inhabité.

46° REKAREKA (Good hope). — 18° 44'; 143° 57'. — La position de cette île sur la carte paraît être portée de 15 degrés trop à l'Est. C'est un récif boisé de 10 milles sur 6 milles, sans passe. — 30 habitants.

47° TAUERE (Résolution). — 17° 24'; 143° 48'. — Récif circulaire et boisé, de 4 milles sur 4 milles, sans passe. — 30 habitants.

48° TETOPOTO ou TEPOTO. — 14° 06'; 143° 43'. — Récif circulaire et boisé, de 10 milles sur 4 milles et sans passe. — 50 habitants.

49° MANUHANGI (Cumberland). — 19° 21'; 143° 33'. — Récif inhabité, circulaire et boisé, de 4 milles sur 4 milles et sans passe.

50° NAPUKA (Désappointement). — 14° 12'; 143° 28'. — Récif boisé et sans passe, de 9 milles sur 5 milles. — 80 habitants.

51° ANGATAU (Araktcheff). — 15° 52'; 143° 14'. — Récif

circulaire, couvert d'arbustes, sans passe, de 5 milles sur 5 milles. — 150 habitants.

52° HAO, E-HAO, HHAO (La Harpe). — Située par 18° 14' de latitude et 143° 12' de longitude Ouest. Ce récif, qui a la forme d'une harpe a reçu, pour cette raison, le nom d'*Ile de la Harpe*, de Bougainville, qui la découvrit en 1768. Cook l'ayant visitée l'année suivante, l'appela *Bow-Island* ou *Ile de l'Arc*.

Sur cette île, de 25 milles sur 10 milles, et peu riche en terre végétale, poussent cependant des cocotiers et des pandanus, des fourrés de *miki-miki* et une crucifère assez répandue. Les bouquets d'arbres sont du S.-E. au N.-N.-O.

Il existe à l'intérieur, un plateau sur lequel les navires peuvent mouiller par sept brasses de fond ; dans le N.-O., se trouve une grande passe (Puratea), par laquelle on pénètre dans le lagon intérieur. Les écueils à fleur d'eau des parties méridionales et occidentales, rendent l'approche de cette île très dangereuse la nuit. Bien que Hao soit une des plus grandes îles de l'archipel, on n'y trouve que 150 habitants tout au plus. Ce n'est qu'à partir de 1817, que les Européens commencèrent à établir des relations avec les indigènes, et que le christianisme se propagea de l'archipel de la Société dans cette île.

Beechy visita Hao en 1825, mais il ne fit qu'y passer. En 1829, Moërenhout, alors consul américain à Papeëti, y vint pour se créer des relations commerciales.

En 1831, les habitants d'Hao tentèrent de s'emparer d'une goëlette des îles Sandwich, venue dans cette île pour y embaucher des plongeurs. Deux embarcations ayant atterri, leurs équipages furent faits prisonniers et liés aux arbres par les naturels. Ceux-ci complotèrent de s'emparer des embarcations et des armes, pour aller capturer la goëlette, ayant su que le capitaine et le reste

de l'équipage devaient la quitter la nuit pour aller à la pêche. Cette audacieuse tentative fut déjouée par l'un des prisonniers qui, ayant pu dissimuler le couteau dont il était porteur, parvint à couper ses liens et à délivrer ses camarades. Ceux-ci, trouvant les naturels campés et endormis au coin d'un bois, s'enfuirent avec prudence. Arrivés la plage, ils sautèrent dans leurs embarcations et faisant à force de voiles, ils s'éloignèrent rapidement.

Une autre tentative de ce genre eut lieu plus tard, sur l'équipage de la goëlette *Pomare*, de Valparaiso. Les naturels d'Hao furent cette fois, aidés par ceux d'Anaa, dont plusieurs faisaient partie de l'équipage de la goëlette en qualité de plongeurs. Ce ne fut qu'après un mois de mauvais traitements et de privations, que le capitaine Ebrill put délivrer les marins chiliens, qu'on tenait liés aux arbres, et dont on avait coulé les embarcations. Ebrill, qui commandait une goëlette, brûla toutes les pirogues de l'île.

Un bâtiment américain fut encore obligé de fuir Hao, le capitaine de ce navire ayant découvert une conspiration ourdie par les plongeurs de son équipage et les insulaires.

Le village principal d'Hao, nommé Atape, se trouve dans l'Est, sur un terrain élevé et à l'abri de nombreux cocotiers. Il est formé de huttes basses, coniques ou rectangulaires, construites en feuilles de cocotiers ou de pandanus.

Cette île manquant d'eau potable, on n'y boit que de l'eau de pluie ou de l'eau de coco.

Quant à ses ressources alimentaires, elles consistent en noix de cocos, en amandes de pandanus, en poissons, en volailles et en cochons. Les naturels mangent aussi des chiens, quand ils parviennent à s'en procurer, et ils en élèvent dans ce but.



On ne pêche plus de nacre dans le lagon, entièrement dépeuplé, par suite de l'abus qu'on a fait de la pêche de ces huîtres. Aussi les naturels vont-ils, en raison de la privation de cette ressource commerciale, explorer les autres points de l'archipel, encore plus favorisés sous ce rapport. La population d'Hao, qui était jadis de 400 habitants, est actuellement réduite à 150 individus, ce qui fait qu'on rencontre beaucoup de cases vides et abandonnées.

Les habitants d'Hao sont robustes, l'ivrognerie et la syphilis n'ayant pas fait trop de ravages dans cette île. Mais, leur malpropreté et leur misère contrastent avec la propreté et l'aisance que possèdent les polynésiens qui peuplent les autres îles de l'Océanie.

53° AMANU (Moller). — 17° 51' ; 142° 58'. — Récif boisé, excepté de l'Est au S.-O. 1/4 Sud, en passant par le Sud, d'une étendue de 17 milles sur 8 milles; avec deux passes pour embarcations, l'une dans le N.-O., l'autre dans le S.-O. Situé sur la côte Nord, le village possède 100 habitants.

54° PARAOA, PAROA (Glocester). — 19° 09' ; 142° 52'. — Récif de 4 milles sur 4 milles, sans passe, circulaire, boisé et sans habitants.

55° TETAMANGI (*Blight-Lagoon*). — Située par 21° 39' de latitude et 142° 57' de longitude, l'île Tetamangi est formée d'un récif circulaire très bas et sans passe, de 4 milles sur 4 milles, couvert de pandanus avec un lagon intérieur.

Peuplée autrefois de 20 habitants, l'île Blight est devenue presque déserte à la suite de la scène d'anthropophagie qui s'y passa en 1856, à la suite du naufrage de la goélette la *Sarah-Ann*, drame dont nous avons déjà publié les détails si émouvants (1).

(1) *Voyage aux îles Gambier*. — G. Cuzent.

CHAPITRE IV

Enumération des îles (suite). — Les îles Gambier, leur légende. Théogonie polynésienne. — Nature des terres de Mangareva et leur grand récif circulaire. — L'île Crescent. — Récif des Tuamotu, leurs coupures ou passes, leurs lacs. — Climat et flore de l'Archipel. — Cours d'eau. — Divisions du territoire. — Population et son origine. — Caractères physiques de la race. — Annexion des îles Tuamotu à la France.

Après Blight-Lagoon, viennent les îles :

56° PINAKI (Whitsunday). — 19° 42'; 142° 42'. — Récif boisé, sans passe, de 4 milles sur 3 milles, et inhabité.

57° FAKAHINA, FAKAINA (Priedpriatie). — 15° 55'; 142° 25'. Récif circulaire et boisé, de 4 milles carrés, sans passe et peuplé de 150 habitants.

58° PUKARARO. — 19° 19'; 141° 49'. — Récif boisé du N.-O. au S.-E., en passant par l'Ouest, de 4 milles carrés, sans passe, peuplé de 40 habitants.

59° PUKARUNGA. — 19° 24'; 142° 32'. — Récif boisé de l'Ouest à l'Est, par le Nord, de 6 milles sur 4 milles, sans passe. — 70 habitants.

60° AKIAKI. — 18° 33'; 141° 25'. — (*Aki-Aki*), récif boisé du Nord au Sud, en passant par l'Ouest, de 6 milles sur 4 milles, sans lagon intérieur. Cette très petite île, peuplée de 40 habitants, est très difficile à aborder; la mer brisant avec violence sur ses côtes, il arrive que souvent on ne peut pas y débarquer.

61° VANAYANA OU KURATEKE (Barrow). — 20° 45'; 141° 25'.

— Récif boisé, excepté du N.-O. au N.-E., de 4 milles sur 3 milles, sans passe. — 20 habitants.

62° VAHIRAATEA, VAIRAATEA. — 21° 51'; 141° 12'. — Récif boisé de 18 milles sur 9 milles, ayant une grande passe dans le N.-O., et peuplé de 200 habitants.

63° MURUROA (Osnabrugh). — 21° 50'; 141°; 07'. — Récif ayant une passe au N.-O., et inhabité.

64° PUKAPUKA (Honden). — 14° 50'; 141° 07'. — Récif boisé, de 9 milles sur 9 milles, sans passe, et inhabité.

65° FANTGATAUFA (Cockburn). — 22° 10'; 141° 03'.

66° VAITAHI, VAITAI. — 19° 20'; 141° 05'. — Récif boisé, de 8 milles sur 4 milles, sans passe. — 30 habitants.

67° NUKUTAVAKE (Queen Charlotte). — 18° 45'; 141° 08'. — Récif boisé par bouquets, de 8 milles sur 4 milles, sans passe. — 30 habitants.

68° AHUNUI (Byam Martin). — 22° 14'; 141°. — Récif boisé du S.-S.-O. au N.-N.-E., en passant par l'Ouest; de 7 milles sur 3 milles, sans passe et inhabité.

69° VAHITAHU. — 19° 27'; 140° 55'. — Immense récif à fleur d'eau, avec trois grands flots boisés dans le N.-O., sans passe. C'est un des points les plus dangereux de l'archipel pour les navires qui viennent de l'Est, car le récif est très étendu de ce côté. On serait dessus par une nuit claire, avant d'apercevoir les flots du N.-O. Le village principal est situé sur l'flot du Nord, le plus boisé.

70° TATAKOTOROA, TATAKO-ROA (Narcisse). — 17° 22'; 140° 46'. — Récif de 11 milles sur 4 milles, sans passe et boisé, excepté dans la partie du Sud. — 120 habitants.

71° TUREIA OU PAPAENA (Carysford). — 20° 47'; 140° 45'. — Récif de 5 milles sur 7 milles, boisé excepté du S.-O. 1/4 Ouest, à l'Est en passant par le Sud. — 110 habitants.

72° TATAKOTOPOTO (Narcisse). — 17°; 140° 35'. — C'est

sans doute par oubli que cette île ne figure pas sur la carte publiée par la marine (*Carte des Tuamotu*), n° 1716, ainsi que sur l'édition de 1857, de la carte des archipels Taïti, Tuamotu, Nukahiva, etc., publiée en 1843, n° 985. — 130 habitants.

73° MORANE (Cadmus). — 23° 05'; 139° 39'. — Récif de 4 milles sur 3 milles, boisé et sans passe. — 20 habitants.

74° PUKARUHA (Serles). — 18° 20'; 139° 19'. — Récif de 9 milles sur 4 milles, boisé, excepté dans la partie Ouest, de l'O.-N.-O. au Sud. — 30 habitants.

75° TENARARO. — 21° 18'; 138° 55'. — Récif de 2 milles sur 2 milles, sans passe et boisé. — 20 habitants. Cette île et les deux qui suivent, forment trois récifs circulaires et boisés.

76° MATUREVAVAO OU MATUREIVAVAO. — 21° 19'; 138° 50'. — Récif de 2 milles sur 2 milles, sans passe et inhabité.

77° REAO (Clermont-Tonnerre). — 21° 18'; 138° 44'. — Récif de 2 milles sur 2 milles, sans passe et inhabité.

78° NATUPE. — 18° 36'; 138° 36'. — Récif de 14 milles sur 5 milles, sans passe et boisé par bouquets. — 20 habitants.

79° TENARUNGA. — 21° 27'; 138° 35'. — Récif de 6 milles sur 3 milles, sans passe et boisé, excepté dans la partie Ouest, du Nord au Sud, 1/4 S.-O. — 30 habitants.

80° MARIA (Moërenhout). — 21° 59'; 138° 31'. — Récif de 3 milles sur 3 milles, sans passe, circulaire et boisé; 36 habitants.

81° MARUTEA (Hood). — 21° 22'; 137° 43'. — Récif de 19 milles sur 10 milles, sans passe, boisé par bouquets et inhabité. Les îlots qui forment cette île, qu'il ne faut pas confondre avec celle qui, sous le n° 34, porte le même nom, sont bas, et dont l'Ouest peu boisé, ne produit que des broussailles de *Mikimiki*; les îlots de l'Est sont plus favorisés.

82° MANGAREVA (Gambier). — 23° 08'; 137° 20'.

Nous avons déjà fait connaître la légende de l'archipel Gambier (1).

C'est toujours le dieu *Maui*, qui fait sortir les terres de l'Océan en pêchant à la ligne. On cite encore un autre pêcheur qui, en retirant un énorme rocher de la mer, a pu ainsi approvisionner le monde de pierres; c'est le dieu *Atea*. Un autre dieu nommé *Hanau*, a créé les poissons; *Toetia* était le dieu du tonnerre. Mais *Tupa* est le père de tous les dieux, et son épouse *Hina*, leur mère.

La théogonie taïtienne appelle *TAAROA* (*générateur*), le père des dieux, et sa femme *HINA* (*la terre*), leur mère. Ils eurent un fils, appelé *Oro* (*souverain*), qui fut le protecteur des humains (*principe du bien*); puis un second, *TANE*, qui aimait à s'entendre appeler *mangeur d'hommes* (*principe du mal*). *RAA* était le dieu du soleil.

Situé au S.-E. des îles Tuamotu, l'archipel Mangarévien, ou archipel Gambier, se compose de quatre îles principales, de nature volcanique, qui sont : *Mangareva*, au Nord, *Ao-Kena*, *Aka-Maru*, *Aga-Kawita*, à l'Est, *Taravaï*, à l'Ouest, et au Sud, sont les petits rochers complètement nus : *Motu-Teiko*, *Makaroa*, *Manui*, *Kamaka*.

Un récif madréporique, de 40 milles de circuit, entoure ces terres élevées et disposées en cercle. Il est couvert d'une profusion de cocotiers et de pandanus, dont les fourrés sont parfois impénétrables. La blanche nappe d'écume qui bouillonne dans ses brisants, permet de le reconnaître de loin. Si c'est la nuit, on entend le bruit des vagues qui déferlent, et ce roulement sinistre signale l'approche du danger. De rapides courants portent sur ce récif; ils nécessitent la plus grande vigilance. Trois prin-

(1) *Voyage aux îles Gambier*. — G. Cuzent.

cipales passes servent aux grands navires pour pénétrer dans la rade intérieure, parsemée d'écueils.

Les passes sont situées dans le N.-O., dans le S.-O., et dans le S.-E. (1). D'énormes blocs de coraux y forment des bancs meurtriers, ainsi que des hauts fonds qui ne laissent guère plus de 5 brasses d'eau. Il est donc indispensable d'avoir un pilote avant de s'engager dans ces passes étroites. Bien que l'ancrage ne soit sûr nulle part dans le lagon, on peut cependant y mouiller à l'abri de tous les vents, excepté celui d'Est, dans la partie Sud de l'île Akamaru. La superficie de cette rade, nommée par Beechy, en 1826, *Blossoms'-Lagoon*, est de 1,800 hectares.

L'archipel Mangarévien fut découvert en 1797, par Wilson, qui commandait le *Duff*, navire sur lequel se trouvaient de nombreux missionnaires anglais. Craignant d'approcher de trop près ces parages, qu'il reconnut être hérissés d'écueils, ce navigateur se borna à donner à ce groupe d'îles le nom de *Gambier*, en l'honneur de cet amiral anglais.

L'île Mangareva, la plus importante du groupe, n'a pas plus de 40 milles de longueur et un mille de largeur. Sur sa partie moyenne, d'un mille et demi environ, s'élève le *mont Duff*, point le plus culminant de l'archipel et qu'on aperçoit à 40 milles au large, élevé qu'il est de 400 mètres.

La population de Mangareva est évaluée à 1,500 habitants. Son principal village se nomme *Rikitea*; les autres, bien moins importants et situés dans l'Ouest, sont : *Taku*, *Gatina*, *Kirimiro*, *Gatawake*, *Ganoa*, *Atituiti*, *Atirikigaro*.

86° CRESCENT. — Située par 23° 20' et 136° 56', l'île Crescent, en raison de sa proximité, est considérée comme

(1) *Voyage aux îles Gambier*. — G. Cuzent. (Voir notre carte de l'archipel.)

faisant encore partie du groupe mangarévien. Découverte par Wilson en 1797, cette petite île de nature coralligène et basse, n'a guère plus de trois milles de longueur. Elle est couverte de distance en distance de massifs d'arbres qui semblent, de loin, la diviser en autant d'îles. Sa partie boisée n'est élevée que de 8 à 9 mètres au plus au-dessus du niveau de la mer. On y pêche une petite huître perlière qui fournit une jolie nacre de couleur jaune paille.

La fortune des îles Gambier réside dans son exportation de nacre, ainsi que dans la vente des perles fines qui ont un très bel orient. Ces îles peuvent, chaque année, fournir 500 tonneaux de nacre qui valent 700 francs l'un, rendu à bord. C'est donc un revenu annuel de 350,000 francs qu'elles produisent, sans y comprendre celui de la vente des perles fines, qu'on peut évaluer au moins à 20,000 francs.

87° TIMOE. — 23° 21'; 136° 58'. — Récif de 5 milles sur 3 milles, sans passe, couvert de pandanus, et inhabité. Les insulaires de cette île résident à Mangareva.

Telle est l'énumération et la description sommaire des îles et des îlots qui composent l'archipel des Tuamotu, dont la population totale est de 7,270 indigènes.

Comme on vient de le voir, toutes les îles Tuamotu, à l'exception de Makatea, Tikei, Rekareka, Mangarêva, Ao-Kena, Aka-Maru et Aga-Kawita, ne sont que de longs récifs madréporiques, de 4 à 500 mètres de largeur, entourant un lac.

Les passes les plus importantes sont, aux îles Gambier, celles de Mangareva par lesquelles pénètrent des corvettes de guerre. Celles des autres Tuamotu sont : à Rairoa, Apataki, Toau, Fakarava, Kauehi, Rekareka, Tahanea, Makemo, Rairoia et Hao.

Les petits navires ont accès dans les passes des îles Maniki, Takaroa, Katia et Amara ; moins favorisées, les autres îles n'ont quelquefois pas de passes, même pour les embarcations. On est alors obligé de porter ces embarcations sur le récif, pour les faire pénétrer dans le lac intérieur.

Malgré la largeur des passes que nous avons indiquées, il n'est pas toujours prudent de s'y engager lorsque la mer est grosse, et à l'époque des zizigies. L'eau déversée dans le lac par dessus les récifs, s'augmente du flot et, s'échappant ensuite par les passes au moment du jusant, forme un courant d'une extrême violence. Les bâtiments à voiles doivent toujours attendre au dehors, que la marée soit étale dans la passe, ou que le courant ait diminué de violence. L'île Kauehi étant presque partout élevée au-dessus de la mer, fait exception ; sa passe est presque toujours praticable (1).

Le climat des Tuamotu, très chaud pendant le jour, est tempéré la nuit par les brises fraîches des vents alisés qui règnent dans cet archipel. La moyenne barométrique est de 0,757 ; celle du thermomètre de 20° 5' à l'ombre. Aussi l'état sanitaire y est bon et les naturels ne sont sujets qu'à un petit nombre de maladies graves. L'éléphantiasis, la syphilis, la phthisie et le carreau sont les affections les plus ordinaires de cette contrée.

La flore des Tuamotu est très pauvre. Il ne pousse guère sur ces récifs, que le cocotier, le *pandanus*, l'*hibiscus tiliaceus*, le *lépidium oleraceum*, le *miki-miki*, myrtoïde que nous avons déjà signalée, sur l'île Hao ou île de la Harpe. Puis, l'*abrus precatorius*, le *guettarda speciosa*, le *calophyllum inophyllum* (Tamanu), le *cordia sebestena*, le *lithrum penphis*,

(1) *Annuaire de Taïti*, 1863.

le *polypodium alternifolium*, le *tournefortia argentea*, l'*erythalis polygama*, des variétés de convolvulus et de graminées, une urticée, des bananiers, l'*arum esculentum* (Taroi). Parmi les végétaux introduits, sont : le papayer, le *saccharum officinarum*, ou canne à sucre, quelques pieds d'oranger et de citronniers.

Il n'existe aucun cours d'eau douce et potable. Celle qu'on recueille dans les puits qu'on y creuse est calcaire, saumâtre et tout-à-fait impropre aux usages domestiques. C'est l'eau de coco qui sert de boisson, et quand les indigènes ne mangent pas cru le poisson qu'ils pêchent, c'est dans l'eau de mer qu'ils le font cuire.

Le territoire des Tuamotu est divisé en districts, et chacun de ces districts est dirigé par un chef, assisté d'un conseil, qu'il préside. Les membres de ce conseil sont : le juge, chef de la police (*mutoi*), et deux propriétaires notables (*hui-raatira*). Les appels des jugements rendus dans le district, ont lieu à Papéïti (Taïti).

L'indigène des Tuamotu ressemble à celui des îles de la Société, et davantage à celui des îles Marquises. Cela tient à ce qu'à une époque, déjà bien éloignée, il se faisait des îles Marquises, sur la foi des grands-prêtres et sacrificateurs, d'importantes immigrations d'insulaires, dont une partie des pirogues ont dû aborder dans le Nord de l'archipel des Tuamotu. Beaucoup de marquisiens étant à pêcher au large, ont encore pu être également poussés sur les Tuamotu, surtout s'ils ont été surpris, ce qui n'est pas rares, par de violentes tempêtes devant lesquelles ils ont dû alors être obligés de fuir. De rapides courants ont bien pu encore les porter dans le S.-O. et dans le Nord de cet archipel.

Ces hypothèses sont d'autant plus admissibles, qu'en 1861, le brick de guerre le *Railleur*, rencontra à Rairoa, une goëlette montée par des nuhiviens qui, voulant se rendre

de *Tahio-Hae* à *Hiva-Oa*, fut contrainte par un fort coup de vent, de prendre la cape et de se laisser dériver jusqu'aux Tuamotu. Il est donc permis de croire que la population de ces îles a eu pour origine les immigrations des archipels voisins. On retrouve encore le type des Marquisiens aux îles Angatau et Fakahina, ainsi que des types de Taïtiens.

L'indigène des Tuamotu possède la même beauté de formes, une figure aussi intelligente et aussi expressive que celle des Taïtiens et des Marquisiens. Il est plus noir de peau et il a le caractère plus rude que l'indigène des îles qui précèdent, ce qui, sans doute, tient à son genre de vie, qui l'expose davantage aux ardeurs du soleil brûlant, soit qu'il vive sur son lac, sur son récif ou bien au large.

C'est depuis l'annexion de Taïti et de ses dépendances, que l'archipel des Tuamotu est devenu colonie française.



Quoi que nous ayons dit, nous croyons cependant devoir reproduire les épisodes les plus émouvants du drame encore si récent qui a eu lieu dans une des îles Tuamotu, et qui certainement trouve ici sa place. Nous voulons parler du naufrage de la goëlette la *Sarah-Ann*, à l'île Tetamangi, dont nous avons déjà parlé page 78 :

Partie de Valparaiso, au mois de mars 1856, pour les îles Gambier, où elle devait prendre un chargement de nacre, cette goëlette était commandée par le capitaine Krayser, qui avait avec lui sa femme, un jeune enfant de vingt-deux mois, et, pour servante, une jeune fille de Tahiti. Se trouvaient à bord, M. Ehlers, subrécargue, et M. Botcher, négociant, que nous avons eu occasion de

connaître quelques mois auparavant à Tahiti où il revenait après un voyage à Valparaiso. L'équipage se composait de neuf hommes, plus deux enfants, fils du capitaine Stevens, de Tahiti ; c'est-à-dire, en tout dix-sept personnes.

La *Sarah-Ann* mouilla aux îles Gambier, en avril, et et trouva sur la rade de Mangareva, la corvette de guerre la *Sarcelle*, commandée par M. le lieutenant de vaisseau Ferré. M. Botcher dit aux officiers de la corvette, ses amis, qu'ils se reverraient très prochainement à Papeïti, car il ne pensait pas que la *Sarah-Ann* fût en retard de plus de huit jours sur la *Sarcelle* qui, comme elle, devait bientôt faire route pour Tahiti.

Depuis cette époque (avril 1856) jusqu'au mois de juin 1857, l'on n'entendit plus parler de la goëlette et tout le monde pensait qu'elle avait dû sombrer dans un ouragan.

Le 1^{er} juin 1857, la goëlette du protectorat, *Julia*, appartenant à la maison Hort frères, de Papeïti, jeta l'ancre à Tahiti. Son capitaine, M. Danhum, raconta qu'en longeant l'île Blight, il avait cru apercevoir les débris d'un navire. S'étant approché davantage, il vit des naturels, armés de lances, suivre le long de la plage la marche de sa goëlette. Il reconnut flottant sur leurs épaules ou attachées à quelques arbres, des étoffes de couleurs diverses, et remarqua certains débris qui lui firent penser que ce pouvait bien être là le lieu du naufrage de la *Sarah-Ann*. Ne voyant pas de trace d'Européens, mais au contraire des indigènes montrant des dispositions très hostiles, il prit le large, persuadé que l'équipage avait dû être mis à mort et dévoré par eux.

Le gouvernement français s'empressa d'expédier de Tahiti, le bateau à vapeur le *Milan*, afin de secourir cet équipage s'il en était encore temps, et deux embarcations,

armées en guerre, commandées par un officier, déposèrent sur Blight de nombreux marins qui visitèrent l'île sans rien découvrir. Au rapport de M. Caillet, enseigne de vaisseau, les cases étaient vides ; seulement il y trouva du poisson fraîchement pêché, suspendu aux poteaux, et, sur le sol, des nattes étendues qui, chaudes encore, témoignaient assez que les habitants avaient dû s'enfuir depuis peu d'instants.

Cette île, très basse, circonscrit un lac intérieur. Composée de coraux, elle est couverte d'une grande profusion de pandanus qui forment des fourrés impénétrables. On y lança quelques obus, on tira des coups de fusils ; plusieurs arbres, les cases et les pirogues furent brûlés ; tout cela n'amena aucun résultat, et le *Milan* reprit le large pour s'en retourner à Tahiti.

La mère des deux enfants qui se trouvaient à bord de la *Sarah-Ann*, M^{me} Stevens, femme d'une grande énergie, n'écoutant que son dévouement maternel, fréta aussitôt la goëlette *Julia*, à raison de 1,500 piastres (7,500 francs), et partit pour l'île Blight à la recherche de ses enfants (juillet 1857). Elle aborda, en passant, à l'île de la Chaîne et prit avec elle vingt-cinq indigènes déterminés, parlant un peu la langue de Blight, et le chef Teina dirigea cette expédition.

Arrivés à Blight-Lagoon, les indigènes pénétrèrent au milieu des fourrés de pandanus et, faisant le tour de l'île, ils se rencontrèrent sans avoir rien trouvé. Pendant ce temps le chef Teina, demeuré seul parce qu'il avait laissé aller devant les éclaireurs, se disposait à rejoindre ses compagnons, lorsque le bruit d'un caillou qui roule attira son attention. Il aperçut alors, entre les blocs de coraux amoncelés, une main qui travaillait à les écarter pour déblayer l'entrée d'une cavité souterraine. Les naturels

de Blight n'entendant plus de bruit, crurent au départ des étrangers et s'apprêtaient à sortir de leur cachette.

Au cri de ralliement poussé par Teina, tous ses compagnons accoururent et l'aidèrent à se frayer un passage dans la cavité. Là se trouvèrent seize personnes dont quatre enfants, qui furent emmenés à bord de la *Julia*.

Des débris d'ossements humains, une chevelure blonde qu'on suppose avoir appartenu à la femme du capitaine, une moitié d'enfant desséchée au soleil et plantée au sommet d'un bâton pour servir de fétiche; des dents et des phalanges furent retrouvés dans l'île. Les crânes avaient été taillés triangulairement pour en extraire le cerveau. Beaucoup de ces débris et la chevelure blonde furent emportés à Tahiti. La *Julia* mouilla sur la rade de Papeïti, n'ayant plus à bord que treize prisonniers, trois étant morts dans la traversée, mais rapportant la triste certitude du désastre de la *Sarah-Ann* (5 août 1857).

G. CUZENT.

ETHNOGRAPHIE & DÉMOGRAPHIE

DES

POPULATIONS DE LA HOLLANDE

La Hollande est une des contrées de l'Europe les plus intéressantes et les plus originales à divers points de vue. En particulier l'étude des populations qui l'habitent est attachante pour tous, mais surtout pour nous Français; car depuis notre première République, cette petite nation nous a montré une amitié inaltérable qui ne s'est pas démentie un seul instant, même au milieu de nos plus grands revers. Elle sait pourtant ce que cette fidélité lui a coûté jadis, alors qu'elle fut une proie inerte et malheureuse, entre les mains de l'avidе Angleterre.

La question de la race hollandaise est toute d'actualité, aujourd'hui que le pangermanisme tend à absorber les nations les plus faibles, sous prétexte qu'elles sont allemandes. Si rien ne vient ébranler la solidité du colosse teuton, l'héroïsme de ces petits peuples ne les empêchera pas, hélas ! de servir un jour de pâture à sa rapacité.

Je veux montrer surtout, par des recherches puisées aux meilleures sources, que les Hollandais sont loin d'être aussi exclusivement allemands que quelques auteurs ger-

maines veulent le donner à entendre ; bien plus, la sympathie sincère que la Néerlande possède pour la France, pourrait bien n'être pas basée uniquement sur la communauté d'intérêts, mais encore, ainsi que je vais le démontrer, sur quelques liens du sang, sur une parenté d'origine qui n'est pas excessivement éloignée.

La population hollandaise est formée par une race *aborigène* sur laquelle sont venues se greffer successivement de nombreuses tribus germaniques envahissantes. Ces invasions fréquentes ont presque effacé la trace du peuple primitif, si bien qu'on a de la peine aujourd'hui à en trouver les vestiges : il formait peut-être une des races intermédiaires entre les Gaulois et les premiers habitants de la Scandinavie.

Sur certains points, on rencontre encore aujourd'hui des signes évidents d'une race antérieure à l'arrivée des Germains et n'ayant avec ceux-ci aucune ressemblance. Ainsi, il existe dans la Drenthe et même dans la Gueldre et l'Overijssel, un type d'hommes qui seraient les descendants des premiers occupants ; ils sont bruns, ont le teint d'un blanc mat qui est bien différent de la blancheur éblouissante de la peau du Frison ; leur taille est moins élevée, les épaules sont plus carrées, la tête est plus aplatie. L'étude des crânes du cimetière de Saafingen qui fut englouti par l'inondation de 1542, montre qu'ils sont remarquablement brachycéphales, ce qui établit un frappant contraste avec ceux des Frisons qui sont les plus dolichocéphales de la race allemande.

L'analogie permet donc de supposer que l'ancienne race *aborigène* présentait le même type, c'est-à-dire peau brune, taille moyenne, tête brachycéphale ; on constate ces mêmes caractères chez les peuples primitifs du N.-O. de l'Allemagne et de la Scandinavie. Ce sont ces *aborigènes* qui ont probablement construit en Hollande ces tombeaux

connus sous le nom de *hunnebedden* (lits des Huns ou lits des morts), ainsi que ces monticules élevés, *terpen*, qui devenaient des îles de refuge lorsque l'Océan ou les fleuves déchaînés venaient faire irruption dans les plaines. Ces *hunnebedden* ressemblent aux *hünebetter* et aux *riesengraber* de la Germanie septentrionale, ainsi qu'aux *steenhamne* de la Suède, de la Norwège et du Danemark. Les armes et autres objets en pierre qu'on y a recueillis offrent la plus grande ressemblance avec ceux des sépultures analogues scandinaves ou allemandes.

Les principales peuplades qui se sont ensuite implantées dans la contrée sont d'origine germanique : les Frisons, les Franks et les Saxons.

Les *Frisons* occupent la partie septentrionale de la Néerlande et occidentale du Hanovre; on les y voit dès les premières époques de l'histoire; ils y sont encore aujourd'hui au nombre d'environ 200,000 pour la Hollande. Au *viii^e* siècle, ils s'étalaient sur une plus grande surface, jusqu'au Zuyns, près de Bruges, sur la frontière belge; mais ils ne tardèrent pas à être repoussés et obligés de rentrer sur leur territoire primitif. L'exubérance de cette race s'était déjà, en partie, dépensée à l'extérieur; unie à l'anglo-saxonne, elle avait envahi et conquis la Grande-Bretagne.

On la trouve surtout au Nord et à l'Est du Zuiderzée; on constate sa trace aussi au Sud et à l'Ouest. Mais depuis la formation subite de cette mer, la partie des populations frisonnes qui fut alors séparée du reste de la race se mêla entièrement avec les Hollandais et se fondit avec eux. Aussi, tandis que sur ce dernier point la race frisonne s'est effacée en grande partie, elle s'est maintenue au contraire presque pure dans la Frise occidentale. Ses représentants offrent les caractères suivants : visage ovale, nez grand, yeux bleus ou gris, taille haute et plus élancée

que chez les autres hollandais, épaules légèrement rétrécies, cheveux blonds ou châtain, peau très blanche; les femmes ont un port majestueux et un teint éblouissant de pureté.

Voici, d'après Lubach, les signes fournis par les crânes frisons :

« Forme dolichocéphale très prononcée; front assez haut; occiput très proéminent par la saillie de la tubérosité occipitale externe, comme cela s'observe aussi dans la plupart des crânes scandinaves; sommet du crâne déprimé, peu arqué; angle facial assez ouvert; os nasaux ordinairement grands et saillants; mâchoire inférieure en général haute; menton bien prononcé, mais parfois un peu fuyant en arrière.

» Les caractères des crânes décidément non frisons sont, d'après le même auteur : diamètre antéro-postérieur plus court; arcade zygomatique plus étendue et plus arquée; tubérosité occipitale externe peu ou point proéminente; la ligne courbe entre la racine des os du nez et le grand trou occipital, que Lubach nomme l'arc crânien, plus hautement voûtée que dans les crânes frisons; toute la tête a une forme plus globuleuse et souvent un peu carrée. L'angle facial ne diffère pas de celui des Frisons, mais le visage est plus court et plus large, ce qui est dû, en partie au moins, à la moindre hauteur de la mâchoire inférieure et à la plus grande saillie des os zygomatiques. »

Les vrais Frisons ne parlent plus guère aujourd'hui que le hollandais; cependant leur vieille langue s'est perpétuée dans les campagnes, où elle sert de patois aux paysans de l'intérieur. Depuis quelque temps, de nombreuses sociétés frisonnes ont pour but de conserver l'usage et la pureté de l'idiome primitif.

La race conquérante des *Franks* a occupé une bonne

partie de la Hollande, au Sud de la Frise proprement dite. La contrée qui s'étend de la rive orientale de l'Ijssel à la vallée du Rhin, porta longtemps le nom de région des Hames, des Hamaves ou des Chamaves; vers les derniers temps de la domination romaine, ces Chamaves, ainsi que les Saliens ou Franks de la Sala et les Sicambres du Bas-Rhin, furent les premiers peuples qui firent partie de la coalition franque.

Dans la carte de Peutinger, on lit dans le pays, vis-à-vis de Nimègue, le nom de *Françia*. Aussi les savants, qui cherchent à retrouver les vestiges des anciennes institutions saliques, vont les étudier dans les coutumes et les chartes des Flandres et de la vaste plaine alluvionnaire du Rhin. A côté des Franks, vivaient du reste d'autres peuplades de même origine; à mesure que ceux-là émigraient pour se répandre dans les contrées plus riantes de la Gaule, ils étaient remplacés par de nouvelles tribus qui se mélangeaient avec les familles restées dans le pays.

Il est certain, du reste, que sous le nom de Franks étaient comprises des populations de souche très diverses, liées dans un intérêt commun de défense ou d'attaque. Dès les premiers temps de l'empereur Julien, les *Bataves* entraient dans la Confédération; ces Bataves, venus de la Hesse, occupaient la région formée par les deux bras du Rhin, la Leck et le Wahal; cette ile porte encore le nom de Betuwe, dont l'étymologie est facile à comprendre; cette région forme le centre géographique de la Hollande, il n'y a rien d'étonnant, par conséquent, que le petit peuple qui l'habitait ait donné son nom à la contrée toute entière. Les Pays-Bas portèrent, de 1795 à 1806, le nom de République Batave.

Les *Saxons* commencent à apparaître vers la fin du xiv^e siècle; d'ailleurs, cette appellation s'étendit bientôt à un grand nombre de peuplades alliées ou vaincues.

La population de la Zélande, Zélandais ou *Zeeuwen*, provient du mélange des antiques Ménapiens du littoral avec des races conquérantes, les Frisons et les Saxons. Isolée du continent par des lagunes nombreuses, elle forma longtemps un peuple à part, ayant des caractères distinctifs et des mœurs particulières. Les Zélandais sont remarquables par l'élévation de leur taille, la souplesse de leur démarche et la douceur de leur accent.

Le S.-E. des Pays-Bas est occupé par une autre race : la race *gauloise*, qui a été l'origine des Wallons-Belges, habitait probablement aussi le Limbourg et le Brabant hollandais. Au premier coup d'œil, on est frappé de la différence de la population de ces provinces avec celles des autres parties de la Néerlande ; ici les hommes sont plus blonds, plus gros, plus sanguins ; les femmes ont la taille plus large. Il y a un contraste frappant entre l'impétuosité de leur caractère et les habitudes régulières et méthodiques des Hollandais. Il faut signaler en même temps une différence de religion ; la majorité des Brabançons et Limbourgeois est catholique comme les Belges.

Voilà les races principales qui forment la souche de la nation. On remarque que chacune d'elles occupe une région limitée et une formation géologique différente. Les Frisons sont au Nord et dans les terrains les plus élevés ; au centre et sur les régions basses sont les tribus de souche allemande ; au Sud et dans des contrées un peu montagneuses, vivent les fils des Gaulois. Quant aux deux provinces qui portent le nom de Hollande proprement dite, qui renferment les principales villes et qui sont le centre intellectuel et historique du pays, elles sont habitées par une population très mélangée où se sont effacés les divers traits propres à chaque race.

Dans quelques îles du Zuiderzée, dernier vestige du continent englouti à Urk et à Marken, habite une race

qu'on suppose fort ancienne et qui diffère de cellé de la terre ferme par les caractères anthropologiques ; la forme du crâne est en effet entièrement dissemblable. Il en était de même dans l'île Shokland, maintenant abandonnée. Urk, complètement isolé au milieu des eaux, est un pays où le physiologiste a pu le mieux étudier les effets de la consanguinité. Là tout le monde est parent, les mariages se font entre cousins depuis de nombreuses générations successivement ; les habitants ont entre eux une ressemblance frappante, quant au teint, quant à la taille, et même quant aux traits du visage.

Vous savez, messieurs, que quelques auteurs ont accusé la consanguinité d'être un facteur énergique d'abâtardissement et de destruction des races. Eh bien ! cette race, bien loin d'être dégénérée, présente un développement remarquable ; les hommes sont grands, forts, bien constitués, les femmes sont robustes et d'une mâle beauté. Le chiffre de la population se multiplie avec une étonnante fécondité ; il est huit fois plus considérable qu'au milieu du xvii^e siècle ; la partie exubérante, qui ne trouve pas sur l'île des moyens d'existence, émigre toutes les années. Les infirmités ne sont pas plus répandues qu'ailleurs, les maladies sont rares ; seule la variole fait quelquefois de nombreuses victimes, en raison d'un préjugé ancien qui s'oppose à la propagation de la vaccine.

Enfin, on constate encore la trace de quelques groupes d'individus appartenant à différentes nations et qui à diverses époques sont venus s'établir sur le sol néerlandais. Ainsi pendant la guerre de l'Indépendance et dès les premiers temps de la fondation des Provinces-Unies, de nombreux émigrants belges jouèrent un grand rôle politique. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, une foule de protestants français vinrent y chercher un refuge, et grâce à leur instruction et à leur fortune, exercèrent

une grande influence; ils appartiennent à l'église dite wallonne, et aujourd'hui encore il existe entre eux une grande cohésion où se perpétue le culte de la langue primitive.

Les Israélites sont relativement nombreux; la plupart sont issus de juifs allemands; mais les juifs provenant de la péninsule ibérique, quoique moins nombreux, possèdent dans le pays une plus grande autorité, ils forment comme une espèce d'aristocratie parmi leurs coreligionnaires; jusqu'au commencement de ce siècle ils parlaient encore l'espagnol ou le portugais au sein de leurs familles.

On compte plus de 70,000 juifs. Les autres religions donnent les chiffres suivants : protestants de tout rite, 2,300,000; catholiques, 1,310,000.

Il est à remarquer que les populations de souche allemande sont protestantes; celles d'origine gauloise sont catholiques. Or, quoique la majorité des habitants soit protestante, les catholiques forment néanmoins plus du tiers de la population et sont surtout nombreux dans les provinces qui confinent à la Belgique, c'est-à-dire le Limbourg et le Brabant septentrional.

En résumé, la population néerlandaise est bien loin d'être complètement allemande. C'est une race formée d'éléments autochtones, mélangés à certaines tribus germaniques, dans lesquelles il faut compter les Franks, mais comprenant aussi de nombreux Gaulois; si bien qu'on peut dire que les liens du sang rapprochent les Hollandais au moins autant de la France que de l'Allemagne.

La *langue* nationale est le hollandais; c'est un idiome bas-allemand, fortement influencé par le frison. Le frison à peu près pur se parle surtout parmi les paysans de la Frise et des contrées environnantes. Les idiomes parlés par le peuple diffèrent suivant les provinces; ce sont des dialectes bas-allemands, se rapprochant tantôt de celui du

Hanovre, tantôt de celui de la Westphalie, ou bien encore de celui de la Prusse Rhénane.

Le caractère et les mœurs des Hollandais en font un peuple à part. Constatons d'abord que c'est une des nations les moins dépravées de l'Europe. Ainsi sur 1000 naissances, il n'y en a que 38,3 d'illégitimes; ce coefficient est à la louange de la Néerlande; il n'y a que l'Irlande, la Russie et la Grèce qui en aient un plus faible. La Bavière, au contraire, fournit le chiffre effrayant de 215, c'est-à-dire près du quart des naissances. La criminalité en Hollande est inférieure à celle de la plupart des autres nations.

L'habitant du pays aime son intérieur; il sort peu et recherche la vie de famille. Grand amateur de tabac, il est fanatique de la bière et adore la bonne chère dont il ne se prive pas, du reste. En général fortuné, il sait s'entourer du plus grand bien-être.

Un des points les plus saillants de son caractère et qui frappe le plus l'étranger, c'est une exquise propreté poussée jusqu'à l'exagération. Ménagères et servantes nettoient et époussètent toute la journée; aussi il faut voir comment les parquets et les meubles sont luisants, combien brillent les ustensiles de cuisine. Dans toute la maison on ne trouverait pas un fétu de paille, un grain de poussière.

On dit que le Néerlandais est lourd et flegmatique, mais il est aussi d'un caractère posé et réfléchi, à l'abri de cette variabilité d'impression qui semble faire le fond du caractère français. On l'a accusé d'amour du gain et de parcimonie; mais c'est plutôt un honnête commerçant habile et hardi qui sait employer ses richesses à la construction de nombreux établissements de bienfaisance ou de ces digues immenses qui semblent défier le flot et lui dire : « Tu n'iras pas plus loin. »

...

Les nations luttent en général contre d'autres nations pour la conservation de leur territoire. Ici nous assistons au spectacle curieux et unique d'un peuple disputant pied à pied à la nature et aux éléments l'intégrité de sa patrie.

Tout semble conspirer à la destruction du sol sur lequel se meut le flegmatique hollandais : débâcles terribles, tempêtes épouvantables, inondations par les eaux marines et fluviales.

Toute la Basse-Hollande n'était formée que de tourbières, de marais, d'îles flottantes, de plages vaseuses, de forêts immenses.

Elle eût été le pays le plus malsain du monde et complètement inhabitable dans presque toute son étendue, si elle ne représentait la plus belle conquête du génie humain sur les eaux de la mer et des fleuves.

Ce sol spongieux est situé en effet à 4 ou 5 mètres au-dessous du niveau moyen de la mer et risque d'être submergé à chaque instant par les flots de l'Océan ou par les ondes de l'intérieur.

D'après quelques géologues il faudrait ajouter une autre cause de submersion, cause agissant lentement, mais avec une énergie irrésistible ; c'est l'affaissement graduel du sol ; ainsi dans les environs du Texel, on a reconnu, au fond de la mer, les traces d'une immense forêt et les filets s'embarrassent dans les branches de ses grands arbres ; dans une tourbe sous marine on a retrouvé sur plusieurs points de nombreux vestiges de l'industrie humaine.

L'histoire de la Néerlande est fertile en désastres mémorables dus à l'invasion des eaux.

Ainsi le Zuiderzée ou Mer du Sud était un lac autrefois ; en 1170 commença la destruction de l'isthme qui rattachait la péninsule de Hollande à la Frise ; en 1225, l'Océan



grossit tout à coup, balaya la dune et envahit le lac qui devint un bras de mer ; les années suivantes, de nouvelles inondations agrandirent le Zuiderzée, engloutissant un jour 100,000, une autre fois 80,000 individus.

Pendant le ^{xiii}^e siècle, qui fut le plus néfaste pour la contrée, on compte jusqu'à 35 grandes inondations ; l'une d'elles détruit la ville de Torum avec de nombreux villages et creuse le golfe du Dollart ; en même temps elle noie sur un autre point des terres habitées dont elle ne laisse comme vestige que l'îlot de Schiermonnikoog ; leur emplacement est recouvert par les ondes du Lauwerzée.

Au ^{xiv}^e siècle, la Flandre zélandaise est entièrement étouffée sous les eaux.

En 1421, une marée immense faisant irruption sur le continent, crée une mer intérieure, celle du Biesboch, après avoir noyé 72 villages. Chacun de ces fléaux et surtout le dernier, qui fut le plus terrible, faisait disparaître des populations entières.

Même dans le siècle actuel, de soudaines inondations ont de nouveau transformé en lacs des terrains qui paraissaient définitivement conquis sur les eaux. En 1825, toute la partie méridionale de la péninsule de Hollande, connue sous le nom Water-Land ou Pays de l'eau, fut envahie de Zaardam à Alkmaar ; quarante villages, peut-être les plus riches du monde (E. Reclus), furent submergés, des milliers d'habitants et d'inombrables troupeaux se noyèrent, et quand on réussit à réparer la ceinture de dunes et à vider le territoire inondé, les débris de toute espèce putréfiés dans la fange répandirent la peste dans la contrée ; l'île de Shockland disparut, et les habitants furent transférés, aux frais de l'Etat, dans diverses localités du continent.

Outre les invasions de l'Océan, la Néerlande est sous le coup de la crue et du débordement des fleuves. Quand la

marée est haute, le niveau de l'eau est au ras des digues, bien au-dessus de la surface des plaines environnantes. Pendant l'hiver, les glaçons encombrant quelquefois le cours des rivières et peuvent donner suite à de terribles débâcles.

Aussi, forcés par la nécessité, les Hollandais étudièrent avec ardeur l'art de l'hydraulique et y devinrent tellement habiles, que leurs ingénieurs furent de tout temps appelés sur tous les points de l'Europe.

Les magnifiques travaux qu'ils élevèrent dans leur propre pays, met bien en relief deux points de leur caractère : une audacieuse énergie et une persévérance inébranlable ; voilà pourquoi j'en parle à propos de la question ethnographique.

Ces travaux qui agrandissent chaque jour la surface de la Néerlande, ont un double but : reconquérir le sol envahi par la mer, et transformer en terrains productifs et salubres les stériles et malsains marécages.

Pendant un demi-siècle, de 1815 à 1865, un espace de plus de 45,000 hectares a été gagné sur les eaux ; de 1865 à 1875, on a repris plus de 12,000 hectares. Depuis le xvr siècle, 380,000 hectares de terrain ont été acquis ainsi à l'agriculture.

Des digues, chefs-d'œuvre d'architecture, défendent contre les eaux les deltas du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut, les îles de la Zélande, le littoral du Zuiderzée et la rive frisonne jusqu'à la frontière d'Allemagne.

C'est ainsi que les terres, jadis inondées, se changent en *polders* couverts de moissons. Le polder, quoique considérablement assaini, n'est pas encore le type du sol salubre, il n'est qu'une sorte de compromis avec les marais ; son étymologie (*poel*, marais ou mare) rappelle assez l'état palustre dans lequel une grande surface se trouvait primitivement. Toute la Hollande inférieure est un immense

polder monotone, mais d'une monotonie qui est égayée par le brillant tapis des vertes prairies.

Tout territoire conquis sur les eaux devient un polder et augmente d'autant la richesse de la nation. Le travail de ce genre le plus considérable accompli, nous pouvons le dire, dans le monde entier, est le dessèchement du lac de Harlem. Ce lac qui s'accroissait chaque année et qui, pendant les grands bouleversements atmosphériques, communiquait avec le Zuiderzée, menaçait de devenir à son tour un Océan. Son étendue ordinaire dépassait 180 kilomètres carrés; sa profondeur moyenne était de 4 mètres environ. Depuis plus de deux siècles, la question de son épuisement était à l'étude, lorsqu'en 1840 fut enfin tentée cette œuvre majestueuse. Pendant trois années consécutives, de formidables machines agirent sans interruption et versèrent à la mer 925 millions de mètres cubes d'eau. Au centre s'éleva bientôt un village florissant, qui ne tarda pas à devenir une ville; cependant le sol encore humide et surchargé de détritits organiques n'est pas encore entièrement assaini, et le fond de l'ancien lac est encore une des régions les plus insalubres de la contrée.

Il en sera de même des lagunes du Biesboch, qu'on est en train d'obturer avec les *Wadden*, vases molles émergées à marée basse, ainsi que des travaux exécutés sur la côte frisonne et dans le Zuiderzée.

Les ingénieurs hollandais ont résolu de reconquérir sur la mer l'espace qui sépare du continent les îles de la Frise, et cela depuis le golfe du Dollart jusqu'au Zuiderzée. Déjà une digue continue, d'une longueur de 10 kilomètres, réunit la côte d'Ameland à la terre ferme; d'autres jetées, élevées successivement à l'Ouest jusqu'à l'île de Terschelling, enfermeront ainsi les sables qui se déposent.

Bien plus, une généreuse audace emportant le génie hollandais, on conçoit le projet d'exécuter une œuvre

gigantesque qui laisse bien loin derrière elle tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour, le dessèchement d'une partie du Zuiderzée, et la transformation de cette grande plaine liquide en une immense prairie verdoyante. L'année 1884 aura peut-être l'honneur de voir le commencement de ces travaux herculéens.

L'hygiène suit d'un regard sympathique cette lutte colossale; chaque parcelle de terrain enlevée aux eaux stagnantes, est un lambeau arraché à la robe de Nessus du paludisme; chaque pouce de marécage drainé et desséché, c'est une minute ajoutée à la vie moyenne du Néerlandais.

BAZILE FÉRIS,

Professeur à l'Ecole de médecine navale de Brest.

LES FINANCES DE BREST

IL Y A CENT ANS

Nous voudrions exposer dans cette étude l'état des finances de la ville de Brest pendant les vingt-six années qui ont précédé la Révolution, c'est-à-dire de 1762 à 1788. Nos sources sont les liasses B 2055-B 2080 des archives de la Loire-Inférieure. Chacune de ces vingt-six liasses comprend le compte des recettes et des dépenses d'une année, tel qu'il a été rendu par le miseur ou receveur municipal au corps de ville, et apuré à Nantes par la Chambre des Comptes. Nous aurions trouvé dans les archives de Brest le double de tous ces documents. Nous avons suivi de préférence les exemplaires déposés aux archives de la Loire-Inférieure, parce que là chaque compte du miseur est accompagné de pièces justificatives, souvent fort intéressantes, qui n'existent pas dans les archives municipales de Brest. Nous aurons donc à citer souvent les archives de la Loire-Inférieure. Nous ne renverrons que rarement aux archives municipales de Brest, bien qu'elles forment un dépôt utile à consulter et trop peu connu des historiens.

Avant la Révolution, les revenus de Brest se composent de trois éléments : les anciens et nouveaux octrois, l'augmentation des octrois, les revenus domaniaux.

Les anciens octrois constituent une taxe d'un sou par

pot de vin vendu en détail dans la ville et à un quart de lieue de son enceinte. La taxe des nouveaux octrois est d'un sou par pot de vin, 6 deniers par pot de cidre ou de bière vendu dans les mêmes conditions (1). Comme la barrique contient 200 pot, la contenance du pot est supérieure au litre actuel. Les anciens et nouveaux octrois sont inséparables et afferlés au même adjudicataire. Ils sont considérés comme une faveur accordée par le roi à la communauté. Tous les neuf ans, la ville est forcée de demander une nouvelle autorisation pour les percevoir. Le contrôleur général renvoie invariablement la requête à l'intendant. Celui-ci consulte son subdélégué et répond au ministre par un rapport dans lequel il expose l'état des finances municipales et la nécessité de renouveler les octrois pour mettre la communauté en état d'aligner son budget. La ville obtient alors un arrêt du Conseil et des lettres patentes conformes à sa demande. Elle est forcée de payer le droit du marc d'or, l'enregistrement de l'arrêt du Conseil, le sceau des lettres patentes, les honoraires de son avocat au Conseil. Ce sont là des dépenses considérables, pour lesquelles il faut pratiquer une forte saignée dans la caisse municipale. En 1781, le contrôleur général réclame 13,000 l. pour le marc d'or. Maître Auda, avocat de la ville devant le Conseil d'Etat, fit réduire la taxe à 10,000 l. La dépense totale de la communauté pour obtenir le renouvellement de ses octrois s'éleva à 10,117 l. 12 sous (2).

Les premières formalités remplies, il faut faire enregistrer les lettres patentes à la Chambre des Comptes, ce qui est une nouvelle occasion de dépense. Cet enregistre-

(1) Archives de la Loire-Inférieure, B 2059.

(2) *Ibid.* B 2073.

ment coûte 182 l. 17 s. en 1769 (1), 318 l. en 1782 (2). Le bail des octrois n'est adjudgé que pour trois ans. Cette adjudication qui se fait en présence des quatre trésoriers généraux des finances attachés à la province, entraîne de nouveaux frais. Il faut compter en effet les frais de publication et d'adjudication, les honoraires des quatre trésoriers généraux et ceux du greffier de la communauté. L'ensemble de ces dépenses exige un prélèvement de 18 deniers pour livre sur le produit de la première année du bail. Officiellement ce prélèvement est supporté par l'adjudicataire et non par la communauté (3). Il en est de même du sou par livre affecté au gage du contrôleur des octrois (4). Mais c'est là une pure fiction. Ces diverses dépenses retombent indirectement sur la ville. L'adjudicataire des octrois, dont elles diminuent les bénéfices, les fait entrer dans ses calculs et diminue d'autant le chiffre qu'il offre à la communauté.

Le droit que s'était arrogé le gouvernement d'autoriser seul la perception des octrois était une usurpation évidente sur les droits constitutionnels de la province. Les Etats s'y prêtèrent sans résistance, pendant près de deux siècles. En 1780, ils réclamèrent avec tant d'énergie contre cet abus, qu'ils forcèrent le gouvernement d'établir que dorénavant les demandes des communautés pour le renouvellement de leurs octrois leur seraient soumises, avant d'être présentées au Conseil d'Etat.

Il n'est rien de plus variable que le produit des octrois à Brest, pendant les trente années qui précèdent la Révolution. Il est de 38,500 l. par an, de 1759 à 1762; de 24,000 l.,

(1) Archives de la Loire-Inférieure B. 2062.

(2) *Ibid.* B 2074.

(3) *Ibid.* B 2059.

(4) *Ibid.* B 2062.

pendant les trois années suivantes. En 1766, Pierre Bouillon prend la ferme à 27,000 l., mais sans pouvoir tenir ses engagements. Dès lors, les offres des fermiers ne cessent de décroître à chaque renouvellement de bail. Elles tombent, en 1778, au chiffre dérisoire de 11,900 l. En 1781, elles remontent au chiffre de 22,600 l., qui ne sera plus dépassé. Ce chiffre est encore bien insuffisant; le produit régulier des anciens et nouveaux octrois, aurait dû être de 30 à 35,000 l. par an. Il n'atteignait jamais cette somme, à cause de la fraude qui se pratiquait impunément, aux dépens du fermier, et par suite, de la ville. Cette fraude avait deux causes, dont la première était l'exemption d'octroi, dont jouissaient les cantines des soldats, les hôpitaux et les religieux mendiants. Sous prétexte d'approvisionner ces trois groupes privilégiés, le fermier général de la province introduisait en fraude une grande quantité de boissons et faisait concurrence au fermier des octrois (1). La seconde cause était la faculté accordée aux marchands de vin de ne payer qu'à Brest les droits dus à la sortie de Bordeaux. Pour échapper au paiement de ces droits, ils faisaient à Brest de fausses déclarations, aux dépens des fermiers généraux de Guyenne et du fermier des octrois de Brest (2).

L'augmentation des octrois, accordée à la ville par lettres patentes du 27 juin 1686, confirmée par un arrêt du Conseil du 18 février 1698, atteint à la fois l'entrée des boissons dans la ville et la vente en détail. La taxe sur l'entrée des boissons est de 2 l. par barrique de vin, 1 l. par barrique de cidre ou bière. La taxe sur la vente au détail est de 8 deniers par pot de vin, un sou par pot de

‡ (1) Arch. de Brest, mémoire de Delisle et Labous, 1777.

(2) *Ibid.* Lettre de l'intendant Dufaure de Rochefort aux officiers municipaux de Brest, 5 août 1789.

cidre ou bière (1). Nous pouvons remarquer ici que le principe sur lequel reposait l'augmentation des octrois était avantageux pour les finances municipales et plus équitable que celui sur lequel reposait la perception des impôts ordinaires. Ces derniers octrois, en effet, n'atteignaient que la vente au détail; ils ne frappaient par conséquent que le petit consommateur, trop pauvre pour acheter son vin en gros. Le petit consommateur, qui avait déjà à supporter l'impôt dit des petits devoirs, levé au profit de la province, et celui du billot, levé au profit de l'Etat, était entièrement écrasé par les octrois. La taxe sur l'entrée des boissons avait au moins le mérite de peser indistinctement sur toutes les classes de la société. Elle ressemblait en cela à l'impôt des grands devoirs. Elle était en outre d'une perception facile et productive, car il entre à Brest, en 1784, 15,410 barriques de vin et 769 barriques de cidre ou bière (2), 19,806 barriques de vin et 29 de cidre ou bière, en 1786 (3).

L'augmentation des octrois est toujours affermée pour une période de quinze ans. De 1751 à 1766, elle ne produit que 20,200 l. par an. En 1766, François Delisle en offre 36,800 l. Il *paye* régulièrement pendant deux ans; bientôt ses recettes sont paralysées par la fraude; il lui devient impossible de tenir ses engagements. En 1775, il doit 122,000 l. à la ville (4). A sa mort, en 1780, il doit encore 112,203 l. La communauté se décide alors à régir elle-même l'augmentation des octrois, dont elle tire environ 35,000 l. par an. Elle poursuit Labous, caution de Delisle, pour le paiement de sa créance, Labous prouve que

(1) Arch. de la Loire-Inférieure. B. 2059.

(2) *Ibid.* B. 2078.

(3) *Ibid.* B. 2079.

(4) *Ibid.* B. 2068.

Delisle a perdu pendant son bail. L'intendant réduit la créance à 25,000 l., qui sont payées par Labous en 1785 (1).

Les revenus domaniaux de la communauté de Brest sont peu considérables. Ils comprennent le loyer d'une maison à four banal, située rue des Sept-Saints, et diverses rentes. Le loyer de la maison à four est de 500 l. en 1762 (2). Mais il ne tarde pas à diminuer les années suivantes. Il survient comme locataires des boulangers insolubles, puis la maison tombe en ruines et exige de grosses réparations, si bien qu'en 1786 la communauté se décide à vendre son four banal. Il paraît que la maison et les fours étaient dans un état lamentable, puisqu'on est réduit à les adjuger au prix de 685 l. 17 s. 6 deniers (3).

La ville possède une rente annuelle de 2,703 l. 5 s. 8 d. sur le domaine. C'est ce qu'on appelle le fonds des lanternes. Elle résulte d'un arrangement très compliqué, conclu par le domaine au xvii^e siècle avec les villes de Bretagne. Le Trésor avait reçu des communautés de l'argent pour leur éclairage. Mais l'État avait bientôt abandonné ce soin aux communautés, auxquelles il payait une rente au lieu de rendre l'argent qu'il avait reçu. La ville a une rente de 193 l. 10 s. 8 d. sur le Trésor, et une autre de 103 l. sur l'Hôtel-de-Ville de Paris. Ces deux dernières rentes avaient été plus considérables. Elles avaient subi une série de réductions qui les avaient fait descendre du denier 20 au denier 100, c'est-à-dire de 5 à 1 0/0. Aux recettes municipales, il faut ajouter un millier de livres, provenant de la retenue du vingtième sur les gages des officiers employés au service de la ville.

En résumé, 22 à 23,000 l. pour le produit des anciens et

(1) Arch. de la Loire-Inférieure. B. 2077.

(2) *Ibid.* B. 2055.

(3) *Ibid.* B. 2078.

nouveaux octrois; 35,000 l. pour l'augmentation des octrois; 3,300 l. pour les revenus domaniaux; 1,000 l. pour la retenue du vingtième, soit un total d'environ 62,000 l.; tel est le chiffre ordinaire des recettes de la ville de Brest de 1762 à 1788.

Parmi les dépenses, nous considérerons d'abord les gages des officiers et fonctionnaires attachés au service de la communauté. On sait qu'une des grandes ressources fiscales de l'ancienne monarchie française était la création et la vente des offices. Dès le xvi^e siècle, les fonctions judiciaires, les emplois de l'administration des finances furent convertis en offices héréditaires et vendus comme tels. Au xvii^e siècle, tous ces offices furent dédoublés, ce qui procure de nouvelles ressources au Trésor. On vendit de même, en les multipliant à l'infini, les fonctions de toutes les autres branches de l'administration. Enfin, dans les dernières années du règne de Louis XIV, le gouvernement érigea en offices et vendit les magistratures municipales. Cette première opération ayant réussi, on créa et vendit une seconde fournée d'offices municipaux. Chaque ville eut ainsi deux maires, deux miseurs, etc., le maire ancien et le maire nouveau, le miseur ancien et le miseur nouveau, les uns et les autres également mi-triennaux alternatifs. Enfin on créa des offices de contrôleur des deniers municipaux, procureur du roi, avocat du roi, lieutenant de police, qui furent, aussi bien que les précédents, dédoublés plus tard. Les villes importantes comme Nantes, Rennes, Saint-Malo, Brest, rachetèrent ces offices à mesure que le gouvernement les créait, et conservèrent ainsi le droit d'élire leurs magistrats. En 1773, nous voyons la communauté de Brest, à la mort du sieur Guignace, acheter et éteindre, au prix de 1,200 livres, l'office d'avocat du roi dont il était titulaire (1). La ville

(1) Archives de la Loire-Inférieure. B. 2066.

ne put jamais racheter les offices de miseurs ni de contrôleurs de ses deniers d'octroi. Elle conserva deux offices de miseur mi-triennal alternatif et deux offices de contrôleur. Elle eut en permanence deux miseurs qui se succédaient et prélevaient à tour de rôle le dixième de ses revenus, à titre de gages. Leurs offices étaient d'ailleurs une véritable sinécure. Au lieu de l'exercer en personne, ils déléguaient leurs pouvoirs au titulaire unique des deux offices de contrôleur.

Les autres magistratures étaient restées électives. Parmi les magistrats municipaux, le premier en titre, comme en pouvoir, est le maire. Il est élu pour trois ans, et représente la ville aux États provinciaux, où il siège l'épée au côté, parmi les députés du Tiers-État. Pour donner une idée de l'importance de ses fonctions, il nous suffira d'exposer la cérémonie de son installation. Quand un maire arrive à la fin de son mandat, la communauté ou corps de ville, c'est-à-dire le maire actuel et les échevins, dressent une liste de trois candidats à la mairie. Cette liste est soumise à l'approbation du gouverneur de la province. Si le gouverneur l'approuve, le premier échevin convoque pour le dimanche suivant « l'assemblée générale des notables et habitants de la ville, pour être procédé à l'élection d'un des concurrents, à la pluralité des voix. » Le procureur du roi de la communauté est chargé de faire faire les publications, d'inviter, pour assister à l'assemblée, « monsieur le commandant, messieurs les juges royaux de Brest, messieurs les recteur et prieur de Brest, et tous autres qui ont droit de voter. » Il fait « publier à son de tambour, par la ville, que tous les corps de métiers aient à nommer deux d'entre eux pour assister à l'assemblée générale ». Parmi les notables qui ont voix à l'assemblée, figurent encore « messieurs les officiers de la milice bourgeoise, les anciens directeurs et ceux en exercice des hôpi-

taux, les marguilliers des paroisses en exercice ». L'assemblée comprend environ quatre-vingts membres. Elle se réunit sous la présidence du sénéchal. Le procureur du roi ne manque pas de requérir que les corps de métiers qui n'ont pas envoyé de délégué, soient déchus de leur droit pour la séance. L'assemblée vote conformément à sa requête et procède à l'élection du nouveau maire. L'opération terminée, le héraut proclame le résultat, « laquelle proclamation est suivie de trois cris de : Vive le roi ! » L'assemblée envoie une députation avertir le nouveau maire, qui vient remercier les notables. L'assemblée s'ajourne au dimanche suivant pour recevoir son serment.

Le dimanche suivant, à 9 heures du matin, les juges royaux et les officiers municipaux se rendent à la maison du nouveau maire, en robes et toques. Au devant dudit hôtel s'est aussi rassemblée la milice bourgeoise, la communauté précédée de ses archers et des archers de police ayant leurs bandouillères, et quatre hérauts vêtus de leurs casaques aux armes de la ville et armés de leurs épées et halberdards, toute ladite milice rangée en deux lignes et commandée par messieurs les officiers, et, en cet ordre, tambour battant, les drapeaux déployés, le maire placé entre messieurs le sénéchal et le lieutenant d'épée, et suivi de messieurs les autres juges et officiers municipaux, sort de son hôtel précédé d'une cage à triple étage richement ornée, dans laquelle il y a trois petits oiseaux, portée par quatre jeunes notables. Le cortège se rend à la grande porte de l'église Saint-Louis. Le curé sort avec son clergé, la croix et le bénitier. Il se présente, un missel à la main. Le maire, « s'étant agenouillé sur un prie-Dieu garni d'un carreau et tapis de velours cramoisi, mondit sieur le recteur lui fait poser la main sur l'évangile et prend son serment en ladite qualité de nouveau maire, ainsi qu'il est usité en pareil cas, après quoi mondit sieur le recteur,

lui ayant présenté l'eau bénite, entre avec le clergé en ladite église, en chantant le *Veni Creator*. » Le cortège entier assiste à la messe, qui est suivie d'un *Te Deum*.

Le cortège sort de l'église dans l'ordre où il était entré, « et arrêté en l'endroit de la pierre ronde percée au milieu, le maire sortant ou, en son absence, le premier échevin, met le talon dans le trou de ladite pierre ronde, qui est censé être le centre de la ville, et ensuite le nouveau maire y met aussi le talon, et lors le sénéchal lui fait lever la main et prend son serment du cas requis. Il promet de se bien et fidèlement comporter dans les fonctions de maire de cette ville, de conserver les droits du roi, les privilèges, prérogatives et immunités de la ville, de protéger les pauvres, veuves et orphelins à son possible, ce qui est suivi de trois cris de : Vive le Roi ! »

Après cette cérémonie, le cortège reprend sa marche, « la milice rangée sur deux lignes, tambour battant et enseignes déployées à chaque côté de la cage. » Ils se rendent à la porte du Château, où le gouverneur de la place vient les recevoir. Le maire lui dit qu'il vient, conformément à l'usage immémorial et au nom de tous les habitants de la ville, réitérer entre ses mains l'hommage et la fidélité qu'ils doivent au roi, et lui protester qu'ils sont et seront, comme ils l'ont toujours été par ci-devant, les sujets les plus fidèles et les plus attachés à son service. » Le gouverneur reçoit le serment du maire, comme colonel de la milice bourgeoise, « et ayant fait battre un ban, il le fait reconnaître à la tête de ladite milice, à laquelle il ordonne d'obéir audit maire en tout ce qu'il lui commandera pour le service du roi. Pour marque authentique des privilèges de la ville, le nouveau maire prie le gouverneur de donner la liberté aux trois oiseaux détenus dans la cage, à titre de prison symbolique. » Le gouverneur accorde cette demande; le maire tire de la

cage les trois oiseaux l'un après l'autre et les présente au gouverneur, « qui à son tour les présente à trois dames présentes à la cérémonie, lesquelles donnent la liberté aux oiseaux, ce qui est suivi de trois cris de : Vive le Roi ! » Le maire et le gouverneur font ensuite relâcher tous les prisonniers civils ou militaires détenus dans les prisons de la ville et du Château, « en faveur et suivant les privilèges de la nouvelle mairie. » De cette grâce sont exceptés les prisonniers pour dettes ou les criminels ayant encouru la peine capitale. La journée se termine par un banquet auquel assistent les membres de la communauté, le gouverneur et les juges royaux. Le banquet est signalé par un grand nombre de toasts en l'honneur du roi, de la reine, du dauphin et de la famille royale (1).

Le maire de Brest reçoit des gages qui s'élèvent à 300 l. par an. Tous les deux ans il représente la ville aux Etats de Bretagne et obtient de la communauté une indemnité supplémentaire de 350 l., qui est doublée quand la session dépasse la durée ordinaire de trois mois (2). La communauté lui accorde 75 l. par an pour les frais d'installation et 50 l. pour la fourniture du bois, papier, encre et plumes employés lors des délibérations du bureau de la ville. Le maire, dans son administration, a des pouvoirs assez étendus, surtout quand il a su gagner la confiance de la communauté. Deux maires se sont surtout distingués dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Ce sont MM. de Préville-Martret et Lenormand. Le premier, à cause de son dévouement pendant l'épidémie de 1757, obtint une pension viagère de 600 l. Le second reçut, en 1776, une gratification de 1800 l. et une épée d'honneur aux armes de la ville (3).

(1) Arch. de la Loire-Inférieure. B 2062.

(2) *Ibid.* B. 2063.

(3) *Ibid.* B. 2069.

Après le maire, les magistrats municipaux sont : l'avocat du roi, le greffier et le juge de police. L'avocat du roi a 40 l. de gages. Le greffier reçoit 250 l. par an. Comme ses fonctions étaient assez actives et exigeaient beaucoup d'assiduité, la communauté ne tarda pas à comprendre que ses gages étaient insuffisants. Elle accorda en 1786, à son greffier Le Bronsort, une gratification de 600 l., qui fut dès lors renouvelée tous les ans (1). Le juge de police reçoit 1,200 l. par an (2). En 1780 les gages du greffier furent également portés à 1,200 l. « eu égard à la multiplicité de ses occupations et à la nécessité où il était d'avoir toujours à sa solde un commis pour l'aider à faire les expéditions et autres affaires de la ville (3). » Les fonctions du greffier n'étaient autres que celles d'un secrétaire de nos mairies actuelles. Aux gages que nous venons d'indiquer s'ajoutent 600 l. pour le conseil de la communauté. Pendant de longues années la communauté eut pour conseil M. de Bergevin, avec lequel elle eut plus tard d'aigres démêlés. La ville a en outre un procureur chargé de la défense de ses intérêts devant le Parlement de Bretagne et un autre à la Chambre des Comptes. Chacun d'eux reçoit 20 l. de gages par an (4). Enfin la communauté a un aumônier, qui porte le titre de régent, aux gages de 100 l.

La communauté entretient à son service quatre sergents de police, aux gages de 200 l.; quatre archers, aux gages de 300 l.; deux gardes des quais aux gages de 150 l.; un tambour-major aux gages de 200 l. et neuf tambours, qui reçoivent 24 l. par tête. Le jardinier de

(1) Arch. de la Loire-Inférieure. B. 2069.

(2) *Ibid.* B. 2070.

(3) *Ibid.* B. 2072.

(4) *Ibid.* B. 2055.

l'hôtel de ville reçoit 180 l. ; le portier, 20 l. Chaque année, la réparation des casaques et des bandouillères des archers exige une somme de 50 l. (1). En général la communauté est très bienveillante pour ses serviteurs. En 1780, pendant la guerre d'Amérique, les quatre archers se trouvaient accablés de travail, forcés de courir sans cesse dans les campagnes, pour y chercher les voitures nécessaires au transport des troupes : la ville leur accorda une gratification de 120 l. par tête. (2). Quand un serviteur est vieux ou infirme, on l'admet à la retraite, en lui maintenant ses gages (3).

Indépendamment des magistrats municipaux et des serviteurs de la communauté, la ville est obligée de payer en tout ou en partie plusieurs fonctionnaires au service de l'Etat. Il faut compter 400 l. par an pour le logement du gouverneur ; 200 l. pour celui du commissaire des guerres ; 200 l. pour celui du capitaine des portes (4). En 1765, un ordre du roi impose à la ville le paiement d'une pension viagère de 400 l. en faveur de l'abbé Perrot, prieur de Brest (5). Il faut payer de même les honoraires de l'ingénieur nommé par le gouvernement pour diriger les travaux nécessaires à l'embellissement de la ville. Ces honoraires s'élèvent à 3,834 l. en 1778 (6). La ville doit encore 100 l. par an pour les gages du présidial de Quimper, dans le ressort duquel elle est placée (7). Elle est forcée de contribuer aux frais qu'entraîne chaque

(1) Arch. de la Loire-Inférieure. B. 2858.

(2) *Ibid.* B. 2072.

(3) *Ibid.* B. 2073.

(4) *Ibid.* B. 2057.

(5) *Ibid.* B. 2058.

(6) *Ibid.* B. 2070.

(7) *Ibid.* B. 2055.

année la mobilisation de la milice garde-côte, qui se réunit à Saint-Renan pour s'exercer. La dépense ordinaire est de 65 l. Mais elle varie suivant le prix du bois, de la chandelle et de la paille qu'il faut fournir au corps-de-garde (1). La ville doit encore 300 l. par an au maître de poste chargé de la desservir.

La communauté paie tous les ans sa part d'impôt pour ses revenus et pour la jouissance des immeubles appartenant à la ville. La taxe la plus lourde est celle des vingtièmes et des 2 sous pour livre du dixième. On sait que ces deux impositions pesaient sur toutes les classes de la société et atteignaient tous les revenus. Pour le paiement, les Etats de Bretagne avaient contracté avec le Trésor un abonnement. Ils payaient au gouvernement une somme fixe et percevaient eux-mêmes la taxe due par les contribuables. Pour les vingtièmes et les 2 s. pour l., la ville de Brest verse à la caisse des Etats 3091 l. en 1762 et 2750 l. en 1782. La ville avait englobé dans son enceinte une partie des paroisses de Lambézellec et de Saint-Pierre-Quilbignon. Ces deux paroisses avaient ainsi perdu plusieurs terres roturières sujettes au fouage. Cependant le nombre de leurs feux, c'est-à-dire des unités imposables, était resté invariable. A titre d'indemnité, la communauté de Brest donne 388 l. 1 s. 5 d. par an au collecteur des fouages de Saint-Pierre-Quilbignon et 121 l. à celui de Lambézellec. Elle paie 20 l. par an pour droit de franc-fief sur les terres nobles où s'élève l'Hôtel-de-Ville; 75 l. pour l'affranchissement des lettres et paquets adressés aux magistrats par les autorités supérieures de la province; 16 l. 13 s. 4 d. pour le port de la somme appelée fonds des lanternes; 11 l. tous les deux ans au courrier qui apporte l'ordonnance pour la convocation des Etats. La taxe la

(1) Arch. de la Loire-Inférieure. B. 2056.

plus arbitraire est celle de 2400 l., exigée chaque année, sous prétexte du rachat des offices municipaux. Le gouvernement avait créé, pendant la guerre de la Succession de Pologne, une fournée d'offices municipaux qu'il ne put vendre. Ne trouvant pas d'acquéreurs, on imagina d'imposer aux villes le rachat de ces offices. On en exigea ainsi, pour toutes les villes de la province, 100,000 l. par an. En 1780, tous les offices étaient depuis longtemps rachetés, sans que le gouvernement eût abandonné la taxe. Les Etats réclamèrent avec tant d'énergie contre cet impôt illégal, que les commissaires du roi furent forcés de s'excuser et de demander la sanction de l'Assemblée pour une taxe à laquelle, au milieu d'une guerre coûteuse, le Trésor ne pouvait renoncer.

Parmi les dépenses que la ville s'impose dans l'intérêt général de l'Etat, nous pouvons compter encore l'entretien, l'éclairage et le chauffage des corps-de-garde; c'est une affaire de 1,800 l. en 1762, 1760 l. en 1781. L'impression des billets de logement au passage des troupes : c'est une affaire de 100 l. par an. Nous ne parlons pas des corvées, telles que la fourniture des chariots pour le transport des bagages militaires. Citons ici cependant un fait original qui se produisit en 1765. Au Château se trouvait une glacière pour l'usage du gouverneur et des officiers. La glacière étant vide, le gouverneur força la Ville de la remplir au moyen de la corvée. Il fallut y employer, 28 voitures pendant deux jours, ce qui coûta 224 l. Le corps de ville, par égard pour le gouverneur, dont on n'avait jamais eu à se plaindre, autorisa le paiement, mais avec une énergique protestation (1). Le fait ne se renouvela point.

La ville a deux hôpitaux, l'un à Brest et l'autre à Recou-

(1) Arch. de la Loire-Inférieure. B. 2058.

vrance. Ils ont des revenus qui seraient insuffisants si la communauté ne venait à leur secours. Le roi leur accorde une aumône de 1500 l. par an, dont 1000 l. pour l'hôpital de Brest; mais cette aumône ne coûte rien au Trésor : elle est payée par la ville. La communauté accorde tous les ans deux autres aumônes, l'une de 15, l'autre de 20 l., à la chapelle Saint-Sébastien, dans l'hôpital de Brest. Pour augmenter le chiffre de ses recettes, en 1762, l'administration des hôpitaux se rendit pour quatre ans adjudicataire « du nettoiemment des rues et transport des immondices », à raison de 2,400 l. par an (1). En 1770, la ville fait construire deux nouvelles salles à l'hôpital de Brest (2). En 1771 et 1772, elle dépense 6000 l. pour renouveler le linge destiné aux malades (3). En 1776 elle dépense encore 6000 l. pour le linge de l'hôpital de Brest (4). En cinq ans, de 1776 à 1781, la somme consacrée à l'amélioration du service des hôpitaux s'élève à 30,000 l. (5).

L'instruction publique n'occupe qu'une petite place dans le budget. Au service de la ville sont quatre frères de la Doctrine chrétienne, qui reçoivent chacun 200 l. de gages par an. Deux d'entre eux vont tous les jours faire l'école à Recouvrance et reçoivent, à titre d'indemnité, pour leurs frais de passage, 36 l. par an. La communauté leur donne 30 l. par an pour l'achat des prix donnés à leurs élèves. Elle paie 150 l. par an pour le loyer de la maison d'école de Recouvrance. Total du budget de l'instruction primaire, 1,016 l. par an. Ajoutons à ce chiffre le traitement du régent, qui représente l'instruc-

(1) Arch. de la Loire-Inférieure. B. 2055.

(2) *Ibid.* B. 2063.

(3) *Ibid.* B. 2064 et 2065.

(4) *Ibid.* B. 2069.

(5) *Ibid.* B. 2073.

tion secondaire. Nous avons déjà vu que le régent reçoit 100 l. par an.

En 1780, le nombre des frères fut porté de quatre à cinq. Leurs gages étant devenus insuffisants, à cause de la cherté des vivres, la communauté leur accorda une gratification de 300 l. (1). L'année suivante leur traitement fut augmenté et élevé à 500 l. par tête (2).

Malgré la faiblesse du budget de l'instruction publique, il ne faut pas croire que l'assemblée municipale soit indifférente aux travaux de l'esprit. Elle autorise au besoin des dépenses intelligentes. En 1769 elle ordonne l'achat d'un dictionnaire topographique et historique de France, qui devra être déposé dans ses archives. Elle ouvre au maire, pour cet objet, un crédit de 24 l. (3). En 1775 elle vote 300 l. pour l'achat d'une machine destinée aux accouchements; elle accorde au sieur Antony une pension de 360 l. pour lui permettre de suivre à Nantes les cours d'accouchement de la dame Ducoudray (4).

Le 1^{er} janvier de chaque année, le corps de ville assiste en grande pompe à une messe solennelle dans l'église Saint-Louis. Cette cérémonie coûte 30 l., dont 15 l. pour les honoraires de l'officiant et 15 l. « pour offrande ordinaire à ladite grand'messe. » Les magistrats assistent de même à la procession du Saint-Sacrement en compagnie des autorités militaires et des juges des différents tribunaux. La fabrique de Saint-Louis fournit au maire et aux échevins des torches ardentes, pour lesquelles elle reçoit 30 l. Les honoraires des moines qui prêchent l'Avent, le Carême et l'octave du Saint-Sacrement à Saint-Louis et à Saint-Sauveur, sont à la charge de la ville.

(1) Arch. de la Loire-Inférieure, B. 2072.

(2) *Ibid.* B. 2074.

(3) *Ibid.* B. 2062.

(4) *Ibid.* B. 2068.

Dans chacune des deux paroisses il faut compter 170 l. pour le Carême, 100 l. pour l'Avent, 30 l. pour l'octave du Saint-Sacrement. La dépense totale est de 600 l. par an. Les capucins prêchent gratuitement tous les dimanches dans les deux paroisses. En 1782, le P. Vincent de Gouvin, leur gardien, était vieux et infirme. La ville, pour témoigner sa sympathie à sa communauté, accorda une gratification de 600 l. à ce religieux « à titre d'aumône et de secours pour les besoins de sa vie. » (1).

L'éclairage n'est régulièrement organisé qu'en 1777. La ville se procure alors dix-huit réverbères, qui sont fournis par Vincent Omnès et coûtent 879 l. 3 sous. Riou-Kerhalet, entrepreneur de l'huile fine destinée à ces réverbères, reçoit 1,076 l. 7 s. (2). En 1878 les frais d'éclairage s'élèvent à 1,182 l. 17 s. (3). Ils montent à 6,000 l. en 1782 (4). Les années suivantes, ils atteignent le chiffre de 14,000 l.

Les incendies sont fréquents et se renouvellent plusieurs fois par an. La ville a bien des pompes, dont l'entretien exige 1,280 l. 5 s. 6 d. en 1762, 246 l. 17 s. en 1763, mais elles sont insuffisantes. En 1783, la communauté se décide à acheter, au prix de 2,552 l. 13 s. 4 d., six pompes qu'elle fait venir de Paris, et 300 seaux de cuir qu'elle fait venir de Quimper et qui coûtent 3,612 l. (5).

Jusqu'en 1762, la ville eut à son service un fontainier, aux gages de 600 l. par an. Le dernier fontainier, Nicolas Pellevé, s'acquittait mal de son emploi et négligeait l'entretien des fontaines publiques. Son emploi fut supprimé. Chaque année cependant la communauté fait des dépenses

(1) Arch. de la Loire-Inférieure. B. 2074.

(2) *Ibid.* B. 2070.

(3) *Ibid.* B. 2071.

(4) *Ibid.* B. 2074.

(5) *Ibid.* B. 2075.

assez fortes pour le service des eaux : 3,495 l. en 1765, pour la construction d'une fontaine à Recouvrance (1) ; 898 l. 6 s. en 1766, pour la réparation des fontaines (2) ; 4,015 l. 8 s. en 1781 pour le même objet (3). En 1784, l'amélioration des fontaines absorbe 17,900 l., sans compter 8,000 l. pour l'établissement de nouveaux tuyaux et 1,800 l. pour la conservation d'un mur de clôture autour des sources qui alimentent la ville (4). En 1788, on dépense encore plus de 9,000 l. pour les fontaines du Champ de Bataille, de la place Médisance et de la place du Château (5).

Il faut consacrer chaque année des sommes variables à l'entretien des pavés, des portes, des quais, des places publiques. Quand l'état du budget le permet, on embellit la ville, on agrandit les rues trop étroites, on comble le cloaque où s'élève aujourd'hui la place de Latour-d'Auvergne ; on forme le Cours d'Ajot ; on fait bâtir la tour de l'église Saint-Louis. Avant tout, on répare les murs, on renouvelle le mobilier de l'hôtel de ville. Les crédits affectés à ces divers travaux, faibles quand les recettes sont minimales, deviennent plus considérables quand la ville a des ressources inattendues.

Au budget municipal s'imposent diverses dépenses de luxe. Ce sont des fêtes, des frais de réception à l'entrée des grands personnages, quelquefois des cérémonies funèbres en l'honneur d'un magistrat ou d'un puissant seigneur. Chaque année, à la Saint-Jean, un feu de joie est dressé sur la place du Champ-de-Bataille ; le maire y met

(1) Arch. de la Loire-Inférieure. B. 2058.

(2) *Ibid.* B. 2059.

(3) *Ibid.* B. 2073.

(4) *Ibid.* B. 2076.

(5) *Ibid.* B. 2080.

solennellement le feu. Même cérémonie se renouvelle en cas d'événement heureux pour la France, comme la naissance du dauphin, une victoire, un traité de paix. La dépense d'un feu de joie est fixée par les ordonnances royales; elle ne doit pas dépasser 30 l. En 1762, la ville dépense ainsi 60 l., dont 30 pour le feu de la St-Jean, 30 pour une victoire problématique du prince de Soubise sur les Anglo-Prussiens (1). En 1772, elle dépense 455 l. 15 s. 6 d. pour recevoir le duc de Fitz-James, commandant militaire de la province, et 298 l. 12 s. 6 d. pour recevoir le duc de Chartres (2). La réception du duc de Duras, en 1777, coûte 450 l. (3). En 1765 on apprit la mort de l'ancien intendant Lebreton, qui, pendant son administration, avait gagné la sympathie de la province. La Communauté fit faire « un grand service » en son honneur : ce fut une dépense de 333 l. 2 s. (4). En 1772, elle décida que les funérailles de l'ancien maire Kerbizodec-Lunven seraient célébrées aux frais de la ville. Ce fut une affaire de 569 l. 4 s. 9 d. (5). En 1774, la ville avait à célébrer un service pour le repos de l'âme de Louis XV. Elle reçut avis que le gouvernement, pour ménager les finances municipales, dispensait les villes de ce devoir, en les invitant à distribuer aux pauvres le tiers ou le quart de ce qu'elles auraient dépensé. La Communauté distribua pour 300 l. de pain aux indigents (6). En 1775, il s'agissait de fêter le sacre et le couronnement de Louis XVI. La communauté décida de marier quatre « jeunes filles pauvres, honnêtes et ver-

(1) Arch. de la Loire-Inférieure. B. 2055.

(2) *Ibid.* B. 2065.

(3) *Ibid.* B. 2070.

(4) *Ibid.* B. 2058.

(5) *Ibid.* B. 2065.

(6) *Ibid.* B. 2067.

tueuses ». Ces quatre rosières reçurent chacune une dot de 300 l. (1).

Il n'est pas rare, de nos jours, de voir les conseils municipaux sortir plus ou moins de leurs attributions et se lancer dans des questions de politique générale. On aurait tort de regarder ces sortes de délibérations comme quelque chose de nouveau. — Les bons échevins de Brest au XVIII^e siècle faisaient aussi de la politique, surtout de la politique d'opposition. Ils avaient des tendances d'un caractère évidemment libéral. Le Parlement de Bretagne, mutilé à cause de sa lutte contre le duc d'Aiguillon, exilé même en 1766, fut rappelé en 1769. La ville célébra, en signe de joie, des fêtes qui coûtèrent 2,000 l. (2). En 1770 elle envoya à Rennes une ambassade solennelle pour féliciter l'illustre Assemblée de son retour. Ce fut une nouvelle dépense de 1,629 l. 16 s. (3). Le Parlement fut frappé une seconde fois, brisé et remplacé par une Cour plus docile sous l'administration du chancelier Maupeou. Louis XVI le rétablit, comme tous les autres parlements du royaume. En signe de joie, la communauté de Brest décida « qu'il serait employé une somme de 600 l. en pains, pour être distribuée aux pauvres de la ville, en les exhortant à rendre à Dieu de continuelles actions de grâces pour un événement tant et si longuement désiré (4). » En 1788, la communauté se hâte d'envoyer à Rennes deux députés à la fameuse assemblée de l'Hôtel de Ville, où se décida la rupture du Tiers-Etat avec les autres ordres qui siégeaient aux Etats de la province (5).

(1) Arch. de la Loire-Inférieure. B. 2068.

(2) *Ibid.* B. 2062.

(3) *Ibid.* B. 2063.

(4) *Ibid.* B. 2067.

(5) *Ibid.* B. 2080.

Le dernier budget de Brest avant la Révolution présente 99,359 l. 19 s. 5 d. en recettes; 99,472 l. 3 s. 3 d. en dépenses, soit un excédant de dépenses de 112 l. 8 s. 10 d., non compris les épices de la Chambre des Comptes, qui auraient porté le déficit à environ 400 l.

ANT. DUPUY.



DÉFENSE DE L'ILE DU CONQUET

EN 1625



Les pièces qui suivent, datées de 1625, 1626 et 1627, témoignent de l'importance que Richelieu, qui venait d'entrer dans les conseils du roi, attachait à la défense des côtes occidentales de France.

A cette époque, en effet, les protestants avaient concentré leurs forces à la Rochelle, et comptaient sur l'appui des Anglais. La tentative de Buckingham sur l'Ile de Ré en est la preuve. Les documents ci-joints intéressent donc l'histoire de la Bretagne, plus exposée alors que toute autre province aux entreprises de nos voisins.

E. DELÉCLUSE.

Commission donnée par le duc de Vandosme, gouverneur de la Bretagne, au baron de Kerléach, pour la garde de l'Isle du Conquet (presqu'île de Kermorvan).

César duc de VANDOSME, de Mercœur, de Penthievre, de Beaufort, d'Estampes, pair de France, gouverneur et lieutenant général avec toutz droitz et pouvoirs d'admirauté en Bretagne, à toutz ceulx qu'il appartiendra, salut.

Le sieur baron de Kerléach s'estant, il y a environ deux mois jetté par l'advis de plusieurs gentilzhommes et gentz

de qualitté de ceste province, dans l'isle du Conquest avecq cent hommes de guerre, auroit apporté un tel soign à la garde et conservation d'icelle, qu'il n'en est arrivé aucun accidant jusques à ce jour, qu'il estoit prest de demander à en estre deschargé. Mais d'aultz que nous avons jugé la dicte isle de trop grande importance au bien du service du Roy et repos de ses subiectz, pour la laisser ainsy abandonnée et exposée aux descentes que les ennemis de sa Maigesté pourroient avoir dessain d'y faire pour s'en emparer, et qu'elle ne peult estre confiée à personne qu'y aye plus de cappacitté, valleur, expérience au fait des armes, fidélité et affection au service du Roy, que le dit sieur baron de Kerleach ;

A ces causes, suivant la vollonté de sa Maigesté, nous l'avons commis, ordonné et deputé; commettons, ordonnons et depputons par ces présantes, pour continuer à prandre le soign de la garde et conservation de la susdicte isle du Conquest, dans laquelle, jusques à ce qu'il aye reçu autre ordre de sa Maigesté ou de nous, il rettiendra les dictz cent hommes de guerre, qu'il séparera par corps de garde qu'il posera aux lieux et endroiltz plus accessibles, et, avecq iceulx, se tiendra en estat de repousser toutz ceulz qui au preiudice du service du Roy, voudroient entreprendre sur la dicte isle, où il ne souffrira entrer personne plus fort que luy, et n'en sortira sans exprès commandement de sa Maigesté ou de nous, et généralement fera tout ce quy sera requis et nécessaire pour la conservation et seuretté d'icelle.

Donc nous lui avons donné et donnons plain pouvoir et mandement spécial. Sy, donnons en mandement aux sénéchal et officiers royaux de Saint-Renan de faire enregistrer ces presantes, et à eux et à toutz autres officiers subiectz de sa Maigesté de nostre gouvernement et autres qu'il appartiendra, de donner au dit sieur baron de Ker-

leach toutes l'assistance, ayde et confort que pour l'exécution de ce que dessus il aura besoin et leur demandera.

En thesmoign de quoy nous avons signé les présentes à Nantes, ce vingt-septiesme jour d'avril mil six centz vingt et cinq.

Signé : César DE VENDOSME.

Et en marge est escript : Commission audit baron de Kerléach pour garder le Conquest. Plus est escript par monseigneur Fabres.

Par copie : François KERGROADÈS.

La presante coppie collationnée à l'original et signée comme dessus et scellée, est demeurée au Greffe de la Court Royale de Saint-Renan et Brest suivant ordonnance de ce jour estant au bas de requeste presentée par le dit seigneur de Kergroadès.

Faict et ordonnancé de messieurs le Bailliff et Lieutenant, présants, monsieur le Procureur du Roy de la dicte Court, le vingt-quatriesme jour de May mil six centz vingt et cinq.

Ainsi signé : J. LE DEAuguer, bailliff; DE CHANNOUFF, lieutenant; Hervé LE JAR, procureur du roy et CHARLES, greffier.

Signé : CHARLES,
Greffier.

Commission donnée par le duc de Vendosme aux officiers de la juridiction royale de St-Renan, pour se rendre à l'île du Conquet (presqu'île de Kermorvan), afin de dresser procès-verbal des travaux faits par le baron de Kerlech.

Le duc de VENDOSME, pair de France, gouverneur et lieutenant général pour le Roy, avecq tous droictz et pouvoirs d'admiraulté en Bretagne.

Il est ordonné aux officiers de la juridiction royalle de Saint-Renan, ou à l'un d'eulx en l'absence ou empeschement des aultres, qu'ils ayent à se transporter en l'isle du Conquest, pour faire procès verbal des démolitions que, suivant la volonté du Roy, le sieur baron de Kerlech fera faire des fortifications tant anciennes que nouvelles quy sont en la dicte isle, ensemble des gents de Guerre y estant, et de ceulx que le dict sieur baron de Kerlech y a entretenus; affin que par les moiens des dicts procès verbaulx, il apparise de l'exécution des commandemantz de sa Maiesté et que le dict baron de Kerlech puisse demander et poursuiyre, vers qui il vaira bon estre, les remboursements des sommes qu'il peult avoir avancées pour la garde, conservation et fortification de la dicte isle.

Faict, à Nantes, ce quatorziesme jour de juillet mil six centz vingt et cincq.

Ainsy signé : César de VANDOSME, et plus bas par Monseigneur JABRE, et scellé du sceau des armes du dict seigneur. Ainsi signé : Francois de KERGROAZÈS.

Signé : CHARLES,
Greffier.

ESTAT et rolle des soldatz que Monsieur de Kergroadès, baron de Kerlech, tient dans l'isle du Conquest pour le service du Roy.

Et premier,

Monsieur de Keruzon, son lieutenant.

Monsieur de Barge.

Le sieur de Tromenec.

Le sieur de Trévanec.

L'escouade du sieur de Kerbaol :

Claude Le Long, sieur Duplessix, amspassade.
Claude Loiasiau.
Sébastien Oger, dict La Chasse.
Jan De Launay, dict La Coste.
Laurens Lenoir, dict Liscoat.
Francois La Haye.
Mathieu Jourdren, dict Soubise.
Claude Kerscaven.
Francois Le Jan.
Laurens Le Kerhuel.
Guillaume Inisan.
Gilles Santbois.
Yvon Le Taniou.
Nouel Le Queré, dict Lespine.
Guillaume Labbé.
Francois Lestanc.

L'escouade de Monsieur de Lanfeust :

Noble Jan Touronce, sieur de la Pallue.
Noble Jan Kerian, sieur de Kervanec.
Noble Laurens Hamon, sieur de la Sauvagères.
Hamon Sallaun, maistre armurier.
Jan L'Hospital.
Bernard Cam.
André Jourdren.
Jan Pondaven.
Guillaume Avril.
Jan Le Guen, canunier.
Tanguy Cornic.
Francois Jezequel, dict Maillot.
Yvon Petton.

Yvon Castel.
Noble Francois Millon, sieur de Kernec'h.
Guillaume Cocquet, dict la Ruine.

L'escoade de Yvon Le Guillart :

Yvon Le Borigne.
Jan Le Guichoux.
Jan Le Scaf, le vieux.
Jan Le Scaf, le jeune.
Paul Quéménéur.
Martin Ascouet.
Cristofle Lazou.
Phillippe Brenterch.
Jan Brenterch.
Noble Charles Keranguen, sieur de Keranouas.
Jan Henry, dict Malbaty.
Hamon Lavanant.
Hervé Dubois.
Hervé Prigent.
Guillaume Mahé, dict Lesier.
Jan Le Tallec.

L'escoade de noble Francois Kerdeniel, sieur de Poulguigran :

Noble Pierre de Kerdeniel, sieur de Tranguilly, amspasade.
Noble Claude Ploue.
Claude Dubois.
Francois Dubois.
Jan Leostic, dict le Tuteur.
Francois Le Goff, dict le Philosoffe.
Yvon Kerdeber.
Yvon Le Lan, dict le Mors Blanc.

François Pervez.
Hervé Le Borigne.
Guimarch Sallaun.
Yvon Plouerin.
Goulven Henry, dict la Fortune.
Mathias Tanguy.
Tanguy Guillemin, dict Vogue Solle.
Ollivier Garnez.

L'escoade de noble François Keranrais, sieur de Penanprat :

Yvon Henry, dict Sans-Soucy, amspasade.
Paul Le Gentil.
Gilles Reffly.
Vincent Le Millour.
François Cadalen.
Marc Bergot.
Laurens La Haye.
Prigent Le Brelles.
Yvon Coleau, dict le Petit Soldat.
Yvon Roignant, dict l'Andouille.
Prigent Pelleau, dict Boudic.
Ollivier Gahaignon.
Cristofle Provost.
Robert Cléach, dict des Elonges.
Mathieu Amandour, dict des Regretz.
Guion Nicollas, dict la Borlotte.

L'escoade de noble Guillaume Le Roux, sieur de Lésider :

François Bonnavanture, amspasade.
Yvon Roppart, dict Calletour.
Ambroise Perrot, dict la Ruine.
Bernard Tandeau, dict la Fleur.
Laurens Le Tynevez, dict Maisons.

Mathieu Le Fourdiles.
Pierre Quéméneur, dict Lalande.
Jan Brenterch, le vieux.
Paul Brenault.
Francois Logez.
Nicollas Querré.
Hervé Gestin.
André Nicollas Queré.
Hamon Perrot.
Jan Le Gal.
Jan Cozian.

Faict le mercredy, sixiesme jour d'aoust, mil six centz vingt et cinq, pour estre prêté (présenté) à messieurs les juges et officiers du Roy de Saint Renan.

Les sieurs Claude RAISON et DE KERVENNOU, sergentz de bandes.

Jan LE GODEC et Jan LE BLANC, canoniers et le tambour.

Ainsy signé, Francois DE KERGROADÈS; Francois KERMORVAN, lieutenant.

Et a esté, le dict rolle, garanty et la monstre des soldatz y desnommés, faicte en présance de messieurs les officiers de la Court royalle de Saint Renan et Brest, le sixiesme jour d'aoust mil six centz vingt et cinq, duquel rolle coppie est demeurée au greffe de la dict Court, soubz le sign du dict sieur de Kerlech.

Signé : J. LE DÉAUGUER. — Hervé LE JAR, procureur du Roy. — CHARLES, greffier.

Etat dressé à la requête du duc de Vandosme, gouverneur de la Bretagne, des fortifications faites dans l'île du Conquet (presqu'île de Kermorvan) par le seigneur de Kergroadès, baron de Kerlech.

Jan LE DÉAUGUER, escuyer, sieur du Bislou, conseiller

du roi, bailly et juge ordinaire en la Jurisdiction de Brest et Saint-Renan,

Scavoir faisons, que estant en la ville de Brest, le troisieme jour d'aoust, an présant mil six cents vingt et cinq, où estoien aussy maistre Hervé Le Jar, escuier, sieur du Cleuzmeur, procureur du roi et le soussignant, Charles, greffier de la dicte juridiction, messire Francois, seigneur de Kergroadès, baron de Kerlech, nous auroit presanté requeste tendante à ce que eussions à condescandre en l'Isle de Kermorvan, près le bourg du Conquest, pour procéder à l'estat et procès verbal des fortifications qu'il y auroict fait faire pendant qu'il y a cominandé pour le service du Roy et conservation du pais, d'autant qu'il auroit eu commandement de sa dicte Maiesté, de licencier la garnison, et que le seigneur duc de Vandosme, gouverneur et lieutenant général pour le Roy en ceste province, lui auroict envoyé une commission à nous adressante pour procéder au dict estat. Sur laquelle requeste aurions ordonné qu'il y seroit condescandu pour estre procédé au dict estat au sixiesme jour de ce présant mois.

Lequel jour advenu, nous nous serions transporté de nostre maison du Bizlou au bourg du Conquest; où estant randu, environ les huict heures du mattin, aurions trouvé lesdicts procureur du Roy et greffier, quy nous auroient dict avoir condescandu dès le jour d'hier à la dicte fin. Et environ les onze heures du dict jour, le dict seigneur de Kerlech se seroit présanté, assisté de maistre Francois Meastrivez, avocat, son conseil. Lequel, persistant aux fins de la dicte requeste, nous auroit apparu la dicte commission du dict seigneur duc, dabtée du quatorziesme juillet dernier; Signée Caisar de Vandosme. Et plus bas, par mon dict seigneur Jabre; et scellée, avec une lettre du Roy, adressante à monseigneur le baron de Kerlech, escrite à Fontainebleau, le vingt et deuxiesme

de juin. Signée, Louys, et plus bas, Potier. Comme aussy le dict procureur du Roy auroit reputé (représenté) une ordonnance du seigneur de Sourdéac, concernant les dictes fortifications, dabtée du dict jour troisieme de ce mois. Signé René de Rieux, et plus bas, par commandement de monseigneur, Kerguelen; avecq coppie de la lre (lettre) de sa dicte Maiesté, adressante au dict seigneur de Sourdeac, pour mesme subiect, du dict jour vingt et deuxiesme de juign. Pour copie, signé, Sourdeac.

Et nous a, en oultre, le dict seigneur de Kerlech, remonstré que la noblesse de cet évesché, assemblée en la ville de Lesneven, soubz l'auctorité du seigneur de Sourdéac, lieutenant pour Sa Maiesté en Basse Bretagne au commencement de febvrier dernier pour délibérer des moiens expédians de conserver le dict évesché en l'obéissance de Sa Maiesté et empescher les dessantes de ses ennemis rebelles, auroict advisé et jugé nécessaire, ensemblement avecq le dict seigneur, de mettre une compaignie de cent soldatz en l'isle du Concquest, pour empescher que les dictz rebelles ne s'en fussent emparés pour la fortifier à la ruine de tout le pais. Cognoissantz l'importance et la conséquence de la dicte isle, quy est naturellement forte de sa situation, et facile a retrancher; en sorte que venant à estre surprise par les ennemis, quy avoient deisa (déjà) attenté et exécutté mesme une partie de leurs desseins en aultres portz et hauvres de la province, et causeroit totalement la ruine et perte du trafic de mer si les dictz ennemis avoient une fois la disposition de la rade et hauvre du dict Concquest, passage plus hanté des mariniers tant du royaulme qu'estrangers au rapport des pillottes et de ceulx quy s'entendent au faict de la marine, auroient unanimement requis le dict seigneur remonstrant de prandre la garde et conservation de la dicte isle avecq les dictz cent soldatz, qu'ils promettoient luy four-

nir et défrayer pour ung mois, attendant la vollonté et l'ordre que sa dicte Maiesté y voudroit donner pour la conservation de la dicte place; et qui ayant accepté pour la conservation du pays, il y seroit entré le deuxiesme du dict mois de febvrier avec le dict nombre de cent soldatz, des quels la noblesse des environs n'en auroit payé que environ la moictié pour le dict mois seulement, ayant esté obligé de payer de ses propres deniers ses aultres soldatz, lieutenant, enseigne et aultres gentilz hommes qui eussent authoritté de commander en son absence; sergent major, quatre corporaulx, deux tambours, un maistre cannonier et deux servants desquels le maistre tiroit douze escus et les deux, huict de gaiges par mois; oultre quelques gentilz hommes, au nombre de vingt, ou plus, qui se seroient avec luy jetté en la dicte isle pour le service du Roy; qu'il auroit touziours eu à sa table sans avoir paie, et auroit continué le dict entretien à ses frais, attendant de jour en jour sçavoir la vollonté de sa Maiesté, vers laquelle il auroit dépesché un courrier à cest effet, laquelle ayant été sceu par lettre de sa dicte Maiesté luy avoit faict l'honneur de luy escrire du
.....par laquelle elle lui commandoit d'y demeurer jusque à la fin du mois d'avril avecq le mesme nombre de soldatz que la noblesse du pais avoit avisé; qu'elle approuvoit comme utile pour son service, et que en la fin du dict mois d'avril, elle pourvoiroit au paiement et entretien de la dicte garnison, faisant l'estat et l'ordre des aultres garnisons de la province.

Ce que ayant exécutté, le dict remonstrant, suivant la volonté de sa dicte Maiesté et garny ses soldatz d'armes tant mousquetaires que piquiers et de pouldre, plomb, mèches et entretenu d'ordinaire deux armuriers pour tenir les dictes armes en ordre, sans aulchune paye ny assignation sur la rescription du domaine.

Finallement, par aultre despêche du dict remonstrant, sa dicte Maiesté, par aultre lettre du vingt deuxiesme juign dernier, luy a permis de se retirer de la dicte isle et commandé de démolir et ruiner les vieilles et nouvelles fortifications de la place, pour estre, le dict remonstrant, païé des frais qu'il a faicts et avancés pour la dicte garnison et pour faire les dictes fortifications, par les estats de la province, auroit obtenu la dicte commission de Monseigneur le duc de Vandosme, à nous adressante aux dictes fins, suivant laquelle il a requis estre procédé par nous à l'estat et procès verbal des dictes fortifications et logementz qu'il auroict esté obligé de faire pour la retraicte de ses soldats quy ont tousiours esté divisés par escoades et corps de garde sepparés, à cause de la grande estandue de la dicte Isle, de plus de demye lieue de circuit. Les dicts logements consistants en trois corps de garde; un corps de logis, contenant salle, chambre, cuisine, forge, boutique de menuisier; et les dictes fortifications, en un fort qu'il auroict faict à l'entrée, expôsé (composé) de six bastions doubles retranchements autour et ung pont levis, et vériffication du nombre de ses dicts soldatz, tant par les rolles précédants que de la monstre qu'il désire estre faite ce jour devant nous, et comme il a actuellement entretenu le dict nombre, oultre les dicts gentilzhommes ayants commandement en son absance, canoniers, armurier et volontaires, et fourny de son propre bien à toutes les deppanses qu'il a convenu faire pour la conservation de la dicte Isle, tant pour les munitions de guerre qu'il a fourny aux dicts soldatz; l'entretien des canons, quy consistent en deux de fonte verte, d'un milier chacun; trois de fer coullé, un de douze cents et les deux aultres de huict chacun; six fauconneaux, dix mousquetz à crocq de fonte verte, plus un demy fauconneaux; quatre pierriers, chacun ayant deux bouettes.

Que pour l'achapt des dictes armes, pour les charrois assiductz en voiture de ses vivres, bleds, vins, bois et aultres choses nécessaires, quy luy ont cousté plus de cent cinquante livres par mois, les ayant faict rendre pour la plus grande part de son chasteau de Kergroadès, esloignée de plus de trois lieues de la dicte Isle, quy est entièrement dénuée de toute sorte de commodités.

Suppliant à estre receu à informer vers Monsieur le procureur du Roy par l'attesta^{on} (l'attestation) de la noblesse du canton, les habitants du bourg du Conquest, ouvriers, artisans et architectes, tels que le dict sieur procureur du Roy voudra nommer de son office, d'avoir, comme dict est actuellement, continué et entretenu la dicte garnison en la dicte forme.

Inclinant à laquelle requeste, et après que le dict procureur du Roy a nommé d'office et faict comparoir les expertz desnommés dans l'estat et estimation des dictes fortifications, les sermantz des dicts expertz prins au dict bourg du Conquest au devant de nostre logis.

En l'endroit s'est presanté noble homme Tanguy Penfentenyo, sieur de Kermorvan, conseiller du Roy et son sénéchal en la dicte court de Saint Renan et Brest, lequel a remonstré qu'il est propriétaire de la dicte Isle de Kermorvan, dicte du Conquest, et adjacente à son mannoir de Kermorvan, et que de tout temps il et ses prédesseurs ont jouy par leurs mains d'icelle ; et que, en l'an mil cinq centz nonante cinq, pour empescher les mauvais dessains et entreprinses du feu sieur de Fontenelle, qui tenoit garnison en l'isle Tristan ou Douarnenès, on feust contrainct de tenir des gentz de guerre en la dicte Isle soubz la conduite du feu sieur de Kerourien, quy y fist bastir le corps de garde quy est à l'entrée d'icelle ; et quelques fortifications et tranchées pour sa conservation. Et tout deppuis, a chacun remuement de

guerre, es années mil six centz quattorze, mil six centz saize et mil six centz vingt et deux, l'on y a faict entrer des gentz de guerre ; et pendant qu'il y a eu garnison en icelle, le dict suppliant n'en a jouy ny tiré aucun profit ; et encore, au mois de febvrier dernier, le dict seigneur de Kerlech y estant entré à la requeste de la noblesse de cest evesché de bas Léon, avecq cent hommes de guerre pour la garde et conservation d'icelle pour le dict mois, et y seroit demeuré du deppuis par commandement de Sa Maiesté. Lequel auroit faict faire des fortifications à la dicte entrée, oultre celles quy estoient faictes au dict an mil cinq centz quatre vingt quinze et d'aparavant, et faict faire des tranchées tout au tour de l'Isle et d'autres retranchementz en divers endroitz et construire aultre corps de garde et des maisons requises pour son logement et de ses soldatz, et pour ce faire, creuser la terre en divers endroitz pour tirer de la pierre et du mortier, et peler ou escorcher la terre pour avoir des mottes et gassons, affin de faire les dictes fortifications et tranchées ; et que par la fréquentation des soldatz faisantz leurs fonctions et exercices de guerre et d'aultres personnes et ouvriers quy ont travaillé aux susdictes fortifications, tranchées et bastimentz, l'herbe a esté tellement foulée et sy grand nombre de chemins faicts par icelle, que la dicte Isle est presque occupée et randue du tout inutile et infructueuse au remonstrant, n'ayant tiré pour les six mois derniers que peu ou point de profit du revenu d'icelle, et ne peult espérer d'en tirer de six mois et jusques au printtemps, à cause des démolitions ordonnées par sa Maiesté, des dictes fortifications tant nouvelles que antiennes ; d'aultant plus que les ruines encombreront la meilleure partie de la dicte Isle et foulleront l'herbe et l'empescheront de se lever et croistre de longtemps,

Au moien desquelz encombrementz et occupations par

toutes les six années des susdicts mouvementz de guerre, le dict remonstrant a souffert de grands dommaiges, notamment à l'occasion de ce que faict a esté durant la dicte garnison de six mois derniers et des susdictes démolitions quy seront faictes, sera le remonstrant frustré et endomagé du revenu de plus d'une année du tiers de la dicte Isle.

De laquelle remonstrance il a requis acte luy estre délivré, affin de demander et poursuivre récompanse des dommaiges par luy sousfertz par la non jouissance de la dicte Isle, ou et vers quy il croira l'avoir affaire, de quoy luy aurions décerné acte pour se pourvoir et luy servir comme appartiendra.

Ce que faict, serions de compagnie condescendus en la dicte Isle, traversans la rivière quy seppare le dict bourg de la dicte Isle. Près la porte et premiere entrée de laquelle, le dict sieur de Kerlech, accompagné et suivy de nombre de gentilz hommes et soldatz, nous auroit fait marcher et rendre près une chapelle estant en ladicte Isle, où il auroit fait monstre et comparoir soubz les armes les personnes dénommées dans le rolle qu'il nous auroit à ceste fin présenté. Lequel rolle vérifié par avoir prins le sermant du dict sieur que des y dénommés, auroit esté le dict jour commancé à faire estat des dictes fortifications et bastimentz, à quoy auroit esté par nous continué le landemain, septiesme dudict présent mois, ainsy qu'il est plus amplement rapporté par l'estat quy en a esté fait sepparé de c'est. Et aussy avons procédé, du consantement du dict procureur du Roy, à information sommaire de la continuation et assiduitté de la dicte garnison.

Et auroit comparu devant nous les nommés Ollivier Garnez, de la paroisse de Plouerin, et Jean Bozenner, de la paroisse de Guitalmezé, au ressort de ceste jurisdiction,

lesquels nous ont dit que par cas fortuit, faisant fonction en ladicte place, ils seroient demeurés estropiés, scavoir : le dict Garnez, de trois doigtz ès la main gauche; et le dict Bozenner, entièrement au bras droict. Suppliantz estre récompensés, ne pouvant gagner leur vie et n'ayants aultres moiens pour se substanter. Lesquels Garnez et Bozenner avons, en présence du procureur du Roy, veus et recognus avoir, le dict Garnez, trois doibtz en la main gauche estropiés, et le dict Bozenner, entierement estropié du bras droict pour ne le pouvoir aucunement remuer.

Et pour parvenir à la dicte information sommaire, ont esté ouïs les cy après nommés gentilz hommes, bourgeois et habitants du Conquest :

Scavoir, noble homme Guillaume Mol, sieur de Kerian; escuyer, Allain Penmarch, sieur de la Villeneuve; Hervé Le Déauguer, escuyer, sieur de Kerandiou; noble Hervé Pohan sieur de Launay; et Bastien Pinart; honnoraables gentz, Jan Le Courleau, Yvon Brénéol, François Henou, Nouel et Jean Quémeneur, Auffroit Robert, Yvon le Saulx, Ollivier Magon et Paul Donnartz, desquels les sermans prins de dire veritté, ce qu'ils ont promis faire, ont tous unanimement et conformément dict et attesté que le dict sieur de Kerlech a tousiours eu le nombre de cent hommes pour le moins en sa garnison de la dicte Isle et ainsi continue deppuis son entrée en icelle jusqu'à ce jour sans aucune intermise ni diminution du dict nombre. Ce qu'ils affirment comme devant véritable et ont signé.

Et nous a, le dict sieur de Kerlech, apparu un estat de frais et déppanses par luy faicts pour l'entretien de la dicte garnison, duquel estat est aussi coppie demeurée au greffe, soubz le signe du dict sieur de Kerlech.

Et de tout ce què dessus faict notre procès verbal et

icelluy arresté au bourg du Conquest, en la maison de sire Yvon Brénéol, ce jour huictiesme du présent mois d'aoust mil six centz vingt cinq, soubz nos signes, ceulx des dictz sieur de Kerlech, du sieur de Kermorvan, du dict procureur du Roy, du dict Mastinier et des dictz gentilz hommes et habittantz du Conquest susnommés et de nostre adjoint.

Ainsi signé : Francois de KERGROAZÈS, Francois de KERMORVAN, de PENFENTENYO, Guillaume MOL, F. MAESTRIVIEZ, A. PENMARCH, H. LE DÉAUGUER, B. PINART, Hervé PORHAM, Jan COURLEAU, J. BRÉNÉOL, Auffroit ROBERT, J. LE SAULX, N. QUEMÈNEUR, Ollivier MASSON, D. LE DÉAUGUER, bailly, Hervé LE JAR, procureur du Roy et du sous-signé greffier.

Signé : CHARLES,
Greffier.

Procès-verbal des dégâts commis pendant la guerre de la ligue dans la presqu'île de Kermorvan, appartenant au sieur Tanguy de Penfentenyo, sieur de Kermorvan.

Jean le DÉAUGUER, escuyer, sieur du Bislou, conseiller du roy, bailly et juge ordinaire en la jurisdiction de Saint Renan et Brest,

Scavoir faisons que noble homme Tanguy Penfentenyo, sieur de Kermorvan, conseiller du Roy et son Sénéchal et premier magistrat en la dicte jurisdiction, nous auroict présenté sa requeste, par laquelle il nous représentoit que comme propriétaire de l'Isle de Kermorvan, dicte du Conquet, il auroit souffert de grands dommaiges durant les garnisons de gents de guerre qui auroient esté entretenues en icelle aux mouvements de guerre en ceste pro-

vince ès années mil cinq cents quatre vingts quinze, mil six cents quatorze, mil six cents saize et mil six cents vingt et deux; et encore depuis le moys de febvrier l'an mil six cents vingt et cinq, que le seigneur de Kergroazès, baron de Kerlech, auroict à la requeste de la noblesse de cest Evesché de Léon et de l'authorité du seigneur de Sourdeac tenu garnison en la dicte Isle et entretenu des soldatz par commandement de sa Maiesté pour le temps de six moys; et par les bastimentz qu'il y auroict fait faire et par les encombrements des attrâicts, ruines et démolitions que le dict seigneur de Kerlech y auroict fait faire du depuis par commandement de sa dicte Maiesté, tant des antiennes que nouvelles fortifications. Nous suppliant de voulloir condescendre en la dicte Isle pour, en présance du procureur du Roy de la court, voir l'évidance des dicts encombrementz, tant par les dicts bastimentz et fortifications et par les démolitions d'icelles et le recepvoir à informer de l'estimation du revenu de la dicte Isle et des dommages par luy soufferts par la non jouissance d'icelle.

A quoy inclinant, aurions par l'expédition de la dicte requeste, du 4^{me} jour de ce moys de juillet an presant mil six centz vingt et six, donné assignation pour condescendre en la dicte Isle, et, en présance du procureur du Roy, voir l'évidance des dicts encombrementz quy nous seront monstres en la dicte Isle par le suppliant, et ensemble pour informer du temps que la dicte Isle auroict esté occuppée par l'entretènement des dictes garnisons et l'estimation des dicts dommages souffertz par le dict suppliant, au samedy en suyvant, onziesme du dict mois de juillet.

Et advenu le dict jour, onziesme de juillet mil six centz vingt et six, nous nous serions transporté exprès de la ville de Saint Renan et de compagnie Hervé Le Jar, escuyer, sieur du Cleusmeur, procureur du Roy en la

dicte court, de M^e Jacques Morel, commis au greffe, prins pour adjoint; et serions rendus en la dicte Isle, distante de troys lieues, ou environ, du dict Saint Renan, environ l'heure d'une après midy du dict jour.

Et à l'entrée de la dicte Isle, se serait présenté le sieur Penfentenyo, sieur de Kermorvan, lequel, en presance du dict procureur du Roy, auroict reppetté les faicts de la dicte requeste, et supplié de faire estat des ruynes et encombrementz faicts en la dicte Isle par les dicts bastimentz et démolition d'iceux, et prendre les sermantz des expertz cy après nommés d'office par le dict procureur du Roy, pour estimer le dégat et pour donner prix et estimation au revenu de la dicte Isle des dommages par luy souffertz par la non jouissance de la dicte Isle.

A quoy inclinant, du consentement du procureur du Roy, nous avons prins en sa presance le sermant de Francois Nédellec et Mathieu Peniniant et Yvon Mazon, de la parroisse de Plougonnvelin, ménaigers et faisant trafic d'achepter et de vendre du bestiail et de prandre à ferme les parcqs pour faire pasturer le dict bestiail. Desquels l'eng et chacun d'eux a esté le sermant prins, au cas requis, de dire vérité et de donner vrai prix et estimation du dict revenu et des dommaiges souffertz par les dicts encombrementz et dégats de non jouissance de la dicte Isle, par le dict suppliant, ce qu'ils ont promis et juré faire.

Et ce faict, nous a, le dict suppliant, monstré la muraille quy est entre la porte et entrée de la dicte Isle, devers le havre du Conquet; laquelle le dict Penfentenyo nous a monstré et dict qu'elle avoict esté ruynée lors des dictes démolitions et qu'il a faict reparer et refaire tout de neuff pour empescher le bestiail qu'il met dans la dicte Isle, de sortir hors d'icelle. Lequel pan de muraille mesuré par le dict Mazon, aussy prisageur, a esté trouvé contenir quinze toizes ou environ.

Et estants entrés de compagnie dans la dicte Isle, nous a, le dict suppliant, monstré à l'entrée d'icelle une estandue de terre où estait le vieux corps de garde et eng vieux ch^{au} (château) authour duquel le dict seigneur de Kergroazès avoict fait faire des bastions ; lesquels ayant esté desmolis, nous a esté monstré et avons veu que les attraiçts et pierres sont demeurés sur le lieu, et encombrent enthièrement la dicte estandue de terre, laquelle contient, comme nous l'ont rapporté les dicts expertz, eng journal et demy de terre.

Et estants entrés plus avant en la diste Isle, et examiné par icelle et authour, avons veu près la chappelle de Monsieur Saint Sébastien, estant quasy au milieu de la dicte Isle, eng corps de logix ruiné et l'applacement encombré pareillement de pierres et aultres attraiçtz ; et dans une pointe, vers le septentrion et à l'orient d'eng petit port appelé Portz Pabu, eng corps de garde aussy ruiné, que le dict seigneur de Kergroazès avoit fait bastir, et sont pareillement les pierres et attraiçtz demeurés sur le lieu et occupent la bonne terre d'icelle.

Et faisant le thour de la dicte Isle, avons veu que les tranchées et aultres retranchementz que le dict seigneur de Kergroazès avoit fait faire en divers endroictz de la dicte Isle et au thour d'icelle, sont tous jettés par terre et applanis et encombrent beaucoup de la bonne terre.

Nous a le dict suppliant, monstré et avons veu qu'il y a divers chemins par la dicte Isle pour la fréquentation des soldatz quy estoient en garnison et quy hantoient la dicte Isle et par les charroys que l'on a fait pour fournir les comodittés au dict seigneur de Kergroazès et aulx siens, au temps que le dict seigneur de Kergroazès a tenu la dicte au dict an mil six centz vingt et cinq. Lesquels chemins ont esté tellement battus et frayés que l'herbe n'y a peu depuis croistre. Et disent que l'applacement

des dictz attraicts et logementz du dict seigneur de Kergroazès et corps de gardes et des dictz chemins contient environ troys journaulx de terre ou environ. Lequel applacement est demeuré aulx dictz endroictz comme inutile, estant encombré d'attraictz.

Et disent que la dicte Isle contient de circuit quatre mille pas et plus, et que la terre est fertile en la dicte Isle et propre pour toutes sortes de bleds, poix, febvres et lin ; sans la trampée, faict de aussy bon rapport d'herbaiges et de meilleurs pasturaiges du canton.

Et d'autant que la dicte Isle est d'une si grande estendue de terre, disent ne la pouvoir priser ny estimer au vray ; mais il leur semble qu'elle pourroit fournir d'herbe à la nourriture de quatre vingts vaiches par an ou environ ; et disent que communément en ce terroire du Conquet, la nourriture et herbage d'une vaiche par chacun moys est estimée depuis le moys de febvrier jusques au mois de juilliet à raison de soixante solz ts. ; et pour le parsus de l'année, à raison de quarante solz ts. par moys.

Et disent avoir veu par deux foys de la gaignerie en la dicte Isle : Et trois années de suicte chacun cultivage sans aucun frambroys ne trampe, et qu'elle rapportoit le meilleur bled tant en bonté qu'en quantité de tout le cartier.

Et ce fait, nous sommes de compaignie retiré de la dicte isle et traversé par le havre ou rivière qui sépare la dicte Isle d'avec le bourg du Conquet ; et estants rendus au dict bourg du Conquet, au logix de sire Yvon Brenéhéol, tenant hostellerye au dict bourg, après que le dict procureur du Roy a nommé d'office et faict comparer les expertz cy apprés, scavoir : sires Yvon Brenéhéol, aigé de soixante et quatre ans, ou environ, et Auffroy Roppartz, aigé de quatre vingt troys ans ; et

Laurans Floch, aigé de soixante six ans; et Jean Le Corleau, aigé de septante neuff ans, tous marchantz et demeurant au dict bourg du Conquest, desquels ayant prins les sermantz de dire vérité, ce qu'ils ont promis faire et aussi sire Guillaume Brenheol, marchand du dict bourg, son sermant prins au cas requis. Et les dicts sieurs Fainignant, macon, et Nédélec ont dict estre scavants et certains que le seigneur de Sourdeac, lieutenant pour sa Maiesté en ce païs bas, fit faire garde dans ladicte Isle, tant par les habitantz du dict bourg du Conquet que des habitantz des paroisses voisines en l'année mil cinq centz quatre vingts quinze, sous la conduite du feu sieur de Kerouvien, et ce, pour empescher le mauvais dessain du feu sieur de la Fontenelle, ce, incontinant qu'il se feust logé avec des gentz de guerre dans l'isle Tristan, ou Douarnenez, et ce pour la conservation du païs.

Aussy disent que lors des mouvementz de guerre ès années mil six centz quatorze, mil six centz saize et mil six centz vingt et deux en ceste province, le dict seigneur de Sourdeac fist faire garde continuelle en la dicte Isle; et encore en l'année mil six centz vingt et cinq, le dict seigneur de Kergroazès y entra avecq cent soldatz et a tenu garnison continuelle deppuis le moys de febvrier jusques au moys d'aoust; et depuis, par commandement de sa Maiesté, a faict démolir tant les nouvelles que antiennes fortifications et sont certains que le dict Penfentenyo a souffert beaucoup de dommaiges durant le temps que les dicts gentz de guerre ont esté en la dicte Isle, mais ne peuvent coter combien de temps elles y ont demeuré obstant le laps du dernier temps; mais disent que les dictes démolitions des battimentz quy avoient esté faictes, encombrent beaucoup de la meilleure terre de la dicte Isle, et ne peuvent dire à certain le dommaige que le dict Penfentenyo auroict reçu par chacun an, ny le

revenu certain d'icelle, d'autant que le sieur Penfentenyo et ses prédécesseurs ont tousiours tenu et maneuffré la dicte Isle par leurs mains tant par gaignerie et bleds que par pasturaige.

De tout quoy nous avons rédigé notre proces verbal par escript et icelluy délivré au sieur de Kermorvan, pour lui valloir et servir comme il appartiendra, soubz le sign du dict procureur du Roy, du dict sieur de Kermorvan, du dict Morel et des dicts Brenheol, Roppartz, Courleau et du dict Maçon. Et ont les dicts Floch, Sininiant et Nédellec déclaré ne savoir signer, les dicts jour et an.

Ainsy signé : T. PENFENTENYO, J. BRENEOL,
Auffroit ROPPARTZ, Jan LE COURLEAU, Yvon
MAÇON, BRENEOL, J. LE DÉAUGUER, Hervé LE
JAR, procureur du Roy et MOREL, commis au
greffe.

Signé : CHARLES,
Greffier.

Supplique adressée à Louis XIII par le sieur Tanguy de Penfentenio, sieur de Kermorvan, pour obtenir le paiement d'une somme de 15,000 l., évaluation des dégâts commis dans la presqu'île de Kermorvan pendant la guerre de la Ligue.

AU ROY

Et à nos Seigneurs de son Conseil.

SIRE,

Tanguy PENFENTENYO, escuyer, sieur de KERMORVAN, vostre sénéchal en la jurisdiction de Saint Renan et Brest en vostre pais de Bretagne, vous remonstre très humblement que l'Isle de Kermorvan, dicte communément

pour le jourd'huy l'Isle du Conquet, contenant plus de une lieue de tour, abondante en pasturages, très fertile et propre à porter toutes sortes de grains et adiacente à son mannoir de Kermorvan, a de tout temps appartenu à ses prédécesseurs et encore aujourd'huy luy appartient en toute propriété. Ce néantmoins, depuis quelques années en ça, ayant pour sa situation esté remarquée de très grande conséquence et facile à fortifier, feu Henry Le Grand, de glorieuse mémoire, en l'année gE^c xxmj xE. (1595) y auroit faict bastir quelques forts et estably des garnisons pour empescher les entreprises et mauvais dessains qu'avoit le feu sieur de Fontenelle contre cest estat, et depuis, Vostre Maiesté, suivant les traces de son dict feu seigneur et père, à toutes occurences et à chasque mouvementz de guerre notamment ès années gE^c xiiij. — gE^c xxi. — et gE^c xxij. (1614, 1616 et 1622) y auroit faict entrer force gens de guerre pour defendre le dict païs contre les entreprises des rebelles et ennemis de son dict Estat. Lesquels dessains et entreprises voullant iceux rebelles continuer en l'année gE^c xxv. (1625). Et vostre Maiesté en ayant eu advis des le commencement du mois de febvrier de la dicte année, elle auroit commandé au sieur Baron de Kerlech de sy jeter avec les troupes de gentz de guerre qu'il jugeroit nécessaires pour la deffance d'icelle, où il auroit demeuré avecq toutes ses dictes troupes pendant six mois entiers; durant lequel temps il y auroit faict faire grand nombre de fortifications nouvelles, outre celles qui y avoit déia auparavant esté faites pendant les dites années gE^c xxiiij. xE. — gE^c xiiij. — gE^c xxi. — et gE^c xxij. (1595, 1614, 1616 et 1622), avecq des corps de garde, des sentinelles et des maisons pour sa retraicte et celle des dicts gens de guerre, outre plusieurs tranchées tout à l'entour, pour empescher la descente de l'ennemy, et aultres retranchementz tant de pierre que de

terre et gazon en divers endroitz et au travers de la dicte Isle.

Ce qu'il auroit continué jusques au mois d'aoust ensuyvant, que Vostre Maiesté, ayant pacifié tous les dicts troubles en son royaume, luy auroit faict commandement de desmolir toutes les dictes fortifications. En quoy faisant, et au moien du grand nombre des dicts gentz de guerre et aultres travaillantz aux susdictes fortifications, tranchées et retranchementz, il auroit grandement ruiné la dicte Isle, tant par le moien des grands creux et fosses qu'il auroit esté contraint de faire pour en tirer des pierres et mortiers pour construire les dictes fortifications et retranchements, que à cause que faisant les dictes démolitions et applanissant les dicts retranchementz, on auroit couvert la dicte Isle en divers endroitz et aux lieux les plus fertils d'icelle, des dits pierres, attraits, graviers et aultres maconneries. Joint que tant par le grand nombre d'ouvriers qui travaillaient, que par les fréquentes allées et venues des dicts gens de guerre et aultres personnes des païs circonvoisins y fréquentantz, l'herbe dont elle abondoit auparavant, a esté tellement foulée et les terres labourables tellement gastées et ruinées, qu'elles ne luy ont pendant le dict temps peu porter aucun fruit, et encore au commencement du mois de janvier an présent mil six cents vingt et sept, Vostre Maiesté ayant envoyé trois compagnies de guerre du régiment du sieur Destissac, pour tenir garnison au bourg du Conquet, près la dicte Isle, le sieur chevalier Comicoes, commandant de l'une des dictes compagnies, auroit du commandement de Vostre Maiesté faict faire des retranchements et quelques fortifications et un corps de garde à l'entrée de la dicte Isle, et un retranchement tout autour de la chappelle de monsieur Saint Sébastien, située au mittan de la dicte Isle, et faict faire douve tout

autour des dictz retranchementz, et au meilleur endroit d'icelle, et y faict entrer l'une des dictes compagnies en garde chacun jour. Ce quy porte préindice au suppliant pendant toutes les dictes cinq années, de plus de quinze mille livres, sans comprendre le dégast qui se faict en la présante année mil six centz vingt et sept; joint que d'un fort longtemps la dicte terre ne luy pourra ny produire le fruit et proffitementz en telle abondance qu'elle avoit accoustumé, le tout pour avoir esté la dicte Isle prinse et occupée encore à presant pour le service de Vostre Maiesté.

A ces causes, Sire, et qu'il vous apparoit de ce que dessus par les procès-verbaux faicts de l'estat auquel le dict sieur baron de Kerlech a laissé la dicte Isle, lorsque par le commandement de Vostre Maiesté il a esté permis d'en sortir, les dictz procès verbaux cy attachés, Plaise à Vostre Maiesté, ayant esgard aux dictes pertes et noniouyssances souffertes par le suppliant pendant que la dicte Isle, son ancien patrimoine, a esté occupé pour le service de Vostre Maiesté, ordonner pour les dictes cinq années mil cinq centz quatre vingts quinze, mil six centz quatorze, mil six centz saize, mil six centz vingt et deux et mil six centz vingt et cinq, la somme de quinze mille livres lui estre délivrée par le thrésorier de vostre espargne, ou aultre qu'il plaira à Vostre Maiesté d'ordonner, et aussy pour le temps de la présante année, que la dicte Isle sera occupée pour le service de Vostre Maiesté, le faire paier au proratta du temps à la raison que dessus, et ce faisant, le dict suppliant sera d'autant plus obligé à prier dieu pour la santé et prospérité de Vostre Maiesté.

Signé : PENFENTENYO.



LA BRETAGNE AU XVIII^e SIÈCLE

LETTRES DE SURSÉANCE. — ORDRE DU ROY.

LETTRES DE CACHET

Quand on étudie l'histoire de l'administration française au XVIII^e siècle, il est impossible de n'être pas frappé du contraste de ses tendances générales avec quelques-uns de ses actes. L'administration est honnête, consciencieuse, intelligente, dévouée au bien public. Elle est pleine de bienveillance pour les particuliers; elle respecte les intérêts et les droits acquis. Mais son domaine est trop étendu et mal défini. Au lieu de se borner à assurer l'exécution des lois, elle se croit obligée d'en régler et d'en modérer l'application. Elle en arrive ainsi à multiplier les abus en cherchant à les détruire, à léser les intérêts privés en cherchant à les protéger, à détruire la liberté individuelle dans le but de prévenir des scandales qu'elle trouverait trop rigoureux de punir. Elle prend sans scrupules des mesures arbitraires que personne ne songe à lui reprocher, parce que personne n'en comprend le péril. Les tribunaux, bien qu'elle empiète souvent sur leurs attributions, n'ont pas même la pensée de protester contre ses actes, parce qu'eux-mêmes suivent son exemple. Quant aux particuliers, loin de se plaindre, ce sont eux qui invitent l'administration à intervenir dans

leurs affaires et qui la forcent d'élargir le cercle où elle aimerait à se renfermer.

L'intervention administrative dans les affaires privées des différents membres de la société s'exerce surtout de trois manières : par les saufs-conduits et les lettres de surséance ; par les ordres du roi, par les lettres de cachet. Nous allons examiner successivement l'emploi et les inconvénients de ces diverses mesures.

Les lettres de surséance accordées aux débiteurs malheureux ont pour résultats de suspendre le paiement de leurs dettes, de proroger les échéances et d'arrêter toutes les poursuites judiciaires. Les saufs-conduits ont de moins graves conséquences. Leur seul effet est de mettre le débiteur à l'abri des contraintes par corps, sans arrêter les poursuites de ses créanciers (1). Ces sortes de faveurs ne s'accordent pas au hasard. Les débiteurs ne les obtiennent qu'après une enquête minutieuse opérée par les subdélégués de l'intendant (2). Il est trois conditions indispensables qu'ils sont tenus de remplir. La première est de prouver la loyauté de leurs opérations commerciales. « Les grâces du prince, écrit en 1783 le subdélégué de Nantes, sont quelquefois nécessaires pour secourir l'honnêteté malheureuse, mais elles ne doivent jamais être l'appui de la mauvaise foi (3) ». Il faut ensuite que le débiteur ait un actif supérieur à son passif et produise le consentement de ses créanciers (4). Le premier mouvement des créanciers est toujours de s'opposer à la demande de leur débiteur. Ils ne se rendent que si ce dernier parvient à leur démontrer que leurs intérêts sont

(1) Archives d'Ille-et-Vilaine. E. 153.

(2) *Ibid.* E. 151.

(3) *Ibid.* E. 150.

(4) *Ibid.* C. 151.

d'accord avec les siens. Leur consentement constitue une espèce de concordat que sanctionne l'autorité du roi. Il est de règle que les trois-quarts des créanciers font la loi aux autres. Cette règle, d'ailleurs, n'est pas toujours observée d'une façon bien rigoureuse. Quand un débiteur est honnête et présente un actif incontestablement supérieur à son passif, il peut obtenir les faveurs de l'administration, même malgré l'opposition de ses créanciers (1).

En général, le gouvernement accorde beaucoup plus facilement des saufs-conduits que des surséances. Ce qu'il considère surtout, c'est la loyauté du débiteur, la cause d'où proviennent ses embarras, l'importance et l'utilité de son industrie ou de son commerce. On rejette sans pitié les requêtes des négociants véreux qui ont compromis leur fortune par le jeu et la dissipation (2). Mais on aime à soutenir les honnêtes gens qui ne doivent leurs embarras qu'à des accidents imprévus, comme la faillite d'un banquier ou la détresse financière des Américains insurgés (3). Quelquefois il arrive que les créanciers eux-mêmes se laissent toucher en présence d'embarras immérités et sollicitent les premiers un sauf-conduit en faveur d'un négociant dont ils connaissent la loyauté (4). La manière dont procède l'administration paraît si naturelle, que personne n'en conteste la régularité. Le Parlement imite son exemple et accorde de son côté, tantôt des saufs-conduits, tantôt des surséances aux débiteurs en détresse (5).

Les saufs-conduits et les surséances sont certainement

(1) Archives d'Ille-et-Vilaine. C. 153.

(2) *Ibid.* C. 150.

(3) *Ibid.* C. 152.

(4) *Ibid.* C. 153.

(5) *Ibid.* C. 150.

toujours utiles aux débiteurs; ils peuvent même offrir des avantages aux créanciers. Grâce à une surséance, un gentilhomme obéré a le loisir de vendre ses terres à un bon prix, parce qu'il peut attendre les acquéreurs. « Si on le laissoit en proie à ses créanciers, la plus grande partie de sa fortune seroit consumée en frais. » Il lui resterait à peine de quoi payer la totalité de ses dettes (1). Quand le débiteur est un négociant, les faveurs de l'administration lui permettent de continuer ses opérations, de poursuivre le cours de ses entreprises et de relever sa fortune un moment ébranlée. En lui imposant brutalement une liquidation onéreuse, ses créanciers risqueraient de compromettre eux-mêmes le gage de leurs créances. Ils ont donc tout intérêt à lui accorder les facilités nécessaires pour se relever de sa chute (2).

Malgré tout, les faveurs de l'administration ont encore plus d'inconvénients que d'avantages, « pour la facilité qu'elles donnent au débiteur de détourner le meilleur de son actif et de favoriser certains créanciers au préjudice des autres (3). Même quand les négociants qui sollicitent des saufs-conduits ou des surséances sont des hommes d'une loyauté à toute épreuve, écrit en 1765 le subdélégué de Nantes, Gellée de Prémion, « c'est faire grand tort au commerce que d'accorder ces sortes de grâces. Son intérêt s'y oppose formellement. On affaiblit ainsi la confiance et la sécurité qui en sont la base. J'ai souvent entendu les plaintes les plus amères des négociants habiles et sans intérêts présents, contre des arrêts du Parlement qui accordait des surséances (4). »

(1) Archives d'Ille-et-Vilaine. C. 150

(2) *Idid.* E. 84

(3) *Ibid.* C. 150.

(4) *Ibid.* C. 75.

L'autorité royale intervient dans une foule de circonstances où nous n'admettrions aujourd'hui d'autre autorité que celle des tribunaux. En 1746, mademoiselle Desforges, actrice du théâtre de Nantes, reçoit « un ordre de messieurs les premiers gentilshommes de la Chambre, de débiter sur le théâtre de la Comédie Française à Paris. » Elle n'en tient aucun compte et retourne à Nantes avec son père. Le ministre lui envoie un ordre du roi qui lui enjoint de revenir aussitôt à Paris. « Vous voudrez bien, écrit M. de Maurepas à l'intendant, faire entendre au père de cette actrice et à elle-même qu'il seroit inutile de faire des représentations et qu'elle doit obéir incessamment (1). » En 1742, une demoiselle de Pennanec, de Concarneau, adresse au comte de Saint-Florentin, ministre de la maison du roi, une dénonciation calomnieuse contre M. de Vincelles, un des ingénieurs de la province. Le ministre écrit aussitôt à l'intendant : « Sa Majesté entend que votre subdélégué à Concarneau mande cette demoiselle et lui dise, en présence des deux premiers juges du lieu, du syndic et d'un des principaux habitants, que Sa Majesté s'est fait rendre compte des faits qu'elle a imputés au sieur de Vincelles, qu'elle les a trouvés calomnieux, et que, s'il lui arrive d'être assez hardie pour écrire ou parler aussi indiscrètement du sieur de Vincelles, il sera expédié contre elle des ordres dont elle aura lieu de se repentir (2). En 1778, le sieur Kéringant, sergent royal à Carhaix, insulte Mme de Saint-Pézeran en l'absence de son mari. Ce Kéringant est un mauvais sujet, qui vit dans un libertinage scandaleux avec une fille qui le suit partout, et qui se croit tout permis. Cette fois le

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 42.

(2) *Ibid.* C. 38.

ministre ne se borne pas à lui faire adresser une réprimande, il lui inflige un mois de prison (1).

L'administration intervient même dans la vie privée des individus, pourvu toutefois qu'ils appartiennent aux premières classes de la société (2), dans les troubles ou les désordres intérieurs des familles. En 1756, le sieur Delourme de Kerpiton, employé dans les fermes de la province, est envoyé à Vannes. Il y trouve une partie de sa famille avec laquelle il entre aussitôt en relation. Mais ses parents de Vannes sont divisés en deux camps. Le sieur de Kerpiton prend partie pour les uns contre les autres, et attise d'anciennes rancunes. Il reçoit un ordre du roi qui lui enjoint de s'occuper uniquement de ses affaires, sinon « Sa Majesté prendra des mesures pour le mettre hors d'état de nuire ni aux uns ni aux autres (3) ».

Le vicomte de la Rouerie, à Fougères, est un homme violent et brutal, redouté de sa femme et de ses voisins. Dans ses moments d'ivresse, il se porte à tous les excès. Il reçoit du ministre, en 1782, une lettre sévère, qui le menace, au nom du roi, d'une punition, s'il ne réforme les écarts de sa conduite (4).

Le sieur du Roscoët, riche propriétaire des environs de Vannes, est un monstre d'égoïsme. Il est dur pour sa femme, qu'il a épousée malgré l'opposition des parents de cette dame, encore plus dur pour ses enfants, dont il néglige l'éducation. Chaque année il vient deux fois en Bretagne, pour y percevoir ses revenus, qui dépassent la somme de 7,000 l. Il va ensuite dépenser cette somme à Paris. Il a tellement assoupli le caractère de sa femme,

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine, C. 88.

(2) *Ibid.* C. 91.

(3) *Ibid.* C. 59.

(4) *Ibid.* C. 220.

qu'elle n'ose jamais contrarier le moindre de ses caprices. Il a sept enfants, dont l'aîné est un garçon. Le jeune homme, après avoir achevé ses études, le consulte sur le choix d'une carrière. Le sire de Roscoët refuse non seulement de lui donner conseil, mais aussi de lui fournir le moindre secours, même pour entrer dans les ordres. Il finit par le chasser de sa maison. Le malheureux jeune homme en est réduit à chercher fortune à Paris, où sa belle écriture lui procure une place. Le sieur du Roscoët n'est pas plus généreux pour ses filles. Quand elles atteignent l'âge de quinze ans, il les met à la porte de chez lui, un bâton à la main. Le ministre, informé de l'égoïsme odieux de ce père dénaturé, écrit en 1759 à l'intendant : « Je vous prie de vous faire rendre compte de sa conduite, de lui faire parler pour qu'il traite mieux ses enfants, d'entrer dans les mesures qu'il pourra prendre à cet effet, et, en cas de difficulté de sa part, de le faire menacer de l'autorité de Sa Majesté (1). »

Le sieur Therronneau, gentilhomme des environs de Guérande, est resté veuf avec une fille unique, à qui reviennent les biens de sa mère, valant 6,000 l. de rente. La jeune fille, en 1768, est âgée de vingt-deux ans, mais l'âge de la majorité légale est vingt-cinq ans. Les parents maternels pressent son père de l'émanciper, pour qu'elle puisse jouir de ses biens. Pour la soustraire à leur influence, Therronneau l'envoie secrètement à Paris, au couvent des Dames hospitalières du faubourg Saint-Marceau. Bientôt il lui reproche d'avoir conçu un projet de mésalliance qui lui déplaît; il ne lui accorde plus qu'une pension à peine suffisante pour son entretien et annonce qu'il va la faire revenir à Guérande. La jeune fille proteste et nie tout projet de mésalliance. Le minis-

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 65.

tre invite le père à la laisser à Paris dans le couvent où elle est placée, à augmenter sa pension et à l'émanciper (1).

En 1763, les beaux-frères du sieur Patard se plaignent de la dureté avec laquelle il traite ses enfants. Ils demandent qu'on les retire de ses mains pour leur donner une éducation convenable. Leur demande est appuyée par le duc d'Aiguillon, qui connaît la famille. Le ministre expédie un ordre du roi, prescrivant de placer, aux frais du père, le fils au collège de Saint-Brieuc et les deux filles au couvent de Fougères (2).

Dans les exemples que nous venons de citer, l'administration n'exerce qu'une action comminatoire; elle cherche à prévenir les fautes plutôt qu'à les punir. Mais son intervention se manifeste souvent par des mesures plus sévères, telles que l'exil et la prison. Les exilés sont tantôt internés dans un endroit déterminé, tantôt écartés simplement des lieux où leur présence pourrait être nuisible. Les ordres d'exil ont trois causes : la raison d'Etat, l'intérêt de l'ordre public, les demandes des familles. Dans le premier cas, les exilés sont de grands personnages, coupables de quelque délit politique. C'est ainsi que M. Barin de la Galissonnière, conseiller au Parlement de Paris, est exilé dans ses terres de Bretagne, en 1753, pour avoir pris part à l'opposition d'une partie de ses confrères contre le gouvernement (3). En 1762, M. de Kerguézec est exilé à Civray. C'est un des meneurs les plus redoutables de l'opposition dans les Etats de Bretagne. La Commission intermédiaire a beau réclamer avec instance sa liberté, il n'obtient pas même la permission de se rendre aux Etats de 1764 (4).

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 78.

(2) *Ibid.* C. 187.

(3) *Ibid.* C. 232.

(4) *Ibid.* C. 233.

Les exilés de la seconde catégorie sont des malfaiteurs ou des femmes de mauvaise vie que l'administration, par mesure de police, éloigne du théâtre de leurs exploits, sans leur assigner de résidence fixe. Quelques exemples nous feront bien comprendre comment elle procède et sur qui portent ses coups. A Quintin vit depuis plusieurs années, en 1735, un certain Samso. Il est devenu l'amant et le commensal d'une veuve appelée Ledoux. Ils habitent ensemble et font continuellement le commerce de contrebande. « Il est très difficile, pour ne pas dire impossible, de leur faire payer leurs impositions, tant ils sont craints dans le pays. » Leur liaison est d'ailleurs un scandale. Samso est exilé de la ville, avec défense d'en approcher de plus de dix lieues (1).

A Fougères paraît, en 1742, un aventurier qui réclame la succession de M. du Boislehoux, dont il prétend être fils. M. du Boislehoux, mort en 1724, était un gentilhomme qui avait toujours vécu retiré dans sa terre du Boislehoux, en Luitré. « Il étoit infiniment ménager; il avoit du goût pour les femmes, et, pour concilier ces deux goûts, c'est ordinairement dans sa basse-cour qu'il choissoit ses maîtresses. » Il ne se maria jamais. Après sa mort, sa succession passa aux enfants du comte de la Belinaye, ses neveux. Notre aventurier était un enfant trouvé, élevé à l'hôpital de Fougères. Il revient après avoir fait plusieurs campagnes dans les troupes du roi. Il prend hardiment le nom de « Charles-François-René du Boislehoux, fils et unique héritier de messire Joseph du Boislehoux, écuyer, et d'Anne Guérin, de la religion prétendue réformée ». Il raconte que le mariage de son père a été célébré en 1702, à Paris, dans une église, pour le rite catholique; en mer, sur une frégate anglaise, pour le

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 2457.

rite protestant. Il produit un acte de ce prétendu mariage, sans pouvoir fournir aucune autre pièce. Il traduit devant les tribunaux les enfants du sieur de la Belinaye. Il ne cesse de les harceler en attendant la décision des tribunaux, il les accable d'injures, menace de brûler leur château. Il parcourt les environs à la tête d'une bande de vagabonds qu'il a groupés autour de lui. Un ordre du roi l'exila à trente lieues de Fougères (1).

A Port-Louis, en 1755, est une fille de mauvaise vie, appelée la Kerguéret. Elle appartient à une famille d'honnêtes ouvriers qu'elle déshonore par son inconduite. Les officiers de la garnison la regardent comme un fléau, parce qu'elle débauche leurs soldats et leur communique de dangereuses maladies. Elle est exilée à vingt lieues de la ville (2).

Quant aux individus exilés à la demande des familles, les uns sont relégués dans leurs terres, les autres sont simplement écartés des lieux où ils ont commis quelque scandale, ou des personnes qui pourraient avoir à souffrir de leur présence. Dans le premier cas se trouve M. de Landal, exilé dans sa terre par précaution en 1764, en sortant d'une maison de santé où il avait été enfermé pour ses accès de folie. Un ordre du roi lui défend de sortir de ses terres avant complète guérison (3). M. de Catuélán est exilé, en 1765, pour avoir manqué de respect envers mademoiselle de Sens (4). En 1750, madame de la Haye-Chambaudière est exilée à sa terre de Château-Thébaud. Cette dame était une veuve qui avait admis chez elle, comme précepteur de ses enfants, un certain Lemar-

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 169.

(2) *Ibid.* C. 179.

(3) *Ibid.* C, 188.

(4) *Ibid.* C. 189.

chand, employé dans les fermes de la province. Elle s'éprit d'une telle affection pour ce jeune homme, qu'elle imagina de lui faire épouser sa fille. Pensant que ses fils n'approuveraient pas ce mariage, elle eut soin de les éloigner. Mais ses parents devinèrent son projet et obtinrent une lettre de cachet, en vertu de laquelle mademoiselle de la Haye fut placée dans un couvent. La mère ne perdit pas courage. Elle tenait à introduire son protégé dans sa famille; elle résolut de l'épouser elle-même. Ce projet extravagant fut déjoué par deux nouveaux ordres du roi, dont l'un reléguait la dame à sa terre de Château-Thébaud; l'autre défendait à Lemarchand d'en approcher à plus de dix lieues. Lemarchand se consola de sa mésaventure en épousant, en 1756, la fille d'un bourgeois de Rennes. Madame de la Chambaudière recouvra alors sa liberté (1).

Dans le second des cas que nous avons indiqués, nous remarquons d'abord M. de Langerie, un des juges de la Cour des Monnaies de Rennes. Quoique marié, « il mène une vie très scandaleuse, et a même chez lui une nommée La Monneraye, très mal famée. » Il est exilé à dix lieues de Rennes, en 1746 (2). A Morlaix, en 1748, tout le monde s'indigne des relations permanentes du sieur de Ruillé et de madame de Saint-Gilles. Le sieur de Ruillé, employé d'abord dans les fermes de la province, a renoncé à sa place. Il laisse sa femme « dans quelque coin de la province », et court à la suite de la dame dont il a fait la conquête. Le mari finit par lui interdire sa porte. Le sieur de Ruillé, dès lors, « n'a plus d'entrée dans la maison, mais il continue de se promener journellement avec la dame, sans qu'on remarque le moindre relâchement dans

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 180.

(4) *Ibid.* C. 42.

leur exactitude aux assignations ordinaires. » Le sieur de Ruillé est exilé à dix lieues de Morlaix (1). On ne peut reprocher aucun scandale de ce genre au sieur Martin, négociant à Vannes. Son tort est de maltraiter sa femme. Un ordre du roi l'exile de Vannes, avec défense d'y reparaître (2). Quant au sieur Phélipon, sénéchal des Régaires de l'èvêque de Nantes, son cas tient un peu de la folie. • Il s'est mis dans la tête d'épouser la demoiselle Bertrand de Cœuvres, contre son gré et celui de toute sa famille. En vain, lorsqu'il en a fait la demande, lui a-t-on représenté qu'il ne devait jamais penser à faire une pareille alliance : il est toujours revenu à la charge ; on a été forcé de lui interdire l'entrée de la maison. Cette interdiction, au lieu de le rebuter, ne l'a rendu que plus furieux. La demoiselle de Cœuvres étant avec la dame sa mère dans leur maison de campagne, le sieur Phélipon s'y est de nouveau présenté plusieurs fois. On lui a dit et fait dire que sa présence n'était point agréable et qu'on le suppliait de ne point s'y présenter davantage ; mais ces avertissements ne l'ont point rebuté. Il a passé des jours et des nuits entières dans un bois, à portée de la maison, dans le dessein de trouver occasion de parler à la demoiselle de Cœuvres. N'ayant pu y parvenir, il imagina, vers la fin de septembre 1753, d'entrer dans la maison de vive force. Un domestique, armé d'un bâton, essaye de s'opposer à son dessein ; mais il en fut puni sur le champ : le sieur Phélipon lui donna un coup d'épée à bras raccourci, qui, heureusement, porta sur une des côtés et fit rompre l'épée. Le sieur Phélipon, croyant avoir tué ce domestique, qui n'a été que blessé légèrement, prit la fuite. » La famille de Cœuvres consent à ne pas poursuivre l'af-

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 232.

(2) *Ibid.* C. 169.

faire, à condition que Phélipon quittera le pays. Mais il ne tient pas ses promesses. Quand la famille revient à Nantes, il recommence ses folies. « Malgré tous les opprobres qu'il essuie, il va trois fois le jour devant la maison où se trouve la demoiselle. » La famille de Cœuvres, désespérant de l'écarter, finit par obtenir un ordre du roi qui l'exile à trente lieues de Nantes (1).

Les emprisonnements par lettres de cachet sont un des abus les plus fréquents et les plus décriés de l'ancien régime. Mais cet abus est moins l'œuvre de l'administration que de la société du XVIII^e siècle. Le respect de la liberté individuelle n'est alors ni dans les mœurs, ni dans les idées. Dès qu'un individu paraît capable de déshonorer sa famille ou de troubler l'ordre public, on n'attend pas qu'il ait commis quelque faute, on trouve plus simple de l'emprisonner par précaution. Les emprisonnements arbitraires se multiplient avec une déplorable facilité. Les couvents sont encombrés de femmes détenues, quelquefois pour plusieurs années, par ordonnance des juges locaux, sur la réquisition de leurs parents, des curés ou des seigneurs. Les unes sont arrêtées à la demande de leurs maris, qui les accusent d'ivrognerie; les autres, sur la requête de leurs parents, qui leur reprochent trop de complaisance pour leurs amants. Le couvent de Montbareil, près de Guingamp, comprend, en 1787, trente-cinq prisonnières de cette espèce. Plusieurs refusent de sortir de prison avant d'avoir obtenu le pardon de leurs parents; ce qui prouve que, si elles étaient coupables de faiblesse, elles avaient conservé de bons sentiments (2).

A la même époque, le couvent de la Trinité, de Vannes, comprend neuf détenues emprisonnées de la même ma-

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 232.

(2) *Ibid.* C. 158.

nière, et dont deux paraissent particulièrement dignes d'intérêt. Perrine Perréale, âgée de trente-quatre ans, femme de Noël Quérec, second maître à bord d'un navire parti pour l'Inde, est sujette à des accès de folie passagère et inoffensive. Elle est adorée de son mari, qui l'a recommandée à la garde de ses parents. Ceux-ci ont trouvé commode de la faire enfermer. Thérèse Boyer, sa compagne, est victime de la haine de sa mère, qui n'a jamais pu la souffrir. La veuve Boyer, aussitôt après la mort de son mari en 1785, la fait enfermer, puis change de nom et de demeure pour se dispenser de payer sa pension. La malheureuse jeune fille reste vingt-neuf mois en prison, sans autres ressources que les aumônes de l'évêque de Vannes. Parmi les sept autres détenues figure la fille d'un marchand de vin de Lorient, à qui ses parents reprochent d'avoir mauvais caractère. Les six autres sont détenues sur la demande de leurs maris, pour des motifs futiles (1).

Les exemples que nous venons de citer montrent avec quelle légèreté les tribunaux sacrifient la liberté individuelle. Ce qu'il y a de plus étrange est que les familles n'ont même pas toujours besoin de leur autorité pour se débarrasser des membres qui les embarrassent. En 1740, les parents de la demoiselle de Kerlesté « présumant que les vapeurs dont elle est atteinte, causées par un penchant trop amoureux, la porteront à quelque chose de honteux. Sa sœur aînée la conduit, sans force ni violence, au couvent des Ursulines de Muzillac, sous prétexte d'un voyage qu'on voulait lui faire faire à Guérande. » Une fois entrée au couvent, la malheureuse est retenue prisonnière. Elle parvient à s'évader. Ses parents s'irritent et réclament contre elle une lettre

(1) Archives d'Ille-et-Vilaine. C. 229.

de cachet (1). En 1772, le sieur de La Marzelle fait arrêter sans façon le sieur de La Houssaie, son oncle, et le relègue chez les frères de la Charité, à Pontorson (2). Le sieur Alexandre, avocat à Guingamp, a un fils adonné à la boisson. Il obtint contre lui une lettre de cachet. Au moment de le faire arrêter, le jeune homme se jette aux pieds de son père, promet de se corriger et obtient sa grâce. Il ne tarde pas à retomber dans ses premiers égarements. Le père n'osant demander une seconde lettre de cachet, le fait enfermer, en 1779, dans la prison de la ville et l'y retient cinq ans de sa seule autorité (3).

Ce sont là des attentats heureusement fort rares et qui ne restent pas impunis. L'administration s'applique à protéger la liberté individuelle. Elle la garantit mieux que les tribunaux. Harcelée de sollicitations, elle n'accorde qu'après une enquête sérieuse les lettres de cachet qu'on lui réclame. Elle résiste aux demandes mal fondées; elle ne frappe que les individus qui, dans les idées du temps, méritaient d'être séparés de la société. La manière dont elle procède est plus rapide, moins bruyante et plus favorable aux particuliers que celle des tribunaux. C'est ce qui explique la préférence dont elle est l'objet et le nombre incroyable de requêtes dont elle est assaillie.

Ces requêtes proviennent de trois sources : le clergé, les seigneurs et les familles. Les évêques et les curés surveillent attentivement la conduite des fidèles. Dès qu'il survient quelque scandale dans une paroisse ils avertissent charitablement les coupables; ils cherchent à les ramener au bien; quelquefois même ils les désignent plus ouvertement en chaire; ils font les plus grands

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 167.

(2) *Ibid.* C. 201.

(3) *Ibid.* C. 158.

efforts pour les éloigner de leur paroisse. En 1730, un jeune gentilhomme, M. de Châteaubriand, scandalise toute sa paroisse par son commerce avec la fille Maurice, sa servante. Le vicaire va lui-même, un crucifix à la main, pour chasser cette fille du château (1). Quand les prêtres ne réussissent pas à éloigner par la persuasion les mauvais sujets et les filles perdues, ils ont recours à l'administration et demandent des lettres de cachet.

En 1738 s'est établi à Ancenis un nommé Guerbe, qui a laissé sa femme à Paris et vit en concubinage avec la fille Le Douazé. Il prétend même l'épouser, en produisant un prétendu extrait mortuaire de sa première femme. « Il est fâcheux pour moi, écrit le recteur Bonnet, de voir dans ma paroisse un semblable désordre et d'entendre tous les jours les reproches qu'on me fait de le souffrir. Je parle à la vérité, je crie même, mais ma voix n'est rien si elle n'est soutenue de l'autorité de l'intendant. » Guerbe reçoit du ministre de la guerre ordre de quitter Ancenis, sinon il en sera chassé (2). En 1741, l'évêque de Léon demande qu'on débarrasse sa ville épiscopale de quatre filles débauchées qui se livrent au libertinage « avec des personnes de tout état, même avec des ecclésiastiques (3) ». En 1763, le gouvernement essaie de déporter aux Antilles les mauvais sujets qui peuplent en France les maisons de force. Le curé de Fouesnant se hâte de solliciter la déportation d'une de ses paroissiennes, « une jeune fille d'environ vingt-six ans, fort jolie, à ce qu'on dit, fort capable de travailler, fille d'une espèce de charron de campagne, demeurant seule dans une petite logette, avec ce mauvais père qui, selon les apparences,

(2) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 163.

(1) *Ibid.* C. 232.

(2) *Ibid.* C. 168.

autorise des fréquentations scandaleuses. « Cette fille mérite, dit le curé, un changement d'air pour le bien de son âme et de sa réputation (1). » En 1768, l'évêque de Vannes signale au ministre les désordres du sieur Michel Desfossez et demande que sa fille soit enfermée dans un couvent, pour la soustraire à l'influence de son père qui la perdrait (2). En 1784, le recteur de Mellé, près de Fougères, demande de la même manière que l'administration intervienne pour mettre fin aux désordres du sieur Hubaudière. Ce dernier est un libertin dissipateur qui, après avoir dévoré son bien, a introduit chez lui, depuis dix-huit mois, une servante dont il a fait sa maîtresse. « Les justes représentations de sa femme, écrit le recteur, mes avertissements particuliers et de beaucoup d'honnêtes gens, n'ont fait que l'irriter et augmenter sa passion. » Il bat sa femme, menace de tuer tous ceux qui lui parlent de ses excès, même sa mère. Le recteur a vainement pressé la servante de se retirer (3). Les recteurs des diverses paroisses de Dinan s'unissent, en 1784, pour demander l'intervention administrative contre la demoiselle Rouault de la Hautière, qui est devenue la fable de la ville par son inconduite et son libertinage (4).

Bien des seigneurs font comme les curés; ils se considèrent comme ayant charge d'âmes; ils s'appliquent à maintenir le bon ordre sur leurs terres et se croient obligés d'appeler la sévérité de l'administration sur les mauvais sujets. Dans la paroisse de Fay, en 1764, est un paysan appelé Gauthier, « qui mène la vie la plus déréglée et la plus licencieuse. Tous les jours il est dans les

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 2475.

(2) *Ibid.* C. 191.

(3) *Ibid.* C. 223.

(4) *Ibid.* C. 224.

cabarets et s'enivre. Souvent on le trouve ivre-mort par terre, sur les rues et les chemins. Il insulte tout le monde, même dans les églises, où il trouble le service divin en parlant haut et jurant. » Quand il suppose que son gendre est absent, il va chez sa fille et la maltraite pour se faire donner de l'argent. M. de la Violaye, seigneur de la paroisse, obtient une lettre de cachet pour le faire enfermer (1). En 1769, le marquis de Poulpiquet, seigneur de la paroisse de Gouézec, demande qu'on débarrasse sa seigneurie du sieur Lebris, « sujet dont on ne peut rien espérer. Il est paresseux, et cette mauvaise qualité qui ordinairement en entraîne bien d'autres, commence à le pousser à des égarements qui pourraient dans la suite devenir considérables (2) ». En 1772, le sieur de Kérolas sollicite l'emprisonnement du nommé Rivalan, dont l'inconduite est notoire et véritablement scandaleuse (3).

C'est des familles que vient la plus grande partie des lettres de cachet. Les familles sont étroitement unies; toutes les branches qui les composent et même tous leurs membres se regardent comme solidaires. Le déshonneur de l'un rejaillit sur tous les autres. Ce sentiment de solidarité amène souvent de beaux traits de désintéressement. Qu'un particulier tombe dans la misère, il n'est pas rare de voir tous ceux qui portent son nom s'associer pour le secourir. M. de La Tremblaye, riche gentilhomme, a plusieurs neveux pauvres dont il est la providence. C'est lui qui supporte tous les frais de leur éducation (4). Le même fait se produit à chaque instant dans toutes les classes de la société. Marc Bosquet, jeune homme pro-

(1) Archives d'Ille-et-Vilaine. C. 190.

(2) *Ibid.* C. 2457.

(3) *Ibid.* C. 200.

(4) *Ibid.* C. 916.

digue et paresseux, a pour parents de riches négociants de Saint-Malo qui, le voyant orphelin, « le prennent *ad turnum* chez eux, pour le retenir, le corriger et lui inspirer, avec l'amour du travail, la conduite d'un honnête homme (1).

Cette étroite solidarité, ce sentiment jaloux de l'honneur commun de la famille a cependant aussi ses inconvénients. Les familles sont impitoyables pour ceux de leurs membres qui peuvent ternir ou compromettre leur réputation. Il n'est pas de manœuvres qu'elles n'emploient pour obtenir des lettres de cachet. « L'expérience m'a fait connoître, écrit en 1758 l'intendant, qu'en Bretagne, plus qu'en aucune autre province, on a recours à toutes sortes de moyens pour surprendre des ordres du roi qui peuvent favoriser l'intérêt de ceux qui les sollicitent (2). » On fait si peu de cas de la liberté individuelle, l'emprisonnement d'un parent dont la conduite laisse à désirer, paraît quelque chose de si simple, qu'il n'est pas rare de voir demander des lettres de cachet par précaution, sans intention bien arrêtée d'en faire usage. C'est ce que font en 1768 le sieur et la dame de Kervalloc à l'égard de leur fils. Ils veulent pouvoir le faire arrêter s'il refuse de se prêter à leurs désirs dans le choix de sa carrière (3). En 1740, les parents du sieur de Prépéan font de même, mais dans d'autres circonstances et dans un autre but. Leur fils s'est attiré un procès scabreux à Carhaix : ils demandent à le faire enfermer, pour arrêter les poursuites et lui épargner la honte d'une condamnation, s'ils voient que l'affaire tourne mal. Le jeune homme ayant

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 198.

(2) *Ibid.* C. 178.

(3) *Ibid.* C. 192.

été acquitté, ils renvoient la lettre de cachet au ministre (1).

Il est deux choses qui exaspèrent particulièrement les familles : c'est l'inconduite des filles de bonne maison ou des veuves de naissance distinguée, et les tentatives de mésalliance. Il se forme de véritables coalitions contre les vieillards libertins qui veulent épouser leurs servantes, contre les veuves trop sensibles qui oublient trop facilement leur premier époux, contre les demoiselles nobles qui se laissent trop souvent séduire ou qui donnent leur cœur à des roturiers. Dans les circonstances ordinaires, les individus les plus méprisables obtiennent encore la pitié de ceux qui les ont fait priver de la liberté. Il arrive même quelquefois qu'au moment de voir arrêter un fils, une épouse coupable, le père, le mari se laissent toucher. En 1754, M. de Kervescontoux obtient une lettre de cachet contre sa femme, à cause de sa passion pour le vin. Au moment où la maréchaussée vient arrêter madame de Kervescontoux, le mari est tellement ému de ses promesses, des larmes de ses enfants, qu'il n'a pas le courage de la laisser emmener (2). En 1763, le sieur Glézen, avocat au Parlement de Bretagne, après avoir obtenu un ordre du roi pour faire déporter son fils à la Désirade, se laisse attendrir par ses pleurs et lui pardonne (3). En 1776, la femme du sieur Morand de Primarec, véritable bandit qui passe sa vie en prison, est prise d'un reste d'affection et demande la liberté de son mari (4). Mais ces accès d'attendrissements ne se produisent dans aucun des cas que nous venons d'indiquer tout à l'heure, parce qu'il y a là

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 167.

(2) *Ibid.* C. 178.

(3) *Ibid.* C. 187.

(4) *Ibid.* C. 209.

des circonstances qui blessent à la fois l'orgueil et les préjugés des familles.

Heureusement pour les coupables, l'administration est moins partiiale, moins sévère que leurs parents. Sans doute elle exige que les lettres de cachet soient prises au sérieux. Quand un mauvais sujet s'échappe de sa prison, même avec la connivence de ceux qui l'ont fait enfermer, elle le fait reprendre par la maréchaussée (1). Elle n'admet pas qu'un prisonnier, enfermé par ordre du roi, recouvre sa liberté sans l'autorisation formelle du souverain (2). Mais précisément parce qu'elle regarde l'emprisonnement comme une peine grave, elle ne l'inflige qu'après un sérieux examen. Elle cherche à en proportionner la durée à la gravité des fautes commises. En 1773, la comtesse de Coislin demande une lettre de cachet contre un de ses anciens domestiques, le nommé Barré, « qui l'a quittée sans la prévenir, et dans un moment où elle avoit absolument besoin de lui, pour entrer au service de M. Foucault. » Barré ne se borne pas à ce mauvais procédé : il lui débauche un autre valet, qu'il emmène avec lui en Bretagne. Sur les instances de madame de Coislin, qui le harcèle à Paris, le ministre se décide à punir Barré, mais il se contente de lui infliger un mois de prison (3). En général, l'administration se débarrasse volontiers des demandes de lettres de cachet. Toutes les fois qu'elle en trouve l'occasion, elle renvoie les solliciteurs à se pouvoir devant les tribunaux (4). Elle n'admet pas que les familles abusent de ses faveurs pour soustraire les coupables à la justice ordinaire (5). Même

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. E. 190.

(2) *Ibid.* C. 213.

(3) *Ibid.* C. 203.

(4) *Ibid.* C. 168.

(5) *Ibid.* C. 172.

quand il s'agit de faire enfermer un fou, elle n'intervient que si le repos du public est intéressé à ce que le roi interpose son autorité (1). Elle ne laisse enfermer que les fous dangereux et repousse les demandes qui ne paraissent pas justifiées (2). Quand les parents sont trop pressés de réclamer l'emprisonnement d'un fils ou d'une fille qui les déshonorent par leur inconduite, le ministre leur rappelle « qu'un père a toujours le droit de renfermer momentanément son enfant dans une prison domestique, avant de demander des ordres du roi contre lui (3) ». Ce n'est qu'après un mûr examen, et pour des fautes véritablement graves, que l'administration cède aux désirs des parents. En 1773, un négociant d'Hennebont, le sieur Hamelin, demande une lettre de cachet pour punir une faiblesse de sa fille. « Il résulte des renseignements que je me suis procurés, écrit l'intendant au ministre, qu'on ne peut reprocher à cette fille que de s'être laissé séduire par un jeune homme qui étoit pensionnaire chez son père et des œuvres duquel elle se trouve enceinte. Au moins ne paroît-il pas qu'avant cette faute, sa conduite ait été reprehensible. La maison de force de Rennes, destinée principalement pour les mendiants et gens sans aveu, ne paroît guère propre à servir de retraite ou de punition pour une fille que le nommé Hamelin lui-même assure avoir été trompée par une promesse de mariage. Cette circonstance seule devroit lui faire trouver grâce aux yeux de son père, ou au moins l'engager à chercher une maison convenable pour y faire retenir sa fille pendant quelque temps par forme de correction. C'est à quoi mon subdélégué a tenté vainement de le déterminer. Dans ces

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 174.

(2) *Ibid.* C. 180.

(3) *Ibid.* C. 192.

circonstances, je ne pense pas qu'il y ait lieu d'avoir égard à la demande du sieur Hamelin. Sa fille est actuellement majeure. Sa détention au dépôt des mendiants suffiroit seule pour la diffamer et la perdre (1). »

L'administration ne résiste pas avec moins de soin aux demandes de lettres de cachet destinées à empêcher des mésalliances ou des mariages surannés. En 1742, les parents du sieur de la Jahottière, à Nantes, demandent à le faire enfermer, pour l'empêcher d'épouser la fille Gillet, sa servante. Le sieur de la Jahottière est un veuf déjà vieux, qui tient à se remarier. Il déclare, à qui veut l'entendre, qu'il ne peut plus se passer de femme, que s'il n'épouse pas la Gillet, il en épousera une autre. Le ministre invite la famille à le faire interdire (2). En 1743, les sieurs de Kergus et de Tronjoly sollicitent une lettre de cachet pour empêcher mademoiselle de Kergus de contracter un mariage déshonorant. Le ministre répond : « S. M. ne se détermine, que par d'importantes considérations, à accorder des ordres de cette espèce. » Il exige avant tout qu'on lui fasse connaître l'avis des parents paternels et maternels (3). En 1759, le gouvernement refuse nettement de faire enfermer la dame Dorieux, pour l'empêcher d'épouser le sieur Courtel, « auquel on ne fait d'autre reproche que d'être le fils d'un boucher (4) ». En 1760, le ministre refuse de même de faire arrêter M. de la Villeneuve-Rellos, pour l'empêcher d'épouser la fille d'un meunier (5). En 1761, Mademoiselle de la Motte du Portail veut épouser un paysan. Ses parents

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 202.

(2) *Ibid.* C. 169.

(3) *Ibid.* C. 168.

(4) *Ibid.* C. 183.

(5) *Ibid.* C. 184.

indignés réclament contre elle une lettre de cachet. Le comte de Saint-Florentin écrit à ce propos à l'intendant : « S. M. a pensé que l'extrême indigence dans laquelle la famille a laissé cette demoiselle, ne lui permettant pas le choix d'un état honnête, excuse en quelque sorte la bassesse de son inclination. Mais si les parents veulent sacrifier, pour lui procurer une vie plus aisée, ce qu'ils consentent de donner pour la faire enfermer, et que ces secours ne lui fassent pas changer de conduite, S. M. écoutera leurs plaintes (1) ». En 1775, la famille du sieur de la Goublaye demande une lettre de cachet pour le faire conduire au château du Taureau, pour l'empêcher d'épouser une fille de basse naissance, devenue sa maîtresse. Le ministre n'accorde qu'une détention d'un mois, pour donner à M. de la Goublaye le temps de la réflexion (2).

En somme, malgré sa bienveillance et son impartialité, l'administration ne peut repousser toutes les demandes. C'est d'autant plus impossible qu'elle partage les sentiments et les préjugés de la société à la tête de laquelle elle est placée. Toute sa supériorité est dans l'expérience que donne la pratique des affaires. Elle accorde donc sans scrupule des lettres de cachet, toutes les fois qu'après une enquête sérieuse, elle les croit nécessaires à l'honneur des familles ou à la sécurité publique. Des prisonniers ainsi constitués, les seuls qui soient à la charge de l'Etat, sont les fous furieux, quand leurs parents sont trop pauvres pour pourvoir à leur entretien (3). Les autres reçoivent une pension de ceux qui ont sollicité leur emprisonnement, à moins qu'ils n'aient des revenus suffisants pour assurer leur sub-

(1) Arch. d'Ile-et-Vilaine. C. 184.

(2) *Ibid.* C. 206.

(3) *Ibid.* C. 181.

sistance. Comme les prisonniers sont arrêtés par la maréchaussée, qui les escorte jusqu'au lieu de leur détention, les frais de capture sont assez considérables. Ils sont à la charge du prisonnier lui-même ou de ceux qui le font enfermer (1). Quand les prisonniers sont des ecclésiastiques, leur pension est tantôt payée par leur évêque, ou leur couvent (2); tantôt prise sur les revenus de leur bénéfice (3).

Comme le prix des pensions varie suivant les différentes maisons de force, c'est aux familles de consulter elles-mêmes l'état de leurs ressources et de s'entendre avec les directeurs des établissements où elles désirent placer les prisonniers. En demandant une lettre de cachet elles doivent désigner le lieu de détention (4). Non seulement elles traitent d'avance du prix de la pension, mais il leur arrive de conclure des marchés à forfait, de verser une somme déterminée pour l'entretien perpétuel d'une fille débauchée (5), d'un fou ou d'un libertin incorrigible (6). Il arrive que les mauvais sujets dont on demande la détention sont sans fortune, leurs parents hors d'état de suffire à leur entretien. En ce cas le ministre refuse la lettre de cachet qu'on lui demande (7). Si la famille, après avoir promis de payer la pension d'un de ses membres, cesse de tenir ses engagements, le prisonnier est rendu à la liberté (8). Quand un prisonnier refuse de payer ses frais

(1) Archives d'Ille-et-Vilaine. C. 212.

(2) *Ibid.* C. 194.

(3) *Ibid.* C. 199.

(4) *Ibid.* C. 171.

(5) *Ibid.* C. 190.

(6) *Ibid.* C. 224.

(7) *Ibid.* C. 178.

(8) *Ibid.* C. 167.

de capture, ses biens sont saisis et le revenu employé au paiement de la maréchaussée (1).

Assez souvent, quand les prisonniers sont non pas des malfaiteurs ou des mauvais sujets, mais des filles débauchées de bonne maison, si leur famille est trop pauvre pour payer leur pension, les dames charitables se cotisent et les retiennent en prison pour les arracher au libertinage. C'est ce qui arrive en 1743 pour mademoiselle Rénouale (2), en 1776 pour mademoiselle de Brailhac (3). Enfin la plupart du temps, ce sont les parents qui se cotisent pour débarrasser la société d'un membre qui les déshonore (4). Chacun d'entre eux s'engage à fournir pour la pension du prisonnier une somme annuelle proportionnée à sa fortune. Mais l'accord ne dure pas toujours, surtout si la famille se compose de plusieurs branches rivales et de condition différente, appartenant les unes à la noblesse, les autres au commerce et à l'industrie. Les gentilshommes cherchent alors à rejeter toute la dépense sur les négociants, qui excusent l'orgueil et la lésinerie de leurs nobles parents (5). Pour éviter ces tiraillements, le ministre finit par exiger qu'un des membres de la famille se charge de tout, réponde de tout, sauf à répartir ensuite le fardeau sur ses parents (6).

Les maisons de force destinées aux hommes sont peu nombreuses en Bretagne. Ce sont le château du Taureau, l'hôpital de Saint-Méen, le dépôt de mendicité de Rennes. A ces trois prisons s'ajoutent au besoin les hôpitaux de

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 79.

(2) *Ibid.* C. 185.

(3) *Ibid.* C. 209.

(4) *Ibid.* C. 197.

(5) *Ibid.* C. 168.

(6) *Ibid.* C. 172.

Lannion, de Lanmeur, les châteaux de Nantes, Brest, Saint-Malo, Belle-Isle, l'hôpital du Sanitat à Nantes. Le couvent des Recollets de l'Île-Verte est spécialement destiné aux ecclésiastiques. Tous les monastères peuvent servir de prison au clergé régulier. Les autres maisons de force reçoivent également des fous, des prisonniers d'État, des prêtres séculiers et des mauvais sujets. Hors de la province, l'administration ou les familles bretonnes envoient des prisonniers au château de Saumur ; chez les frères des Écoles chrétiennes, dits « frères ignorentins » (1) d'Angers ; chez les Cordeliers de Montjean, près de Cholet ; chez les frères de la Charité, à Pontorson ; chez les frères Saint-Yon, à Rouen ; chez les Bons Fils de Saint-Vanant, et même à la prison de Bicêtre.

Le château du Taureau est gardé par une compagnie d'invalides. Il peut contenir quinze prisonniers (2). Le prix de la pension est de 600 l. pour les prisonniers qui reçoivent une bouteille de vin par jour, de 450 l. pour les prisonniers « à bouche sèche ». Leur nourriture est fournie par le cantinier qui doit en outre un lit et le blanchissage à chacun de ses pensionnaires. Le capitaine gouverneur du château prélève un droit de 40 l. sur chaque prisonnier au vin, de 20 l. sur chaque prisonnier à « bouche sèche » (3). Les prisonniers qui peuvent se trouver détenus dans les autres châteaux se font nourrir par un traiteur avec lequel ils traitent de gré à gré (4). Il est rare d'ailleurs qu'on emploie d'autres places que le château du Taureau.

L'hôpital de Saint-Méen, près de Rennes, a été fondé

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 174.

(2) *Ibid.* C. 124.

(3) *Ibid.* C. 161.

(4) *Ibid.* E. 424.

primitivement pour vingt galeux, qui devaient être traités gratuitement. Aux galeux se sont ajoutés ensuite des aliénés, sur la pension desquels les administrateurs ont réalisé des bénéfices qui leur ont permis d'agrandir la maison. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, elle est vaste, commode, bien aérée. C'est alors moins un hôpital qu'une prison qui contient toujours au moins cent vingt pensionnaires, dont soixante détenus par lettre de cachet. La pension est de 300 l. Sur cette somme, l'économe réalise des bénéfices dont profitent les autres hôpitaux de Rennes. Malheureusement ces bénéfices ne se réalisent qu'aux dépens des prisonniers, dont la nourriture laisse quelquefois à désirer (1). Malgré tout cette maison est toujours pleine. A certaines époques, l'encombrement y est tel qu'elle refuse des pensionnaires (2).

Le dépôt de mendicité de Rennes est avant tout destiné à recevoir les mendiants et les vagabonds, qui y sont nourris et entretenus sur les fonds votés tous les deux ans par les États. Leur nombre est quelquefois fort considérable. Le chiffre des individus détenus temporairement dans le dépôt, pendant l'année 1786, est de 6,000. Le dépôt reçoit en outre des pensionnaires moyennant 120 l. par an. A cause du bas prix de la pension, il est recherché des familles pauvres ; mais ce n'est pas un lieu où puissent s'amender les détenus (3). Nous avons vu que le couvent des Récollets de l'Ile-Verte est un lieu de détention réservé aux ecclésiastiques. Entre les religieux et leurs pensionnaires s'élèvent de fréquentes contestations. Les religieux de Saint-François « font un carême depuis la Toussaint jusqu'à Noël, avec quatre jours par semaine

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 217.

(2) *Ibid.* C. 188.

(3) *Ibid.* C. 229.

sans déjeuner, pendant toute l'année, auxquels jeûne et carême et privation de déjeuner ils prétendent assujettir leurs pensionnaires. » Ceux-ci protestent contre les privations qu'on leur impose. Ils n'admettent pas qu'on les astreigne à suivre la règle d'un ordre auquel ils n'appartiennent pas (1). L'hôpital de Lanmeur ne reçoit jamais qu'un petit nombre de prisonniers. C'est fort heureux d'ailleurs, car ils y sont traités avec la plus grande rigueur (2). Pour la moindre faute, on les tient enchaînés dans un cachot, au pain et à l'eau (3).

Parmi les maisons de force situées hors de la province, le château de Saumur est soumis au même régime que le château du Taureau (4). Les maisons les mieux tenues sont celles des frères de la Doctrine chrétienne, à Angers et à Rouen ; celle des Cordeliers de Montjean ; celle des frères de la Charité, à Pontorson. Elles sont spécialement établies pour recevoir les aliénés et les prisonniers de bonne maison. L'établissement dit de Saint-Yon, à Rouen, contient « un très grand nombre de pensionnaires par ordre du roi, et beaucoup qui se sont mis volontairement dans cette maison qui est magnifique, avec un très bel enclos et où il règne un très grand ordre (5). » La maison dite des « des Ignorentins » à Angers est bien tenue, mais moins vaste (6). Les établissements de Montjean et de Pontorson sont encore mieux organisés parce que les frères de la Doctrine chrétienne sont avant tout des instituteurs qui se consacrent à l'instruction de la

(1) Arch. de la Loire-Inf. C. 180.

(2) *Ibid.* C. 188.

(3) *Ibid.* C. 184.

(4) *Ibid.* C. 166.

(5) *Ibid.* C. 184.

(6) *Ibid.* C. 174.

jeunesse. Leurs établissements d'Angers et de Rouen n'ont été fondés que pour recevoir des écoliers. C'est l'occasion et le hasard qui les ont amenés à y annexer une prison. Les établissements de Montjean et de Pontorson, au contraire, sont uniquement des maisons de force et n'ont jamais eu d'autres destination. Celui de Montjean est admirablement outillé pour recevoir des aliénés (1). Le régime auquel sont soumis les autres détenus est moins rigide qu'aux Écoles chrétiennes d'Angers. « Il y a dans cette communauté des jardins et des bois spacieux ; les pensionnaires par ordre du roi en ont l'usage. Ils y ont la société des religieux ; quelquefois même on leur permet de sortir de l'enceinte et d'aller dans la campagne (2) ».

Les religieuses de la Charité, à qui appartient l'établissement de Pontorson, en possèdent huit autres dans le royaume. Le prix de la pension varie suivant les localités. A Pontorson, il est de 500 l. Les prisonniers sont bien nourris ; ils mangent seuls ; ils sont éclairés et blanchis. Le tabac, la poudre, la pommade, les perruques, l'entretien et la fourniture du trousseau ne sont pas compris dans le prix de la pension. Les prisonniers, en payant une pension plus forte, peuvent avoir des appartements particuliers et des domestiques à leur service. Le régime de la prison est d'ailleurs très bien entendu pour le bien-être, la surveillance et l'amélioration morale des détenus (3). Quand les familles ne sont pas en état de payer une forte pension, elles envoient leurs aliénés chez les Bons Fils de Saint-Venant, où la pension n'est que de 150 l., ce qui n'empêche pas les prisonniers d'être bien traités (4). Quant

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 188.

(2) *Ibid.* C. 211.

(3) *Ibid.* C. 161.

(4) *Ibid.* C. 181.

aux mauvais sujets, on les expédie, quand on peut, à Bicêtre, où la pension est de 180 l. (1). Mais la prison de Bicêtre n'est pas toujours abordable. Destinée surtout aux familles de Paris et de l'Île de France, la plupart du temps elle est tellement encombrée, qu'il est impossible d'y recevoir le gibier des provinces (2).

En 1763, le gouvernement imagina d'établir à la Désirade, dans les Antilles, une colonie pénitentiaire destinée aux enfants prodigues, aux fils de famille « tombés dans des dérangements capables d'exposer l'honneur et la tranquillité de leurs parents. » Ils devaient être déportés aux frais de leurs parents, qui furent astreints à leur faire une pension. En arrivant, on leur promettait des terres et des instruments de culture. Dès que cette nouvelle se répandit dans la province, l'administration reçut une quantité incroyable de demandes de la part des familles. Un bon nombre de mauvais sujets furent réunis à Rochefort et expédiés aux Antilles. Le gouvernement fut effrayé soit du nombre des sollicitations, soit des difficultés que présentait l'entreprise. L'embarquement des déportés fut suspendu en 1764 et le projet abandonné l'année suivante (3).

Les maisons de force pour les femmes sont au nombre de onze dans la province. Ce sont l'hôpital Saint-Méen, le dépôt de mendicité et le couvent de la Trinité, à Rennes, l'hôpital du Sanitat et le couvent de Sainte-Marie-Madeleine, à Nantes; l'hôpital de Lanmeur; les couvents de Montbareil, à Guingamp; des Ursulines, à Montfort; de la Charité, à Vannes; des Ursulines, au Faouët; enfin les religieuses de Savenay (4). De ces maisons, il en est quatre

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 146.

(2) *Ibid.* C. 220.

(3) *Ibid.* C. 235.

(4) *Ibid.* C. 158.

qui reçoivent aussi bien des hommes que des femmes, des aliénés que des prisonniers ordinaires : ce sont le dépôt de mendicité, les hôpitaux de Saint-Méen, de Lanmeur, le Sanitat de Nantes. L'administration envoie au besoin des détenues dans tous les couvents de femmes, même chez des religieuses qui se consacrent uniquement à l'instruction de la jeunesse, comme les Calvairiennes de Redon (1). La plupart des couvents de femmes que nous avons indiqués, sont moins des prisons que des maisons de repenties. En principe, elles ne reçoivent que des filles débauchées qui viennent volontairement y faire pénitence et se préparer à une vie plus régulière. Leur fondation première est due à la générosité des fidèles, à la charité des seigneurs, qui leur ont assigné des rentes, en se réservant, pour eux et leur postérité, le droit d'y placer un nombre déterminé de repenties qui y sont gratuitement entretenues (2). En fait, ces couvents sont de véritables maisons de force. Nous avons déjà montré avec quelle facilité les tribunaux y envoient des pensionnaires.

En général, les religieuses n'aiment pas à recevoir des détenues par lettres de cachet, parce qu'elles leur imposent trop de responsabilité. Ces détenues regrettent la perte de leur liberté et saisissent toutes les occasions de la recouvrer. Elles exigent une surveillance plus attentive; en cas d'évasion, il faut lancer la maréchaussée à leurs trousses et les frais sont à la charge du couvent (3). Aussi la pension exigée pour ces sortes de prisonnières est toujours plus élevée que celle des autres détenues. A Montbareil, les religieuses n'exigent que 120 à 150 l. de leurs pensionnaires; elles en réclament 200 ou 250 quand

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 212.

(2) *Ibid.* C. 200.

(3) *Ibid.* C. 202.

il s'agit d'une lettre de cachet (1). Leur régime est d'ailleurs fort intelligent, très bien entendu. Mais il faut ajouter qu'elles ont besoin d'une grande expérience et de beaucoup de fermeté. Elles rencontrent des prisonnières d'un caractère indomptable, qui inventent mille méchancetés, mille artifices, invraisemblables pour les tourmenter (2). Les religieuses, de leur côté, emploient une grande variété d'expédients ingénieux pour se débarrasser des pensionnaires ingouvernables (3).

Il est évident qu'il n'y a pas de comparaison à établir entre le sort des individus détenus par lettre de cachet et celui des malheureux enfermés dans les prisons dont nous avons essayé la description dans une autre étude. Dans les châteaux forts, les détenus jouissent d'une certaine liberté. Dans les maisons de force dirigées par des religieux, ils sont plus étroitement surveillés, mais leur bien-être est plus assuré, à moins toutefois qu'un religieux ne les prenne en aversion. C'est ce qui arrive en 1778 au sieur Vigneaux, détenu au couvent de Bodelia. Le malheureux se trouvait sans cesse en présence d'un moine, qui ne manquait jamais une occasion de lui adresser des propos désagréables. Cette existence finit par lui paraître insupportable. Pour s'y soustraire, il ne vit rien de mieux que de déclarer à ses parents qu'il voulait se faire moine. Il se fit ainsi transférer chez les Augustins de Malestroit (4). Mais ces accidents sont rares. Les prisonniers qui ne se trouvent pas bien traités, ont d'ailleurs toujours la faculté d'adresser leurs plaintes soit à l'intendant, soit au ministre, et ils en usent souvent (5). Les

(1) Archives d'Ille-et-Vilaine. C. 188.

(2) *Ibid.* C. 158.

(3) *Ibid.* C. 183.

(4) *Ibid.* C. 212.

(5) *Ibid.* C. 85.

principaux inconvénients auxquels ils sont exposés sont d'abord la négligence de leur famille; qui, quelquefois, pourvoit très mal à leur entretien (1). C'est aussi l'hostilité de leurs parents qui les trouvent très bien en prison. On craint rien tant que de les laisser remettre en liberté. Il en est qui restent si longtemps dans les maisons de force qu'on ne sait même plus pourquoi ils ont été privés de leur liberté. A Montjean, se trouve, en 1757, un certain Lehoux, de Hennebont, dont la captivité date de 1738. « Il est quelquefois renfermé, disent les Cordeliers, et souvent avec une liberté honnête. Au surplus, c'est un impie qui ne reconnaît pas même de Dieu (2). » En 1737, un gentilhomme de la famille de Montalembert, dont plusieurs membres sont conseillers au Parlement, se plaint d'être depuis seize ans prisonnier au château du Taureau. Il demande la liberté. « Je crois que ma chère mère en sera bien aise, dit-il, n'ayant d'enfant que moi. Je lui donnerai tout le contentement possible, me conformant entièrement à sa volonté. » Mais ses parents restent insensibles à ses promesses. Il est vrai que c'est un mauvais sujet de la pire espèce, coupable de plusieurs escroqueries (3). Parmi les pensionnaires du château du Taureau, se trouve, en 1775, le sieur Tapin de Cuillé; il a déjà dix-huit ans de prison et conjure vainement sa mère de le faire relâcher (4). Le sieur Stapleton, enfermé au Mont Saint-Michel à l'âge de quinze ans, reste vingt-quatre ans prisonnier. Il appartient à une famille d'origine irlandaise dont tous les enfants ont mal tourné. En 1773, il réclame la liberté. Avant de le laisser sortir de prison, le ministre

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 161.

(2) *Ibid.* C. 158.

(3) *Ibid.* C. 166.

(4) *Ibid.* C. 161.

charge l'intendant de consulter ses parents. Mais il ne lui en reste plus, ce qui détermine son élargissement (1). Parmi les détenus de Saint-Méen, en 1776, est un octogénaire, le sieur de Boisdaniel, enfermé à Pontorson, en 1752, à cause de ses excès qui avaient fait de lui la terreur de sa famille et de son canton ; il s'est évadé en 1758 (2). Il a fallu l'arrêter de nouveau. Les raisons qu'il allègue pour expliquer sa détention, sont « qu'il a donné un soufflet à un procureur, qu'il a fait révoquer un ingénieur, qu'on l'accuse d'avoir dit quelques paroles contre M. le duc d'Aiguillon. » Il paraît si peu corrigé, qu'on n'ose lui rendre la liberté (3).

Les femmes sont peut-être mieux traitées que les hommes dans les couvents où l'ordre du roi les emprisonne ; mais elles sont exposées aux mêmes inconvénients. Madame de Trévien, enfermée en 1769, à la demande de son fils, sous prétexte qu'elle s'enivre et dissipe son bien (4), ne recouvre la liberté que seize ans après, à l'âge de quatre-vingts ans (5). Mademoiselle de Torlboudon, enfermée sur la demande de ses frères, pour cause de libertinage, reste vingt ans en prison (6). Mademoiselle Simon, emprisonnée pour le même motif, reste douze ans au couvent de la Trinité de Vannes. La supérieure, touchée de ses pleurs, demande qu'on lui rende la liberté. La famille s'y oppose, sous prétexte qu'elle est sans fortune, que si elle recouvre la liberté, elle retombera dans ses premiers égarements (7). A la longue, beaucoup de ces

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 202.

(2) *Ibid.* C. 176.

(3) *Ibid.* C. 210.

(4) *Ibid.* C. 195.

(5) *Ibid.* C. 212.

(6) *Ibid.* C. 171.

(7) *Ibid.* C. 163.

malheureuses ainsi condamnées à une détention perpétuelle, perdent patience et finissent par s'évader (1). D'autres, se voyant déjà âgées et sans ressources, ne sont même plus en état de profiter de la liberté quand on la leur accorde. Elles retournent comme pensionnaires libres au couvent où elles étaient captives (2). Le même phénomène se présente quelquefois, mais plus rarement, dans les maisons de force destinées aux hommes. Les seuls pensionnaires qui refusent quelquefois d'y recouvrer la liberté sont les fous, quand ils reviennent à la santé. Le ministre, en 1749, veut tirer de Pontorson un aliéné qui y vit depuis trente-quatre ans. Il répond « qu'il se plaît dans cette maison, qu'il n'en veut point sortir et qu'il est abonné pour y rester pendant sa vie, moyennant la somme de 3,000 l. (3) ».

S'il est des prisonniers qui se résignent à leur malheur, il en est d'autres qui restent ingouvernables. M. de Trességuier est un gentilhomme prodigue et débauché. Après avoir dévoré sa fortune, il a épousé la fille d'un riche négociant de Brest, Marion de Penarue. Ce mariage n'était pour lui qu'une affaire de spéculation, un moyen de continuer ses débauches aux dépens de sa femme et de son beau-père. Pendant six ans, il maltraite sa femme, extorque de l'argent à son beau-père à force de menaces. A la fin, l'une se lasse de sa violence et de ses insultes ; l'autre refuse de fournir plus longtemps à ses débauches. M. de Trességuier est enfermé au château du Taureau. Pour narguer son beau-père, qui paie sa pension et fournit à son entretien, il affecte de vendre ou de déchirer ses vêtements (4). Le sieur Lefèvre de la Falluère, enfermé

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 168.

(2) *Ibid.* C. 170 et 181.

(3) *Ibid.* C. 171.

(4) *Ibid.* C. 165.

en 1755, à cause de ses débauches, chez les Frères des Ecoles chrétiennes, à Rouen, « se comporte d'une manière impraticable. Il donne à tous égards, tant par ses écrits que par ses discours, des preuves d'un homme bien dangereux et d'un fort mauvais sujet (1). » Le sieur Morand de Primarec, enfermé provisoirement au Dépôt de mendicité de Rennes, en 1780, « trouble toute la police de cette maison. Il en impose à la garde et au concierge, qui n'osent brusquer un Monsieur, disent-ils, comme les autres détenus. Ses infirmités, la goutte, hernies monstrueuses, etc., ne permettent pas de sévir contre lui. Il n'est à craindre ni pour sa force, ni pour son agilité ; mais sa langue et sa plume troublent tout. Au milieu des détenus, il les séduit, les dirige, les fait révolter sans cesse. Aumônier, chirurgien, tous le craignent (2). » Il y a vingt-sept ans qu'il est prisonnier. Il a été détenu dans toutes les maisons de force de la province. Il a même été deux fois enfermé à Bicêtre. Partout il a été la terreur des gardiens en cherchant à soulever ses compagnons de captivité (3).

Les prisonnières sont quelquefois plus dociles, plus résignées que les détenus. Mais quand elles se révoltent, elles sont beaucoup plus ingouvernables que les hommes. Elles ont des raffinements de méchanceté qui n'appartiennent qu'à elles. En 1753, la demoiselle Andrieux, sœur d'un négociant d'Auray, est enfermée à Rennes au couvent de la Trinité, à cause de son penchant pour le vol. Les religieuses de la Trinité ne peuvent la garder, à cause de sa violence et de ses emportements. Elle est transférée à Guingamp, au couvent de Montbareil. Là, ses emporte-

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 158.

(2) *Ibid.* C. 216.

(3) *Ibid.* C. 158.

ments recommencent. « Ils sont à un tel point, écrit le subdélégué, que, quelque châtiment qu'on ait pu lui faire, il n'est plus possible de trouver personne qui veuille en avoir soin. Sur les premières plaintes portées par ces dames, j'ai vainement essayé de la réduire. Plus on a de considération pour elle, plus elle semble devenir furieuse. Il serait difficile de vous rapporter tous les dégâts qu'elle a faits dans cette communauté. Tous les meubles qu'on lui a donnés pour son service ont été cassés, les oreillers et matelas coupés en petits morceaux, la plume et la laine jetées dans les boues, les portes et fenêtres de sa chambre brisées. Ce n'est encore le tout : jour et nuit elle jette des cris continuels, qui non-seulement empêchent de dormir, mais elle les accompagne encore de discours abominables, peu décents dans une maison religieuse où il y a de jeunes pensionnaires. Elle a entrepris jusques à des valets que l'on a mis pour la surveiller. Indépendamment des jurements continuels et des propos les plus indécents qu'elle profère, sans discontinuation, elle casse et brise tout. Pas une religieuse n'oserait en approcher, et quoi-qu'elle est dans une espèce de prison, il faut toujours un valet de bras pour la garder ; autrement on n'en approcherait pas. Elle crie jour et nuit et ne cesse de vomir des injures atroces contre les religieuses. » Elle est transférée à Paris, à la Salpêtrière (1).

En 1758, les demoiselles Blin, appartenant à l'une des meilleures familles bourgeoises de Rennes, sont enfermées à Montbareil à cause de leur libertinage. Elles deviennent bientôt le fléau du couvent. Ces deux demoiselles, écrit l'évêque de Tréguier, « causent dans la communauté un vacarme épouvantable. Elles sont d'une violence outrée ; elles menacent de mettre le feu dans le

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 177.

couvent, d'attenter à la vie de la prieure et de la maîtresse des pénitentes, et l'auraient fait si l'on n'avait fait entrer des hommes dans le monastère pour les renfermer. » La supérieure écrit de son côté : « Leur désespoir et colère les mettent quelquefois dans des états où plusieurs hommes, nos domestiques, peuvent à peine suffire pour les renfermer. Elles affligent les maîtresses, au point qu'elles me représentent journellement qu'elles ne se sont pas engagées à vivre parmi des galériennes. » L'ainée, la plus intraitable, est conduite à la Salpêtrière, où elle finit par se résigner à son sort et recouvre la liberté en 1766. La cadette reste à Montbareil, et en sort en 1762, après quatre ans de détention (1).

En 1772, la fille du sieur Payot, perruquier à Josselin, est enfermée au couvent de la Charité, de Vannes, à cause de son libertinage. A trente-huit ans, elle n'est pas encore mariée, mais elle a déjà eu neuf enfants. Sa violence est telle, que les religieuses de la Charité ne peuvent la garder. Elle est transférée à Montbareil. Là, elle casse et brise tout ; elle bat les religieuses et même les valets qui viennent leur prêter main-forte. Une nuit, elle enfonce sa porte et s'enfuit en escaladant les murs. Transférée au couvent de la Trinité, à Rennes, elle ne se montre pas plus docile. On finit par l'enfermer à Saint-Méen (2).

En 1771, le sieur Mahé de Launay, négociant à Nantes, fait renfermer sa sœur, la veuve Le Boulc'h, au couvent des Calvairiennes, de Redon, et ses deux filles au couvent des Ursulines, de Muzillac. La dame Le Boulc'h devient bientôt la terreur du couvent. Elle ne cesse d'injurier, de menacer et même de frapper les religieuses. Elle les tient dans des alarmes perpétuelles, parce qu'elle ne parle que

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 182.

(2) *Ibid.* C. 200.

de s'enfuir ou de brûler le couvent. Les religieuses tiennent une maison d'éducation, elles ont des pensionnaires, et n'ont qu'un petit enclos pour leur récréation. Lorsque leur prisonnière y rencontre leurs élèves, elle prend plaisir à leur adresser des propos indécents ou des conseils perfides. Les parents alors retirent leurs enfants, ce qui ruine le couvent. La supérieure essaie un jour de la gagner à force de ménagements. Bientôt la terrible veuve pénètre dans la chapelle, avec un bâton, pendant l'office, pour assommer la supérieure. Désarmée par les religieuses, elle en blesse une en se défendant. En 1778, les Calvairiennes parviennent à s'en débarrasser et la font transférer au couvent de Savenay (1).

En 1783, la fille Bioret est détenue à Nantes, au couvent des Pénitentes. Intraitable à l'égard des religieuses, elle se montre pleine de complaisance pour leurs pensionnaires qu'elle pousse à la révolte, et chez qui elle ranime le regret et le désir de retourner à leurs désordres passés. Elle remarque, un jour, que les religieuses font leur provision de bois, que les charretiers ont laissé la porte ouverte. Elle soulève ses compagnes; toutes s'arment de leur couteau et se précipitent pour s'échapper. On a beaucoup de peine à empêcher leur fuite. La fille Bioret est transférée à Angers (2).

Parmi les prisonnières détenues, en 1787, au couvent de Monthareil, se trouve Catherine Sevenou, veuve Douchin. Elle a été enfermée à cause des accès de violence auxquels elle est sujette dans ses moments d'ivresse. Au couvent, elle refuse d'approcher des Sacrements. Elle est d'une malpropreté sans égale, d'une malice diabolique, tracassant continuellement les religieuses et ses compagnes,

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 212.

(2) *Ibid.* C. 222.

et leur disant des horreurs. Elle infecte et empoisonne ses compagnes (1) ». En 1789, une dame Chanteloup, enfermée chez les Ursulines de Lamballe, devient la peste des malheureuses religieuses. Comme les Calvairiennes de Redon, elles tiennent un pensionnat de jeunes filles. Leur prisonnière bat et insulte les pensionnaires, qui finissent toutes par déserteur la maison (2).

Les détenus cherchent à s'évader des maisons de force, autant que ceux qui se trouvent enfermés dans les prisons ordinaires. Les évasions se multiplient, en 1768, chez les Frères des Ecoles chrétiennes, à Rouen, par la connivence du frère Mémin, qui finit par s'enfuir lui-même en jetant le froc aux orties (3). La même année, un jeune homme de Vitré, appelé Mellet du Louvre, est enfermé à Saint-Méen. Six jeunes gens de ses amis se concertent avec lui pour escalader les murs du jardin et l'enlever. Mellet s'échappe le jour où devait s'exécuter le complot et prévient l'irruption de ses trop complaisants amis. L'administrateur de la maison fait de vains efforts pour le ressaisir. Dans la même prison, se trouve, en 1767, Louis Aufray, de Lamballe. C'est un mauvais garnement, qui s'est engagé quatre fois. Racheté trois fois par ses parents, il leur a volé, à différentes reprises, jusqu'à 6,000 livres, après quoi il s'est mis à voler leurs voisins. Enfermé à Saint-Méen, il soulève les détenus. Aidé de quatre compagnons, il bat les gardiens, force les portes et prend la fuite. Ramené par la maréchaussée, il s'échappe de nouveau, en 1772, en escaladant les murs (4). En 1770, le directeur de Saint-Méen est changé. En attendant l'arrivée

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine, C. 158.

(2) *Ibid.* C. 216.

(3) *Ibid.* C. 190.

(4) *Ibid.* C. 191.

de son successeur, une grande fermentation règne parmi les détenus. L'intendant est forcé d'y établir un poste de maréchaussée pour les contenir (1). En 1784, deux prisonniers, logés dans la même chambre, percent le mur de leur cheminée et s'échappent en escaladant le mur du jardin (2). Les femmes sont presque aussi ingénieuses que les hommes, quand il s'agit de recouvrer leur liberté. En 1747, la dame Torrent, femme d'un avocat de Paris, escalade les murs du couvent de la Charité, de Vannes, où elle est enfermée (3). En 1766, Jacqueline Avron s'échappe du couvent de la Madeleine, de Nantes. Cette fille, âgée de quarante ans, a d'ailleurs la spécialité des évasions. A cause de sa mauvaise conduite, ses parents ont traité à forfait et payé une somme fixe pour l'entretenir en prison jusqu'à la fin de ses jours. Il est impossible de la garder dans aucun couvent; elle trouve toujours le secret de s'échapper (4).

Nous avons montré comment et dans quelles circonstances le gouvernement délivrait des lettres de cachet, comment étaient traités les prisonniers et comment ils se comportaient dans les maisons de force. Nous voudrions maintenant examiner successivement les différentes catégories de détenus, afin de faire connaître les irréguliers des hautes classes de la société, de même que, dans notre étude sur les prisons, nous avons fait connaître les irréguliers des classes inférieures. Nous parlerons d'abord du clergé.

Il est un fait qui honore le clergé breton au XVIII^e siècle : c'est de toutes les classes de la société celle qui fournit le

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 195.

(3) *Ibid.* C. 222.

(4) *Ibid.* C. 168.

5) *Ibid.* C. 190.

moins de détenus. Le clergé régulier en fournit incomparablement moins que le clergé séculier; les couvents de femmes en fournissent encore moins que les couvents d'hommes. C'est à peine si, de 1715 à 1789, nous avons trouvé soixante prêtres séculiers, religieux ou religieuses, arrêtés par lettre de cachet.

Parmi les causes qui contribuent à maintenir dans les devoirs de leur profession les membres du clergé régulier, il faut compter la sévère discipline à laquelle ils sont soumis dans leurs monastères, les punitions corporelles auxquelles ils sont exposés en cas de mutinerie (1). S'ils jettent le froc aux orties, il leur est très difficile de se cacher. Ils trouvent partout des couvents de leur ordre, des religieux qui peuvent les reconnaître et les signaler à leurs supérieurs. C'est ainsi qu'on arrête, en 1766, à Saint-Pol-de-Léon, un moine espagnol fugitif, le P. Ortega (2). Un moine qui déserte son ordre est considéré comme apostat, arrêté par la maréchaussée, livré à ses supérieurs, qui peuvent lui infliger la prison et des peines afflictives (3). Aussi la désertion des couvents est rare chez les moines, plus rare encore chez les religieuses.

Nous ne trouvons que trois religieuses emprisonnées par lettre de cachet; encore est-ce aux approches de la Révolution. Une seule est fugitive : c'est la sœur Dumoulin. Elle se trouvait au couvent de la Régripière, quand elle s'échappa en 1777, en escaladant les murs du couvent. Elle se retire à Rennes, abandonne le costume de son ordre et vit cinq ans dans une excessive liberté. En 1782, elle est enfermée pour deux ans au couvent des Pénit-

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 169.

(2) *Ibid.* C. 230.

(3) *Ibid.* C. 190.

tentes d'Angers (1). La sœur Garel, sœur converse de l'ordre du Calvaire, au couvent de Redon, est coupable de libertinage. En 1787, elle est enfermée pour deux ans à Saint-Méen (2). La sœur Potier est une franciscaine du couvent de Savenay. Elle prend la vie du cloître en aversion et devient la terreur de ses compagnes. Elle les accuse de lui refuser du bois pour se chauffer. Elle brûle les meubles de sa chambre et menace de mettre le feu au couvent. Le chapitre se réunit pour la juger et décide qu'elle sera enfermée dans le monastère. « Mais ni les grilles, ni les verroux, ni la hauteur des murs, rien ne l'empêcha d'aller trouver nuitamment M. Magouët, sénéchal de Savenay. M. Magouët, dit la supérieure, eut pitié de sa misère; il voulut éviter le scandale et éviter à notre chère sœur la punition qu'il croyait due à une action aussi criminelle. C'est pour cela qu'il prit le parti de se sacrifier même, en la faisant repasser dans sa cellule par dessus nos murs et dans la même nuit. » La sœur Potier est enfermée, en 1784, au couvent de la Providence, de Saurmur (3).

Les moines qui désertent leur ordre sont un peu plus nombreux que les religieuses fugitives. Nous n'en signalerons que trois, parce que ce sont ceux dont les aventures offrent le plus d'intérêt. Dom Penhoat est un bénédictin de l'abbaye de Redon. Il a une spécialité, celle des évasions. Il s'échappe de son couvent pour aller surveiller l'administration de ses terres et intenter des procès à ses voisins. En 1723, il vient d'opérer sa troisième ou quatrième évasion, quand un ordre du roi lui prescrit de retourner à son abbaye et de reprendre l'habit de son

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 218.

(2) *Ibid.* C. 229.

(3) *Ibid.* C. 230.

ordre, en lui accordant un délai de six mois pour régler ses affaires (1).

En 1762, est établi à Nantes, sous le nom de Desjardins, le capucin Alexis, de Soissons, qui depuis neuf ans a abandonné son couvent. Pour vivre, il pratique la médecine et traite avec succès plusieurs maladies, particulièrement les cancers et les maladies secrètes. Sa conduite est d'ailleurs irréprochable et sa fortune au-dessous du médiocre. Il est à la fin découvert par ses confrères, qui réclament son extradition. Cette nouvelle le plonge dans la consternation. « Le pauvre homme me fait pitié, écrit le subdélégué Durocher, et je souhaiterais qu'on pût recommander aux capucins d'user de modération dans leurs corrections qu'il paraît fort appréhender. » Le malheureux fugitif est arrêté et transféré au couvent d'Angers avec ses drogues. Le comte de Saint-Florentin prescrit cependant aux capucins de le traiter avec douceur et charité et de le présenter à l'évêque d'Angers toutes les fois qu'il le désirera. « Les cavaliers de maréchaussée m'ont assuré, dit Durocher, qu'il a été reçu au mieux, et qu'à la prison près, qu'il ne saurait éviter jusqu'à ce que son apostasie soit expiée et qu'il soit réconcilié avec les constitutions de l'ordre, il y sera traité avec toute la douceur possible (2) ».

Parmi les capucins de Quimperlé, figure, sous le nom de Père Joseph-Marie, un fils de Louvard de Pontigny, subdélégué de Guéméné. Il a un frère plus âgé que lui, qui, en 1771, a fait à Rennes beaucoup de dettes, commis beaucoup de folies, à la suite desquelles leur père a été obligé de demander une lettre de cachet pour le faire enfer-

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 2456.

(2) *Ibid.* C. 169.

mer (2). Depuis, le frère aîné est revenu à la raison et réussit comme avocat au Parlement. Le Père Joseph-Marie, en 1774, à l'âge de trente ans, se dégoûte de la vie monacale, prend la fuite et se réfugie en Angleterre, où il vit en pratiquant le commerce de contrebande. Au bout d'un an, il se lasse de ce métier ; il est pris de scrupules religieux et retourne à son couvent de Quimperlé. Il est fustigé sérieusement et mis en prison, au pain et à l'eau. Après douze jours de prison, il s'échappe, arrive un soir avec un commencement d'ivresse à Port-Louis, chez M. de Bruillac, ami de sa famille, lui raconte ses aventures, refuse de rester chez lui et se remet à courir la campagne. Après une seconde odyssee d'un an, il retourne encore à son couvent. Le gardien, ami de son père, le reçoit avec beaucoup de bienveillance et promet de lui épargner toute punition ; néanmoins, au bout de quelques jours, le fugitif est repris par l'esprit d'aventure. Le 2 février 1776, il s'échappe pendant que les autres moines sont à vêpres et va tout droit chez madame de Luranré. « J'envoyai sur le champ un de nos religieux, qui le trouve à la porte du château, écrit le gardien. Il étoit accompagné de deux hommes que cette dame avoit chargés de le ramener chez nous. Notre religieux lui parle avec bonté et lui dit que je ne l'avois pas chargé de le ramener par force, mais seulement de lui représenter le tort qu'il se faisoit et le chagrin qu'il me procuroit. Il fit semblant d'être touché, et il dit aux deux hommes qui l'accompagnoient qu'ils pouvoient s'en retourner, qu'il reviendrait de lui-même avec le religieux. En effet, ce religieux et lui firent route ensemble jusqu'aux Cinq-Chemins. Mais rendu là, il prétexta quelque affaire pour entrer dans l'auberge. Il y entra ; il demande un coup d'eau-de-vie, qu'on lui

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 196.

donne. Y ayant rencontré un soldat du régiment de Condé qui savoit le latin, ils causèrent ensemble ; ils burent quelques coups d'eau-de-vie ensemble, et le religieux qui l'accompagnoit n'étant que frère, crut également que les autres qu'il pouvoit s'engager avec ce soldat. Le frère, à qui j'avois recommandé beaucoup de douceur, ne voulut user d'aucune violence, sans quoi tous les gens présents l'auroient aidé d'autant plus volontiers qu'ils étoient indignés des propos du pauvre Joseph-Marie, dont l'eau-de-vie avoit troublé la raison. Enfin, après des instances multipliées de retourner au couvent, le pauvre frère, intimidé par ses menaces, se détermina à revenir seul et nous arriva environ minuit. »

Quant au moine, il se rend chez un des métayers de son père et force ce paysan de lui remettre 12 l. avec des vêtements, en échange de son costume de capucin. Il refuse de retourner au couvent. Son père est forcé de demander contre lui une lettre de cachet (1).

En somme, les moines enfermés pour apostasie sont rares. Ce qui est plus rare encore, ce sont les moines arrêtés ou punis pour s'être indûment mêlés de politique. C'est ce qui arrive cependant, en 1770, à deux bénédictins de l'abbaye de Langonnet, dom Veller et dom Martin. Le 10 décembre, Onfroy, brigadier de la maréchaussée, en résidence au Faouët, se trouvait en tournée de service avec un de ses cavaliers. Il s'arrête en passant à l'abbaye de Langonnet, où le prieur les invite à dîner. Pendant le repas, dom Veller et dom Martin lient conversation avec eux et leur demandent divers détails sur leurs services passés. « Après nous avoir fait quelques questions sur les différentes affaires dans lesquelles nous aurions pu nous trouver, écrit le brigadier, ils tinrent les propos

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine, C. 208.

les plus malsonnants, les plus déplacés et les plus hasardeux, tant contre S. M. que contre ses ministres et généraux d'armée. Tous furent traités avec les traits les plus envenimés, et, malgré les remontrances que je leur fis, ainsi que M. le prieur et ses autres religieux, ils poussèrent leurs mauvais propos jusqu'à dire que, si l'on vouloit savoir et connoître le malheur de l'Etat, on n'avoit qu'à se transporter dans le cabinet du roi, et qu'on y trouveroit bien clairement sa source. Ces deux religieux, qui ont cabalé contre le roi et l'Etat, ont dit encore, en pleine table de leur communauté, en parlant du roi : Voilà un Néron, un Caligula ! Que les ministres étoient, ainsi que tous les généraux, de f.... voleurs, et que dans tous les Etats il n'y avoit que de f.... voleurs. • Les deux moines, pour punition de leurs propos indiscrets, sont transférés dans d'autres abbayes (1).

Les causes les plus ordinaires des lettres de cachet lancées contre les moines, sont l'insubordination et l'ivrognerie. C'est un cordelier, le P. Morocq, docteur en théologie, qui nommé « custode ou supérieur majeur visiteur des neuf couvents composant la custodie des religieux cordeliers de Bretagne », entreprend d'y réformer une foule d'abus plus ou moins sérieux. Son zèle intempérant soulève contre lui les autres moines ses confrères. Déposé par le Définitoire ou assemblée générale des dignitaires de la province, il proteste énergiquement contre la sentence dont il est l'objet et répand dans tous les couvents de son ordre des libelles diffamatoires contre les auteurs de sa disgrâce. Une lettre de cachet l'exile au couvent de Guingamp, en 1741 (2). Même punition est infligée, en 1752, au cordelier Joseph Legris, pour désobéissance à ses

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 198.

(2) *Ibid.* C. 171.

supérieurs. Au couvent de Guingamp, il ne se conduit pas mieux : il refuse de communiquer avec ses confrères et d'assister aux offices (1). Le bénédictin dom Veller, dont nous parlions tout à l'heure, se distingue entre tous par sa violence et son insubordination. Il a été successivement clerc tonsuré, soldat, écrivain de marine, employé dans les fermes de la province, employé dans l'administration du contrôle. Après avoir dissipé son bien, il se fait moine en 1765, à l'âge de vingt-huit ans. Il se conduit si bien pendant son noviciat, qu'après un an d'épreuve, il est admis à prononcer ses vœux. « A peine eut-il consommé son sacrifice, qu'il leva l'étendard de l'indépendance et de la révolte. L'abbé de Prierres écrivit au prieur de l'abbaye de Langonnet, dont frère Veller étoit profès, de venir chercher ce jeune religieux, et en le lui remettant, il ne put s'empêcher de lui dire, les larmes aux yeux : Je suis bien touché de vous faire un aussi mauvais présent ; il nous a tous trompés. Frère Veller fut à peine arrivé à Langonnet, qu'il prétendit être le maître. Le prieur voulut essayer la voie de douceur ; il le fit même prieur conventuel ; mais il eut le chagrin de voir que l'honnêteté ne réussissait pas avec un caractère aussi dur que celui de dom Veller. Ses remontrances et ses corrections ne réussirent pas davantage et ne purent faire rentrer ce religieux dans les devoirs de son état. En 1767, on l'envoya faire ses études à l'abbaye de Bégard. Il sentit combien il lui étoit important de parvenir à la prêtrise ; il sut contenir son caractère fougueux et fut ordonné prêtre à la Trinité de 1769. A peine parvenu à ses fins, il reprit son ton d'arrogance et de fureur ; il demanda plusieurs fois au visiteur son retour à Langonnet. Ne l'obtenant pas facilement, la fureur s'empara de lui, et, dans un de ses accès, il sauta à la gorge du visiteur, le

(1) Archives d'Ille-et-Vilaine. C. 158.

24 août 1769, et l'eût infailliblement étranglé, si les domestiques, accourant aux cris du visiteur, ne le lui eussent arraché des mains. Après cette scène, le visiteur lui donna des ordres pour Langonnet. Mais à peine y fut-il rendu que, méconnoissant tout supérieur, il se regarda comme indépendant : plus d'office, plus d'acte de religion, plus de demande de permission pour sortir de la maison. » Il désobéit au prieur, maltraite le visiteur. Transféré à l'abbaye de Villeneuve par lettre de cachet, en 1771, puis à celle de Bégard, il est impossible de l'y garder. « Ses révoltes continuelles, son inconduite, le mauvais exemple toujours plus dangereux dans une maison de novices », le font transférer à l'abbaye de Lanvaux. Il y montre un esprit de complète indiscipline ; il s'absente des semaines entières sans permission. « Sous prétexte qu'il est sous un ordre du roi, il refuse d'assister aux offices et ne dit pas de messe. Il se prétend indépendant des supérieurs, les invective grossièrement, les menace même de les assassiner. » Il est enfermé à la fin chez les frères des Ecoles chrétiennes d'Angers (1).

Le carme Pierre Langlé, en religion frère Paul de Sainte-Marie Rose, est aussi violent, aussi ingouvernable que dom Veller. Il est de plus débauché. En 1771, à l'âge de cinquante-quatre ans, il exerce les fonctions de sous-diacre de la communauté de Bondon-lez-Vannes. « Il n'a cessé, depuis trente-cinq ans, écrit le provincial Joseph Mainguy, d'être la croix de ses supérieurs, le fardeau de ses confrères et le scandale du public. Dissolu et dépravé dans ses mœurs, au point de ne pas approcher des Sacrements, même à Pâques ; il a été plusieurs fois sentencié et même emprisonné, notamment à Loudun, en 1754, pour avoir frappé avec violence son supérieur. Renfermé

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 212.

dans une chambre haute du dortoir, il força le lieu de sa détention et ensuite intenta un procès criminel à son confrère. » Depuis, il reste violent, incapable d'obéir à ses supérieurs contre lesquels il porte des accusations calomnieuses. Il est enfermé chez les frères des Ecoles chrétiennes d'Angers (1).

Le frère Camille Gallot, de la congrégation des génovéfains, est encore plus indiscipliné que le frère Langlé. « C'est un de ces religieux mécontents de leur sort, écrit en 1778 l'intendant, qui ne remplissent ni les règles particulières qu'ils se sont imposées, ni celles de la société qu'ils ont quitté. Frère Gallot, à l'abbaye de Gënëstou, scandalise par ses mauvaises mœurs ses confrères et tous ceux qui fréquentent cette maison, et si quelqu'un veut lui faire des représentations sur ses dérèglements, il le menace et le maltraite. Ses excès dans ce dernier genre ont été si loin, il y a quelques mois, que le prieur a été obligé de le faire garder pendant plusieurs jours dans sa chambre par deux cavaliers de maréchaussée, pour éviter qu'il tuât une personne qui, disoit-il, ne devoit périr que de sa main. A peine la garde eut-elle été levée, qu'il est venu à Nantes renchérir, comme auparavant, sur le libertinage des grandes villes, et plus d'une fois ses scènes scandaleuses l'ont fait mander par le procureur du roi. » Le ministre envoie une lettre de cachet pour le faire enfermer à Montjean. Le frère Gallot prend la fuite, emmène deux chevaux de l'abbaye qu'il vend en chemin, et disparaît sans qu'on puisse retrouver ses traces (2).

L'ivrognerie, sans être bien fréquente dans les congrégations religieuses, est l'une des causes les plus ordinaires des lettres de cachet portées contre les moines. En 1786,

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 197.

(2) *Ibid.* C. 213.

un bénédictin, dom Aubry, est enfermé au Mont Saint-Michel, parce que depuis six mois il vit à Nantes dans une ivresse presque continuelle (1). En 1787, un dominicain, le P. Locréneur, est enfermé à Saint-Méen. « Ce n'est qu'après avoir épuisé toutes les voies de la douceur et de la correction fraternelle que les Dominicains se sont pourvus et adressés au roi, écrit l'intendant. J'ai connaissance des scènes les plus dégoûtantes que son ivrognerie a occasionnées. On l'a vu, en pleine rue, un jour de marché, sortant d'un cabaret dans lequel il s'étoit enivré avec la plus vile populace, insulter un grand nombre de femmes avec une insolence que ne se permettroit pas le libertin le plus décidé (2) ».

Les lettres de cachet destinées à punir les membres du clergé séculier, sont un peu plus nombreuses que celles qui s'adressent au clergé régulier. Elles sont encore bien rares cependant. Si l'on songe que l'Eglise attirait alors et employait beaucoup plus de sujets que de nos jours, que la discipline du clergé séculier était moins rigide que celle des couvents, on ne peut concevoir qu'une haute idée des vertus et du caractère du clergé breton au XVIII^e siècle. Cette idée est encore plus favorable, quand on examine les raisons qui ont provoqué les lettres de cachet.

Nous ne trouvons qu'un ecclésiastique enfermé pour délits politiques, l'abbé Lissilloux. Ce n'est pas un prêtre, mais simplement un clerc qui a reçu les ordres mineurs. « Précepteur, secrétaire, grammairien, théologien, littérateur, etc., il est un peu de tout cela, » écrit l'intendant. Surtout il est doué d'une faconde inépuisable. Enfermé à Saint-Méen en 1770, pour s'être compromis dans les démêlés de l'administration avec les Etats et le Parlement,

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 231.

(2) *Ibid.* C. 228.

il recouvre la liberté en 1784, avec une pension viagère de 600 l. pour le consoler de ses malheurs (1).

Nous ne remarquons que trois ecclésiastiques qui jettent le froc aux orties et abandonnent leur ministère. Le premier est un diacre du diocèse de Saint-Malo, qui séduit, en 1768, mademoiselle Espert du Vignal. Ils forment le projet d'aller vivre ensemble en Angleterre ; la demoiselle vend ses biens et en réalise le produit. Ses parents déjouent ses calculs en la faisant enfermer dans un couvent. Quant au jeune diacre, il évite la prison en se hâtant de prendre la fuite (2).

Le second est Joseph Even, sous-diacre du diocèse de Saint-Malo. Au lieu de poursuivre ses études théologiques, il se lance dans le commerce et l'industrie des toiles aux environs de Ploërmel, groupe autour de lui plusieurs associés et fonde une maison florissante. Sa prospérité excite la jalousie des autres négociants, qui lui intentent des procès, et des ecclésiastiques, qui trouvent ses spéculations peu canoniques. Il gagne ses procès et raille ses anciens confrères. Ses ennemis se coalisent et obtiennent contre lui une lettre de cachet en 1769. Mais ses associés interviennent, réclament la liberté d'un compagnon intelligent qui développe leur fortune. Après six mois de détention, Even est remis en liberté, avec invitation d'être plus prudent à l'avenir (3).

L'administration se montra moins indulgente, en 1788, à l'égard de l'abbé Daulny, ecclésiastique du diocèse de Quimper ; mais il avait reçu tous les ordres de la prêtrise. Après avoir passé plusieurs années dans toute espèce de désordres, il finit par s'engager dans le corps des canon-

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 223.

(2) *Ibid.* C. 193.

(3) *Ibid.* C. 193.

niers matelots. Il fut reconnu à Brest, arrêté et enfermé à Saint-Méen (1).

Les ecclésiastiques sont quelquefois enfermés pour des fautes bien légères. L'abbé Le Milin, du diocèse de Quimper, est un homme d'une conduite irréprochable. Son seul défaut est d'aimer le vin, sans que ce goût exagéré l'ait jamais porté à aucun acte scandaleux. En 1782, quelques-uns de ses confrères le dénoncent à son évêque, qui demande contre lui une lettre de cachet. Le Milin, averti de cette démarche, adresse des reproches aux dénonciateurs, qui organisent contre lui une véritable cabale. Ils vont trouver les parents du sieur Le Milin, leur exposent qu'il dévore son bien au lieu d'augmenter sa fortune. Ils persuadent à ces bonnes gens qu'ils lui procureront un important bénéfice, qui lui permettra de réaliser de sérieuses économies et de laisser une grosse succession à ses héritiers. Enfin, ils les endoctrinent si bien, que les parents appuient la demande de l'évêque et adressent de leur côté une requête analogue au ministre (2). Le malheureux abbé prend la fuite, essaie de se réfugier en Espagne, et finit par se cacher chez son père, jusqu'au moment où une nouvelle enquête sur sa conduite fait révoquer la lettre de cachet qui ordonnait de l'arrêter et de le conduire à Saint-Méen (3).

L'abbé Bourcière est moins heureux que l'abbé Le Milin. C'est un honorable ecclésiastique du diocèse de Saint-Brieuc. Son seul tort est d'avoir un jeune frère qui, se trouvant à Rennes en 1774, comme clerc chez un procureur, a pris part à une rixe où il a tué son adversaire d'un coup de couteau. Le jeune homme a reçu une lettre

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 230.

(2) *Ibid.* C. 217.

(3) *Ibid.* C. 227.

de rémission. Mais l'abbé Bourcière trouve à Saint-Brieuc des gens qui lui reprochent la faute de son frère. Pour échapper à ce reproche, il passe dans le diocèse de Tréguier, puis entreprend de se retirer aux colonies. Arrivé à Rochefort, il est arrêté, faute de passeport, détenu au dépôt de mendicité, puis enfermé à Saint-Méen, où il reste quatre ans prisonnier. Il recouvre la liberté en 1786 (1).

Les motifs les plus ordinaires des punitions infligées aux prêtres séculiers sont : la violence, les mauvaises mœurs, l'ivrognerie. Il arrive quelquefois qu'aussitôt établis dans une cure, les prêtres de campagne se considèrent comme de petits souverains à qui personne ne doit résister. Ils maltraitent, rançonnent les roturiers, insultent les gentilshommes. « On me marque, écrit en 1763 le comte de Saint-Florentin, que le sieur de Laure, prieur de Brignac, évêché de Saint-Malo, et religieux de Sainte-Genève, est d'un emportement sans exemple et d'une avarice sordide; qu'il refuse les sacrements aux malades qui ne veulent point tester en faveur de l'église, qu'il assomme de coups les paysans de cette paroisse et les poursuit chez eux, le pistolet à la main; qu'il menace de casser la tête à ceux qui viennent le demander la nuit, disant que ce sont des voleurs qui veulent l'assassiner chez lui; qu'il a refusé d'enterrer un collecteur, parce qu'il avait servi de témoin contre lui, et qu'il a fait manger son corps par les chiens; que le nommé Nogues, habitant de sa paroisse, s'étant présenté pour communier, il le traîna dans l'église par les cheveux et le mit tout en sang. » L'enquête faite en 1763 par l'intendant confirme tous les faits signalés par le mi-

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 218.

nistre, qui envoie une lettre de cachet pour débarrasser la paroisse de ce prêtre turbulent (1).

L'abbé Goron, curé de Lanrelas en 1773, est tout aussi terrible que l'abbé Delaure. « Le sieur Goron, écrit le subdélégué de Montauban, est indigne de la place qu'il occupe et il seroit difficile de trouver un plus méchant homme. Violent, dur, brutal, inhumain, ennemi du repos, de la tranquillité et de l'aisance de ses paroissiens, incapable de remords, entaché de l'avarice la plus sordide, scandaleux à l'excès, voilà en peu de mots les qualifications qui lui appartiennent. Dieu l'a donné, dans sa colère, aux habitants de Lanrelas; il en est le pasteur, le fléau et le tyran tout ensemble. Tous font des vœux pour être délivrés de ce mauvais sujet qui les opprime. » Il est enfermé à Rouen chez les frères de la Doctrine chrétienne (2). A la même époque, l'abbé Giffard, domicilié à Messac, est enfermé à Saint-Méen à cause de ses emportements incorrigibles. Dans un accès de colère il a jeté un chandelier à la tête d'un individu qui en a été grièvement blessé (3).

Chez l'abbé Le Goaz, curé de Pencran, à la violence naturelle du caractère se joint l'ivrognerie. « Les excès multipliés auxquels s'est porté cet ecclésiastique sont si notoires, écrit en 1776 le subdélégué de Landerneau, que toute la ville et les campagnes circonvoisines n'ont que trop longtemps gémi de la conduite scandaleuse et dépravée qu'il a tenu et qu'il tient malheureusement, au grand préjudice de la religion et de la sainteté de son état; son caractère bouillant et impétueux, joint à sa passion pour le vin, le rendent furieux et très dangereux au public. Il

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 187.

(2) *Ibid.* C. 203.

(3) *Ibid.* C. 201.

a donné, ces jours derniers, des scènes très scandaleuses dans cette ville, et dans une il a manqué de tuer le charretier qu'il avoit prié de charroyer une barrique de vin, et après avoir écarté, dans sa fureur, huissier et peuple avec son bâton, il prit le fouet du charretier et se mit à conduire lui-même la charrette et traversa ainsi la ville (1) ».

Il ne faut pas croire que l'opinion publique au XVIII^e siècle soit indulgente pour les fautes du clergé. Tous les actes des ecclésiastiques sont surveillés par les fidèles, toutes leurs faiblesses signalées à leur supérieur. Si leur conduite est coupable ou seulement suspecte, ils reçoivent d'abord de l'évêque une admonestation charitable (2), après laquelle, suivant la gravité du délit, ils sont traduits devant l'official ou envoyés dans un séminaire, pour y reprendre l'esprit de leur ministère (3). Enfin dans les cas graves, l'évêque ou les fidèles réclament contre eux une lettre de cachet. C'est ce qui arrive en 1757 pour l'abbé de Kersauz, recteur de Ploaré et Douarnenez. « Il paroît certain, écrit l'intendant, que le sieur de Kersauz entretient depuis cinq ans un commerce très scandaleux avec la demoiselle Lamothe, fille d'un marchand de sardines à Douarnenez. Le commerce a été plus clandestin et plus ménagé dans les premiers temps; mais insensiblement il est devenu public et notoire, quoique entretenu sous le voile de la religion. » Le sieur de Lamothe finit par faire enfermer sa fille dans un couvent; l'abbé de Kersauz est relégué chez les Récollets de l'île-Verte (4). En 1767, l'abbé Challon, curé de Châtillon-sur-

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 211.

(2) *Ibid.* C. 181.

(3) *Ibid.* C. 197.

(4) *Ibid.* C. 181.

Seiche, est enfermé à Saint-Méen, « comme accusé d'un mauvais commerce avec une fille qu'il faisoit passer pour sa sœur (1). » En 1774, l'abbé Miclard, chanoine de Saint-Brieuc, est conduit à Pontorson, sur la demande du chapitre, pour des fautes encore plus graves, qui scandalisent la ville et compromettent l'honneur de ses confrères (2).

Quand les ecclésiastiques, surtout ceux de campagne, se sont une fois adonnés à l'ivrognerie, il est rare qu'ils se corrigent. Parmi eux, nous remarquons l'abbé Mazéas, de Landerneau. Ce malheureux appartient à une très honorable famille. Il a deux frères engagés comme lui dans les ordres. L'un est professeur au collège de Navarre, l'autre chapelain du duc de Noailles. L'ivrognerie de l'abbé Mazéas est tellement incurable, que sa famille elle-même demande une lettre de cachet pour le faire enfermer à l'Île-Verte (3). L'abbé Martin, curé de Corcoué, soulève, en 1752, par son intempérance, tous ses paroissiens contre lui. Malgré la protection du marquis de Juigné, seigneur de la paroisse, il est enfermé à Pontorson (4). En 1772, ce sont les parents de l'abbé Conan qui demandent à le faire enfermer, à cause de sa passion pour le vin (5).

Le plus coupable de tous ces ecclésiastiques indignes est Christophe Leroux, prêtre de la petite ville de Callac. En 1785, il passe six mois entiers dans un état d'ivresse permanente. A la passion du vin, il joint celui de la débauche. Il a pour maîtresse Louise Roisquin, jeune et jolie personne, femme d'un septuagénaire, Louis Lecam. Elle plaide en séparation, et fait à Morlaix de fréquents

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 206.

(2) *Ibid.* C. 210.

(3) *Ibid.* C. 174.

(4) *Ibid.* C. 176.

(5) *Ibid.* C. 200.

voyages, toujours accompagnée de son amant. Elle voit qu'elle n'a aucune chance de succès auprès des tribunaux, elle se réconcilie en apparence avec son mari. Pendant dix jours, elle et l'abbé Leroux enivrent Lecam et lui font vendre son bien. L'abbé en reçoit le prix et donne quittance aux acquéreurs. Enfermé à Lanmeur, en 1785, sur les plaintes des habitants de Callac, indignés de ses débauches, il s'évade et va rejoindre sa maîtresse. Il faut l'enfermer à Saint-Méen (1).

Une fois emprisonnés, quelques-uns de ces ecclésiastiques persistent dans leurs égarements. L'abbé de Siochant, enfermé en 1750 au couvent des Cordeliers de Grâce, près de Guingamp, y reste sept ans sans annoncer l'intention de se corriger. « C'est un esprit mal réglé, qu'on n'a jamais pu assujettir aux règles de son état et qui garde tout son entêtement. » L'abbé de la Lande-Porée, chanoine de Dol, relégué en 1755 chez les frères de la Doctrine chrétienne, à Rouen, reste « un ecclésiastique d'un caractère particulier, n'ayant pas l'esprit de son état, dangereux dans ses discours et ses écrits (2). » L'abbé Lahaye, emprisonné, en 1778, à Saint-Méen, à la suite de démêlés avec le recteur de la paroisse de Plœuc, montre d'abord de la résignation. Voyant que sa détention se prolonge, il s'irrite, aigrit l'esprit des autres prisonniers et les pousse à la révolte (3).

Mais ce sont là des exceptions. La plupart des ecclésiastiques qui se voient ainsi frappés, ne songent plus qu'à réparer leurs fautes. Ils acceptent leur pein avec la plus touchante résignation. L'abbé Mazéas mène à l'Ile-Verte

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 225.

(2) *Ibid.* C. 158.

(3) *Ibid.* C. 212.

une conduite édifiante (1). L'abbé Goron fait de même à Rouen (2). L'abbé Le Mounier, après une existence vagabonde, dans laquelle il s'est livré à tous les excès de libertinage et de l'ivrognerie, demande lui-même à se retirer dans une maison de force pour faire pénitence (3).

Les prisonniers politiques sont peu nombreux au XVIII^e siècle. Cependant on en rencontre de deux espèces. Les uns sont des mécontents qui, sans but déterminé, se révoltent contre l'organisation administrative et sociale, contre les abus dont ils sont témoins. Ce ne sont pas des hommes dangereux ; souvent même ce sont des cerveaux mal réglés ; mais ce sont des irréguliers ; à ce titre, ils sont exposés aux lettres de cachet. Dans ce nombre figure M. de Cornulier-Laurière, conseiller au Parlement de Bretagne. « M. de Laurière est un homme fort sujet au vin, qu'on dit attaqué du mal caduc et qui, dans un accès ou d'ivresse, ou de son prétendu mal, étant tombé dans le feu, y perdit un œil et s'y défigura tellement le visage, qu'il est à faire peur. Le vin et le mal caduc ne sont pas d'ordinaire des corroboratifs pour le cerveau ; aussi M. de Laurière pêche-t-il de ce côté-là, et s'étant par faiblesse enivré des affaires du temps, il travaille continuellement à des écrits dans lesquels la raison se trouve encore beaucoup plus offensée que la religion.... Comme sa figure est devenue affreuse et dégoûtante, conséquemment insupportable aux honnêtes gens, il est obligé de s'associer avec des gens de la lie du peuple, qui le pillent et le badinent et déshonorent sa personne et son nom. » Il s'entoure de jeunes gens qui, comme lui, sont « parleurs inconsidérés des affaires du temps ». Il leur fait copier et

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 158.

(2) *Ibid.* C. 203.

(3) *Ibid.* C. 197.

colporter ses élucubrations politiques et religieuses. Il est relégué, en 1740, à l'abbaye de Saint-Florent-le-Viel, transféré ensuite chez les Cordeliers de Montjean, puis chez les frères de la Charité de Vézin, où il meurt en 1749 (1).

A côté de M. de Laurière nous pouvons placer M. de Kermen-Gigeon, gentilhomme des environs de Guingamp. En 1759, il écrit à la marquise de Pompadour pour lui demander une de ces gratifications qu'elle accordait quelquefois, dans ses accès de générosité, aux gentilshommes pauvres. Sa demande n'ayant point paru suffisamment justifiée, il ne reçut pas de réponse. Blessé de ce silence, il adressa à la marquise une seconde lettre dans laquelle il la traitoit de « garce, de carogne » et l'accablait d'invectives. Il avait eu la précaution de signer sa lettre du nom du sieur de Kerbourdon, un de ses voisins. Malheureusement pour lui, son écriture fut reconnue et il fut enfermé au mont Saint-Michel (2).

Les frères Brizard sont plus estimables que M. de Kermen. Ce sont deux gentilshommes de Saint-Malo, qui vivent dans la retraite, de leur maigre revenu. L'aîné a la manie de découvrir de prétendues conspirations. Il accable de mémoires les ministres, les tribunaux. Il ne cesse de leur révéler des machinations ténébreuses, il ne cesse d'écrire des mémoires, des généalogies. Enfin il devient amoureux de l'impératrice Marie-Thérèse et se met en tête de l'épouser. Pendant de longues années, les juges et les ministres reçoivent, sans y répondre, ses écrits plus ou moins extravagants. A la fin, l'administration se lasse de ses folies : il est enfermé au château de Saint-Malo et y reste sept ans, prenant son mal en

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 167.

(2) *Ibid.* C. 184.

patience. « Il m'a dit, écrit en 1774 le subdélégué, qu'il n'avoit jamais joui d'une meilleure santé, tellement que tous ses habits en devenoient trop étroits. » Sur les instances de son frère, il recouvre la liberté (1).

La seconde espèce de prisonniers politiques comprend ceux qui s'attirent les sévérités de l'administration par la vigueur avec laquelle ils soutiennent les droits constitutionnels de la province. Ces sortes de prisonniers sont généralement des gentilshommes. Quatre d'entre eux sont arrêtés à la suite de l'orageuse session des États de 1750. Ce sont MM. de Langourla, Troussier, de Sceau et Beschard. Ces messieurs refusent absolument de payer leurs frais de capture et d'entretien dans les prisons où ils sont détenus, sous prétexte « qu'étant sous la main du roi, c'est à S. M. à acquitter toute la dépense. » Le ministre ordonne de saisir leurs revenus (2).

Après la session de 1770, le ministre ordonne l'arrestation de M. de Tuomelin. Mais il prévoyait le coup et se tenait sur ses gardes; il est impossible de le saisir. De guerre lasse, M. de Saint-Florentin écrit à l'intendant : « Je vous prie de me renvoyer les ordres du roi. Ce gentilhomme a été assez puni par la crainte où il a été et est encore et par la nécessité de fuir et de se cacher (3). » Vatard, imprimeur du Parlement et des États, est frappé comme M. de Tuomelin, en 1770, pour avoir imprimé le mémoire des États en réponse au pamphlet dans lequel Linguet justifiait le duc d'Aiguillon et raillait l'opposition de la noblesse (4). Un secrétaire de la Chalotais, le

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine, C. 197.

(2) *Ibid.* C. 177.

(3) *Ibid.* C. 195.

(4) *Ibid.* C. 196.

sieur de Boudesseul, est exilé à Lille. La fermentation des esprits est si grande à Rennes, qu'on n'ose, même en 1773, lui permettre d'y revenir (1). Ce qui exaspère surtout la population, ce sont les violences du chancelier Maupeou et la dislocation du Parlement de Bretagne, mutilé comme celui de Paris. En 1772, au passage du duc de Chartres, qui venait visiter la province, un perruquier, entraîné, par la violence de ses passions politiques, s'écria : « Vive l'ancien Parlement ! » Ce perruquier était un si petit personnage, qu'on ne crut pas devoir le poursuivre. On aima mieux étouffer l'affaire (2).

Le principal noyau de la population des maisons de force est formé par les enfants prodigues. Dans ce nombre nous comprenons d'abord les écoliers ingouvernables, les jeunes gens qui ne peuvent se plier ni à l'obéissance envers leurs parents, ni au travail nécessaire pour se créer une carrière. Le nombre des enfants prodigues au XVIII^e siècle est incroyable. La plupart joignent à l'horreur du travail, à l'aversion pour la vie régulière et la discipline, un goût prononcé pour les aventures. Un enfant de quatorze ans, le jeune Borne, s'échappe, en 1772, d'une pension où il fait ses études à Orléans, et va chercher fortune en Bretagne. Enfermé au dépôt de mendicité, il est réclamé par son oncle, un des valets du Dauphin (3). Un jeune homme de dix-sept ans, fils du sieur Elléviou, chirurgien-major de l'hôpital militaire de Rennes, s'échappe en 1787 de la maison paternelle et va s'engager à la Rochelle dans une troupe de comédiens (4). Un des fils du sieur Le Gallic de Kergonval, procureur

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 198.

(2) *Ibid.* C. 199.

(3) *Ibid.* C. 201.

(4) *Ibid.* C. 229.

du roi et subdélégué à Gourin, envoyé par son père au collège de Quimper, pour y achever ses études, perd son temps au lieu de suivre les classes. Il revient à quatorze ans chez ses parents et annonce l'intention de se faire marin. Il s'embarque et fait deux campagnes en mer, en pleine guerre de Sept Ans, sans pouvoir se plier à la discipline. A son retour, il devient le fléau de sa famille. Il dévalise ses parents, emporte le linge, brise les meubles, bat les domestiques, menace de frapper son père et sa mère. Sa seule pensée est de boire, de courtoiser les filles, de courir les campagnes. Il déclare « qu'il n'obéira ni à père, ni à mère, ni à aucun supérieur, quel qu'il puisse être, ni qu'il ne se soumettra à aucun ordre, de quelque part qu'il puisse être émané (1). » Le jeune Pierdhouy, fils d'un avocat de Charleville, abandonne la maison paternelle à quatorze ans et va se cacher à vingt lieues de là. Son père le retrouve et le conduit à Paris, au collège de Reims. Le jeune homme trouve le joug trop pesant et s'engage dans le régiment de Vaubecourt. Il ne peut se plaire dans ce régiment. Son père le dégage et lui permet de s'enrôler dans la gendarmerie. Le pèlerin déserte et retourne à Paris, où il s'engage dans le régiment de Marbœuf, en garnison à Vannes. Il déserte une seconde fois, obtient sa grâce et passe dans l'administration des fermes de la province. Envoyé à Lamballe, il y passe huit jours, cultivant les femmes et le vin beaucoup plus que les intérêts de son administration. Il ne tarde pas à trouver qu'il n'a aucun goût pour la vie de bureau. Il s'engage pour la quatrième fois. C'est alors que son père se décide de le faire enfermer (2).

Les mêmes désordres se produisent dans toutes les

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 235.

(2) *Ibid.* C. 185.

classes de la société. Les Guégo sont des paysans aisés des environs de Saint-Brieuc. N'ayant qu'un fils, ils veulent lui donner « une éducation honnête. » Ils l'envoient, en 1750, au collège de Saint-Brieuc ; il y reste six ans, pendant lesquels il contracte l'habitude de l'ivrognerie. Les parents le rappellent, sur l'avis du supérieur. « Ils l'envoient dans la ville de Guérande, chez un chanoine, son oncle, qui, en lui donnant les premiers principes de la grammaire, lui avoit donné l'exemple de toutes les vertus. Celui-ci ne tarde pas à s'apercevoir que son élève n'avoit profité que dans le vice d'ivrognerie, ce qui le détermine à le renvoyer. » Ses parents le placent à une demi-lieue de chez eux, chez un notaire, pour lui procurer, s'il se peut, la même profession. « Les habitants de sa paroisse, qu'il étoit à même de voir journellement, croyant se rendre agréables à sa famille, l'invitent à boire, lui prêtent de l'argent. Les jeunes gens de la ville, du même calibre que lui, l'invitent à leurs parties, en sorte qu'il devient pire qu'auparavant, ajoutant à sa qualité d'ivrogne celle de querelleur et de coureur de nuit. » Les parents le ramènent chez eux, l'appliquent à la culture de leurs terres. « Aussi ennemi de l'agriculture que de l'étude des belles-lettres, son unique occupation est de vaquer journellement dans la paroisse, demandant à boire dans les maisons où il sait qu'il en trouvera, menaçant quand on lui refuse ; retournant chez lui le soir, il oublie le respect pour ses parents ; sans égards pour ses sœurs, il exige de nouveau à boire (1). »

Le sieur Duparc est un ancien officier de la compagnie des Indes, retiré à Lorient. Il n'a qu'un fils qui devient son tourment. « Ce jeune homme, qui n'a pas encore dix-sept ans, est un monstre pour son âge. Il semble que plus

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine, C. 196.

son père fait pour lui, plus il cherche à le mortifier par ses débauches et ses crapules. A peine est-il rentré en grâce et habillé de nouveau, qu'il s'échappe, s'associe avec d'autres libertins, va de foire en foire, en se déguisant, vend toutes ses hardes et tout ce qu'il peut enlever, soit de la maison de son père, soit de celle où il le place pour son instruction, et ne revient que lorsqu'on peut l'attraper ou qu'il ne lui reste plus rien. Je suis certain de plus de quinze équipées de ce genre, écrit en 1774, le subdélégué. Je sais encore qu'ayant trouvé le secret d'enlever deux pistolets de chez un avocat de cette ville, où il étoit traité comme le fils de la maison, il partit la nuit, muni de ses hardes et de quelques effets de l'avocat, et fut se réfugier dans un bois où il se forma une cabane de gazon; que l'homme qui fut l'arrêter l'ayant surpris endormi et s'étant emparé de ses pistolets, ce jeune homme, en se réveillant, eut recours à son couteau pour se procurer ses armes, et en donna un coup dans le ventre de cet homme. Heureusement le coup porta sur une ceinture de cuir et ne fit aucun mal. » Au retour de cette escapade, il est mis en prison, tombe malade, sort, creuse un grand trou sous la maison de l'avocat et y entasse de la poudre pour la faire sauter. Dans une promenade à la campagne, il met le feu au toit de chaume sous lequel étoit couché son père. La maison est dévorée par le feu. Ce monstre est enfin enfermé chez les frères de la Doctrine chrétienne, à Rouen (1).

Le sieur Dortel, ancien officier des grenadiers de France, retiré à Paris, n'a qu'un fils, auquel il s'applique à donner la meilleure éducation possible. Un beau jour, en 1776, le jeune homme s'échappe et se dirige vers la Bretagne. Arrivé à Rennes, il passe quelques jours à l'au-

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 205.

berge du Bout-du-Monde, et y laisse une note de 18 livres qu'il ne peut payer. Il va comme amateur pincer de la guitare au théâtre. Ses ressources étant épuisées, il demande l'aumône aux passants. M. de la Morinais-Bidard, avocat au Parlement, « voyant un jeune homme de façon et en abbé », qui lui demande la charité, le mène chez lui, le questionne et le fait manger à sa table. Le sieur Desprez, maître de danse et voisin de M. de la Morinais, apprend que le jeune aventurier a un beau talent sur la guitare. Il le prie de donner des leçons à sa fille. « En conséquence, les sieurs Dortel et Desprez s'arrangent pour la pension, et le sieur Dortel demeure environ six semaines chez le sieur Desprez, où il lève un habit de couleur, pend à ses cheveux une bourse et se met en cavalier. » Son habileté lui attire un grand nombre d'élèves des deux sexes. Il commençait à se faire une belle clientèle, quand son père, averti du lieu de sa retraite, le fit arrêter (1).

Ernoul de la Chénalière, subdélégué de Châteaubriand, n'est pas plus heureux avec son fils que les deux officiers dont nous venons de parler. En novembre 1776, le jeune homme, s'ennuyant chez son père, fait sauter les serrures des armoires, y prend 27 louis d'or, 16 chemises, une douzaine de mouchoirs. Il prend en outre l'épée de son père, un de ses chevaux et part un dimanche. Il se dirige vers la Normandie, visite paisiblement Rouen, Dieppe, le Havre. Il passe deux mois à Caen, achève de dépenser son argent, vend son cheval, fait des dettes. Il est arrêté au moment où il se préparait à revenir en Bretagne (2).

Le sieur Reslou, procureur du roi à Dinan, n'a qu'un fils, âgé de dix-neuf ans, en 1777. « Ce dernier étoit encore

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 211.

(2) *Ibid.* C. 211.

jeune, lorsqu'il laissa apercevoir son penchant au libertinage. Le père ne négligea rien dès lors pour réprimer des inclinations si vicieuses. Le jour, il ne le quittoit pas et tâchoit de lui inspirer des sentiments conformes à l'état qu'il désiroit lui faire embrasser. La nuit, il le faisoit garder par un de ses domestiques, dont il trompoit la vigilance, et sortoit à l'aide d'échelles que lui procuroient des jeunes gens d'une très mauvaise conduite avec lesquels il s'étoit lié. Ils alloient ensemble courir les cafés et les lieux de débauche. » Pour subvenir à ses dépenses, le jeune libertin vole et vend l'argenterie de son père. Celui-ci l'envoie à Rennes faire son droit, sous la surveillance d'un de ses oncles. Le jeune homme se lie avec tous les mauvais sujets, fait des dettes et s'engage. Le père fait à prix d'argent résilier son engagement, paie ses dettes et l'enferme pour un mois chez les Capucins, de Dinan. Le prisonnier avertit ses anciens camarades de Rennes, qui réussissent à l'enlever. Tous ensemble se rendent à Fougères, où ils mènent joyeuse vie. Lorsque l'argent leur manque, ils imaginent une ruse pour en extorquer au sieur Reslou. Son fils écrit à un de ses compagnons une lettre où il s'accuse d'avoir volé 45 louis à ce dernier, et lui en demande pardon. Son compère, la victime du prétendu vol, va trouver le sieur Reslou et le somme de lui rembourser son argent, sinon il intente à son fils un procès criminel. Reslou, devinant le piège, fait arrêter le pèlerin, qui, se voyant en prison, perd la tête et fait des aveux. Il découvre, en même temps, au père, le lieu où s'est caché son fils à Dinard (1).

Le plus terrible de tous ces incorrigibles libertins, est le fils de François Le Mercier, un des plus honorables bourgeois de Loudéac. Comme tous les mauvais garne-

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 195.

ments de son espèce, il s'est engagé plusieurs fois. Il a été racheté par ses parents. Sa méchanceté ne fait que croître à mesure qu'il avance en âge. Il est violent, turbulent et surtout débauché. « Il y a près de deux mois, écrit en 1764 le subdélégué, ce jeune homme fut chez un voisin, et, profitant de l'absence du mari, voulut forcer sa femme. Heureusement le mari arriva, et sans penser à prendre aucune arme, il se contenta de lui donner quelques coups de poing, et, pour lui aider à sortir, il lui donna un coup de pied dans le c...., dont il le fit tomber sur le pavé. Ce bon sujet fait le mort aussitôt; et le contrefit si bien que, pendant plus de douze heures, il ne donna aucun signe de vie. Le sieur Lavergne, chirurgien de Loudéac, qui étoit absent et que l'on avoit envoyé chercher en poste, arrive. Ayant trouvé du pouls au prétendu défunt, il dit qu'il étoit bien mort, mais qu'il avoit besoin d'orties. On lui en apporte aussitôt un paquet qu'il pose entre les cuisses de ce fourbe, après avoir déboutonné sa culotte. Il le souffrit un peu, mais la touche étoit si forte que, n'y pouvant plus tenir, il fit un saut hors du lit et courut honteusement dans la chambre voisine se débarrasser du remède qui venoit de le ressusciter. La justice néanmoins, sur ce qu'on l'avoit assuré mort, avoit fait saisir le malheureux mari; sa résurrection le fit élargir. » Le jeune Le Mercier est arrêté à son tour pour être déporté à la Désirade. Mais il parvient à s'échapper et se réfugie au Canada (1).

Nous pourrions multiplier ces sortes d'exemples. Ceux que nous avons indiqués suffisent pour donner une idée des excès de tout genre auxquels se livre la jeunesse, quand elle a secoué le joug de la discipline. Pour compléter ce tableau, il nous suffira de dire que dans tous les

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 235.

collèges de la province, à côté des élèves internes, dont quelques-uns sont ingouvernables, se trouvent des écoliers externes dont l'unique préoccupation est le plaisir. A peine sortis du collège, les jeunes gens d'esprit léger et d'humeur aventureuse s'associent pour cultiver en commun le billard, les jeux de hasard (1), et pour entreprendre de folles expéditions dans les campagnes. « Ils courent les nuits et se déguisent pour faire tapage sans être reconnus. » A Brest, en 1764, un jeune homme de dix-huit ans, le sieur Buzaré, chirurgien de marine, entreprend un dimanche une expédition avec ses camarades. « Ils furent trois ou quatre jours à cheval courir les campagnes jusqu'à Landerneau et ailleurs, firent un bon écot à l'auberge (a payé qui a eu de quoi), perdirent ou crevèrent les chevaux et furent trouvés ivres-morts dans les rues (2). » Quelques-uns, à peine sortis du collège, s'éprennent de la première beauté facile qu'ils rencontrent et prétendent l'épouser. Orphelins et maîtres de leur fortune, ils se ruinent pour lui plaire (3). S'ils ont encore leurs parents, ils emploient les menaces et la violence pour arracher leur consentement (4). Incapables de travailler, trop turbulents, trop frivoles pour s'attacher à une carrière, ils changent vingt fois de direction; ils s'engagent dans différents régiments, désertent et se livrent au libertinage, en attendant que leurs parents découragés les fassent enfermer. Le jeune Aufray, de Lamballe, s'engage quatre fois avant d'être enfermé à Saint-Méen (5). Hippolyte de Kermarec, fils du seigneur de Trauroux,

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 233.

(2) *Ibid.* C. 189.

(3) *Ibid.* C. 131.

(4) *Ibid.* C. 182.

(5) *Ibid.* C. 191.

entre au séminaire en sortant du collège. Il y reste un an, abandonne l'état ecclésiastique et s'engage dans le régiment de Royal-Navarre. Bientôt la vie militaire le fatigue ; il fait résilier son engagement, reprend le petit collet, retourne au séminaire de Saint-Sulpice. Mais il ne tarde pas à changer d'avis. Il revient chez ses parents. Il ne passe avec eux que les heures des repas ; il est continuellement occupé à courir les campagnes. Les recteurs des paroisses voisines se plaignent « que ce jeune homme cause dans leurs paroisses le plus grand désordre et qu'ils sont sans cesse occupés à prévenir les ruses qu'il emploie pour suborner et débaucher leurs paroissiennes. Il a même recours, pour parvenir à ses fins, à différents déguisements. Il prend tantôt celui de métayer, achète des bœufs et les loge chez les personnes qui paroissent les plus disposées à satisfaire ses goûts (1). »

La crainte d'avoir des enfants pervers pèse sur toutes les familles dans les classes élevées de la société. C'est un malheur auquel personne n'est sûr d'échapper. Passe encore quand, dans une famille nombreuse, un seul enfant se détourne du bon chemin ! Ce qu'il y a de terrible, est que souvent son exemple entraîne les autres. Le subdélégué de Nantes, Ballays, est un des hommes les plus intelligents et les plus honorables de son temps : tous ses enfants tournent mal. L'aîné, relégué chez les frères de la Doctrine chrétienne, à Rouen, y soulève une révolte, à la suite de laquelle il s'échappe, pour retomber dans la débauche et l'escroquerie (2). L'exemple de ce malheureux pervertit ses deux frères. Leur père, après s'être en partie ruiné pour payer leurs dettes, est forcé de les faire enfermer à Bicêtre, en 1769. Ils n'en sortent, en 1777, que pour

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 212.

(2) *Ibid.* C. 187.

s'engager dans les troupes coloniales (1). Les trois fils du chevalier de Stappleton, gentilhomme irlandais, naturalisé en France, deviennent prodigues, débauchés et voleurs. L'un d'eux se retire en Prusse et ne reparaît plus; les deux autres sont arrêtés et passent leur vie dans une maison de force. Une de leurs sœurs aurait le même sort, si elle n'avait eu la précaution de se faire enlever par un Anglais, qui l'emmène dans son pays (2).

Quelques-uns de ces mauvais sujets arrivent plus tard à se corriger. Une fois mariés, pères de famille, ils renoncent à leurs désordres passés, comme le sieur Louvard de Pontigny, un des fils du subdélégué de Guéméné. Après une jeunesse orageuse (3), il se crée une situation honorable à Rennes comme avocat au Parlement. Il console son père des chagrins que lui cause son frère le capucin (4). Mais à côté des pécheurs repentants, combien de misérables qui persistent jusqu'à la fin de leurs jours dans les égarements de la jeunesse et ne sont jamais propres qu'à peupler les maisons de force.

Dans ce nombre, le premier rang appartient aux chevaliers d'industrie, qui se procurent des moyens d'existence en exploitant les vices ou la naïveté du public. On pourrait à la rigueur montrer de l'indulgence pour Jean Fouquet, dit Lebreton, natif de Lécousse, près de Fougères. « C'est un homme qui en impose journellement à la populace en opérant de prétendues guérisons miraculeuses. Il prétend guérir les humeurs froides, au moyen de ce qu'il est le septième garçon de sa famille et porte au menton une espèce de fleur de lys. Il a également abusé de la

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 211.

(2) *Ibid.* C. 173.

(3) *Ibid.* C. 195.

(4) *Ibid.* C. 208.

crédulité et de la bonne foi de ceux qui ont eu recours à lui, et lorsqu'on ne peut lui payer ce qu'il exige, depuis 6 jusqu'à 24 l., il s'approprie de menus effets à son usage, comme bas, souliers, chemises, etc. » Aussi l'administration, au lieu de l'emprisonner, se borne à l'inviter à reprendre son métier de tisserand (1).

Mais que dire du sieur de Launay-Caradeuc, un des parents de La Chalotais ? De concert avec la Calpin, sa maîtresse, il tient un tripot infâme à Rennes, dans la rue Saint-Georges. « Fraude de vin, d'eau-de-vie, de tabac, jeux défendus, vols continuels, filles de joie, il fait ressources de tout. » Il finit par épouser sa maîtresse et transporte son industrie dans la rue Vasselot. Après sa mort, sa veuve interdit chez elle les jeux de hasard ; « mais elle continue à vendre du cidre, du vin et des liqueurs en fraude, et à recevoir des filles de joie ». Elle en a même deux ou trois qui demeurent chez elle en 1781. Elle passe pour très riche du produit de ses infâmies (2). C'est une industrie du même genre que pratiquée à Nantes, en 1755, le chevalier des Ormeaux. La ville de Nantes à cette époque est dévorée par la fureur du jeu. « Un grand nombre de commis, écrit le subdélégué Gellée de Prémion, ont détourné, pour satisfaire une passion malheureuse, des sommes considérables appartenant à leurs maîtres, soit en forçant les coffres, soit en se servant de l'argent qu'ils venoient de recevoir. Plusieurs fils de nos principaux négociants ont donné dans ces bassesses. L'un d'eux perdit, pendant les fêtes de Noël dernier, une somme de 40,000 l., quoique marié depuis deux ans, et c'étoit toute sa légitime.... Les gens de moyen état, les artisans aisés et le bas peuple même se livrent à

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 206.

(2) *Ibid.* C. 215.

ces excès. Aussi sommes-nous inondés d'une quantité prodigieuse d'escrocs. Cette ville est devenue tous les hivers leur rendez-vous général. On a beau les chasser, ils reparaissent toujours sous différentes formes. » La surveillance de la police est impuissante contre ce désordre. « Les précautions des joueurs et de leurs souteneurs, qui mettent différentes sentinelles à plusieurs postes, qui conviennent de signaux, qui ont soin d'avoir toujours sur la table de jeu les apparences d'une collation ou d'un souper, ce qui fait que le commissaire ne peut presque jamais trouver de preuves », ont toujours déjoué la vigilance des magistrats. On connaît la plupart des coupables. « Mais le plus criminel de tous, est le chevalier des Ormeaux, homme sans ressources, qu'une famille fort honorable a tâché sans succès de ramener dans les voies de l'honnêteté, qui déclare être prêt à tout oser, si on le surprend, et qui sait employer assez de mesures pour éviter d'être pris sur le fait, comme il est déjà arrivé lorsqu'on a descendu chez lui. Il donne dans ses appartements à jouer à tout ce qui se présente. C'est là que se commettent les plus grands excès et que la jeunesse de tous états va se corrompre par la société d'escrocs qui y abondent. Les avertissements ont été inutiles, et ce particulier est reconnu pour si déterminé, qu'on auroit peine à obtenir de nos cavaliers de maréchaussée de descendre chez lui à l'heure du jeu (1). »

La passion du jeu n'est malheureusement pas particulière à la ville de Nantes. Les tripots abondent dans le reste de la province. De 1770 à 1785, un aventurier, du nom de Drigon, trouve moyen de vivre à Rennes, Nantes, Brest, Morlaix, uniquement avec les ressources que lui procure le jeu. Il avait été d'abord employé dans les

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 57.

fermes de la province. Mais il n'a pas tardé à abandonner sa place pour mener une existence plus facile, plus aventureuse et quelquefois plus lucrative. Ses parents habitent Dijon et le pressent de revenir auprès d'eux. Quand sa bourse est à sec, il leur adresse des requêtes lamentables, demande des fonds pour retourner en Bourgogne. Il garde l'argent et continue sa vie irrégulière (1). Le sieur Persil, à Nantes, s'est créé un autre genre d'industrie. Sa spécialité est de fonder des maisons de débauche, qu'il soutient en cas de détresse et sur lesquelles il prélève un tribut, qui lui permet de vivre dans l'aisance avec la fille Olive, sa concubine (2). A Brest, en 1772, se signale la famille Heins du Fréail. Elle se compose de trois personnes dignes de vivre ensemble. La mère tient un tripot et se livre à la débauche avec sa fille et son fils. On les arrête; la mère et la fille sont enfermées à Montbareil, le fils à Lanmeur. Le fils s'échappe de prison et réussit à s'engager comme officier volontaire sur la flotte pendant la guerre d'Amérique (3). La guerre terminée, il va s'établir à Rennes et y organise un nouveau tripot, dans lequel il se livre à des opérations magiques. Parmi ses associés, figurent la fille Méhue, le sieur Foulon. La fille Méhue est si débauchée, si endiablée, que les pères de famille du voisinage se liguent pour la faire enfermer et s'engagent à payer sa pension parce qu'elle cause la perte de leurs enfants. Quant à Foulon, c'est le bailleur de fonds, le banquier de l'association (4).

Au-dessous des chevaliers d'industrie, paraissent les vagabonds, comme le sieur du Fresne du Demaine, gen-

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 234.

(2) *Ibid.* C. 172.

(3) *Ibid.* C. 201.

(4) *Ibid.* C. 202.

tilhomme d'une ancienne famille noble de Saint-Malo. Au début de sa carrière, il prend du service dans la marine marchande et reçoit le commandement d'un navire. Convaincu du crime de baraterie, condamné à mort par contumace, exécuté en effigie, il se réfugie en Amérique et passe quatorze ans en Louisiane. Il rentre en Bretagne pour se mettre, en 1748, à la tête d'une troupe de vagabonds (1). Le sieur de Saint-Bedan, fils d'un des lieutenants de la maréchaussée, est digne de prendre place à côté du sieur du Demaine. En sortant du collège de Saint-Brieuc, où sa conduite a été détestable, il est admis à la Cour parmi les pages de la petite écurie. Son père est forcé de le rappeler en Bretagne, à cause de ses fredaines, et même de le faire enfermer au château du Taureau. Son père mort, le jeune homme recouvre la liberté. Sa mère, espérant le ramener au bien, lui fait épouser une demoiselle de la Cour, dont il a quatre enfants. Mais il est violent et brutal pour sa jeune femme, dont il dévore la fortune après avoir gaspillé la sienne. Quand il se voit ruiné, il parcourt la France au milieu d'une troupe de vagabonds et se réfugie en Angleterre en 1756, quand ses parents se décident à demander contre lui une lettre de cachet (2).

A la même classe d'individus appartient Terrien des Valouzes, prétendu gentilhomme, fils d'un procureur de Rennes. Quoique soupçonné de deux assassinats, il obtient un emploi important dans les fermes générales, avec résidence à Paimpol. Il épouse en premières noces une prostituée, qu'il fait périr à force de mauvais traitements ; en secondes noces une fille de bonne maison, qui retourne ses chez parents pour échapper à ses accès de brutalité. Il enlève la fille du sieur Cante, receveur des tabacs à Saint-

(1) Archives d'Ille-et-Vilaine. C. 172.

(2) *Ibid.* C. 179.

Pol, et la retient chez lui pendant deux ans déguisée en garçon. Il est ivrogne, tapageur, fanfaron, paresseux. Par sa violence il devient la terreur du canton (1).

Furic de Penquellen est moins coupable que le sieur des Valbouzes. Mais il a trouvé le moyen de vivre sans rien faire aux dépens de sa famille. Son père est mort à Quimperlé, laissant sept enfants et une fortune ébréchée par les dépenses qu'il a faites pour leur éducation. Louis Furic, celui dont nous parlons ici, s'est signalé par sa paresse au collège. En 1764, il est âgé de trente-quatre ans. » Il est redouté non-seulement de ses frères et sœurs et de sa famille entière, mais encore des étrangers et surtout des paysans qui doivent quelques petites rentes à ses parents. Il touche le tout, et il y auroit du risque à s'opposer à cette injustice. Dès qu'il a de l'argent, il décampe sans qu'on sache ce qu'il devient (2). »

Vivre sans travail, en rançonnant sa famille, est un problème dont bien des aventuriers poursuivent la solution. Le sieur Lefer, de Saint-Malo, est allié aux plus gros négociants et aux plus illustres gentilhommes de la ville. Ruiné par ses débauches, il a obtenu de ses parents une pension qu'il juge insuffisante. Pour les forcer de se montrer plus généreux à son égard, il imagine d'aller mendier dans les rues (3). Le sieur de Châteaubriand imite le sieur Lefer. « Abandonné au vice et à la boisson, il ne néglige rien pour satisfaire ses passions. Dénué de toutes ressources, il sacrifie son honneur au point d'aller quêter et mendier, et le produit il l'emploie à boire et à s'enivrer. Il vend jusqu'à ses hardes pour se satisfaire sur cet article; aussi est-il vêtu comme un mendiant. Quoique

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 177.

(2) *Ibid.* C. 235.

(3) *Ibid.* C. 182.

Âgé de soixante ans, il a encore de la verdeur dont il fait usage (1). »

Il en est d'autres qui emploient des moyens doux et moins ingénieux pour extorquer de l'argent à leur famille. François Etienne est un ancien officier de marine ruiné par ses débauches. Il a deux beaux-frères, riches négociants établis à Nantes. Il va à main armée leur extorquer des secours pour continuer ses dérèglements (2). Le sieur Champalaume imite un si bel exemple. Il est également redouté de sa femme, de ses enfants et de ses parents. Toujours ivre, toujours armé d'un pistolet, il menace de leur brûler la cervelle quand ils refusent de lui donner de l'argent pour boire encore (3). Il n'est pas jusqu'au sieur Salmon, employé dans les bureaux de la commission intermédiaire des Etats de Bretagne, qui n'ait à subir les menaces et la violence de sa fille et de son gendre, paresseux et ivrognes, qui vivent à ses dépens (4).

Les aventures que nous avons essayé de décrire jusqu'ici appartiennent à toutes les classes de la société. Parmi eux se trouvent des gentilshommes, des négociants, des gens de loi, même des paysans aisés, comme le sieur Gauthier, qui, après avoir abandonné ses biens à son gendre et à sa fille, moyennant une bonne pension, dévore rapidement en folles orgies le montant de sa pension, et va ensuite, le pistolet en main, réclamer des subsides à sa fille (5). Nous abordons maintenant une classe d'irréguliers qui appartiennent exclusivement à la noblesse : ce sont les hobereaux dévoyés qui, par leurs

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 189.

(2) *Ibid.* C. 204.

(3) *Ibid.* C. 227.

(4) *Ibid.* C. 199.

(5) *Ibid.* C. 190.

égarements, déshonorent leur caste. Les uns se perdent par ivrognerie. Le sieur Bodin de Callouët, gentilhomme des environs de Lannion, dévore ses biens en orgies. « On témoigne, écrit en 1756 M. de Saint-Florentin, qu'il est toujours ivre et qu'il court les rues et les places publiques pendant la nuit et le jour, qu'il marche toujours armé d'un bâton, qu'il attaque tous les passants et va même dans les maisons demander de l'argent que l'on ne peut lui refuser sans essuyer de sa part des injures et des menaces (1). » Le sieur de Rascoët-Costen s'enivre continuellement; l'ivresse le rend violent et brutal; il bat sa femme, menace son beau-père, brise ses meubles. Enfermé au château de Belle-Isle, il se conduit si bien qu'on lui rend la liberté. Il retourne à Morlaix, trouve occasion de boire trois pots de vin et retombe dans sa violence ordinaire. Il maltraite sa femme et ses parents, qui sont forcés de demander une nouvelle lettre de cachet (2). Le sieur de La Guyomerais est peut-être encore plus redoutable. « Outre qu'il dissipe tous ses biens, écrit en 1758 l'intendant, et qu'il a obligé sa femme à se retirer pour mettre sa vie en sûreté, ses débauches sont si excessives, qu'on l'a vu revenir de chez des habitants de la paroisse, qui lui donnent à boire plutôt par crainte qu'autrement, si ivre, qu'on étoit obligé de le porter sur une civière, en charrette et, en dernier lieu, en travers sur un cheval. Après ses ivresses, qui sont presque continuelles chez lui, l'esprit s'aliène; il devient même par intervalles furieux; il ne menace que de coups de fusil et, étant dans un cabaret, un de ses domestiques étant allé le chercher, il lui donna un coup de couteau dans le ventre dont il pensa mourir. S'il va à l'église, c'est pour interrompre le service divin

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 172.

(2) *Ibid.* C. 176.

et dire des sottises à son recteur. La conduite de ce gentilhomme est telle, qu'on le regarde comme l'opprobre de la noblesse et de sa famille (1). » Le sieur de Forsanz de la Morinière est encore plus dangereux que M. de la Guyomerais. « Il est notoire dans tout le pays de Montauban, écrit en 1776 le subdélégué, que ce gentilhomme s'enivre presque tous les jours dans les cabarets, qu'il chasse dans tous les temps de l'année, qu'il n'a pour société que des gens qui n'ont rien à perdre, des paysans indociles, tapageurs et perturbateurs du repos public, qu'il les excite et les autorise à seconder ses violences, qu'il force les ouvriers d'aller le servir, qu'il les maltraite et les renvoie sans les payer. » Il entre dans les maisons, enlève ce qui lui convient, insulte les femmes. « Enfin l'on m'a ajouté qu'il disoit assez hautement que, quand il n'auroit plus de biens, son fusil lui en procureroit (2). »

D'autres hobereaux se plongent dans la débauche et maltraitent quiconque paraît blâmer leurs excès. Dans la paroisse de Saint-Martin, près de Vannes, habite le sieur de la Ruée, « né d'un père qui a eu pour concubine sa servante pendant vingt ans, de laquelle il a eu plusieurs enfants, l'aînée desquels, qu'on appeloit communément le grand Julau, soit à la sollicitation de sa mère, soit par la honte qu'il avoit de se voir illégitime, dit à son père qu'il le poignarderoit s'il n'épousoit sa mère. Le père, connoissant son fils capable d'un tel parricide, épouse sa concubine. Aussitôt ce fils prit la qualité de sieur de la Ruée, et commença à mener une vie conforme à celle de son père. » Il suborne les filles du voisinage, en enlève une dont il fait sa maîtresse. Le recteur et le seigneur du village, M. de Castellan, essaient de mettre fin à ce scan-

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 182.

[(2) *Ibid.* C. 210.

dale. Il tire un coup de fusil sur le recteur et menace de tuer M. de Castellan, dont les domestiques n'osent plus sortir sans être armés jusqu'aux dents (1). Le sieur Berthelot de Lestumières, près de Paimbœuf, vit avec une fille dont il a eu quatre enfants. Un cousin de cette fille étant venu lui adresser des reproches et la presser de retourner chez ses parents, le sieur de Lestumières saisit son fusil avec lequel il le tuerait, sans l'intervention de sa maîtresse (2). Le sieur de Ternant, gentilhomme de la paroisse de Plouvorn, près de Morlaix, établit dans son manoir, à côté de sa femme, une servante dont il a trois enfants, et au profit de laquelle il se ruine, « au point de découvrir sa chapelle pour en vendre les ardoises (3). » Le sieur de Trohubert, près de Tréguier, vit comme M. de Ternant, et insulte le curé de Pleubian qui lui reproche ses désordres (4). Le sieur de Robien de Pontlo, gentilhomme des environs de Guingamp, « s'abandonne aux plus grands vices et à la crapule la plus infâme. » Il est bientôt ruiné. « Pour trouver par des ressources singulières le moyen de continuer et de frayer à son libertinage, il s'associe avec une troupe de voleurs qui infeste la province. Le chef de cette troupe étoit une fille que l'on nommoit Marion du Faouët, qui a été pendue à Rennes, écrit en 1767 le subdélégué Audouard. Il en fit sa maîtresse, et il a vécu avec elle jusqu'au moment qu'elle fut arrêtée et livrée à la justice. Son association avec cette troupe et le recèlement qu'il en faisoit chez lui étoient si notoires, que son signalement a été envoyé à la maré-

(1) Archives d'Ille-et-Vilaine. C. 163.

(2) *Ibid.* C. 164.

(3) *Ibid.* C. 169.

(4) *Ibid.* C. 170.

chaussée pour l'arrêter (1). » Mais rien n'égale l'audace du chevalier de La Musse. Ce gentilhomme, écrit en 1782 l'intendant, « ayant abandonné madame son épouse, s'est retiré avec une fille de la lie du peuple à sa terre du Boisgervais, près de la Roche-Bernard. Il y vit depuis longtemps avec elle et en a plusieurs enfants. Il ne s'est pas borné à cette fille : il s'est composé un sérail de cinq à six autres de la même espèce. Son commerce avec elles se renfermoit d'abord dans l'intérieur de sa maison, mais aujourd'hui il éclate de la manière la plus scandaleuse. Avant la mort de son épouse, il avoit porté l'extravagance jusqu'à faire appeler son ancienne concubine madame de La Musse, et assuroit aux gens de la campagne que le pape lui avoit permis de quitter sa première femme et d'en prendre une seconde. Un fait qu'il est bon de ne pas omettre, contribuera à vous faire connoître plus particulièrement la dépravation de ses mœurs et son mépris pour la religion. Sa concubine ayant accouché, il mit l'enfant chez une nourrice et lui défendit de le faire baptiser. Le recteur de la paroisse en ayant été instruit, en parla au chevalier de La Musse, qui lui répondit par les injures les plus grossières. Mais le ministère public étant intervenu, l'enfant fut porté à l'église dix jours après sa naissance pour y recevoir le baptême. Le chevalier de La Musse est ivrogne et violent dans l'ivresse. « Il ne sort jamais sans bâton, épée, couteau de chasse ou pistolets. Il menace journellement ses voisins, maltraite ses vassaux jusque chez eux, les dépouille de leurs possessions sans qu'ils osent se plaindre, détruit les chemins de communication ; enfin, comme il prétend que toute la terre lui appartient, il empiète sur les propriétés même des seigneurs voisins. Les prêtres ne sont point à l'abri de ses

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine, C. 175.

insultes et de ses menaces. S'il rencontre de jeunes villageoises dans les chemins, dans les champs, il les presse de condescendre à ses désirs. Enfin il n'est point d'horreur que ce gentilhomme ne commette (1). »

Il est une troisième espèce de hobereaux : ce sont ceux qui se croient tout permis envers leurs vassaux et leurs voisins. Le chevalier de La Musse, dont nous venons de retracer les exploits, appartient déjà à cette classe de gentilshommes. Mais elle offre d'autres types plus complets et mieux réussis. Tels sont les deux fils cadets de madame Le Berruyer du Tertre. « Ces deux jeunes messieurs, écrit leur mère en 1735, sans se ressouvenir du sang qui les anime, se sont laissé aller au torrent de leurs mauvaises passions, dont la crapule ; l'ivrognerie est la dominante, et, dans ce vilain état, ils sont capables de toutes les plus sales et mauvaises actions. Les vexations sur les pauvres paysans ont été leur premier but. Ils s'y font donner à boire et à manger, et si quelqu'un a chez lui du cidre, tonneau, bon gré, mal gré, est bientôt vide ; s'il raisonne, il est battu. Si un paysan, selon eux, malverse, il ne se peut racheter qu'en les menant au c.... de sa barrique, où, pour lors, au lieu d'ennemis, ces messieurs deviennent ses vengeurs d'autres paysans qui se trouvent sujets aux coups de bâton, s'ils ne se rachètent de la même manière que les premiers. » Ils vivent aux dépens de leur mère : ils la pillent, la rançonnent, la maltraitent quand elle leur refuse du vin ou de l'argent pour leurs orgies (2).

M. de Lentivy, gentilhomme de la paroisse de Saint-Allouestre, près de Vannes, a d'autres habitudes. Il ne se plaît qu'au milieu des paysans ; il les houspille et se fait

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 218.

(2) *Ibid.* C. 163.

houspiller par eux. Mais il a surtout une spécialité au moins originale : quand leurs filles ont une dot, il les épouse ou promet de les épouser, et les abandonne après avoir encaissé la dot. Il finit par épouser sa servante, sérieusement cette fois (1).

M. de la Boulaye-Robien, gentilhomme des environs de Guingamp, est le fléau de son père et de sa mère, qu'il accable d'outrages, et surtout de ses vassaux, qu'effraient sa violence et ses emportements. « Il est assez généralement connu, écrit en 1755 le subdélégué, que la conduite de ce gentilhomme est très déréglée et qu'il ne borne pas ses désordres à la débauche la plus outrée, mais qu'il maltraite encore ceux qui veulent s'y opposer ou qui risquent d'en parler, surtout les paysans de son voisinage qui tendent de lui interdire l'entrée de leur maison à cause du déshonneur qui suit ordinairement sa hantise et dont ses violences ne permettent pas toujours de se défendre. » Lors du tirage au sort de la milice, sa mère, apprenant qu'il se rend à Guingamp, y va aussi, malgré ses infirmités, pour protéger ses vassaux contre ses vexations. Enfermé pendant deux ans au château du Taureau, il en sort en 1757 exaspéré contre Le Glastin, cavalier qui l'a arrêté et qu'il menace de tuer, et contre deux de ses cousins, aux manœuvres desquels il attribue sa mésaventure. Apprenant qu'ils sont réunis à Saint-Brieuc, il va chercher à les tuer. Son père et sa mère sont forcés de le faire enfermer à Bicêtre (2).

En 1767, les trois frères François, Pierre et Auguste de Trémaudan sont le fléau de la petite ville de Combourg « par leurs débauches scandaleuses, par la dissipation entière de tous leurs biens, par leurs tapages de jour et

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 165.

(2) *Ibid.* C. 179.

de nuit, par les insultes et querelles qu'ils font à toutes sortes de personnes, sans égard au sexe et au rang. » Presque toujours ivres, ils troublent les foires et fêtes de Combourg et des environs. Ils ont battu et blessé plus de cinquante paysans qui ne leur disaient rien, enfoncé les portes et les fenêtres de plusieurs maisons, insulté les femmes qui y étaient couchées, battu les hommes en les forçant de leur donner à boire pendant la nuit. Ils entrent déguisés dans la maison du sieur Lagrandvalet y insultent les buandières. Quand ils rencontrent des ecclésiastiques, ils les accablent d'injures. Ils menacent de battre le recteur « s'il s'avise de réprimander certaines personnes chez qui ils s'assemblent avec des filles de mauvaise vie. » Quand ils rencontrent des dames le soir dans les rues, ils brisent leurs lanternes et les poursuivent en chantant contre elles des couplets obscènes. Ils sont toujours armés, chassent partout, tuent les chiens des paysans et vont faire tapage jusqu'à Dinan (1).

En 1776, le sieur de Kerscau, gentilhomme de la paroisse de Plouescat, est la terreur de sa paroisse et de tout le clergé des environs. Son revenu de 298 l. ne suffit pas pour le paiement de sa pension dans une maison de force. Les prêtres de Plouescat, pour se débarrasser de ses vexations, se chargent de compléter la somme nécessaire afin de le faire enfermer (2).

Le sieur de la Boissière-Kerret ne peut entrer dans aucune des trois catégories que nous avons établies plus haut. « La mauvaise éducation, écrit en 1775 le subdélégué de Guingamp, a étouffé en lui et en son épouse tous les sentiments que la noblesse du sang doit inspirer. » Réduits à se faire meuniers, ils essaient de rétablir leur

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 191.

(2) *Ibid.* C. 149.

fortune en commettant des faux. Leur famille étouffe l'affaire, désintéresse leurs créanciers et les fait enfermer (1).

Pour achever la revue des différentes espèces d'individus qui peuplent les maisons de force, il nous reste à considérer deux groupes d'irréguliers : les maris qui abandonnent ou maltraitent leur femme et leurs enfants, et les hommes qui, sous l'empire de la passion, cherchent à contracter des mésalliances.

Nous n'entreprendrons pas de retracer les méfaits de tous les mauvais sujets qui ne remplissent leurs devoirs ni envers leur femme, ni envers leurs enfants. Nous nous bornerons, comme nous l'avons fait jusqu'ici, à choisir les personnages les plus remarquables et les fautes les plus saillantes. Parmi les mauvais maris, le premier rang appartient incontestablement à M. de Saint-Bedan, lieutenant de la maréchaussée, et à M. de la Crochais. M. de Saint-Bedan, écrit en 1737 le subdélégué de Morlaix, « est un diable. Il a maltraité sa femme, qui a été obligée de se réfugier chez M. des Fossés, conseiller au Parlement, et de là dans le couvent des Bénédictines, à Morlaix. Elle a même un arrêt du Parlement pour la mettre sous la sauvegarde du roi et de la justice. Cette dame est d'une vertu et d'une piété connue de tout le monde. » Son mari cependant l'accuse de dissipation et demande une lettre de cachet pour la faire enfermer (2). M. de Saint-Bedan a d'ailleurs un fils digne de lui et dont nous avons déjà raconté les exploits. Quant à M. de la Crochais, il est prodigue, ivrogne, débauché. Criblé de dettes, il force sa femme de lui servir de caution auprès de ses créan-

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 206.

(2) *Ibid.* C. 165.

ciers. Puis, quand la dame refuse de se prêter à ses excès, il l'accuse d'avoir voulu l'empoisonner (1).

M. d'Optair mérite de prendre rang à côté de ces deux gentilshommes. Sans doute il ne les égale pas en impudence : ce serait difficile ; mais il les surpasse par l'étendue et la variété de ses scandales. Il épouse, malgré ses parents, une jeune fille noble, dont il a déjà eu deux enfants. Une fois marié, il ne peut plus s'entendre avec son ancienne maîtresse, devenue sa femme. Pour la taquiner, il refuse de légitimer les deux enfants nés avant son mariage. Il les met en pension chez un ecclésiastique de Saint-Brieuc, mais ne va jamais les voir, ne permet pas qu'on les amène en sa présence et plaide pour obtenir des tribunaux un arrêt qui leur défende de prendre son nom. Enfin il introduit dans son manoir de Carbien une maîtresse, la Dumon, qu'il affecte de préférer à sa femme. Pour mettre d'accord le mari et la femme, un ordre du roi relègue l'un au château de Saumur, en 1735 ; l'autre au couvent des Catherinettes, de Rennes. Une fille, née de leur mariage, est placée à l'abbaye de Notre-Dame-de-la-Joie. Madame d'Optair, au couvent des Catherinettes, se rend impossible. Elle effraie les bonnes sœurs en leur déclarant qu'elle est janséniste ; elle déconcerte leurs pensionnaires, celles de naissance roturière, en affectant de les mépriser ; les autres, en émaillant sa conversation d'expressions grossières qui les font frissonner. Elle fait si bien, que les pensionnaires les plus huppées désertent la première table, où elles la laissent seule se plaindre d'être mal nourrie par les religieuses. En même temps, elle plaide pour obliger son mari à augmenter le chiffre de sa pension. Le mari, de son côté, proteste qu'il est criblé de dettes et hors d'état de payer les pensions de sa femme,

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 172.

de ses fils, de sa fille, de sa maîtresse, sans compter la sienne. Mari et femme finissent par se réconcilier, afin de recouvrer leur liberté. M. d'Optair, épuisé par l'abus des plaisirs, meurt en 1745, après avoir enfin légitimé ses deux fils. Après sa mort, sa fille intente un procès à ses deux frères, pour les empêcher de prendre part à leur commun héritage (1). Elle perd son procès, mais l'aîné des deux jeunes gens profite si bien des exemples qu'il a reçus chez son père, qu'il faut le faire enfermer en 1747 (2).

Dans le domaine du scandale, il est difficile de surpasser M. de Saint-Bedan, M. de la Crochais et M. d'Optair. Leurs imitateurs ne sont plus que des débauchés ordinaires. C'est M. Lhosties de Brangenaye qui garde à côté de sa femme une concubine, dont il élève les enfants dans son manoir (3). M. de la Hémerciais, qui courtise sa servante et menace de tuer sa femme quand elle se plaint de ses désordres (4); le marquis de Carcado, qui, séparé de sa femme, la remplace par une maîtresse sous les yeux de ses enfants (5).

Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que ces désordres soient le privilège spécial de la noblesse. Une foule de roturiers marchent glorieusement sur les traces des gentils-hommes et vont prendre place à leurs côtés dans les maisons de force. Le sieur Petit de la Barre, négociant de Nantes, dévore son bien en orgies, bat sa femme, rançonne ses frères et essaie de corrompre sa fille pour exploiter sa jeunesse et en tirer une source de revenus (6). Gouesnard

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 164.

(2) *Ibid.* C. 172.

(3) *Ibid.* C. 166.

(4) *Ibid.* C. 171.

(5) *Ibid.* C. 178.

(6) *Ibid.* C. 168.

Le Jeune dévore son bien et celui de sa femme, abandonne ses enfants et se mêle à une association de voleurs (1). François Leflem, riche laboureur de la paroisse de Ploezal, tombe dans un tel excès d'ivrognerie, qu'il en devient fou. « C'est un fol, un furieux, un prodigue, écrit en 1757 le subdélégué de Tréguier, mais dont la folie et la fureur sont sans espoir de retour, parce que ses ivresses sont perpétuelles. Depuis trois mois qu'il y a à Pontrieux une compagnie de dragons du régiment de Marbœuf, Leflem court d'auberge en auberge ; il va chercher les dragons à leur caserne ; il les régale à l'auberge. S'ils refusent, il fait porter à boire et à manger aux casernes ; il emprunte de tous côtés pour fournir à ces folles dépenses, et lorsque l'argent lui manque, il fait voiturer dans les auberges des charrettes de lin, de chanvre, de grains de toute espèce. C'est ainsi qu'il a déjà consommé toutes les denrées de la présente récolte (2). » Le sieur Farcinet, à Nantes, abandonne sa femme et ses enfants pour vivre avec une fille publique. Il ne va chez lui que pour faire main basse sur le mobilier. Il emporte et vend tout ce qui a quelque valeur, pour suffire aux dépenses de sa maîtresse (3).

Nous avons déjà parlé de l'irritation que causent aux familles les mésalliances contractées par quelques-uns de leurs membres. En pareil cas, il n'est pas de moyen qu'elles n'emploient pour empêcher ce qu'elles regardent comme déshonneur pour elles. Il est rare de rencontrer des parents capables de s'élever au-dessus des préjugés de leur caste et d'autoriser leurs enfants à contracter mariage avec des personnes d'une classe inférieure, même

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 178.

(2) *Ibid.* C. 181.

(3) *Ibid.* C. 204.

quand ce sont des personnes estimables. Le seul exemple d'une telle condescendance que nous ayons rencontré est celui de la dame du Bot, douairière, établie dans la paroisse de Trédarzec, près de Tréguier. Son fils, Charles du Bot, s'était engagé comme surnuméraire dans les dragons de Montecler, en garnison à Valenciennes. Il revint en Bretagne, en 1772, avec une jeune fille qu'il voulait épouser. Aussitôt le chevalier du Bot, oncle du jeune homme, s'emporte et prend des mesures pour faire rappeler le jeune homme à son régiment et enfermer la jeune fille dans un couvent. Il va trouver sa belle-sœur ; « il lui demande si elle ignore les projets de mariage de son fils, que lui s'y oppose formellement, que cette personne a mauvaise conduite, basse naissance. » La mère invite son fils à mettre fin à ce scandale, à renvoyer sa maîtresse. Le jeune homme lui répond qu'il a séduit, en lui promettant le mariage, une personne de dix-sept ans, de bonne conduite, fille d'un peintre, petite-fille d'un négociant, qu'elle est enceinte ; que s'il ne l'épouse, il manquera à l'honneur et s'exposera à des poursuites criminelles. La mère prend en secret, à Valenciennes, des renseignements sur la jeune fille ; elle ne reçoit que d'excellents témoignages et autorise le mariage, malgré la résistance du chevalier du Bot (1).

Nous devons dire ici cependant que les projets de mésalliance ne se présentent presque jamais dans des conditions aussi intéressantes que celles que nous venons d'indiquer. La plupart des amoureux sont ou de jeunes fous qui se laissent séduire par des beautés faciles, ou des vieillards libertins dont les passions tardives méritent peu de sympathie. Parmi les jeunes fous, nous pouvons comprendre M. de Lentivy-Trémaudan qui, en 1732, à l'âge de

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 82.

vingt-deux ans, s'éprend d'une coquette sans fortune, deux fois plus âgée que lui (1); M. Le Livec de Kerguen, qui veut épouser, en 1754, une servante d'auberge (2); M. de Chef du Bois, qui prétend épouser une courtisane flétrie par la main du bourreau (3); M. de Sainte-Alouarn, qui, à vingt et un ans, en 1785, va en Suisse épouser une fille publique, connue à Brest sous les surnoms de Nantaise et de la Varençie (4).

En général, rien n'égale l'obstination de certains vieillards quand ils se sont mis en tête d'épouser leur maîtresse. En 1736, M. de l'Epinay-Briord a soixante-douze ans. Ruiné par le jeu, il a cédé sa terre de Briord, le seul bien qui lui soit resté, à son gendre, M. de Charette, à condition de payer ses dettes et de lui faire une pension viagère de 1,800 l. Il veut épouser une fille, Madeleine Laval, surnommée La Bucle, qui, quinze ans auparavant, a servi comme cuisinière dans sa maison. Renvoyée par madame de l'Epinay, qui n'a pas tardé à découvrir son intimité avec son mari, elle est restée en relation avec son vieux maître. Celui-ci lui a acheté un fonds de commerce à Nantes et a promis de l'épouser après la mort de sa femme. Devenu veuf, il veut tenir sa promesse. Contrecarré par son gendre, il va s'établir à Loudun, où La Bucle ne tarde pas à le suivre. M. de Charette obtient une lettre de cachet, en vertu de laquelle La Bucle est enfermée à Vannes, au couvent du Père éternel (5). M. de Briord, très mécontent de son gendre, va à Paris où il essaie vainement d'obtenir la liberté de sa maîtresse. Ne

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 2458.

(2) *Ibid.* C. 179.

(3) *Ibid.* C. 166.

(4) *Ibid.* C. 225.

(5) *Ibid.* C. 164.

pouvant réussir auprès du ministre, il retourne à Nantes et négocie avec M. de Charette. Par un acte notarié, il s'engage à ne jamais épouser La Bucle, à laquelle son gendre promet une pension viagère de 120 l. M. de Charette consent dès lors à la liberté de la fille Laval (1). Cette fille, à peine sortie du couvent, M. de Briord l'emmène en Irlande et l'épouse. De retour en France, il fait réhabiliter son mariage. Il meurt en 1754, âgé de quatre-vingt-dix ans. M. de Charette consent à garantir à sa veuve une pension viagère de 700 l. (2).

Le sieur de Kéradénec, gentilhomme octogénaire des environs de Landerneau, est moins heureux que M. de Briord. Il s'est épris d'une fille Croazé, âgée de cinquante-trois ans, avec laquelle il a mangé deux ou trois fois dans une auberge en temps de foire. Il ne songe plus qu'à l'épouser. Pour empêcher ce mariage, le fils de M. de Kéradénec obtient une lettre de cachet, en vertu de laquelle la fille Croazé est enfermée au couvent des Ursulines de Landerneau (3).

Le moyen employé pour guérir la passion du sieur de Kéradénec, est le remède le plus ordinairement employé en pareil cas. En général, quand un barbon veut épouser une personne plus jeune, cette dernière est emprisonnée. C'est ce qui arrive, en 1755, pour la veuve Renaut, dont s'est épris M. de la Nocherie. La veuve Renaut est enfermée au couvent de Montbareil, et M. de la Nocherie exilé à son château de Poilley. Le vieillard fut exaspéré de cette mesure. Pour punir ses enfants qui l'avaient provoquée, il n'imagina rien de mieux que de terminer par

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 2460.

(2) *Ibid.* C. 167.

(3) *Ibid.* C. 163.

une transaction ruineuse un procès d'où dépendait sa fortune (1).

Sur la question des mésalliances, la bourgeoisie et même les paysans aisés sont aussi susceptibles que les gentilshommes. En 1741, les sieurs Siochan et Mézanray, officiers de justice à Morlaix, font enfermer le sieur Siochan de Praterou, leur père et beau-père, pour l'empêcher d'épouser sa servante, Jeanne Pinvidic (2). En 1751, arrive à Rennes le sieur Anneix, fils d'un avocat au Parlement. Le jeune homme, qui revient du service militaire, est mal accueilli par son père, qui refuse de l'admettre en sa maison et de lui donner les secours les plus nécessaires à la vie. Il se retire chez la veuve Bauché, qui après avoir acquis une petite fortune à la tête d'un cabaret dans les faubourgs, tient maintenant une pension bourgeoise. Il y trouve une jeune fille bien élevée et de bonne conduite ; il en devient amoureux et veut l'épouser. Son père, qui jamais ne s'est occupé de l'éducation de ses enfants, refuse son consentement et demande contre son fils une lettre de cachet, qui lui est d'ailleurs refusée (3). En 1769, les parents du sieur Pigeaud obtiennent contre lui une lettre de cachet pour l'empêcher d'épouser la fille d'un perruquier de Blain (4). En 1773, le sieur Diguët, de Redon, jeune homme peu intelligent d'ailleurs, s'éprend d'une bohémienne. Sa mère demande aussitôt contre lui une lettre de cachet (5).

Parmi les femmes enfermées dans des couvents par

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 179.

(2) *Ibid.* C. 167.

(3) *Ibid.* C. 175.

(4) *Ibid.* C. 194.

(5) *Ibid.* C. 203.

lettre de cachet, nous trouvons en premier lieu celles qui sont enfermées sur la demande de leur mari. Ce sont les femmes acariâtres, les femmes ivrognes ou prodigues, les femmes débauchées. Les unes et les autres sont assez peu nombreuses. Nous remarquons cependant parmi elles de beaux types de mégères. Telle est madame Gaultier de la Valette. J'ai appris, écrit en 1737 l'intendant, « que cette femme est furieuse et capable de tout, qu'elle a fait mourir de chagrin son premier mari qui après l'avoir fait enfermer par ordre du roi, avoit eu la faiblesse de l'en retirer, et qu'elle fera subir le même sort au sieur de la Valette, qui est un homme doux et tranquille, si elle conserve sa liberté. » M. de la Valette obtient une lettre de cachet et fait enfermer sa femme au couvent de Locmarie. Mais la supérieure, après avoir joui quelque temps de la société de cette dame, refuse de la garder; aucune autre communauté ne veut la recevoir. « Voilà un homme bien à plaindre, écrit à ce propos le subdélégué de Vannes. Cela me fait une véritable peine, parce que c'est un fort honnête homme, que sa femme fera mourir de douleur comme son premier mari (1). »

Madame de Montperroux est au moins aussi terrible que madame de la Valette. Comme madame de la Valette, elle en est à son second mari. Veuve d'un conseiller au Parlement, son premier soin, en épousant le sieur de Montperroux, est de lui faire abandonner son grade de lieutenant-colonel au régiment de Provence. A partir de ce moment, elle devient pour lui un tyran. « Tous ceux qui connaissent le sieur de Montperroux s'intéressent à son malheureux sort, écrit en 1755 l'intendant. Sa femme, sans être précisément folle, paroît devoir être regardée comme celles que l'on qualifie ainsi, par leur méchanceté

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 165.

et le dessein qu'elles semblent avoir formé de pousser à bout la patience de leurs maris. » M. de Montperroux est forcé de se séparer de sa femme. Grâce à l'intervention de leurs amis, la séparation se fait à l'amiable et sans éclat. Le mari abandonne à madame ses biens de la ville et garde pour lui ceux de la campagne. Le partage réglé, madame se ravise, réclame pour sa part les biens de campagne; M. de Montperroux y consent, pour lui être agréable. La dame, désespérant de lasser sa patience, affecte le désespoir et veut se tuer pour narguer son époux. Dans une visite qu'elle lui fait à la campagne, elle se jette deux fois à l'eau pour essayer de se noyer. A la fin, quand elle apprend qu'il a été délivré contre elle une lettre de cachet, elle se ravise et se réconcilie avec son mari (1).

Madame Le Rousseau de Rossulan, femme d'un procureur au Présidial de Quimper, devenu ensuite conseiller au Parlement, est surtout redoutable par ses emportements et son caractère insociable. Un jour, dans un accès de colère, elle pénètre dans l'appartement de son mari et va le souffleter en présence d'une nombreuse compagnie. Forcée de retourner chez sa mère, elle y porte le trouble et la discorde. Grâce à son humeur acariâtre, il devient impossible d'y garder huit jours un domestique (2). Il faut reconnaître cependant que son mari et ses parents lui font rudement expier ses fautes, en la retenant de 1760 à 1775 prisonnière au couvent de Josselin (3).

Il est rare de trouver des femmes mariées enfermées pour débauche ou même simplement pour coquetterie. L'ivrognerie est également un défaut peu répandu chez

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 179.

(2) *Ibid.* C. 192.

(3) *Ibid.* C. 158.

les dames de la noblesse. Elle est malheureusement assez fréquente dans la bourgeoisie. La femme Leroux, en 1736, « déshonore sa famille par une crapule éhontée (1). » La femme de Jean Lemaître, marchand à Vannes, « s'enivre tous les jours; dans son ivresse, elle est furieuse et dans son domestique et par rapport à son voisinage (2). » La femme du sieur Hervoët de Kermen, procureur du roi de la prévôté de Nantes, « est adonnée au vin, dont elle boit outre mesure. Dans cet état, écrit en 1741 le subdélégué, elle a commis plusieurs indécences; elle fréquente de mauvaises compagnies; elle menace même son mari de lui faire un mauvais sort (3). » La femme du sieur Bienassis, négociant à Rennes, ruine par son ivrognerie sa mère et son mari (4). Nous pourrions multiplier ces sortes d'exemples. Ceux que nous avons indiqués suffisent pour montrer combien l'ivrognerie était répandue parmi les femmes de la classe moyenne et avec quelle facilité les maris obtenaient contre les coupables des lettres de cachet. L'emprisonnement des malheureuses ainsi séquestrées, n'avait pas de limite. La femme Bienassis, arrêtée en 1771, ne recouvre la liberté qu'en 1784, à la mort de son mari.

Les veuves fournissent un énorme contingent à la population des maisons de force. Elles sont perpétuellement épiées et surveillées par les parents de leur mari, qui cherchent à leur enlever la tutelle de leurs enfants. Le moindre accès de coquetterie devient pour elles un cas pendable : on les accuse aussitôt de manquer à leurs devoirs, de déshonorer leur famille. Ce qu'on ne leur

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 164.

(2) *Ibid.* C. 165.

(3) *Ibid.* C. 168.

(4) *Ibid.* C. 198.

pardonne pas surtout, c'est de songer à un nouveau mariage. En pareil cas, il n'est pas de manœuvre que n'emploient leurs parents pour les faire enfermer.

La défiance qu'elles inspirent est quelquefois justifiée par leur inconduite. Il en est beaucoup qui regardent la mort de leur mari comme une délivrance et qui en profitent pour se livrer à tous les excès. Les unes se jettent dans l'ivrognerie, comme madame de Servigné, qui abandonne ses enfants pour s'enivrer en toute liberté (1). Madame de Cheffontaine de Trévien dévore en quelques mois son douaire, afin de satisfaire sa passion pour le vin, après quoi elle en est réduite à mendier en l'absence de son fils, officier de marine (2). Madame de la Bédinière unit la débauche à l'ivrognerie. « Cette veuve, écrit en 1765 le subdélégué de Lamballe, a entièrement négligé l'éducation de ses enfants, et à un point que sa fille, à l'âge de dix ans, ne savoit pas ses prières et n'alloit pas à la messe, qu'elle seroit encore sans le moindre principe d'éducation, si le fils aîné, à son retour de Rennes, n'avoit forcé sa mère de la mettre au couvent. A l'égard de ce même fils, il avoit treize ans lorsque son père mourut ; alors il apprenoit le latin, elle le lui fit aussitôt abandonner, et, s'il a passé deux ans à Rennes, ç'a été contre le gré de sa mère et uniquement à la sollicitation de sa famille, pour se mettre en état de vivre suivant sa fortune et sa condition. Depuis la mort de son mari, cette veuve a toujours vécu et continue de vivre dans une incontinence la plus débordée. Le vin et la lubricité sont les deux vices dominants ; elle pousse le premier jusqu'à la crapule et le second jusqu'au scandale. » Elle avait un

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine, C. 178.

(2) *Ibid.* C. 195.

revenu considérable. « Elle a dépensé ce revenu avec ses galants, gens de bas aloi, car le premier étoit son valet ; il fut remplacé par le fils d'une meunière ; mais ces deux premiers, obligés de se retirer par les menaces du fils, ont été remplacés par un notaire du canton (1). »

La veuve Lepartz, établie à Josselin, a les mêmes défauts que madame de la Bédinière. « Après la mort de son mari, écrit en 1771 le subdélégué, elle vend pour plus de 4,000 l. de biens qu'elle dissipe en sept à huit mois, et contracte en outre des dettes considérables qui ne sont pas encore acquittées. Elle dissipe cette somme avec de jeunes libertins qu'elle retire chez elle la nuit. » Elle veut épouser le fils d'un tailleur, aussi ivrogne qu'elle. Elle donne le plus mauvais exemple à sa fille, âgée de treize ans (2).

Barbe Rougeard appartient à une famille de vieille noblesse. Malgré ses parents, elle épouse un paysan de Josselin, appelé Etienne, qui parvient à acquérir une étude de notaire. Devenue veuve, elle se retire chez ses parents, qui l'accueillent à bras ouverts. A trente deux ans, en 1777, elle prend pour amant un jeune étudiant en droit, avec lequel elle s'affiche avec impudence et dont elle a un enfant (3). La veuve Chérale, à Nantes, vit dans la débauche la plus scandaleuse. « L'âge l'ayant rendue moins difficile dans ses choix, on la voit depuis longtemps vivre avec des scélérats qui ne subsistent que par leurs rapines, écrit en 1785 le subdélégué. Cette société l'a conduite à embrasser le même genre de vie : d'abord

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 190.

(2) *Ibid.* C. 199.

(3) *Ibid.* C. 211.

recéleuse de vols faits chez des particuliers, le défaut de suite de la part de la justice l'a garantie du châ-timent (1). »

Les plus scrupuleuses de ces veuves endiablées n'ont qu'une pensée : contracter au plus vite un nouveau mariage. Angélique Leborgne, veuve d'un gentilhomme, abandonne la tutelle de ses enfants pour épouser Florian Quentin, fils d'un cabaretier de campagne (2). La veuve du sieur des Landes, à l'âge de cinquante ans, laisse ses enfants à l'abbé Forestier, son frère, pour épouser son domestique (3). La veuve Jugon laisse chez elle ses jeunes enfants et s'enfuit pendant la nuit avec un matelot qu'elle va épouser à Guernesey (4). La veuve du sieur Botherel, de Quintin va de même à Jersey épouser un domestique. A son retour en France, elle est enfermée par lettre de cachet en 1767. Son mari est alors réduit à faire à Saint-Brieuc le métier de crocheteur. Quant à elle, même au couvent de Montbareil, « elle est toujours occupée de l'objet de sa malheureuse passion, jusqu'à en avoir perdu toute idée de religion, et même la raison (5). »

La dame Thomas de la Turbalière reste veuve à Nantes, en 1778, avec une fortune d'au moins 5,000 l. de rentes. Elle avait de quoi vivre honorablement. « Malheureusement elle connut le sieur Richard de la Pervençère, alors lieutenant au Présidial et depuis maire de Nantes. Leur commerce ne parut être d'abord qu'une affaire de galanterie. Le sieur Richard se rendoit deux fois par jour

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 324.

(2) *Ibid.* C. 168.

(3) *Ibid.* C. 188.

(4) *Ibid.* C. 190.

(5) *Ibid.* C. 198.

chez la veuve et bientôt se vanta de ses succès. Mais plus jaloux de sa fortune que de ses charmes, il commença par lui inspirer la haine la plus marquée pour son fils aîné, qui pouvoit nuire à ses desseins. Le jeune homme, rebuté par les mauvaises façons de sa mère, sans éducation, sans talent et sans ressources, se plaignit de ses chagrins à celui-là même qui les lui procuroit. Il lui fit part de ses craintes sur la dissipation de la fortune de son père, qu'il soupçonnoit être en partie placée à fonds perdus. Quel seroit, lui répondit Richard, l'homme qui auroit l'âme assez basse pour prendre à fonds perdu l'argent d'une femme qui a des enfants? Elle ne fait rien sans me consulter; ne craignez rien : je saurai bien prévenir un pareil abus. » En 1787, au mois de février, madame de la Turbalière va aux eaux de Dinan. Son fils reste à Nantes pour garder sa maison. Il couche chez elle et trouve dans un secrétaire un paquet adressé au sieur de la Pervençhère et écrit de la main de ce dernier. Il l'ouvre et y voit une obligation de 1,000 l. de rente viagère, souscrite par le sieur de la Pervençhère. Le jeune homme est consterné. « Mais il fut bien plus affligé, lorsque la servante de sa mère lui dit que, le jour même où cet acte avait été passé, elle avoit entendu le sieur Richard engager sa mère à le faire enfermer. » Heureusement pour lui, le ministre refusa la lettre de cachet réclamée par Madame de la Turbalière (1).

Entre toutes ces veuves trop faciles à consoler, figure une véritable aventurière. Née en 1712 à Saint-Malo, elle épouse d'abord un armateur, Desprez-Lefèvre, qui meurt à la Martinique, en lui laissant deux filles, dont l'une épouse M. de Goyon de Vaucouleurs, et l'autre M. de

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 229.

Boisbaudry. La veuve Desprez, après la mort de son mari, se rend à Nantes, sous prétexte d'y recueillir la succession du sieur Desprez. Elle épouse en secondes noces Restaud du Fresne, procureur syndic de la communauté de Nantes. Elle l'embarque dans une série de procès où ce dernier finit par se ruiner. Il se sépare de sa femme et meurt en 1751, laissant un fils dont la mère ne s'occupe pas plus qu'elle ne s'est occupée de ses deux filles. Sans ressources et encore fort jolie, elle fait la conquête d'un riche Anglais, avec lequel elle passe quelques années à Londres. Elle revient en France, où elle se lie avec un autre aventurier appelé Beaudrap de Gonnevillle, « homme d'une naissance ambiguë, d'une réputation équivoque, qui a été de tous les états, auquel il n'en reste aucun, et qui lui-même a abandonné sa femme vingt ans auparavant. » Les deux aventuriers vivaient ensemble à Paris, quand la veuve Restaud du Fresne fut rappelée à Saint-Malo, en 1777, pour y recueillir une succession d'environ 20,000 l. Sa fille, madame de Boisbaudry, était alors en prison dans une maison de force, ainsi que son mari. Mais madame de Vaucouleurs et son demi-frère, Restaud du Fresne, convoitent la succession qui vient d'échoir à leur mère. Ils s'unissent pour lui réclamer le paiement de plusieurs prétendues créances, et réclament contre elle une lettre de cachet. Leur mère, de son côté, cherche à faire enfermer son fils et soutient que sa fille lui doit une partie de la succession du sieur Desprez-Lefèvre. Le ministre les renvoie tous devant les tribunaux (1).

Nous avons précédemment montré qu'il existait au XVIII^e siècle une quantité prodigieuse d'enfants prodiges

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 211.

dans les hautes classes de la société. Le nombre des filles débauchées est moins considérable. Tel qu'il est cependant, il est encore exorbitant et dépasse toute croyance, surtout dans la noblesse. Ce sont à chaque instant des jeunes filles de bonne maison, qui causent la désolation de leurs parents par un libertinage sans frein. Montigny, subdélégué de Lorient, expose en 1751 que, de concert avec sa femme, il a élevé avec le plus grand soin sa nièce Basile Salbert, « fille de condition, âgée de vingt-neuf ans, l'ayant gardée chez eux, puis mis dans des couvents où elle aurait dû se remplir le cœur de sentiments d'honneur et de vertu. A peine a-t-elle eu sa majorité qu'elle s'est livrée à toutes ses passions, errant de couvent en couvent. Elle a fait presque tous ceux de la province, dont elle a toujours été mise dehors par ses hauteurs et son inconduite. Enfin, pour comble de disgrâce pour sa famille, elle accoucha, le 11 octobre 1750, à Hennebont, au vu et au su de toute la ville, sous les yeux de la dame de Beaujeu de Forges, sa sœur, religieuse de l'abbaye de la Joie, et bien loin de cacher son ignominie, elle en fait trophée. A cette mauvaise conduite, elle joint celle d'emprunter de toute main, d'acheter à crédit et de vendre ses hardes à vil prix, de sorte qu'elle doit, dans les différentes villes où elle a été depuis qu'elle est majeure, plus de 5,000 l. (1). »

Mademoiselle Louise de Chalus appartient à une famille de pauvres gentilshommes des environs de Vitré. En 1744, elle devint grosse et attribue sa grossesse au sieur Duperrier, employé dans les fermes de la province. Le jeune homme l'épouse, pour éviter un procès criminel. La demoiselle de Chalus le désole par son libertinage. Devenue veuve,

(1) Archives d'Ille-et-Vilaine. C. 175.

elle se livre sans scrupule à tous les désordres. « Dans tous les lieux où elle a été, écrit en 1756 le subdélégué de Vitré, elle a fait la peine de ses parents et le scandale de tout le monde par sa vie débordée. Elle boit, elle jure, elle dit des sottises plus qu'un grenadier, elle excite au mal, hommes et femmes. Enfin c'est un monstre... Je n'entre dans aucun détail, parce que ce détail seroit affreux... Elle débauche une partie de la paroisse, car elle n'est pas délicate. Elle s'attroupe avec des faux-saulniers qu'elle corrompt, quoique ce soient les plus grands scélérats du monde (1). »

Mademoiselle Bahezre de Créchamblais est aussi débauchée que Mademoiselle de Chalus. Il y a cinq ans, elle a eu un enfant à Guingamp, écrit en 1739 le subdélégué de Callac. Elle a été enfermée dans plusieurs couvents sans pouvoir y rester, à cause du mauvais exemple qu'elle donnait. « Aux dernières fêtes de Pâques, elle s'est plus que jamais livrée au libertinage et à la vie la plus scandaleuse, puisqu'il est vrai qu'elle a passé des deux et trois jours et les nuits avec les cavaliers qui sont en quartier à Callac. » Son père averti, ordonne de l'arrêter. En attendant, elle passe quatre jours chez le subdélégué. Les cavaliers vont la relancer jusque dans la cour. Conduite chez un de ses parents, elle s'échappe et rejoint les cavaliers (2).

En 1762, mademoiselle du Roger-Beauregard est la fable de la petite ville de Josselin. « Les dérèglements de cette fille sont publics et scandaleux, écrit le subdélégué. On la voit continuellement avec les dragons qui sont

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 179.

(2) *Ibid.* C. 175.

à Josselin, et son penchant pour les hommes lui a souvent fait quitter la maison paternelle. Son père l'y avait fait enchaîner, mais elle a trouvé le moyen de briser ses fers et de s'évader. On la croit cantonnée dans un bois taillis, où on assure que les dragons la nourrissent. Enfin il n'y a point de prostitution plus publique que celle de cette demoiselle (1). » Enfermée au couvent de Notre-Dame de la Charité, à Vannes, elle y reste dix ans. En 1772, à la mort de son père, ses frères la reprennent chez eux, la comblent d'affection et sont encore forcés de la faire enfermer. « Dans la clôture, sa conduite est assez régulière, parce que les objets et les occasions sont éloignés. En liberté, un homme quelconque lui fait tourner la tête (2). » Rendue à la liberté en 1776, à l'âge de quarante-neuf ans, elle s'éprend d'un garçon cordonnier et commet de nouvelles folies qui forcent ses parents à réclamer une nouvelle lettre de cachet (3). »

Mademoiselle de Pentavice du Heussey unit au libertinage le plus effréné le goût de la dépense, le penchant au vol et des raffinements de méchanceté qui la rendent redoutable. « C'est un de ces sujets tout naturellement faits pour les maisons de force où il existe des cachots propres à isoler celles qui excellent en malignité et des châtiments assortis à ses degrés, » écrit son père, en 1774. Pendant son enfance, elle a été en pension dans tous les couvents de Fougères, sans pouvoir y rester, à cause de son caractère indomptable. Partout elle se faisait renvoyer. Elle essaie ensuite, sans plus de succès, les autres couvents de la province. Dès qu'elle atteint sa majorité,

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 187.

(2) *Ibid.* C. 158.

(3) *Ibid.* C. 211.

elle dissipe ses biens et fait des dettes que son père est forcé de payer. Elle se marie, malgré son père. « Pendant son mariage, écrit le père, son mari n'étoit point en sûreté ; ses courtisans étoient continuellement chez lui et le chassoient de sa maison, le menaçant de le corriger, s'il n'en sortoit de bonne grâce. » Enfermée au couvent de Montbareil, elle devient le fléau des religieuses qui ne peuvent la garder (1).

En 1782, mademoiselle du Bouays, âgée de dix-huit ans, s'échappe de chez ses parents pour aller vivre dans la débauche à Paris. Sur la demande du chevalier de Caud, son parent, le lieutenant de police la fait enfermer pendant deux ans à Sainte-Pélagie, « après l'avoir fait guérir à la Salpêtrière du fruit de son libertinage. » Son père la rappelle à Rennes. « Mais à peine y eut-elle été quelques mois, qu'elle le quitta de nouveau pour se rendre en Angleterre, d'où elle retourna à Paris, accoucha d'un enfant. Elle a parcouru différentes provinces du royaume, vivant partout dans la plus crapuleuse débauche. » Elle est arrêtée, en 1786, à Rouen, où elle se cache sous le nom de madame d'Arneville et se donne comme modiste (2).

Parmi les détenues enfermées dans les couvents, il en est qui peuvent mériter un certain intérêt. Ce sont les servantes séduites par leurs maîtres, les filles de basse naissance que veulent épouser ou des hommes d'un rang plus élevé ou des vieillards libertins. Nous avons déjà montré qu'en pareils cas, dès que les familles veulent empêcher un de leurs membres de contracter un mariage qui leur répugne, leur premier soin est de faire enfermer

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 215.

(2) *Ibid.* C. 184.

la femme qu'elles ne veulent pas admettre dans leur alliance. En 1735, le marquis du Hallay veut épouser une fille Thérèse Guérin. « Cette fille, âgée de vingt-huit ou trente ans, paroît avoir de l'esprit. Elle a le visage rond, blanc, un peu marqué de petite vérole, les yeux bleus ou couleur d'eau, à fleur de tête, un peu bordés de rouge, la bouche assez petite, plate et assez bien bordée, les joues en relief, dans lesquels il se forme deux trous lorsqu'elle rit, ce qu'elle fait gracieusement, le menton rond et avançant un peu, les sourcils châtain-clair. Elle a la main et le bras assez bien, le nez camard et gros par le bout, le babil assez familier. » Enfermée au couvent des Pénitentes de Nantes, elle parvient à s'échapper. Le marquis du Hallay finit par prendre l'engagement notarié de ne pas l'épouser (1).

La même année, est enfermée la fille Nossain, que veut épouser le président La Daguerie. C'est la fille d'un forgeron. La première femme de M. de La Daguerie était bien fille d'une marchande de toiles, « mais marchande en gros et commerçante sur mer. Elle a laissé à chacun de ses enfants une fortune considérable. M. Fournier, maître d'hôtel de la reine, en est un; madame la présidente de La Daguerie étoit sa sœur. Voudroit-on faire une comparaison de la Nossain avec des gens de cette espèce ? En tout cas, la comparaison ne seroit pas juste (2). »

En 1746, les parents Lecornec demandent vainement la liberté de leur fille, emprisonnée parce qu'elle a vécu en concubinage avec le chevalier de Larré, qui prétendait l'épouser. « Il ne la quittoit pas d'un moment; il croyoit

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 163.

(2) *Ibid.* C. 163.

toujours l'avoir épousée à sa mode, c'est-à-dire par un consentement mutuel, qui est la seule chose nécessaire au mariage. » La demande des Lecornec est rejetée. « Il y a d'autant plus d'inconvénient à accorder la liberté à cette fille, écrit le subdélégué, que M. de Larré n'est aujourd'hui plus tranquille et plus facile à garder que parce qu'on lui a fait croire qu'elle étoit morte. Il est sans difficulté que, si elle obtient sa liberté, quelque précaution qu'on prenne, elle et son père trouveront moyen de lui parler ou de lui écrire, ce qui achèvera de lui déranger la cervelle. C'est pour éviter des suites si fâcheuses, que la famille du chevalier paie exactement une pension de 100 l. à la Lecornec, au lieu de 60 l. qu'on paie ordinairement pour les filles de son espèce. On ajoute même quelques douceurs pour la faire vivre plus commodément. Elle est beaucoup mieux dans sa retraite, et pour l'âme et pour le corps, qu'elle ne seroit chez son père, qui est un artisan que la paresse et l'ivrognerie ont réduit depuis longtemps à la mendicité (1). »

A Estables, près de Saint-Brieuc, en 1776, est retirée la fille Gautier, qui a été servante de M. de Coadarsan et en a eu deux enfants. Cette fille vit paisiblement, tient une excellente conduite. M. de Coadarsan a été enfermé pour ses débauches. Sa femme veut lui faire rendre la liberté, mais elle craint qu'il ne se laisse reprendre par sa passion pour sa malheureuse servante. Elle demande une lettre de cachet contre celle-ci. Elle commence par l'accabler d'injures quand elle va au château réclamer la pension de 100 l. qui lui a été promise pour l'aider à élever ses enfants. Cette fois, cependant, l'administration résiste. Le ministre refuse de laisser enfermer la fille Gautier. Il se

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 170.

contente de l'inviter à la prudence et de menacer M. de Coadarsan d'une nouvelle arrestation s'il donne encore des sujets de plainte à sa femme (1).

Nous avons déjà parlé de l'âpreté avec laquelle les familles poursuivent les jeunes filles de leur race qui se laissent entraîner à commettre des mésalliances. Le travers n'est point particulier à la noblesse. Il est partagé par la haute bourgeoisie. En 1737, les parents de mademoiselle Penanrun de Roquancourt la font enfermer à Montbareil, pour l'empêcher d'épouser un chirurgien irlandais, appelé Mackemara. Elle ne recouvre sa liberté qu'après avoir prouvé au ministre que son fiancé a une belle clientèle, qu'il appartient même à la noblesse et qu'en l'épousant, elle s'élève au lieu de déroger (2). Les paysans eux-mêmes, quand ils occupent un rang distingué dans leur village, n'admettent pas que leurs enfants contractent de mésalliance. En 1755, la fille d'un paysan des environs de Vitré est enfermée sur la demande de sa famille, parce qu'elle veut épouser un simple valet de ferme (3).

Chez les jeunes filles appartenant à la noblesse, les tentations de mésalliance viennent tantôt de l'indigence, tantôt du libertinage, quelquefois aussi d'une passion violente et invincible. C'est l'indigence qui jette, en 1740, mademoiselle du Rocher du Pargat dans les bras d'un valet. Pour empêcher ce mariage, son frère la fait enfermer chez les Ursulines de Hédé; mais il est forcé de lui rendre la liberté, faute de ressources suffisantes pour

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine, C. 208.

(2) *Ibid.* C. 164.

(3) *Ibid.* C. 180.

payer sa pension (1). C'est le libertinage qui fait de mademoiselle Pélagie de Legge, en 1769, la maîtresse d'un milicien que ses parents ne lui permettent pas d'épouser. C'est aussi le libertinage qui pousse mademoiselle de la Robinière à la suite du comédien Francisque, avec lequel elle s'affiche dans les rues de Nantes (2). Quel que soit d'ailleurs le mobile des jeunes filles, il est rare qu'elles réussissent à s'unir à leurs amants par les liens du mariage. Nous pourrions retracer ici bien des romans intimes, ébauchés par des jeunes gens de castes différentes, interrompus au moment final par une lettre de cachet. Nous pourrions raconter entre autres celui d'une jeune fille de la noblesse qui s'éprend d'un paysan et parvient à l'épouser. Au moment d'aller s'établir chez son mari, elle est arrêtée brusquement et conduite dans un couvent, où elle est détenue plus de vingt ans. Elle ne recouvre la liberté que sur les instances de sa mère qui, vieille et infirme, se laisse toucher par ses malheurs. Nous aimons mieux parler de mademoiselle de la Chasse et de ses aventures. Elle s'est mis en tête d'épouser un certain Le Drogo, tisserand du bourg de Plélauf. Elle refuse la main d'un riche gentilhomme des environs de Guéméné. Ses parents, irrités de son entêtement, obtiennent contre elle une lettre de cachet. Avertie de leurs démarches, elle s'échappe secrètement et se rend à Guingamp, auprès d'un ecclésiastique, parent de son amant. L'abbé la cache dans un couvent, où elle reste assez longtemps pour y acquérir le domicile canonique. Il la marie ensuite avec Le Drogo. Les parents eurent le bon esprit de se résigner à leur mésaventure. M. de la Chasse assura même à sa fille une pension viagère, au moyen de laquelle elle vécut

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 167.

(2) Arch. de la Loire-Inférieure. C. 194.

paisiblement à Plélauf auprès de son mari. En 1757, elle était mariée depuis plus de vingt ans. Le subdélégué Louvard de Pontigny constate qu'elle s'entendait fort bien avec son époux (1).

Nous ne parlerons ici ni des jeunes filles séparées de leurs parents qui cherchent à les corrompre, ou qui les élèvent mal (2), ni de celles qu'un ordre du roi éloigne de leur famille, en attendant que leurs parents se mettent d'accord pour leur choisir un mari (3). Bien qu'envoyées dans des couvents, par lettre de cachet, ce sont moins des détenues que des pensionnaires.

Les détails que nous avons donnés sur les différentes espèces d'irréguliers expliquent, et même justifient jusqu'à un certain point, l'usage des lettres de cachet. Mais au milieu des demandes dont elle était assaillie, l'administration avait besoin de la plus grande vigilance. Elle risquait à chaque instant d'être trompée par des rapports mensongers, par des témoignages intéressés. C'est un mari jaloux qui accuse sa femme de débauches imaginaires et cherche à la faire enfermer pour mettre en sûreté son honneur qu'aucun péril ne menace (4). L'ingénieur Aufrey épouse par cupidité une femme laide et riche, encaisse la dot et n'aspire plus qu'à reléguer sa femme dans un couvent (5). Le sieur de la Guérandrie est un père dur, avare et brutal, qui refuse à son fils même ce qui est nécessaire à son entretien. Il veut lui imposer une carrière qui lui répugne.

(1) Arch. de la Loire-Inférieure. C. 164.

(2) *Ibid.* C. 190.

(3) *Ibid.* C. 163.

(4) *Ibid.* C. 164.

(5) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 188.

Le jeune homme résiste à ses exigences : le père l'accuse de dissipation et d'inconduite (1). Le chevalier de Gibon jeune homme de manières distinguées, bien accueilli dans les salons, a pour mère une dévote, qui regarde les plaisirs les plus innocents comme un piège du démon et s'effraie des moindres distractions de son fils. Vaincu par ses prières, le jeune homme promet d'entrer dans les ordres, puis il se ravise et vend sa soutane. Sa mère épouvantée de ce forfait réclame contre lui une lettre de cachet qu'elle n'obtient pas (2). Madame de Montplaisir veut faire enfermer son fils, pour l'empêcher de contracter un mariage honorable et le garder plus longtemps sous sa tutelle (3). M. de Kermasson veut reléguer le sien au château du Taureau, pour éviter de lui rendre son compte de tutelle (4). Madame de Guiny arrache à sa sœur, madame de la Sauvagère, l'abandon de ses biens moyennant une pension viagère, après quoi elle cherche à la faire enfermer, afin de diminuer le chiffre de sa pension (5). Le sieur Lemarchand est un bonhomme riche, mais sans intelligence, inoffensif du reste, incapable de nuire à personne. Ses parents l'accusent de folie et veulent le faire enfermer pour jouir de sa fortune (6). Le sieur Durand, boulanger à Rennes, a bien fait ses affaires, marié tous ses enfants auxquels il a assuré une honnête aisance. Il veut se remarier : ses enfants cherchent à le faire enfermer (7). M. Des-

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 164.

(2) *Ibid.* C. 205.

(3) *Ibid.* C. 166.

(4) *Ibid.* C. 190.

(5) *Ibid.* C. 171.

(6) *Ibid.* C. 180.

(7) *Ibid.* C. 168.

prez de Villetual est en procès avec deux gentilshommes, ses voisins. Ceux-ci l'accusent de tyrannie sur sa femme, sur ses vassaux et parviennent à faire croire un instant que c'est un brigand qui a converti son manoir en dangereux arsenal (1).

Au milieu de tant d'accusations audacieuses, de témoignages contradictoires, l'administration se trompe quelquefois et frappe mal à propos des innocents. Aussi l'opinion publique devient peu à peu hostile aux lettres de cachet. Tuault, sénéchal et subdélégué de Ploërmel, écrit en 1784 que la noblesse de son département les a en horreur (2). Lors de la convocation des Etats Généraux, toute la noblesse du royaume, dans les réunions qui précèdent les élections, protestent contre les emprisonnements arbitraires (3). En Bretagne, les réclamations les plus vives et les plus éloquents viennent du Parlement de Rennes, ce qui n'empêche pas en 1778 deux des plus fougueux conseillers de signer une demande de lettre de cachet pour empêcher M. Charette de Tiercent d'épouser la fille d'un perruquier. Mais ils ont soin de dissimuler leur qualité, « pour qu'on ne dise pas que des membres de ce tribunal sollicitent des ordres contre lesquels ils s'élèvent à chaque moment avec les expressions les moins ménagées (4). »

Il faut remarquer d'ailleurs que, sous Louis XVI, les lettres de cachet deviennent de plus en plus rares. Le gouvernement refuse en 1777 de faire arrêter le chevalier Ansqer pour l'empêcher d'épouser une servante. « Ce ne

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 199.

(2) *Ibid.* C. 224.

(3) *Ibid.* C. 231.

(4) *Ibid.* C. 214.

peut être, écrit le ministre, un motif suffisant pour le priver de sa liberté (1). » Les parents du sieur d'Andigné ne réussissent pas à le faire enfermer en 1781, quoique coupable de débauche et de libertinage. « Comme les faits qu'on lui reproche ne paraissent point avoir troublé l'ordre public, écrit le ministre, et que ce particulier est d'ailleurs maître de ses droits, S. M. n'a pas cru devoir accorder les ordres dont il s'agit (2). » Tout ce qu'obtiennent les familles, quand elles veulent empêcher des mésalliances, ce sont des séquestrations provisoires, dont la durée ne dépasse jamais deux mois, pour donner aux jeunes gens le temps de réfléchir (3). En 1784, le baron de Breteuil adresse aux intendants une circulaire très-sage et très-libérale, dans laquelle il fixe les règles à suivre à l'égard des individus pour lesquels on sollicite des lettres de cachet. Sans rejeter absolument les demandes des familles, il n'admet que des emprisonnements temporaires et justifiés par des fautes graves (4). En 1787, une déclaration du roi défend absolument aux juges locaux d'autoriser l'emprisonnement d'aucun individu sans condamnation régulière (5). Le ministre se fait rendre compte du nombre des individus détenus dans les maisons de force et les causes de leur détention. La plus grande partie d'entre eux sont remis en liberté. Il se forme même à Rennes en 1781, sous la direction du sieur Lanfalley, une agence « qui s'emploie pour de l'argent à faire élargir les

(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 211.

(2) *Ibid.* C. 217.

(3) *Ibid.* C. 225.

(4) *Ibid.* C. 161.

(5) *Ibid.* C. 158.

renfermés (1). » Les lettres de cachet n'étaient plus qu'un souvenir, en 1790, quand un décret de l'Assemblée constituante ordonna d'élargir tous les prisonniers qui se trouvaient encore dans les maisons de force sans avoir été régulièrement condamnés par les tribunaux (2).

ANT. DUPUY.



(1) Arch. d'Ille-et-Vilaine. C. 217.

(2) *Ibid.* C. 231.

LE “ SUPERBE ”

La Société académique a bien voulu s'associer à une pensée que je nourris depuis longtemps, celle d'encourager les biographies navales ayant pour objet, non l'histoire d'un homme, mais celle des navires qui ont laissé un souvenir dans nos annales. Mon projet a souri à quelques vieux marins qui se sont montrés disposés à encourager cette initiative prise par la Société académique de Brest, et à lui fournir le contingent de leurs vieux souvenirs. Hélas ! le temps presse, chaque jour emporte un des témoins des époques passées, chaque jour déchire une page de ce lointain glorieux que nous voudrions arracher à l'oubli.

Il y a là des efforts et des exemples dignes d'être mis sous les yeux des générations nouvelles, afin de leur apprendre qu'à toutes les époques, les fils de la France l'ont aimée, glorifiée et bien servie ; c'est pourquoi, dès aujourd'hui, je vous apporte un essai que des circonstances toutes particulières m'ont permis de tenter.

Il y a peu de temps, j'ai reçu de l'un des vétérans de nos armées navales, M. le baron de Rostaing, capitaine de vaisseau en retraite, un des rares témoins aujourd'hui de la bataille de Navarin, toute une correspondance intime sur cette époque, qui ne fut pas sans gloire pour la France, et pendant laquelle, de 1820 à 1830, elle joua, au lendemain de nos désastres de la fin de l'empire, un rôle considé-

nable. Sa marine brilla dans ce bassin de la Méditerranée, qui, suivant une expression célèbre, devrait être un lac français, d'un éclat de nature à consoler de quelques éclipses, si nous n'étions pas très difficiles à contenter, quand il s'agit de l'honneur de notre pays.

Elève à Navarin même, sur le *Trident*, M. de Rostaing fit, comme lieutenant de vaisseau, la dernière campagne du *Superbe*. Le *Superbe* dont la fin tragique, quoique dans des conditions différentes, rappelle celle du *Henri IV* sur les plages d'Eupatoria.

En nous livrant cette correspondance, M. de Rostaing nous écrivait avec un abandon charmant : « Vous y prendrez tout ce qui pourra vous être utile, mais n'oubliez pas qu'alors j'étais bien jeune, et que la jeunesse ne doute de rien ; n'oubliez pas qu'il y a un demi-siècle que ces événements se sont passés et que les impressions d'aujourd'hui ne sont pas celles d'alors, surtout pour moi. »

Je prie ceux de mes collègues, qui sont marins de profession, de me passer les barbarismes nautiques que je pourrai commettre, n'étant pas aussi familier qu'eux avec les termes techniques, ce que je regrette beaucoup, car quand on veut parler d'une chose, il en faut bien connaître la langue.

Le vaisseau de 74 canons le *Superbe*, construit à Toulon, était un des plus beaux types de navires sortis des chantiers du Mourillon. Il avait entre autres qualités nautiques une stabilité parfaite et une marche remarquable. Ces qualités se révélèrent surtout en 1830, lors de l'expédition d'Alger, où le *Superbe* transporta 795 hommes du premier régiment de marche, commandé par le colonel Frescheville, de la brigade Poret de Morvan.

Après quelques voyages sans intérêt sur les côtes d'Afrique, le *Superbe* fut désarmé.

En 1832, on songea de nouveau à l'utiliser, il fut armé à

Toulon. Le commandement en fut confié à M. le comte d'Oysonville, capitaine de vaisseau, qui avait à cette époque la réputation d'être sévère, dur même pour les officiers sous ses ordres, lesquels redoutaient les embarquements qui les plaçaient sous son autorité.

Le 1^{er} février 1833, le *Superbe* fut mis en rade. Le 13 mars suivant, il embarqua 600 chasseurs d'Afrique non montés, et le même jour appareilla pour Bône. Il y avait seulement un an que nous étions maîtres de ce point du littoral africain. Quatre jours après, le 17 mars, le *Superbe* débarquait ses passagers. Bône n'avait pas, à cette époque, l'importance que cette ville a acquise depuis. C'était une résidence fort triste. Les officiers du vaisseau utilisèrent leur courte relâche pour visiter les ruines d'Hippone, où saint Augustin mourut en 420, pendant le siège de cette ville par les Vandales. Ce fut une course pénible sous le vent et la grêle. L'Atlas au loin était couvert de neige et ressemblait au Mont-Blanc. Ce n'était pas la peine, dit un des officiers dans sa correspondance, ce n'était pas la peine de venir en Afrique pour voir cela.

Le 23, après avoir embarqué des troupes, le *Superbe* les débarquait, le 26 mars, à Marseille, et le 28 mouillait en rade de Toulon. Il ne devait pas y faire un long séjour. Après s'être ravitaillé, il mettait à la voile, le 5 avril, pour rallier l'escadre du Levant, et le 12 il jetait l'ancre en rade de Navarin.

C'est par une petite brise de sud et en saluant sous voiles de 7 coups de canon le pavillon de l'amiral Hugon, qui était là sur l'*Iphigénie*, que le *Superbe* fit son entrée dans Navarin. Il y a 55 ans, dit M. de Rostaing, j'y étais entré une première fois, sur le vaisseau le *Trident*, qui envoyait en passant sa bordée aux forts turcs, le jour de la célèbre bataille.

Peu de jours après, le 16, l'*Iphigénie*, le *Superbe*, le *Ma-*

rengo, le *Suffren* et l'*Artémise*, mettaient à la voile pour le golfe de Smyrne et mouillaient à Vourla. Le 20, le *Furet* y arrivait de Constantinople, annonçant que la veille de son départ l'escadre russe venait d'y débarquer 7,000 hommes.

Notre ambassadeur à Constantinople, l'amiral Roussin, travaillait activement alors à la conclusion de la paix, afin d'éloigner les Russes qui semblaient vouloir prendre pied à Constantinople. Mais ceux-ci exigeaient qu'Ibrahim-Pacha, qui s'était avancé avec l'armée égyptienne à travers l'Anatolie jusqu'aux bords de la mer de Marmara, repassât le Taurus.

Le 25 juin, le brick le *Cygne*, commandant Dubourdieu, apporta de Constantinople, à l'amiral Hugon, l'ordre de rejoindre à Ténédos l'escadre de l'amiral anglais Malcolm, composée de cinq vaisseaux et d'un aviso. On partit le 26 pour Bezika, où l'on arriva le 29 juin.

Les ambassadeurs français et anglais étaient alors très perplexes. Les Russes annonçaient tous les jours leur départ, et, de délais en délais, restaient sur place; rappeler les escadres anglaise et française dans le Bosphore, c'eût été manifester une défiance de la sincérité des promesses russes. Aussi laissait-on ces escadres à Ténédos, à portée de la voix pour ainsi dire. Elles reçurent même l'ordre d'aller battre l'archipel pendant quelques jours, de façon que M. Guizot pouvait dire à la tribune, qu'une escadre se concentrait à l'entrée des Dardanelles, prête à forcer les Russes à évacuer, et à l'empereur Nicolas, que les escadres se promenaient dans l'archipel.

En effet, le 3 juillet, les escadres disparurent de Ténédos et s'éparpillèrent. Le *Superbe* fut reconnaître Samos, et, le 17, mouilla à Mitylène; sous trois jours, on devait, disait-on au départ, se retrouver à Ténédos.

Le *Superbe* ne quitta Mitylène que le 22 juillet, et le

même jour rentra à Ténédos. L'escadre anglaise y était également revenue. On savait que les Russes avaient décidément quitté Constantinople le 9 juillet, sans qu'ils aient pu dire avoir subi la pression des forces anglaises et françaises qui s'amusaient dans l'archipel tout en regardant de loin entre les doigts. Nous-mêmes nous avions commencé l'évacuation de la Morée, à laquelle étaient allés coopérer le *Suffren*, le *Marengo* et l'*Artémise*.

La comédie était jouée, comme le dit notre correspondant. La grande épopée de la libération de la Grèce prenait fin, non sans laisser quelque aigreur entre les puissances libératrices, dont quelques-unes n'auraient pas été fâchées de rester en consultation près du fameux malade, dont on ne devait que plus tard emporter les souliers.

L'amiral anglais avait mis gracieusement un avis à vapeur à la disposition des officiers des escadres pour visiter Constantinople. A bord du *Superbe*, le sort désigna MM. de Maisonneuve et d'Authier, qui rapportèrent de cette visite des impressions diverses. Le dernier de ces officiers, qui avait déjà vu Stamboul en 1817, fut frappé du changement qui s'y était déjà produit au point de vue de la couleur locale et du cachet oriental; le costume national avait disparu presque complètement et les turbans y étaient devenus fort rares. Le cortège du sultan, lorsqu'il se rendait le vendredi à la mosquée, avait perdu de sa magnificence. La Corne-d'Or s'eupéanisait.

Pendant ce temps, les côtes de la Troade, avec leurs mirages lointains, sollicitaient les souvenirs classiques des officiers restés à bord. MM. de Rostaing, Russel, de Chabannes et Jurien de La Gravière, visitèrent les champs où fut Troie. On peut bien dire les champs, car tout a disparu sous l'éternelle verdure qui jette son manteau sur la nudité des ruines et nivelle tout. Ils se baignèrent

dans le Simois, au pied du monticule qui représente l'Acropole, d'où la vue embrasse la plaine de Troie sur une longueur de trois lieues jusqu'aux Dardanelles. A cinq lieues plus au sud, les excursionnistes visitèrent les restes d'Alexandria-Troas, qui fut fondée par Alexandre. Il en reste des masses assez considérables sur lesquelles une forêt de chênes s'est implantée. Il n'y a plus que des murs et des voûtes : les marbres de la ville romaine qui plus tard y avait été construite, ont été emportés à Constantinople pour y bâtir les palais et les mosquées, ou fabriquer ces boulets de marbre dont l'artillerie musulmane fit longtemps usage sur les bords des Dardanelles ou du Bosphore. Combien de têtes de belles statues reçurent cette destination à laquelle leur forme les adaptait sans grand travail. Plus d'un chrétien, sans doute, aura reçu glorieusement dans la poitrine, sur le pont des galères vénitiennes, quelque tête encore souriante de nymphe ou de dryade, ou peut-être l'un des coudes égarés de la Vénus de Milo.

On le voit, la campagne du *Superbe* allait se changer en station d'observation, sans incidents militaires. Le 6 août, il part de Ténédos et mouille le 10 en rade de Vourla, dans le golfe de Smyrne, et y séjourne un mois. Le 12 septembre, il va jeter l'ancre à Ourlak, à six lieues de Smyrne. Au grand désappointement de l'état-major, on l'y oublie pendant trois mois d'ennui passés en exercices du canon, des voiles, des petites armes et des embarcations. Pendant ce temps, Smyrne voyait une de ses saisons les plus brillantes. Les fêtes se succédaient à terre comme à bord des navires de guerre de toutes les nations. Parmi ceux-ci, on distinguait surtout la frégate américaine les *Etats-Unis*. Son commandant, le commodore Paterson, avait avec lui toute sa famille, et dans le nombre trois jeunes filles dont la beauté

faisait enrager les dames de Smyrne et tournait la tête à la jeune marine.

L'amiral Hugon donna enfin au *Superbe* l'ordre d'aller l'attendre à Nauplie, d'où il devait rentrer en France. L'escadre anglaise allait aussi quitter Vourla pour prendre ses quartiers d'hiver à Malte.

C'est le 14 décembre 1833, à 8 heures 20 minutes du matin, que le *Superbe* appareilla de la rade inférieure de Smyrne. Il sortit du golfe par un temps menaçant, ayant devant lui la *Galatée* et la frégate les *Etats-Unis*, qui dégorgeaient à la même heure. Le lendemain 15, il se perdait à Parakia, île de Paros.

Cette catastrophe eut un grand retentissement dans la marine et dans le pays. Les naufrages de vaisseaux sont en effet assez rares, et chose assez singulière, les sept derniers perdus ou compromis depuis le commencement de ce siècle, ont péri au port. Le *Républicain*, mouillé en rade de Brest, fut jeté la nuit par un coup de vent sur la Roche-Mingan; le *Golymin* fit naufrage sur la même roche en 1813; le *Superbe* échoua dans le port même de Parakia; le *Henri IV* a fini sa carrière en rade d'Eupatoria; le *Duguay-Trouin* a coulé devant l'île Longue, en rade de Brest; le *Magenta* a sauté en rade de Toulon, et le *Richelieu* a brûlé dans le port même. On peut trouver cette destinée étrange, elle a eu du moins cet avantage de ne pas entraîner de grandes pertes d'hommes.

Le récit du naufrage du vaisseau le *Superbe* a été fait plus d'une fois. Les journaux d'alors le racontèrent, les péripéties en furent surtout bien connues après le conseil de guerre qui fut chargé de juger la conduite du commandant d'Oysonville.

Il nous a paru piquant de donner la parole sur cet évènement à l'un des témoins et témoin actif de ce désastre, en vous communiquant une lettre de M. de

Rostaing, écrite à sa mère il y a un demi-siècle, en vue même du vaisseau naufragé sur le rivage de Paros. Elle fait partie d'une volumineuse correspondance qui n'est revenue en sa possession qu'il y a fort peu de temps et qu'il a mise courtoisement à notre disposition. Nous emprunterons aussi au rapport de M. de Rostaing devant le conseil de guerre bon nombre de faits intéressants sur ce sauvetage.

Pour suivre cette lecture, il faut bien se représenter la route que doit suivre un navire pour aller au plus court de Smyrne à Nauplie, à travers les îles de l'archipel, après être sorti du golfe de Smyrne, en laissant Carabornou à babord. Après avoir doublé l'île de Psara, il fallait mettre le cap sur le passage de Doro, entre Negrepont et Andros, passer ensuite par le canal de Zea, entre les îles de Makro-Nisi et Zea, puis atteindre Nauplie par une mer plus libre. Vous allez voir quelles circonstances firent dévier le *Superbe* de cette route. Le passage de Doro manqué, celui de Myconos se présentait encore, et de là on pouvait, en passant entre Siphnos et Serphos, gagner le golfe de Nauplie. On passa bien par le canal de Myconi, mais au lieu de continuer, on résolut de chercher un abri à Myconos, à Delos, et ces derniers ports ayant été manqués, à Paros.

Voici d'abord la lettre dont j'ai parlé plus haut :

« Paros, 20 décembre 1833.

• Ma chère mère,

• Je t'ai écrit l'autre jour un billet, comme après Navarin, pour vous annoncer que j'étais échappé du danger.

• Depuis, il nous est arrivé des secours de Syra ; une goëlette grecque nous a apporté des vivres, et nous tra-

vaillons paisiblement à sauver du vaisseau tout le matériel. Le commandant a écrit à l'amiral que nous attendons tous les jours, et il est probable que dans peu de temps les trois-quarts de l'équipage seront embarqués pour France. Je crois que nous tirerons au sort pour savoir quelle sera la compagnie qui restera pour continuer le sauvetage. J'espère que mon étoile me favorisera et que j'irai vous embrasser dans peu. En attendant, je vais satisfaire votre curiosité, et comme ceci n'est pas destiné à la publicité, je parlerai naturellement de moi.

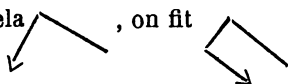
» Je vous ai écrit par la *Flèche*, qui avait apporté à l'escadre l'ordre de revenir en France; vous avez dû voir que ce retour dans la mauvaise saison ne me séduisait pas. L'amiral ne voulant pas naviguer en escaire, donna au *Superbe* et à la *Galatée* l'ordre d'aller l'attendre à Nauplie. Depuis plusieurs jours, le temps était mauvais, sombre et pluvieux, le vent au sud; il était probable que la renverse du nord serait forte; elle a été terrible.

» Vendredi, je rencontrai dans les rues de Smyrne trois pilotes grecs : le nôtre, celui de la *Ville-de-Marseille* et celui de la *Galatée*, nommé Demitri, qui y est depuis le temps que j'étais embarqué comme élève, il y a 7 à 8 ans. C'est un bon marin et pilote. Je causais avec eux du temps, et Demitri me parut décidé à faire mouiller la frégate à Follery, port à la sortie du golfe de Smyrne.

» Samedi matin, nous partons. Le baromètre était bas. La journée se passe assez bien. J'étais de quart de midi à quatre heures : nous eûmes un grain. Le commandant eut l'air étonné de me voir, moi, jeune officier, lui demander des mesures de prudence, c'est-à-dire prendre les ris; douze heures après il s'arrachait les cheveux et me disait qu'il consentirait à perdre ses deux bras pour être sûr de sauver son vaisseau ! Le soir, le vent tourna à l'est et de là au nord-est. La *Galatée* et la

frégate américaine les *Etats-Unis* se trouvaient devant nous et continuèrent leur route; cela décida le commandant à sortir du golfe. On fit route à l'ouest-nord-ouest, on serra toutes les voiles, excepté le petit foc qui fut emporté à une heure du matin. La mer devenait vive et forte. Nous eûmes toutes espèces d'avaries. Les quatre canots qui sont suspendus à 25 pieds au-dessus de l'eau, furent enlevés; une vergue de hune de rechange, de 60 pieds de long, disparut comme une allumette. L'ancre de babord n'étant pas bien saisie, tomba à la mer comme si nous allions au mouillage, et restant suspendue à la chaîne, frappait la carène du vaisseau et menaçait de le défoncer. On réussit à démaillonner la chaîne, et l'ancre disparut fort heureusement.

» Etant chargé des montres marines et de la route, j'entrai à une heure et demie chez le commandant pour le décider à changer de route et gouverner au sud-ouest sur le passage de Negrepont et Andros. D'Authive était de quart; nous n'avions plus de voiles, mais le vaisseau ayant une grande vitesse gouvernait; la barre ayant été mise à tribord, on arriva avec une si grande promptitude, qu'on ne fut pas maître d'empêcher de prendre sur l'autre bord, et qu'on vint jusqu'au sud-est, c'est-à-dire qu'au lieu de faire cela



, on fit

» Le vaisseau se trouva presque engagé, courant sur Ipsara, qui n'était qu'à trois lieues, ne pouvant plus gouverner et allant se perdre corps et biens. Je vis qu'il n'y avait pas à balancer : je donnai l'exemple, je m'élançai le premier dans les haubans de misaine à la tête de 30 ou 40 matelots, et nous serrant les uns contre les autres, nos corps servirent de voile. Dans ce moment, la tempête étant à son plus haut point, le grand mât de hune cassa

avec fracas et resta suspendu par les cordages. Le vaisseau, obéissant alors au gouvernail, fut mis en route, et nous descendîmes alors des haubans.

» Malheureusement, nous faisons trop de chemin, trois lieues à l'heure, fuyant sans voiles devant le temps, et il était à craindre que nous n'arrivassions sur Negrepont avant le jour. Je crois que jamais il ne me paraîtra si long à venir.

» J'oubliais de parler d'une voie d'eau qu'on réussit à aveugler. Ce jour si désiré aggrava la perspective de notre position. L'horizon se trouvait très borné à cause de la brume. Je décidai le commandant à gouverner au S.-S.-E. pour aller chercher le passage de Tinos et de Myconi. Je pris le quart de huit heures jusqu'à midi, il n'y avait aucune manœuvre à faire. Lorsque les raffales faisaient plier le vaisseau qui avait le vent de l'arrière, on n'entendait que ma voix : *Comme ça ! N'arrivons pas !* adressés au timonier. Je savais que nous risquions de ne pas doubler Tinos et de nous perdre ; il fallait plutôt risquer de sombrer que de laisser arriver. A dix heures et demie, on aperçut tout à coup la terre à une demi-lieue sous le vent ; je reconnus Tinos que nous avions doublé. Je fis prévenir le commandant et en même temps donnai dans le passage vent arrière. Je fis le commandement de range à amurer la misaine ; l'équipage me comprit, c'est-à-dire qu'il vit qu'il y allait de son salut, et se porta vivement à la manœuvre.

» La voile fut établie et résista. Nous longions les côtes à un quart de lieue, filant trois ou quatre lieues à l'heure et pouvant nous considérer comme sauvés.

» A midi, je remis le quart ; dès lors mon rôle fut fini, et jusqu'à la fin du naufrage je ne me suis pas trouvé en position de me montrer plus que les autres officiers, de sorte que je pense que c'est à ces deux circonstances que

je dois les hurras que les matelots ont poussé en mon honneur le soir du naufrage, lorsqu'ils se sont trouvés réunis autour du grand feu sur le rivage. Je me trouvais encore à bord avec le tiers de l'équipage qui était encore en perdition.

» Pour continuer, je te dirai que le pilote grec proposa de relâcher à Myconi, et que peu après il déclara ne pas s'y reconnaître. Alors je donnai la route sur le port de Nausse, dans l'île de Paros; il le manqua encore, et proposa enfin le port de Parakia, où nous sommes. Je conseillai au commandant de continuer à courir jusqu'à l'île de Candie, mais il était si fatigué et le vaisseau en si mauvais état, qu'il se décida à entrer. Nous allions bien et avions déjà passé la pointe d'en dehors, lorsque, dans le tumulte, on crut, devant, entendre le commandement de mouiller. L'ancre tomba; nous étions trop près des récifs. Le vaisseau talonna, le grand mât tomba; dès lors le *Superbe* fut perdu! Plusieurs matelots se jetèrent à la nage et se noyèrent, ce qui décida la masse à attendre, parti qui est toujours le plus sage. L'équipage se trouvant réuni devant, demandait à grands cris à couper le câble pour que le vaisseau ne coulât pas sur place et s'en fut à la côte tout à fait, et à couper le mât de misaine. Je ne me laissai pas étourdir, et envoyai prendre les ordres du commandant qui était derrière. On coupa alors les rides des haubans et l'étai, et le mât qui était entier, et par conséquent de 200 pieds de haut, tomba en grand, mais il se brisa et ne put nous servir de pont pour aller à terre. Il était deux heures et demie. On ne fit rien de bon jusqu'à la nuit, qui fut bien longue et pendant laquelle on tira des coups de canon de détresse. L'eau avait de suite envahi la cale, et gagné ensuite l'entrepont, ce qui a fait que j'ai perdu une partie de mon bazar, tout ce qui n'a pu être renfermé dans mes malles.

» La journée du lendemain fut employée à sauver l'équipage; on réussit à mettre la chaloupe à la mer, mais elle ne fit qu'un voyage, s'étant brisée sur les rochers. On fit un grand radeau et beaucoup de matelots en faisaient de petits pour trois ou quatre, et réussirent en général. Nous passâmes la seconde nuit encore avec une centaine d'hommes, mais la tempête cessa, et dans la matinée, le reste débarqua, le commandant le dernier, comme de règle. Les autres vinrent chercher leurs sacs. On forma un camp sur le rivage et depuis on continue à sauver ce qu'on peut. J'avais écrit sans savoir qu'il y eut une occasion. J'apprends que la goëlette part pour Syra.

» Je vous embrasse tous de tout mon cœur.

» Ton fils,

» EDOUARD. »

Cette lettre porte au dos le timbre et l'adresse. A cette époque on ne connaissait pas encore les enveloppes, elle a donc un cachet d'authenticité indiscutable. Elle confirme deux faits importants, au point de vue de la responsabilité du commandant d'Oysonville, c'est que la route fut donnée pour entrer à Nausse, dont l'entrée fut manquée par la faute du pilote; en second lieu, et c'est le plus important, c'est que — dans le tumulte, on crut, devant, entendre le commandement de mouiller. — Si, en effet, on avait pu entrer à Nausse, le *Superbe* était sauvé, et si l'on n'avait pas mouillé trop tôt, la catastrophe était peut-être évitée, bien que le port de Parakia fut loin de valoir celui de Nausse.

Ce fut un épisode terrible de cette grande lutte d'un vaisseau désarmé contre une mer déchaînée et des vents en furie. Un officier fut le premier à s'apercevoir

qu'au lieu de donner dans la passe d'entrée, on courait sur une côte hérissée de rochers. Le naufrage était imminent et le péril terrible; le *Superbe* allait se perdre corps et biens. Dans cette circonstance, on peut dire que par son énergie et son sang-froid, le commandant d'Oysonville sauva son vaisseau quelques heures avant de le perdre définitivement dans Parakia, autre port de Paros plus au sud. Il fallait, en effet, relever le vaisseau de la côte et lui faire doubler une pointe de rochers qui fermait à babord la baie dans laquelle on était acculé. Il fallut des efforts héroïques et une manœuvre précise et rapide. Le *Superbe* était déjà dans l'écume des brisants, quand les vents, dans un fort grain, adonnèrent de quelques quarts, ce qui permit de ranger le cap à l'honneur.

Quant au commandement de mouiller, qui fit arriver le *Superbe* sur les brisants dans le port de Parakia, nul ne sut qui l'avait donné. Quand un officier de batterie, le lieutenant de vaisseau Landrally, surpris d'entendre manœuvrer sur le pont, après avoir entendu tomber l'ancre, vint en prévenir le commandant, son étonnement fut extrême. Il comprit toute la gravité de la situation. Le vaisseau, en évitant, allait donner sur les brisants. Le procès-verbal faisait foi que le commandant n'avait point donné l'ordre de mouiller et que sa voix n'aurait pu parvenir à l'avant au milieu du rugissement de la tempête. Le cri de *mouiller* était parti du passe-avant jeté par la terreur plutôt que par la malveillance.

En vain on mouilla la seconde ancre pour chercher à faire tourner le vaisseau sur son axe en filant un peu de câble; ce fut inutile, on étala un peu, puis ce n'est qu'en talonnant que le *Superbe* vint à l'appel de cet ancre.

L'équipage effrayé demandait à grands cris à couper les câbles, pour s'échouer en grand au lieu de couler. A ce moment, les mâts de derrière tombent et se brisent avec

fracas. On abat alors le mât de misaine, espérant en faire un pont vers la terre, mais il se brise aussi en plusieurs tronçons. Un canot envoyé porter un faux-bras à terre se perd; le moyen canot se défonce en descendant sur un canon de la batterie de 18. La nuit arrive. On fait monter les effets de l'équipage dans la batterie de 18, avec quelques sacs de biscuit. A cinq heures, la cale est pleine d'eau, à 8 heures, l'entrepont est envahi. La tempête continuait à rugir, aussi ce fut dans de mortelles inquiétudes que la nuit se passa.

Vers trois heures du matin, le vaisseau menaça de s'ouvrir et s'abattit sur babord du côté des roches. De temps en temps on tirait le canon de détresse dont les roulements, mêlés à ceux de l'ouragan, s'en allaient au loin réveiller les échos de Paros.

Le 16, au point du jour, un canot du pays tenta vainement de parvenir jusqu'au vaisseau. Le grand canot, mis à la mer avec des bigues, fut enlevé et s'en alla se briser sur la côte. Après lui, c'est la chaloupe que l'on essaie de lancer; une centaine d'hommes y descendent, mais, broyée à son tour sur le rivage, elle ne peut faire qu'un seul voyage. Il n'y avait plus d'embarcations à bord, il fut alors permis aux hommes de faire comme ils le pourraient pour se sauver. Ce fut un spectacle étrange; on vit nos marins construire des radeaux avec des tables, des bancs, tout ce qui leur tombait sous la main. Ils furent très heureux, trois seulement se noyèrent, ce qui, avec les six perdus la veille, porte à neuf hommes la perte totale du *Superbe*. Un danger d'un autre genre vint menacer ceux qui restaient à bord : le feu prit dans la cuisine et fut éteint, grâce à l'activité du chirurgien Gery. Le 16, au soir, une barque du pays put approcher du vaisseau, les hommes voulurent s'y précipiter, le commandant s'y opposa énergiquement. Mes amis, dit-il à ces hommes terrorisés, il est un devoir

sacré à remplir, abandonnerions-nous nos malades et nos blessés ? Personne de nous ne doit s'embarquer avant eux ! Les marins obéirent, les malades et les mousses embarquèrent, la barque fit ainsi quatre voyages. 150 hommes environ passèrent une dernière nuit sur le *Superbe*. Le 17, au matin, les barques du pays revinrent, l'évacuation était complète, le comte d'Oysonville, suivant la règle, abandonna le dernier le pont du vaisseau. Il était huit heures du matin ; les horizons de l'Archipel s'empourpraient des feux d'un joyeux soleil et les sommets de Paros montaient rayonnants et purs dans l'azur transparent.

Le dernier mot de ce drame maritime devait être dit à Toulon devant le Conseil de guerre, réuni le 6 mars 1834, à l'effet d'examiner la conduite de M. André-Charles-Théodore du Pont d'Aubevoye, comte d'Oysonville, capitaine de vaisseau, relativement à la perte du vaisseau le *Superbe* qu'il commandait. Ce Conseil était composé de MM. Jurien La Gravière, vice-amiral, pair de France, président ; de Martinenq, contre-amiral ; Massieu de Clerval, contre-amiral ; Bourdé de la Ville-Huet, Maillard de Lis-court, Robert, de Villeneuve Bargemont, Costé, capitaines de vaisseau, juges ; Leblanc, capitaine de vaisseau, rapporteur ; M. Baudin, capitaine de frégate, était chargé de la défense du comte d'Oysonville.

Le rapporteur discuta avec une haute compétence les circonstances de la lutte engagée entre le *Superbe* et l'un des plus terribles ouragans qui aient sévi dans les mers de l'Archipel, après avoir rappelé la brillante conduite de M. le lieutenant de vaisseau de Rostaing, qui s'était élancé dans les haubans de misaine avec 30 hommes, dans un moment où il n'y avait que les plus intrépides marins qui pussent parvenir à s'élever dans le gréement, alors que depuis huit heures il était impossible de tenir en dehors du bord. Il termina par ces mots :

« Une grande faute a été commise, mais je déclare qu'il n'y a pas lieu de l'attribuer au commandant d'Oysonville, alors même qu'il resterait en problème si le *Superbe* pouvait être sauvé au mouillage de Parakia. Il est constant et démontré que le commandant n'a pu ni dû donner l'ordre de mouiller l'ancre de tribord, lorsqu'elle était mouillée; il ne l'a pas ordonné. Les malheureux qui les premiers ont proféré les cris de mouiller l'ancre de tribord restent inconnus, et tout coupable qu'ils sont ne peuvent être atteints par la justice du pays. J'affirme donc, Messieurs, que le commandant d'Oysonville ne saurait être convaincu d'impéritie sur les faits qui ont immédiatement suivi l'échouage et la perte du *Superbe*, qu'il a donné les ordres en marin, qu'il ne s'est déterminé à relâcher que lorsqu'il croyait ne plus pouvoir tenir la mer; que ce qui est advenu à l'entrée de Nausse ne peut lui être imputé, et qu'enfin la relâche dans Parakia, devenait une nécessité, conséquence d'une première faute d'un pilote sans jugement.

» Mes conclusions formelles sont qu'il vous plaise d'acquitter M. le capitaine de vaisseau, comte d'Oysonville, l'absoudre et le rendre aux fonctions de son grade. »

Après ces paroles, la tâche du défenseur devenait facile. Le comte d'Oysonville, à l'unanimité des voix, fut acquitté honorablement. Le président lui remit son épée déposée sur le bureau du tribunal, en le félicitant et lui donnant l'accolade.

L'année suivante, il était nommé au commandement de la *Syrène*, qui devait faire jusqu'aux Açores une campagne de trois mois, où le prince de Joinville fut nommé élève de première classe. Cette nomination indiquait que M. le comte d'Oysonville n'avait perdu ni la faveur ni la confiance du pouvoir depuis la perte du *Superbe*.

A. COUTANCE.

LA REPRISE DE LA FLORIDE

Par les Français, en 1568



Conférence faite, le 3 Juin 1883, à l'Exposition de
Géographie de Brest.

MESDAMES, MESSIEURS,

Je veux vous entraîner en ce continent, dit encore *Nouveau-Monde*, découvert par Christophe Colomb, et dont l'apparition au milieu des idées du Vieux-Monde, dont l'occupation successive passionna tous les esprits au xvi^e siècle. L'Amérique est encore un sujet continuuel d'étude, non-seulement par son existence actuelle et son accroissement remarquable de population, par ses progrès journaliers en toutes les branches de connaissances humaines, mais parce que l'on y retrouve les vestiges de races perdues et de ruines intéressantes, comme celles du Yucatan (1), au

(1) Où se trouve la *cité Lorillard*, ainsi désignée du nom du riche américain d'origine française, dont la libéralité est venue en aide aux recherches de M. Charnay. (Voir *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, de nov. 1881, le *Compte-rendu* n° 21, de 1882, et les cartes y annexées.) — On vient également de faire des découvertes archéologiques près de Mitla, village mexicain à 25 milles d'Oajaca, sur le plateau de Mixtecopan. (*Revue historique*, juin 1883, p. 248.)

Mexique, explorées par M. Désiré Charnay. On n'est plus au temps où chaque année à peu près paraissait une brochure relative à Christophe Colomb, discutant l'année de sa naissance, comme a fait, en 1873, M. d'Avezac, qui adoptait alors 1446, ou examinant le livre laissé par son fils Fernand : *La vie de l'Amiral*. On sait aujourd'hui que ce voyageur illustre est né en Corse, à Calvi, où va s'élever une statue rivale de celle de Gênes, car en cette ville, près de la station du chemin de fer, non loin du palais Doria et du petit port qui en fait partie, il existe déjà un monument consacré à sa mémoire (1) ; mais pour cela Colomb ne cessera d'être Génois, puisque l'île de Corse appartenait alors à la république de Gênes. On examine également de nos jours la terre américaine, sinon au point de vue des études préhistoriques, au moins relativement à des temps antérieurs à la découverte de l'Amérique (2).

Vous savez qu'en se plaçant à dos contre la côte occidentale de l'Europe, depuis l'Irlande jusqu'au détroit de Gibraltar, on aperçoit la côte orientale des deux Amériques, et que cette côte est peu éloignée de nous, au moins relativement. Cela explique comment, dès les premiers temps de la découverte des terres américaines, l'attention de la France se porta vers cette côte orientale ; là, il se passa des événements importants dont je désire

(1) Suivant M. Roselly de Lorgues, les restes de Colomb sont à Saint-Domingue ; reportez-vous à sa brochure : *Les deux Cercueils*.

(2) Cette découverte eut lieu le 12 octobre 1492, à l'île Samana (qu'il appelle Guanahain). Lisez l'*Exploration*, 15 mars 1883, p. 477 et 120, et 1882, p. 707. — C'est vers 1001, que l'islandais Biom avait mis le premier pied dans l'Amérique septentrionale, au Vinland. Sur le Vinland, consultez *Bulletin de la Société académique de Brest*, 2^{me} série, tome III, Brest, 1877, page 221, article de M. V. Sallet.

vous narrer en cette conférence les principales circonstances, si vous consentez à me suivre. Il s'agit de la Floride et du règne de Charles IX. L'expédition dont il va être question, fut une vengeance particulière, quoique faite et accomplie au nom de la France ; c'est pourquoi il importe de nettement préciser l'origine de ces faits avant d'en présenter le récit.

La Floride avait été découverte en 1512 par Juan Ponce de Léon, gouverneur de Porto-Rico, ancien compagnon de Christophe Colomb, le jour des Rameaux, dit *Pâque fleurie* en espagnol. Dans ce pays, on pouvait semer deux fois par an et obtenir deux récoltes, au moins pour le blé et le maïs, tout en laissant reposer la terre six mois par an, car trois mois, depuis les semailles, suffisaient en général pour amener à bien une récolte. Les naturels étaient olivâtres, de grande *corporance* et bien proportionnés, peints en couleur *piquée dans la chair*, c'est-à-dire tatoués, avec des cheveux noirs et longs, habiles à tirer de l'arc, et très exercés à la course. Ils mangeaient des crocodiles (1), très abondants en leur pays, et dont la chair était belle et blanche; excellent procédé pour ne pas être dévorés par eux que de leur faire ainsi la chasse. Le pays produisait de bons et beaux fruits; les animaux étaient nombreux. Aujourd'hui, l'agriculture est la principale et presque la seule industrie de la contrée (2). Ces Floridiens adoraient le soleil comme source de la fertilité, n'avaient d'armes à feu que celles à eux fournies par les Européens (3), et n'étaient, paraît-il, *mange-hommes*, c'est-à-dire

(1) *Description de l'univers*, par Mallet, 1883, tome 5, p. 298.

(2) Dussieux, *Géographie générale*, p. 891.

(3) Les Araucans possédaient des armes défensives en cuir si dur, que l'acier ne les pouvait percer. L'*Araucana*, poème de Ercilla, chant I^{er}, octave ou strophe 21.

cannibales que par haine et par vengeance (1). D'après les gravures de la *France antarctique*, de Thevet (2), ils obtenaient du feu comme les Noukahiviens de nos jours (3).

Vous connaissez de nom la Floride; c'est un des Etats qui composent aujourd'hui la république des Etats-Unis, mais alors ce nom embrassait non-seulement les côtes atlantiques de la Floride actuelles, mais celles de la Georgie et des deux Carolines, et peut-être l'Amérique du Nord presque entière.

C'est là que débarqua, le 30 avril 1562, un marin dieppois (4), Jean Ribault, parti du Havre le 18 février précédent. Entrés dans le pays, après avoir franchi la barre d'une rivière, nos compatriotes furent émerveillés de la beauté du pays, et bientôt, au milieu de l'accueil bienveillant des indigènes, à la vue d'une grosse perle pendue au cou de l'un d'eux; avec l'imagination française, ils se représentèrent ce lieu comme un paradis plaisant à habiter et riche. Ils étaient sur la rivière Saint-Jean, qu'ils baptisèrent du nom de rivière de Mai. Là un fort (5) fut construit dans une île; il prit le nom du roi et l'on laissa trente

(1) *L'Histoire universelle du Monde*, par François de Belleforest-Comingeois, in-4°, Paris, chez Mallot, 1872, p. 270.

(2) Réimprimée en 1878, par M. Gaffarel, chez Maisonneuve, à Paris. — Sur Thevet, lisez *Notice sur Rabelais*, par M. Rathery, p. XXXII.

(3) *Les derniers Sauvages*, par M. Max Radiguet, p. 231. — « Les sauvages connaissent le feu en se brûlant », a dit Thavanes. *Mémoires de Gaspard de Thavanes*, année 1573, p. 412, de l'édition du *Panthéon littéraire*.

(4) Ce sont deux armateurs dieppois, les frères Ango, qui organisèrent les premiers, de France au Brésil, un service régulier dès le début du xvi^e siècle.

(5) De 32 mètres sur 26.

hommes (1) à sa garde, sous les ordres du capitaine Auberson, plutôt Albert de Pierria; Charles-Fort, dûment garni de munitions et de vivres, Ribault partit et atteignit l'Angleterre.

Le commandant du fort noua des relations avec les gens de la contrée, leur offrant de menus objets et surtout des chemises dont ils étaient friands; il remonta la rivière, assista à plusieurs fêtes, revint dans sa forteresse, et fit appel aux indigènes lorsqu'il manqua de vivres; il fut assisté avec générosité même par des rois demeurant à plus de 25 lieues dans l'intérieur des terres. Un incendie ayant détruit une partie des maisons françaises, les sauvages accoururent, aidèrent à les reconstruire. Outre les misères de la faim, la petite colonie fut déchirée par des dissentiments; quoique apaisés bientôt, ils donnèrent l'idée du retour. On se mit donc à construire un brigantin, sous les ordres du nouveau chef élu, Nicolas Barré, l'un des compagnons de Villegagnon au Brésil, car le capitaine Albert, exécré pour des actes de répression, avait fini par être assassiné; les indigènes fournirent le bois, les voiles provinrent du linge que l'on possédait encore. L'on se mit enfin en route; la traversée fut attristée par le défaut de nourriture; il fallut tirer au sort le malheureux soldat que l'on mangerait. Ce drame achevé, l'on toucha terre.

L'amiral Gaspard de Coligny, homme aux grandes vues et dont l'esprit supérieur avait pris sur Charles IX un ascendant redouté par Catherine de Médicis, ne se laissa pas décourager et voulut continuer ses desseins coloniaux qui eussent agrandi l'empire de la France, en procurant un asile aux Français, partisans de la nouvelle religion; il voulut qu'on revint en Amérique, malgré l'insuccès de Villegagnon au Brésil et de Ribault dans la Floride. Il

(1) Suivant les uns, 28 et même 26 seulement.

choisit cette fois, pour une nouvelle tentative en Floride, le capitaine Laudonnière, qui avait fait partie de la première expédition, homme sensé, peut-être un peu faible de caractère, mais très dévoué, et le fit partir du Havre à la date du 22 avril 1564, c'est-à-dire deux ans après le premier voyage de Ribault.

Laudonnière fonda le second établissement français en Floride, lequel, cette fois, reçut bien le nom de la Caroline (1), et fut situé en un autre point de la côte, plus fertile que la localité de Charles-Fort; là il existait une température douce et une île triangulaire semblait propice à la défense. Le commandant français noua des relations avec les *caciques*, en d'autres termes, avec les chefs indigènes, et en tira parti pour son approvisionnement de vivres; mais un de ses lieutenants, envoyé en reconnaissance, s'enquit avec trop de persistance de l'existence des métaux précieux et dépêcha, pour la vérifier, un soldat qui trouva six livres d'argent à peine. Ce dernier, et un autre détachement envoyé à son aide, rapportèrent à Laudonnière les détails de l'organisation féodale du pays et le souvenir très vif qu'on y gardait des offenses. Au milieu des agitations, des hostilités entre tribus, le chef des Français voulut rester neutre; on ne comprit pas ce rôle contraire aux idées sauvages et tous furent bientôt contre lui. Heureusement il se défiait d'eux; aussi dès que l'un d'eux demanda une entrevue, il ne l'accepta qu'à condition de voir le cacique seul, et encore eut-il soin de l'effrayer en lui dépeignant la puissance du roi de France et en montrant les effets des armes à feu. Il avait promis, pour

(1) *Histoire de la Floride française*, par M. Gaffarel, 1875 p. 59 et 99. L'auteur de cet excellent livre remarque avec raison que le nom actuel de la Caroline ne provient nullement du roi de France Charles IX, mais du roi d'Angleterre Charles II.

se faire bien venir, d'aider ce cacique contre son ennemi le plus redoutable; la promesse fut rappelée, mais il voulait l'éluder. Cela réussit d'abord, puis un jour Satouriana, c'était notre cacique, vint demander une nouvelle réponse à la tête de douze cents hommes. Le chef français était absent; son lieutenant Lacaille défendit à cette multitude l'entrée de ce que nous appelions notre citadelle, laissant pénétrer Satouriana et ses principaux officiers; ceux-ci furent frappés à la vue des fortifications, et lorsque nos pièces exécutèrent une salve en l'honneur du cacique, ses douze cents guerriers restés dehors s'enfuirent. Malgré son désappointement, Satouriana rappela la fameuse promesse; dès son retour, Laudonnière envoya Lacaille et quelques soldats, qui furent aussitôt entraînés dans une expédition. Laudonnière n'hésita pas; avec vingt soldats d'élite armés jusqu'aux dents, il alla réclamer, *par humanité*, les prisonniers faits, les exigea enfin et les ramena dans son fort. Dès lors, Satouriana, humilié, devint un ennemi. En rendant les prisonniers à l'autre cacique, nommé Outina, Laudonnière espérait l'avoir pour ami et pour allié. En effet, cela tourna de la sorte; mais le détachement, envoyé pour le reconduire, fut aussi entraîné dans une bataille, et Outina s'étant arrêté à demi succès, les nôtres revinrent mécontents. Ainsi la politique suivie par Laudonnière échouait; des dissensions intestines vinrent troubler la colonie et aggraver sa situation. Peu s'en fallut qu'il ne fût assassiné par des avides, désireux d'aller aux mines et d'en extraire de l'or. Il se montra trop doux vis-à-vis de cette quasi-émeute, puis tomba malade; alors on chercha à lui faire prendre du poison dans un remède; le traître capable d'un tel acte fut démasqué. Bientôt une conspiration se saisit de lui et de deux autres chefs, et les enferma. Alors deux barques mirent à la voile pour aller faire le métier

de pirates le long de Cuba ; après de petits succès, leur fin fut misérable (1). Laudonnière, enfin délivré par le brave Lacaille et rétabli dans son commandement, réorganisa sa petite troupe et lui fit solennellement prêter serment. Alors, en conformité avec ses instructions, il entreprit divers voyages de découverte qui réussirent à le mettre en bons termes avec les indigènes (2) et à lui faire retrouver deux Européens abandonnés dans ce pays et devenus à peu près sauvages. Le malheur résidait dans le *défait de culture* de notre part et l'espoir de trouver bientôt de l'or nous détournait du travail, *même de la pêche* ; la colonie ne vivait que des dons de divers caciques, la famine la menaçait toujours. Elle finit par éclater *terrible* ; les Indiens, mécontents, ne donnaient plus de vivres, ils les vendaient ; de sept mois les Français ne mangèrent de pain de froment, mais bien un pain fabriqué avec des racines et des arêtes pilées. Afin de frapper un coup d'éclat, Laudonnière, imitant la conduite de Fernand Cortez et de François Pizarre, enleva avec cinquante hommes le cacique Outina. L'effet fut grand sur les Floridiens, qui interprétèrent cet acte en faveur de notre puissance, ne pouvant y voir qu'un moyen détourné d'obtenir, comme rançon, des vivres et des richesses. Ils furent même étonnés que les Français laissassent la vie à Outina, le traitassent bien, refusassent de le livrer à son ennemi Satouriana. Bientôt ils prétextèrent une attaque et implorèrent le secours des Français ; Laudonnière *flairant une ruse, cachant une embuscade*, répondit qu'il attendrait. La famine continua ; une ou deux *razzias* procurèrent un peu de grain. Ces

(1) Voir la note précédente.

(2) L'un des Français, Pierre Gambie, se fit aimer de la fille d'un chef et l'épousa ; trop despote, il ne tarda pas à être massacré par ses sujets.

razzias exaspérèrent les habitants, déjà sur ce point mal assurés de leur propre nourriture, à cause d'une culture inégale ou du moins intermittente, car ils vivaient à peu près tout l'hiver de chasse et ils n'entretenaient pas de bétail (1); les Français furent guettés, massacrés dès qu'ils furent isolés. Enfin, lors de la maturité prochaine, Outina promit, outre les deux otages qui le remplaceraient comme garantie, de remplir nos greniers si on lui octroyait sa liberté; le marché fut conclu, le cacique reconduit; notre escorte, mal reçue, subit une attaque au retour et eut 30 hommes hors de combat. Un tel désastre précipita les projets de départ, en dépit d'un secours reçu d'un navire anglais qui faisait la traite des noirs et que commandait Sir Johu Hawkins. On répara un navire, on parvint à le charger; Laudonnière se tenait prêt à donner le signal, quand des voiles furent signalées (28 août 1565).

C'était le capitaine Jean Ribault, qui aborda près du fort, portant la bannière de l'amiral de France, c'est-à-dire de Coligny, comme le devait tout navire allant par mer sous l'obéissance du roi (2).

L'amiral rappelait Laudonnière afin qu'il vînt éclairer le monarque français sur l'étendue et les ressources de la Floride : Ribault, destiné à le remplacer, connaissait déjà le pays et amenait sept navires. Malgré les hostilités commises entre eux et Laudonnière, les caciques reçurent assez bien Ribault. A peine trois de ses navires avaient-ils pénétré dans la rivière Saint-Jean, suffisamment large,

(1) Ce qui prouve combien les indigènes possédaient peu d'approvisionnements, c'est qu'au début, quand les Français leur demandent des vivres, ils en donnent d'abord, puis finissent par les renvoyer plus à l'intérieur, vers des caciques plus puissants et plus riches.

(2) *Discours des Essais et Offices*, par Ch. de Figon, 1579, in-12, Paris, chez Auvray, feuillet 32 au verso.

comme on peut s'en convaincre par l'examen de la carte, au moins jusqu'au lac Georges (1), assez à l'intérieur des terres, que six grands navires espagnols, commandés par Pedro Mendez ou Menendez de Aviles, dont les dépêches n'ont pas encore parues (2), que six grands navires se montrèrent. A ce moment, la plupart des nôtres étaient à terre. Le fort reçut une volée de coups de canon, puis l'adversaire s'éloigna de dix lieues. Nos petits navires étaient bons voiliers; ils allèrent reconnaître les Espagnols. Ces derniers avaient mis à terre partie de leur infanterie, de leurs vivres, de leurs munitions. Ribault rassembla les officiers dans la chambre de Laudonnière, malade, proposa d'embarquer toutes nos forces, d'aller droit en avant et d'attaquer. La réunion des officiers ne partagea pas son avis (3); elle opina pour rester à terre, pour s'y fortifier, ce que faisaient déjà ceux des ennemis débarqués. Ribault, voyant qu'on le voulait chasser de cette contrée, *persista dans son idée de tout embarquer* et de combattre, car l'amiral lui avait enjoint de ne rien endurer d'une flottille partie d'Espagne; il emmena donc (8 septembre) 38 des hommes de Laudonnière et son enseigne. De là, et du temps qu'il avait perdu dans ses

(1) Entre ce lac et le lac Monroë, la largeur de cette rivière se rétrécit.

(2) Elles existent, dit-on, en Espagne. Mendez avait fait avec son maître une convention ou espèce de marché; c'était l'usage, « car, dit Las Cases, les ambitieux savaient tout le parti qu'on pouvait tirer d'une terre qu'ils allaient exploiter sous le nom de commissaire de Sa Majesté le Roi d'Espagne. » — *Œuvres de Las Cases*, évêque de Chiappa, par Llorente, Paris, 1822, chez Eymery, t. 1, p. 55.

(3) C'était la deuxième fois : Jean Ribault semblait saisi d'un pressentiment. il ne pouvait périr plus misérablement qu'en n'attaquant pas.

reconnaissances, il résulta un grand désastre ; après un petit combat, notre petite flotte fut battue et tous les nôtres égorgés. De même dans le fort, pris par surprise. C'est ce que l'on appelle le massacre de San-Augustino. La peau de Jean Ribault, même celle du visage, avec les yeux, le nez et les oreilles, dit La Popelinière, fut, dit-on, envoyée en Espagne, et au-dessus des cadavres flottants en l'air de nos pauvres compatriotes pendus (1), le vainqueur inscrivit : *Non comme Français, mais comme hérétiques !* Pendant ce temps, Laudonnière s'était échappé au travers des bois, grâce à sa servante qui l'avait averti (2) et fut blessée à ses côtés ; il s'était sauvé avec deux autres capitaines français, et après une misérable navigation, faute de vivres, avait abordé dans le pays de Galles, en Angleterre, où des marchands de Saint-Malo lui prêtèrent de l'argent, et où l'ambassadeur de France le secourut. Une fois en France, il se rendit à Moulins où était la cour. La façon dont il revint ne lui permit pas de ramener des sauvages comme on avait fait pour notre colonie du Brésil (3) ; sans cela, ceux-ci eussent pu haranguer le monarque français en leur langue.

(1) Les cadavres furent ensuite brûlés par mesure hygiénique : on comprend, du reste, que beaucoup de nos malheureux compatriotes furent massacrés, quoique l'inscription espagnole porte *pendus*.

(2) Laudonnière, au milieu de tous les dangers qu'il courut, avait été en général prévenu à temps et ainsi sauvé. Il était doué de jugement, de désintéressement, plein de patriotisme.

(3) Ces sauvages qui s'étonnaient tant de ce que les Français obéissaient à un enfant (Lisez *Essais*, de Montaigne, livre I^{er}, fin du chap. 30.), car Charles IX n'avait pas encore atteint sa majorité. *De Thou*, en son livre xxxvii, prétend qu'à l'entrée du roi à Bordeaux, le chef de ces sauvages harangua en sa propre langue ; sept ou huit autres nationalités agirent de même.

Et ici nous pouvons nous arrêter un instant, afin de présenter une réflexion philosophique. Remarquez combien Laudonnière avait dû être froissé, car subitement Ribault vient lui enlever son commandement qu'il espérait conserver et consolider par son voyage en France; or, ce grand crève-cœur devint la source, la cause de son salut : pendant que Ribault est fait prisonnier et massacré, il s'échappe, il revoit son pays. C'est toujours ainsi : nous nous plaignons d'un déboire, nous nous révoltons contre l'injustice du sort, et celui qui nous remplace subit souvent de pires destinées.

Charles IX était trop occupé chez lui pour songer à tirer vengeance d'un pareil fait. Au bout de *trois ans d'attente*, un particulier eut l'audace de se charger de cette besogne et le bonheur d'y réussir. C'était un gentilhomme gascon, le capitaine Dominique de Gourgues, originaire de Mont-de-Marsan, lequel avait porté les armes pour son pays et pris part à nos guerres d'Italie. A la reprise de Pianza, en Piémont, l'année 1557, il avait été fait prisonnier, d'où chez lui un premier fonds de rancune; Montluc, son chef (1), et de Thou, en son *Histoire*, en parlent à ce propos, ce qui prouve qu'il n'était pas le premier venu. Dès le début de 1567, ne divulguant ses projets à personne, laissant entrevoir un voyage commercial et de découverte, il entreprit ses préparatifs, qui furent terminés au mois d'août. Pour ce faire, il fallait une grande dépense. Or, ce guerrier avait amassé plus de gloire que d'argent. Il vendit ses biens, emprunta de divers amis, fit cons-

(1) « Là il fut prins douze ou quatorze chevaux legers de ma compagnie, dont le capitaine Gourgues, qui estoit à la suite de Monsieur de Strozzi, estoit du nombre. » — *Commentaires de Blaise de Montluc*, livre iv.

truire, arma, équipa deux petites roberges (1) et une patache, *en forme de frégate du Levant*, pouvant naviguer à la rame à défaut de vent, afin de pouvoir entrer dans l'embouchure des grandes rivières ; il se munit d'objets de guerre et de marine, s'avitaila en vivres pour un an. Le 2 août, il prit la mer à Bordeaux ; on a dit qu'il n'avait demandé aucune autorisation, c'est inexact. M. de Montluc, devenu lieutenant du roi en Guyenne, lui avait donné congé d'aller sur la côte du golfe de Benin (2), appartenant à un royaume africain de la Nigritie maritime, alors peu connu et peu délimité, et d'y guerroyer contre les nègres, car de son véritable but, la Floride, il ne soufflait mot à personne. A vingt lieues de Bordeaux, il fit sa monstre ou revue. Sa petite troupe comptait 100 arquebusiers, ayant le morion (3) ou casque en tête, et 80 mariniers (4) aptes à faire le métier de soldat, une arbalète ou une pique à la main. Un vent contraire le retint huit jours à Royan, puis autant à La Rochelle, où le mauvais temps le jeta ; circonstance fâcheuse, car elle

(1) Navires de ce temps.

(2) Là, dès 1364, un comptoir, nommé le *Petit-Dieppe*, avait été fondé par les Français. — *Histoire de la Géographie*, par Vivien de Saint-Martin, p. 306.

(3) Le morion, casque ouvert et à bord retroussé, commença à être en usage sous Henri II ; celui des arquebusiers était échancré d'un côté, afin de faciliter la position de la crosse de l'arquebuse. Souvent le morion était gravé. Celui des chefs portait un panache. Il y en avait de dorés. La ville de Milan jouissait d'une vieille réputation pour ses casques, ses arquebuses, ses corselets. Une bonne arquebuse atteignait à 400 pas. — Voyez Brantôme, *Colonels français*, M. de Strozza.

(4) Dont-un, qui lui servait de trompette, avait déjà été à la Floride, et parlait la langue des naturels.

diminuait ses vivres et elle indisposait sa troupe. Enfin, le 22 août, il put reprendre la mer et faire voile, non pourtant que la tempête le délaissa, car un de ses navires s'égara et ne le rejoignit qu'en Barbarie. Côtayant une partie de l'Afrique, il eut maille à partir avec des rois nègres qui le vinrent assaillir, les combattit, en eut raison, puis gagna le Cap-Vert (1), cingla en pleine mer et aborda en une île nommée la Dominique, où il fit eau et séjourna *encore huit jours*, d'après la relation : évidemment ce terme constitue une des mesures habituelles de l'époque, car il est souvent répété. Plus loin, l'expédition descendit dans une autre île (2), où elle mangea de grosses figes rouges. Dans une troisième île, on put emporter des fruits en échange de plusieurs aunes de toile. On atteignit ensuite l'île Espagnole, ou Saint-Domingue, dont les Espagnols avaient détruit cruellement la plupart des habitants (3). Il eut de la peine à y prendre de l'eau, il fallut employer la force, car nos ennemis le voyaient d'un mauvais œil. Qu'eût-ce été s'ils avaient pu deviner ses intentions? Là les soldats français mangèrent de grosses tortues, et ce fut autant d'économisé sur les vivres de bord. La flottille navigua ensuite vers le cap Saint-Nicolas, au couchant de l'île (4), où elle put réparer et surtout calfater un des navires qui avait fait eau, et dont

(1) Le cap le plus occidental de l'Afrique; il y a les îles du Cap-Vert, à 500 kilomètres ouest. — Voyez dans l'*Univers pittoresque, îles d'Afrique*, par M. d'Avezac.

(2) Saint-Germain de Porterique, suivant la relation.

(3) « Voilà comment ils ont converti les Indiens à la foy chrétienne, dont ils se vantent, » s'écrie de Gourgues, car le récit de la *Reprise de la Floride* paraît être de lui.

(4) Ce cap, nommé par Porcacchi dans son texte, est oublié sur la carte. *L'Isola pir Samose*, 1576, Venise, page 172.

le pain (ou hiscnit) avait été gâté, ce qui contraignit fâcheusement à réduire la ration de moitié. La station suivante fut l'île de Cuba, atteinte non sans peine, vu le mauvais temps. C'est là, au cap Saint-Antoine, sis à l'une des extrémités de l'île (1), à deux cents lieues environ de la Floride, que Dominique de Gourgues rassemble tout son monde et lui déclare le but qu'il poursuit : il veut tirer vengeance des Espagnols de cette province, à cause de leur conduite cruelle ; il s'excuse de leur avoir cédé ce projet, leur divulgue la façon dont il compte procéder, leur met devant les yeux l'honneur, la satisfaction qu'ils éprouveront d'un tel acte, les anime, les entraîne ; ils promettent de ne plus l'abandonner. Ainsi la petite expédition avait quitté la côte française sans savoir où elle allait ! Quelle confiance et aussi quel goût pour les aventures ! Comme ce fait peint exactement la fièvre des découvertes qui s'était alors emparée du monde entier, et le besoin de nouveautés qui agitait la société européenne du xvi^e siècle, au moins chez les races latines et surtout en France.

A la pleine lune, on entre au canal de Bahama (2), on découvre bientôt la Floride. En apercevant nos navires, les Espagnols les croient de leur nation et les saluent. De Gourgues rend le salut afin d'entretenir leur illusion, puis, la nuit venue, tourne voile et va débarquer à quinze lieues du fort. Il aborde les indigènes en faisant élever les enseignes en signe de paix, et s'entend avec eux au moyen de son trompette. Ce dernier, déjà venu dans le pays, est reconnu et fêté par eux. On en reçoit des vivres ; le lendemain, une entrevue a lieu avec plusieurs de leurs

(1) « Le cap de Saint Anthoine est au bout de l'île de Coube, » dit la relation.

(2) Il y a le *vieux* et le *nouveau* canal de Bahama ; le courant du Gulf-Stream, qui réchauffe nos côtes de Bretagne, traverse le second.

monarques et de leurs chefs. Là, de Gourgues annonce son projet de faire la guerre aux Espagnols, projet qui les contente, car ils ont eu à s'en plaindre. Ils demandent *trois jours* afin de se préparer à jouer dans la lutte le rôle de nos alliés. Pour les satisfaire, les Français leur distribuent les menus objets qu'ils ont rapporté, qui un couteau, une hache, une dague, des ciseaux, qui un sabre, une bourse, un miroir, qui une chemise ; en échange, ils reçoivent des peaux de cerf et quelques grains d'argent. Pendant que les sauvages s'amuse de ces cadeaux, le chef des Français recueille ses renseignements par un jeune compatriote, Pierre Debray (1), demeuré dans le pays, âgé de seize ans, et qui revint en France avec l'expédition. Il y avait là 400 Espagnols, occupant trois forts, dont l'un, le plus avancé dans les terres, était l'ancien fort français. Aussitôt, sous la conduite d'un chef, neveu du roi (ou cacique) principal, un gentilhomme commingeois, que le chroniqueur nomme Estampes, va reconnaître les forts ; de Gourgues et les otages pris par lui sur les sauvages (2) se retirant sur les vaisseaux.

Trois jours après, on marcha contre l'ennemi. De Gourgues, averti de la négligence des Espagnols dans le service de gardes, chemina par la mer, dans deux barques, avec ses soldats et 60 mariniers ; il avait, au départ, remis à un bordelais les clefs de ses bahuts, le chargeant de ramener l'expédition en France s'il succombait. La rivière fut difficile à passer, le terrain se trouva détrempé et il le fallut suivre par un temps obscur ; enfin on adopta un chemin plus long, mais plus sûr, et l'on se hâta dans le but d'arriver à la pointe du jour. La pluie

(1) On trouve aussi écrit Debré.

(2) Le fils et la femme d'un roi : cette dernière ne comptait pas vingt printemps, une nouvelle femme assurément.

survint, les soldats eurent fort à faire pour garder leur feu, c'est-à-dire pour conserver leurs armes en état de tirer. On vit bientôt le fort; les Espagnols travaillaient à l'intérieur à creuser un puits, et heureusement ne se doutaient de rien. Gourgues confia à son lieutenant vingt soldats et dix mariniers, portant pots et lances à feu, et rangea sa troupe derrière un petit bois. « Voilà, dit-il aux siens, les voleurs qui ont volé cette terre à notre roi ! Voilà les meurtriers qui ont massacré nos Français ! Allons, revengeons notre Roy et la France, montrons-nous Français. » Les Espagnols venaient de dîner, et curaient encore leurs dents (1), quand l'alarme fut donnée et deux coups de coulevrine tirés : le neveu du roi sauvage, le cacique Olotocam, s'étant fait promettre que s'il était tué, on remettrait ce qui lui avait été promis à sa femme, afin qu'on l'enterrât avec lui, suivant un de leurs usages, sauta sur la terrasse et tua le canonnier ennemi qui avait fait le signal. Les Espagnols, incertains, sortent du fort ; de Gourgues les renferme entre lui et son lieutenant au nombre de 60 ; il n'en échappa pas un seul, tous furent pris ou tués. Du premier fort, on courut au deuxième, de l'autre côté de la rivière de May. Là, il fallut l'emploi de l'artillerie : celle trouvée dans le premier fort fut employée ; c'était l'ancienne artillerie française, marquée au chiffre du roi Henri II, trois canons et une coulevrine. Pendant que ces quatre pièces tiraient sans interruption, le capitaine Gourgues traversa la rivière en barque avec 80 arquebusiers, les sauvages le suivant à la nage (2) par impatience de ne pas agir assez vite ; les

(1) *Reprise de la Floride*, p. 53.

(2) Ils nagent d'un bras, tenant leur arc de l'autre.

Espagnols essaient de se sauver entre les deux troupes (1), là ils essuient un feu de peloton bien dirigé et sont obligés de poser les armes ; beaucoup sont massacrés : quinze furent pris vivants. Alors les Français regagnèrent le premier fort et s'y consolidèrent (24 avril 1568).

Vous le voyez : quoiqu'il eût avec lui les sauvages et que leur présence semblât favoriser la guerre faite à la hâte et les coups d'audaces, de Gourgues excelle dans ses précautions : deux fois l'adversaire se trouve pris, *hors de ses forts*, entre deux détachements qui en ont aisément raison. Ce chef sait donc conduire sa guerre : vis-à-vis des sauvages même, ses alliés, il n'abdique pas la prudence, car nous l'avons vu exiger des otages.

Il restait un troisième fort, nommé par de Thou le fort de la Caroline, et par les Espagnols San-Mateo : un prisonnier indiqua la hauteur des remparts et le meilleur point d'attaque. Huit échelles, de la hauteur voulue, furent confectionnées et un plan du fort dressé. Pendant ce temps, ce troisième fort envoyait un soldat espagnol, déguisé en sauvage, afin de reconnaître l'ennemi ; mais nos associés, qui possédaient le flair souvent célébré des indigènes de cette époque éloignée, le devinèrent sous son déguisement et l'empoignèrent : cet espion fut obligé de confesser le rôle qu'il jouait. On apprit par lui que les assiégés, au nombre de 260, croyaient avoir affaire à 2,000 Français. Gourgues, satisfait de leur effroi, achève ses préparatifs le jour même, et le lendemain marche à l'attaque, laissant quinze hommes (2) à la garde de son fort et de l'entrée de

(1) Cela paraît sa manœuvre préférée, placer l'adversaire entre deux attaques ; de même, nous venons de le signaler, quand il en rencontre, de Gourgues masque son mouvement par un petit bois.

(2) Commandés par le capitaine de Mesmes, originaire de Mont-

la rivière qu'il occupait : l'espion était attaché à un *sergent de bande*, c'est-à-dire d'infanterie, afin qu'il ne pût s'échapper (1), mais bien montrer à l'œil ce qu'il avait dit et *faire voir en peinture*. L'ennemi, cette fois, se tenait sur ses gardes; il reçut les nôtres avec force artillerie. Gourgues gagne une montagne du haut de laquelle il domine le fort, et résout de remettre l'attaque au lendemain, comptant l'exécuter du côté de cette montagne où le fossé n'estoit flanqué, mais une sortie de 60 arquebussiers ordonnée par le gouverneur, qui avançoit ainsi son désastre, suivant l'expression de Laudonnière, et cela parce qu'il croyait poursuivre l'avant-garde française qui se retirait, chemina au-dehors afin de les reconnaître. Aussitôt les Français glissent un détachement entre eux et le fort, puis les attendent de pied ferme au bas de la montagne, tirent sur eux à bout portant, les chargent à l'épée : la sortie fut de la sorte prise encore une fois entre deux troupes, il en réchappa à peine un. A cette vue, la garnison perd courage, évacue la forteresse, se réfugie dans les bois; là les sauvages, qui n'ont pas quitté leur poste, poursuivent les fugitifs, les accablent de flèches, pendant que les Français qui, entrés dans la citadelle et l'ayant traversée, en ressortaient par la porte opposée, pendant que les Français, disons-nous, courent après eux : la plupart furent tués sans essayer de résister, et les nôtres étant très exaltés. Neuf coulevrines, quinze petites pièces en fer et dix-huit caques de poudre; une grande quantité d'armes se trouvèrent parmi le butin et le vainqueur emporta l'artillerie. Les prisonniers, au

de-Marsan; la tante de Dominique de Gourgues appartenait à cette famille.

(1) C'était l'habitude; on tirait parfois sur la corde pour le réveiller.

nombre de 60 environ (1), conduits au lieu où les Français avaient été pendus, y furent à leur tour *branchez aux arbres* (2), c'est-à-dire pendus, après une courte explication remplie de reproches que leur adressa de Gourgues et avec cet écriteau à côté d'eux : « *Non comme Espagnols, ou Maranes, mais comme traîtres, voleurs et meurtriers.* » Suivant un dire, cet écriteau, matériellement et moralement, n'était que le précédent écriteau espagnol retourné. Ce terme, *Maranes*, signifie descendant de Juifs ou de Maures, car Mauresques ou Morisques, qui avaient conquis l'Espagne, y avaient fondé des royaumes et ont laissé de si splendides monuments. Quand on les a expulsés de la Péninsule ibérique, sous Philippe III et Philippe IV, ils se sont réfugiés, on le sait, soit en Afrique, soit en France, en Auvergne surtout.

Son expédition achevée, et elle montrait aux indigènes que les Européens se déchiraient entre eux (3), Dominique de Gourgues songea à son retour. Ne pouvant laisser en Floride assez d'hommes, de soldats, pour conserver les forts à la France, il les ruina, laissant ainsi le pays plus abordable que si les sauvages les avaient occupés, plus abordable si jamais le roi de France songeait à reprendre ces contrées. Il persuada aux indigènes que cette destruction importait à leur sécurité, en sorte qu'ils l'aidèrent à la démolition qui fut, prétend-on, accomplie *en moins d'un jour*, en ce qui concerne le dernier fort pris, et cela

(1) 30 provenaient des deux petits forts.

(2) De Gourgues refusa de les livrer aux sauvages, qui leur eussent fait subir une mort plus cruelle.

(3) C'est la réflexion de Voltaire, disant : « Déjà les peuples de l'Amérique voyaient leurs déprédateurs européens les venger en s'exterminant les uns les autres ; ils ont eu souvent cette consolation. » — *Essai sur les mœurs*, chap. 151.

peut s'être réalisé, car on démolit rapidement, tandis que l'on construit lentement. On revint vers les deux autres forts, qui subirent le même sort et où une trentaine d'Espagnols furent pendus à leur tour : l'un d'eux avoua avoir jadis pendu cinq Français de sa main. L'exécution complétée, les vainqueurs retournèrent à leurs navires, calfatés, approvisionnés, avec des eaux fraîches, firent leurs adieux aux indigènes, leur promettant ou plutôt leur faisant espérer leur retour *dans douze lunes*, afin d'atténuer leur chagrin, rendirent à Dieu de publiques actions de grâces, et, le 3 mai, mirent à la voile. Cette fois la navigation fut si heureuse, qu'ils franchirent les onze cents premières lieues en 17 jours (1), puis, continuant leur route, atteignirent La Rochelle le 6 juin, jour de la Pentecôte. De Gourgues fut parfaitement reçu en cette ville; peu de jours après, il cingla vers Bordeaux, et une fois en cette dernière ville, prit la poste afin d'aller rendre compte de son voyage à Montluc. En cette navigation, il fut suivi, disons plutôt poursuivi, jusqu'à Blaye, par 18 pataches et 1 roberge (de 200 tonneaux) espagnoles, accourues pour le surprendre et l'enlever.

Après cette odyssée, Dominique de Gourgues ne s'endormit pas. Le roi d'Espagne avait mis sa tête à prix et, de plus, demandait justice à Charles IX de son expédition en Floride; il ne put donc, malgré l'intervention de Coligny qui prit hautement sa défense, il ne put être présenté à ce dernier monarque lorsqu'il vint à la Cour de France, offrant de remettre la Floride sous le sceptre des Valois; mais au lieu de rester à Paris et d'y recevoir une récompense, il dut se réfugier à Rouen (2), où le président Ma-

(1) Toutefois la patache, avec *huit hommes dedans*, fut perdue et une roberge s'égara, mais revint un mois après.

(2) Le chef espagnol, qui avait massacré les Français de la Floride, avait été créé marquis.

rigny l'accueillit et le cacha (1). Dès qu'il put se montrer, il gagna l'Angleterre, puis fut choisi, en 1582, par le prieur de Crato, dom Antoine, pour commander sa flotte, alors qu'il allait partir à la recherche de la couronne de Portugal, comme héritier de dom Sébastien, tué en Afrique dans une grande bataille livrée contre le roi de Fez ; mais il succomba à Tours presque au moment de s'embarquer (1583).

Dans les pièces officielles, on l'intitule : *Dominique de Gourgues, escuyer, gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi*. Le 15 janvier 1580, au moment de partir pour le Portugal, il donna procuration à sa tante, demoiselle Romarine de Mesmes, de gouverner ses biens, comme il le ferait lui-même, ce qui semble indiquer qu'il n'avait pas tout vendu pour armer ses navires, mais seulement hypothéqué une partie de ses terres. Du reste, pour couvrir les dépenses de son expédition en Floride, de Gourgues ne reçut absolument rien du gouvernement : il vendit au maire de Bordeaux l'artillerie qu'il avait conquise au prix de mille écus seulement ; ce fut sa seule rentrée.

On peut signaler que la relation de *la reprise de la Floride*, rééditée et annotée avec tant d'érudition, en 1867, par M. Tannizey de Larroque (2), a été plusieurs fois reproduite, car elle se trouve déjà en abrégé à la fin de l'écrit de Laudonnière, et c'est là évidemment où d'Aubigné en avait pris connaissance dans le but de rédiger le chapitre 29 du livre V de son *Histoire universelle*.

Je regrette de n'avoir pu rencontrer le portrait peint ou

(1) Le receveur, son ami, lui fut également utile.

(2) Paris, chez Aubry ; Bordeaux, chez Chaumat, dans le format in-8°.

gravé de Dominique de Gourgues; il eût été intéressant d'étudier les traits de la figure de ce héros et d'y lire ses qualités, son énergie surtout.

Nous avons cité l'offre faite par de Gourgues de restituer la Floride aux Valois. On sait ce qu'est devenue cette ancienne province française depuis les événements que nous venons de raconter; les Espagnols s'y installèrent définitivement, la possédèrent près de deux siècles, la cédèrent aux Anglais en 1763, la reconquirent 18 ans plus tard, se la virent confirmée par le traité de Versailles en 1783; enfin, en 1819, cette contrée fut vendue par l'Espagne aux Etats-Unis, qui en firent un des territoires de l'Union américaine.

Tel est le narré des faits relatifs à la *Reprise de la Floride* en 1568, tel il est dans son éloquente simplicité. Comment apprécier de pareils événements, en d'autres termes, quelle est ici la morale de la fable? On a eu tort des deux côtés, *politiquement parlant*, mais l'Espagne garde à son bilan le tort le plus grave, celui d'avoir commencé.

D'abord les Espagnols ne devaient pas attaquer notre colonie naissante, alors qu'ils n'avaient rien fondé encore de ce côté, quoique Ponce de Léon eût pris possession de la Floride dans une expédition malheureuse, où il reçut la blessure qui le fit mourir; le motif d'hérésie invoqué par eux est bizarre, car ils ne jugeaient pas de leurs sujets, et les peuplades de ce pays étant barbares et païennes, ils ne pouvaient pas arguer au début que nos colonisants les détournaient de leur conversion au catholicisme. D'ailleurs savaient-ils si tous ces colonisants (1)

(1) Nous parlons des premiers; quant à de Gourgues, il était catholique.

étaient protestants (1) ? Puisque déjà au Brésil, sous Ville-gaignon, les colons se partageaient déjà entre les deux religions (2). On peut donc supposer que la jalousie fut pour beaucoup dans l'action des Espagnols, désireux de nous éloigner de ces contrées où nous ne séjournâmes pas même au total *six ans* (3). Sur la réclamation motivée de Charles IX, Philippe finit par désavouer le fait.

D'autre part, Dominique de Gourgues devait-il agir avec tant de secret ? Quoique le secret fût pour une grosse part dans le succès de son entreprise, n'aurait-il dû demander au gouvernement français l'autorisation d'accomplir sa *véritable* (4) expédition, comme le capitaine Peyrot, fils du maréchal de Montluc, le fit (5) pour aller guerroyer à Madère ? Il calcula qu'on lui eût fait essuyer un refus. Puis il s'agissait d'une vengeance, et *dans un siècle d'initiative*, dans un grand siècle, car le *xvi^e* siècle fut tel malgré ses troubles. On sait, nous l'avons indiqué, qu'il garda tellement le secret, que ce fut à Cuba seulement qu'il découvrit aux siens son intention.

L'acte de Dominique de Gourgues étant rangé parmi les expéditions extraordinaires, exceptionnelles, il reste à louer la résolution, la patience, l'énergie patriotique de l'illustre aventurier français. Il semblait qu'il eût été providentiellement destiné à l'accomplissement de cet exploit,

(1) On se plaignait dans la colonie de l'indifférence religieuse de Laudonnière. — *M. Gaffarel*, p. 91.

(2) Parkman, *les Pionniers français*, traduction française, 1874, p. 13.

(3) D'avril 1562 à fin avril 1568.

(4) Car il se fit autoriser à guerroyer en Afrique, nous l'avons dit ci-dessus.

(5) Et d'autant mieux qu'il (lui de Gourgues) allait attaquer une puissance alliée.

car devenu en Italie prisonnier des Espagnols, condamné par eux aux galères, puis transporté en Espagne, le navire espagnol qui le portait fut pris par un corsaire algérien ; ce dernier, à son tour, devint la proie d'un navire monté par des chevaliers de Malte (1), et tous ses prisonniers remis en liberté ; c'est de la sorte, et après de telles péripéties, que notre héros revit la France.

Nous terminerons par un rapprochement : trois noms, celui de *Laudonnière*, qui a commandé en ces localités et nous a laissé une relation des faits (2) ; celui de *Jean Ribault*, pendu pour avoir défendu cette colonie française ; celui de *Dominique de Gourgues*, qui venge la mort de Ribault et celle de nos soldats. Ces trois noms doivent être associés ici et rester juxtaposés dans l'histoire.

A côté des noms des chefs, nous citerons les lieutenants de *Mesmes*, *Cazenove*, *François* (3), chef des marins, et les tués : *Lantonie* (du Limousin), *Bière*, *Carrau*, *Gachis* (de la Gascogne), *Pons* (de la Saintonge). Citons aussi *La Roche-Ferrière*, gentilhomme volontaire, attaché à la fortune de *Laudonnière*, et qui, sous sa direction, devint très utile pour les découvertes dans le pays tant recommandées par *Coligny*. Enfin le peintre Jacques *Lemoyne de Mourgues*,

(1) Et commandé, sans doute, par *Méthurin* de l'Escu de Romegus, car de Thou le cite, en son livre 44^e, comme son libérateur.

(2) *François* de Belle-Forest nous apprend, p. 270 citée ci-dessus, que *Laudonnière* lui avait communiqué sa relation ou les *trois lettres* qui la composent.

(3) *Bourdellois*, suivant les récits, ce qui signifie de Bordeaux ; de Thou est formel à ce sujet, et, d'après lui, *François* commandait seulement un des bâtiments de la petite flotte. Son ami nous paraît être *François Lagüe*. L'autre bâtiment obéissait à *Cazenove* et la patache au pilote *Deux*.

dieppois, qui, de retour à Londres, composa une relation, achevée en 1587, à Londres même, avec les dessins qui l'accompagnaient, par Théodore de Bry (1).

La relation originale de la *Reprise de la Floride* se termine en faveur de nos colonies françaises à créer et à entretenir, par un vœu auquel nous nous associons.

ÉD. DE LA BARRE-DUPARCQ.

(1) Sur les noms des Français compris dans les expéditions en Floride, reportez-vous au chap. 10 du livre I^{er} de mon *Histoire de Charles IX*, 1875.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

Religion et coutumes des peuples de la Floride

Extrait de l'*Histoire de la Conquête de la Floride*, par l'Inca GARCILASSO DE LA VEGA, traduction de RICHELET. Leyde, 1731, livre I^{er}, chap. 4.

Les peuplades de la Floride sont idolâtres, et tiennent le soleil et la lune pour des divinités, qu'ils adorent sans leur offrir des prières ni des sacrifices. Toutefois ils ont des temples ; mais ils ne s'en servent que pour y enterrer ceux qui meurent, et pour y enfermer ce qu'ils ont de plus précieux. Ils élèvent aussi aux portes de ces temples, en forme de trophée, les dépouilles de leurs ennemis.

Ces indiens n'épousent d'ordinaire qu'une femme, qui est obligée de garder la fidélité à son mari, sous peine d'être punie d'un châtiment honteux ou quelquefois d'une mort cruelle. Mais, par un privilège du pays, les grands ont permission d'avoir autant de femmes qu'ils en veulent. Néanmoins ils en ont une légitime et les autres ne sont que comme des concubines. De sorte que les enfants qui naissent de ces dernières, ne partagent pas également les biens du père avec les enfants de la femme.

Les habitants de la Floride n'ont nul bétail et ne nourrissent point de troupeaux. Ils mangent, au lieu de pain, de gros millet ; au lieu de viande, du poisson et des légumes. Toutefois, comme ils ont coutume d'aller à la chasse, ils ont souvent du gibier, car ils tuent à coups de flèches des cerfs, des chevreuils et des daims qu'ils ont en

abondance et plus grands que ceux d'Espagne. Ils attrapent aussi plusieurs sortes d'oiseaux, dont ils se régalent, et dont les plumages de différentes couleurs leur servent à parer leur tête et à distinguer, durant la paix, les nobles du peuple, et, durant la guerre, le soldat de celui qui ne porte point les armes. Ils ne boivent que de l'eau, ils mangent leur viande bien cuite, leur fruit très mûr et leur poisson fort rôti (1), et se moquent des Espagnols qui en usent autrement. Ainsi je ne puis ajouter foi à ceux qui ont rapporté que ces peuples mangeaient de la chair humaine. J'ose dire que cela, au moins, n'est pas arrivé dans les provinces que Soto (2) a découvertes, et qu'au contraire ils ont une extrême horreur pour cette humanité. Car des Espagnols étant logés dans un quartier où ils moururent de faim, et leurs compagnons les mangeant à mesure qu'ils expiraient, il n'y eut que le dernier qui s'en sauva ; de quoi les Indiens furent tellement offensés, qu'ils voulurent aller tuer les Espagnols établis dans un autre lieu.

Les peuples de la Floride vont presque nus, et portent seulement une espèce de caleçon de chamois ou de daim. Leur manteau est une espèce de couverture qui prend depuis le cou jusqu'à mi-jambe ; il est ordinairement de martre fine et sent une odeur de musc très agréable. Ils en ont aussi quelquefois de chevreuils, de daims, de cerfs, d'ours, de lions et même de vaches, qu'ils préparent si bien, que l'on pourrait s'en servir comme d'une étoffe. Pour les cheveux, ils les portent longs et les nouent sur

(1) Nous dirions fort *grillé* : cependant, de nos jours, on met parfois un brochet à la broche.

(2) Ferdinand de Soto, le conquérant de la Floride, celui dont Garcilasso de la Vega raconte les hauts faits.

la tête. Leur bonnet est un réseau de couleur qu'ils attachent sur le front, en sorte que les bouts pendent jusqu'au au-dessous des oreilles. Leurs femmes sont aussi vêtues de peau de daim ou de chevreuil, et ont tous le corps couvert d'une façon honnête et modeste.

Les Indiens se servent de toutes sortes d'armes, excepté de l'arbalète et du mousquet (1). Ils croient que l'arc et la flèche leur donnent une grâce particulière; et, pour cela, ils en portent toujours à la chasse et à la guerre. Mais comme ils ont une taille très avantageuse, leurs arcs sont très longs et gros à proportion. Ils sont de chêne pour l'ordinaire ou d'autre bois de même sorte. C'est pourquoi on les courbe difficilement, et il n'y a point d'Espagnol qui puisse, à force de tirer la corde, approcher la main de son visage; au lieu que les Indiens amènent cette corde jusqu'au derrière de l'oreille (2) et tirent des coups qui surprennent. La corde de leur arc est de cuir de cerf, et voici comme ils la font : Ils coupent de la peau du cerf une courroie de deux doigts de large, depuis la queue jusqu'à la tête. Après ils ôtent le poil de cette courroie, ils la mouillent, la tordent, en attachent un bout à une branche d'arbre et l'autre à un poids de cent ou six vingt livres, et laissent cette peau jusqu'à ce qu'elle devienne en forme d'une grosse corde de boyau. Ensuite, afin de ne se point blesser le bras gauche avec la corde, quand elle se détend, ils se servent d'un demi brassard de grosses plumes, qui les couvre depuis le poignet jusqu'au coude, et qui est arrêté par une bande de cuir, dont ils font autour du bras quelques tours, et ainsi ils lâchent la corde d'une force toute particulière.

(1) Ils ne connaissaient pas l'usage de la poudre, dont les effets bruyants et terribles les surprenaient fort.

(2) Dans la position pour viser.

Le premier fort français, dit Charles-Fort

Extrait de l'*Histoire de la Floride*, de LAUDONNIÈRE, mise en lumière par BASANIER. — Réimpression de 1853, p. 37.

Jean Ribaut delibera le lendemain recognoistré un lieu le plus digne et commode d'être habité. Parquoy il s'embarqua de grand matin et commanda d'estre suivy de ceux qui avoient envie d'y habiter, à celle fin qu'ils demeurassent plus content de la place. Ayant navigué dans la grande rivière du costé du septentrion, en costoyant une isle qui finit en pointe vers l'embouchure de la rivière, et ayant quelque temps singlé, il découvrit une petite rivière qui entroit par le dedans de l'isle, laquelle il ne voulut faillir de recognoistre; ce faisant, et la trouvant assez profonde pour y retirer galleres et galiottes en assez bon nombre, poursuivant plus avant, il trouva un lieu fort explané, joignant le bord d'icelle, auquel il descendit, et voyant la place commode pour y bastir forteresse mesme agréable à ceux qui avoient envie d'y habiter, résolut incontinent de faire mesurer la grandeur de la fortification. Et considérant qu'ils n'y demeureroient si non vingt huict, il ne fait donner au fort que seize toises de longueur (31-84) et treize de largeur (25-53), flanqué selon la proportion d'iceluy. La mesure prise par moy (Laudonnière) et le capitaine Salles, on envoya vers les vaisseaux pour avoir des hommes et apporter des paisles (pelles), pics et autres instruments nécessaires pour fortifier; on s'y porta si diligemment que le fort en peu de temps estoit aucunement en deffense; pendant lequel temps Jean Ribaut fit apporter des vivres et munitions de guerre pour la tuition (protection) de la place. Puis les ayans accommodez de tous ce qui leur estoit

besoin, résolut prendre congé d'eux. Avant que partir, il tint propos au capitaine Albert et lui souhaita que Dieu lui vint en assistance et bénit ses entreprises.

Entrevue de Dominique de Gourgues avec les Caciques

« Comment, dit Satouriana, tressaillant d'ayse, voudriez vous bien faire la guerre aux Espagnols ? — Et que vous en semble-il ? dist le capitaine Gourgues, dissimulant son affection et son entreprise, pour les mettre en jeu quant et soy. Il est temps meshuy de venger l'injure qu'ils ont faite à notre nation. Mais pour ceste heure, je ne m'estois proposé que de renouveler notre amitié avec vous et voir comme les choses se passoient par deçà, pour revenir incontinent après contre eux, avec telles forces que je verrois estre besoing. Toutesfois, quand j'entends les grands maulx qu'ils vous ont fait et font tous les jours, j'ay compassion de vous et me prend envie de le courir sus, sans plus attendre, pour vous delivrer de leur oppression plus tost huy (aujourd'hui) que demain. — Hélas, dist Satouriana, le grand bien que vous nous feriez ! Hé, que nous serions heureux ! » — Tous les autres s'écrièrent de mesmes. — « Je pense, dit le cappitaine Gourgues, que vous seriez volontiers de la partie, et ne voudriez que les François eussent tout l'honneur de vous avoir delivrez de la tyrannie des Espagnols ? — Oui, dist Satouriapa, nous et nos subjects irons avecques vous, et mourrons quant et vous, si besoing est. » — Les autres roys firent aussi pareille réponse. »

NOTA. — De Gourgues intitule *rois* ces divers caciques.

(*La reprise de la Floride*, édition de M. TANNIZEY
DE LARROQUE, 1867, p. 43.)

**Appréciation par un Américain de l'expédition de
Dominique de Gourgues**

« A la mort de Dominique de Gourgues, ses compatriotes pleurèrent celui qu'on considérait comme un des meilleurs capitaines de l'époque ; et si un patriotisme ardent, une valeur expérimentée et des sentiments chevaleresques sont dignes de louanges, ce tribut est bien dû à l'homme qui sut venger le drapeau français, malgré la haine trop personnelle qui l'animait et les taches que la cruauté des mœurs de l'époque peut pallier, sans les effacer, aux yeux des générations plus avancées.

» Disons cependant que, pour que la réparation fût complète, il n'aurait pas fallu que le principal criminel échappât au châtement. Tandis que de Gourgues voguait vers la Floride, Menendez était en Espagne, mieux en cour que jamais après ses fanatiques exploits. »

*(Les pionniers français dans l'Amérique du Nord,
par FRANCIS PARKMAN, traduction de Mme DE
CLERMONT-TONNERRE, 1874, in-18, Paris, chez
Didier, p. 121 et 122.)*

DOCUMENTS INÉDITS

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE BRETAGNE

COMMUNIQUÉS PAR M. DELÉCLUSE

INSPECTEUR DE L'ENREGISTREMENT, EN RETRAITE



*Lettre du Roi Louis XIII à M. de Cossé, au sujet de ceux
faisant profession de la religion prétendue réformée.*

MONSIEUR DE COSSÉ,

Je vous ay cy devant envoyé le serment quy a esté fait par les habittants de ma ville de Xaintes faisans proffession de la religion pretendue réformée, en suite de ma déclaraon du xxbnr jour de may dernier, et vous ay fait scavoir la douceur et modération que je désire que mes officiers apportent à l'exécutiō d'icelle. Mais maintenant que je suis adverty que en divers endroictz de mon Royaulme elle a esté mal reçue par ceux de la dicte Religion, soit pour avoir esté mal entendue ou malicieusement interpretée; et qu'aussy les juges subalternes en divers lieux, au lieu d'user de moyens doux et modhérés pour les disposer à l'observaon d'icelle, ont procédé avec aigreur et violance contre eux, sans leur donner temps

ny loisir de considérer et comprendre, ce qui estoit en cela de leur devoir, je vous ay bien voulu faire ceste despesche pour vous mander les uns et les aultres du subiect de la dicte déclaraõn, quy n'est aultre que pour donner encore nouvelle assurance à tous nos dictz subiectz de la dicte religion quy se contiendront dans l'obéissance qu'ils me doibvent, de ma protection et bienveillance et de la volonté que j'ay de les maintenir dans la liberté de leur conscience et observaõn de mes edictz.

— Bien et vray que par mes dictes lettres patentes, j'ay désiré, pour recognoistre ceux quy demeurent dans le devoir d'avec les aultres, qu'ilz en fissent déclaraõn par devant mes officiers de justice ou dans les greffes des jurisdictions, comme leur résolution est de me servir envers et contre tous, et n'adhérer ny advouer en sorte quelconque l'assemblée de la Rochelle n'y aucune aultre assemblée, conseils et synodes tenuz sans ma permission et contre mes edictz; mais je n'ay point entendu en ce comprendre les colloques, synodes et consistoires, que je veux leur estre permis comme par cy-devant et pourveu qu'il ne s'y traicte d'aucune affaire politique ny aussey que l'on les presse par trop de faire la dicte déclaration, ou que faute de l'avoir faicte, l'on procede trop rigoureusement contre eux; voullant au contraire que l'on leur donne temps et loisir pour ce faire; et mesme que quand le temps en seroit expiré que l'on ne laisse de les y recevoir par après et que l'on y attire plustot par exhortation et par persuasion que par rigueur et contraincte.

De quoy je vous ay voulu informer particulièrement affin que en l'estandue du ressort de ma court et parlement de Rennes vous donniez ordre et teniez la main, que ceste mienne intention soit suivie et observée et que pour cest effet vous advisiez et faiciez advertir tous les juges et officiers subalternes quy en despendent, comme

estant chose quy importe au bien de mon service et dont je me repose sur vous, M^r de Cossé, que je prie Dieu d'avoir en sa sainte garde.

Esript à St-Emillion, le 10^e juillet 1621.

Signé : LOUIS.

Et plus bas : POTIN.

*Serment à prêter pour ceux faisant profession de la religion
prétendue réformée.*

Pour obeir à la déclaraon̄ donnée à Niort le xxbn^e de may dernier, nous déclarons devant Dieu que comme nous sommes naiz, aussy désirons nous vivre et mourir très humbles, très affectionnés et très obeissants subiectz et serviteurs de Sa Magesté, et comme telz, vivans soubz le bénéfice de ses edictz, nous avons desahvoué et desabvouons l'assemblée de la Rochelle et tous conseils de province quy se sont tenuz ou se tiendront cy-après sans sa permission et quy peuvent déroger à la fidelité et obeissance que luy doivent indifferamment tous ses subiectz, ne voullons et n'entendons y adhérer directement ny indirectement. Ains protestons en tant qu'en nous et de nous opposer à toutes résoluons̄ et exécutions à ce contraires. En foy de quoy avons signé ce que dessus et avons requis acte.

Les ministres et anciens du consistoire ont désiré adjouster ces mots : En ce non compris esdictz, assemblées les colloques et sinodes permis par les edictz pour la discipline esclesiastique seulement.

Lettre de M. de Cossé à Monseigneur de Sourdéac.

MONSIEUR,

Depuis le x^b de ce mois nous n'avons point eu de nouvelles du Roy, il estoit à Bergerac et en partit pour aller vers Clairac et de là à Montauban. Tous les Huguenotz rendent obeissance jusques à Clairac, bientost nous scauront ce qu'auront fait ceux de Montauban. L'on dict que M^{rs} de Rohan, de Sully et de La Force recherchent leur pardon du Roy et mesme que ceux de la Rochelle commencent à parler, et cependant le Roy se rend m^{re} de toutes les places et triomphe des rebelles partout. La Royne regnante va à Bourdeaux, la Royne mère est à Bourgeuil près Saumur, M^r de Vandosme est encore icy à achever les Etatx quy ne sont point séparéz. Ils ont accordé cinq cents mil livres au Roy, l'on licentye les troupes de gens de guerre quy s'estoient levées icy. Elles ont fort ruyné tout le pays; tout le monde s'en plainc, c'est pitié, et toutes fois l'on leur veut donner beaucoup d'argent. L'on dict que M^r de Ruenno a passé Loyre et ne veut désarmer et va suivre le Roy avec son régiment, ou à la Rochelle ou ailleurs ou il plaira à sa Mag^e l'employer. Je ne sais sy M^r de Vandosme l'aura agréable, l'on attend à avoir de l'argent des Etatx pour armer des navires pour desfendre la coste de Bretagne contre les pirathes de la Rochelle, avant que cela soit prest l'hiver approchera. Il ne tient pas à M^r de Razilly quy a charge de cest armement, mais l'on ne peut rien f^r sans argent. Vous scaurez d'ailleurs toutes les brouillages quy ont passé aux Etatx. Tout le monde d'entre les depputés quy y sont venus ne s'en retournent pas contentz. Je vous envoie la coppie d'une lettre que j'ay eue du Roy touchant les huguenotz, plus il acquiert d'avantage sur eux, plus il leur tesmoigne de les voulloir bien traicter.

Arrest du Parlement de Rennes concernant la chasse.

EXTRAICT DES REGRES DU PARLEMENT

26 juillet 1616.

L'advocat général du Roy entré en la Court, remonstre combien que par plusieurs edictz et ordonnances debva-
ment publiés et registrés en icelle, il soit très estroicte-
ment deffandue, mesmes sur paine de la vie, à toutz
rotturiers et non nobles de s'entremettre du faict de
chasse en quelque sorte que ce soit, non moins porter
harquebustes, arbalestres, tenir furestz ny engins quel-
conques servantz à la chasse, que mesmes l'usage des
chiens couchants soit deffandue aux gentilz hommes.
Néantlz il est certain que a pnt grand nombre d'habit-
tantz des villes, gros bourgs et villaiges se lycentient non
seulement de s'entremettre de la chasse, mais encore de
marcher publiquement avecq harquebustes, escopettes et
aultres armes à feu prohibées et deffandues; et soubz
prétexte d'aller tirer au gibier, tirent indifferament sur
tout ce qu'ils rencontrent, mesmes sur les pigeons de fuye
coulombier et lappins de garennes, et quy plus est, se
font craindre et redoupter au peuple; recquerant la dicte
court d'y voulloir pourvoir à ce qu'il n'en arrive de plus
grandz inconvenientz.

LA COUR, grande chambre et tournelle assemblées,
faisant droict sur les conclusions du dict advocat général
du Roy, conformément aulx Edictz et ordonnances
royaulx, a faict de faict inhibitions et deffanses à tous
habittants des villes, gros bourgs et villaiges, aultres que

les nobles, de s'entremettre du fait de chasse en quelque sorte que ce soit, sy ce n'est qu'ils y soient appellés en la compagnie d'iceulx quy ont le droict, et de porter, soubz pretexte d'aller tirer au gibier, harqueboustes, escoppettes ou aultres armes a feu; s'ayder des chiens courantz, n'y tenir en leurs maisons auchuns filetz, tirasses, tonnelles, carrelletz ou aultres engins servantz a la chasse, pesche en estangs, resfoubz et rivières, sur paine de confiscation des dictes armes, filetz et engins et cent livres d'amande quy sera levée sans deport sur les contrevenantz, et de punition corporelle sur ceulx quy n'auroient le moyen de payer la dicte amande; et a la dicte Court decerne commission au dict advocat général, adressant au premier des conseillers d'icelle, juges royaux des lieux de chun pour informer des contraventions au présent arrest et ordonné que, au jour du marché, il sera leu et publié à son de trompe et cry public par les carrefours et lieux accoustumés de la ville de Rennes et aultres de ceste province et leu au prosne des grandes messes des parroisses de ce ressort à ce qu'auchun n'en prétende cause d'ignorance.

Fait en parlement a Rennes le seizieme juillet mil six centz saize. Ainsy signé (illisible).

L'arrest de la Cour cy dessus a esté par moy huissier en icelle, soubzsigné, leu et publié appres le son de tambour ordinaire aux carrefours de ceste ville de Rennes, lieux accoustumés à faire semblables publicacions, mesmes aux champs ou la foire de la Mag^{ne} se tenoict, pres les faulx bourgs icelle, le vingt deuxiesme jour de juillet mil six centz saize.

Signé : Yves DE JALLART.

Insinué sur le cahier du greffe de la Court royale de Saint Renan et Brest aux feilletz quarante un et quarante deux.

Au vingt et septiesme de novembre mil six centz vingt

et six, par devant Mons^r le lieutenant de la Court royalle de Saint Renan et Brest par Monsieur le procureur du Roy expédiant les causes ordinaires de la dicte Court.

Ce requis par le dict sieur procureur du Roy, a esté fait lecture de l'arrest de la Court touchant la chasse et tiroie sur les pigeons et aultres contraventions; faisant droict sur les conclusions du dict sieur procureur du Roy, est ordonné que les desfances portées par le dict arrest seront publiées et bannies a son de tambour a jour de marché de ceste ville et envoyées aulx parroisses de ceste jurisdiction pour estre leues aulx prosnes des grandes messes, et seront insinuées.

Signé : CHARLES,

Greffier.



MÉTÉOROLOGIE

ET PHYSIQUE GÉNÉRALE DU GLOBE.

Note sur la formule de Lambert

Il est de mode aujourd'hui de faire bon marché des travaux de l'illustre Maury. Non-seulement on refuse toute valeur scientifique à ses théories, mais on ose reprendre l'ensemble de ses travaux de statistique météorologique, même pour des Océans, où les données qu'il a recueillies et discutées lui ont permis de raccourcir les traversées et d'ouvrir de nouvelles routes à l'activité des navigateurs.

Rappelez-vous, Messieurs, l'engouement qui suivit l'apparition de l'œuvre de Maury ; ses cartes furent répandues dans le monde entier ; sa géographie physique de la mer fut traduite dans toutes les langues ; ses théories apparurent comme un trait de lumière, comme une magnifique synthèse des faits météorologiques, restés jusqu'alors sans liaisons saisissables entre eux. Au bout de quelques années, la réaction eut lieu, et le public passa d'une admiration exagérée à un dédain bien moins justifié. L'œuvre de l'illustre américain fut alors considérée comme un roman scientifique, un poème, une œuvre d'imagination où rien n'était démontré ; les erreurs, inévitables aux débuts d'une science nouvelle, firent écarter indistinctement le bon et le mauvais, et au lieu de chercher par l'analyse sa confirmation ou la réfutation des

faits capitaux énoncés par Maury, tel, par exemple, que l'économie des circulations atmosphériques, on repoussa le tout en bloc et l'on chercha autre chose.

Mon intention n'est pas d'analyser ici tous les nouveaux systèmes que cet état des esprits fait éclore; je ne veux appeler votre attention que sur l'un des principaux instruments d'investigation, dont le vice radical doit faire écarter par la question préalable toutes ces nouvelles théories. Cet instrument, source inépuisable d'erreurs anémologiques et de ces systèmes éphémères, c'est la fameuse formule de Lambert; nous n'hésitons pas à la qualifier d'absurde dès qu'on l'applique à l'anémologie, pour laquelle cependant elle a été faite.

Elle prétend, en effet, donner la résultante des vents qui ont soufflé sur un point pendant une période quelconque; les rapportant à deux axes de coordonnées, elle les compose comme des forces concourantes, donne la grandeur de la résultante, son angle avec l'un des axes, dans deux formules algébriques hérissées de tangentes, de sinus, de cosinus, qui en imposent même aux personnes initiées aux mystères des mathématiques transcendantes. Et personne, Lambert tout le premier, n'a pris garde qu'il était impossible de composer des forces qui n'agissent pas simultanément, qui ne sont pas coexistantes; or, les vents sont peut être de toutes les forces de la nature, celles qui ne peuvent coexister sur un même point; il est impossible qu'un vent de nord, par exemple, souffle sur un point en même temps qu'un vent d'ouest ou de toute autre direction.

Aussi cette formule donne-t-elle les résultats les plus surprenants. Dans un point où le vent du nord, par exemple, aura soufflé pendant 10 jours, et où le vent du sud lui aura succédé pendant le même intervalle avec la même intensité, elle dira qu'il n'y a pas de résultante

c'est-à-dire qu'il y aura eu 20 jours de calme ! Appliquée à un wagon qui aura été de Brest à Paris et en sera revenu, elle nous apprendra qu'il n'a pas bougé de place !

Et que l'on ne croie pas que nous nous livrions à une plaisanterie d'un goût douteux en semblable matière ; écoutons Kaemtz, le parangon de la météorologie, qui, inconsciemment, prend un soin tout particulier à mettre en relief l'absurdité de la formule de Lambert : « Si le » vent du nord et celui d'est avaient soufflé chacun » 20 fois, le résultat eût été le même que si le vent avait » soufflé du N.-E. » Le résultat ne saurait être le même au point de vue anémologique, puisque, dans l'hypothèse, le vent de N.-E. n'a pas soufflé. — « En considérant ainsi les vents comme des forces qui mettent l'air » en mouvement, nous pouvons chercher leur résultante » d'après les lois de la mécanique, et nous obtenons ainsi » la direction moyenne du vent. » (*Cours complet de météorologie*, page 29.) — Mais le vent, c'est l'air lui-même en mouvement ; comment peut-on le considérer comme une force qui met l'air en mouvement ? Mais les lois de la mécanique et celles du bon sens ne défendent-elles pas de la manière la plus absolue de composer des forces qui n'agissent pas simultanément, de composer un vent qui aura soufflé pendant le mois de juillet avec ceux qui n'auront soufflé qu'en août ou en septembre ? Les résultats que l'on obtient en opérant ainsi ne signifient absolument rien, et tout système échafaudé sur la formule de Lambert s'écroule par la base.

Nous citerons comme exemple du danger que présente l'emploi de la formule de Lambert, la théorie d'un savant officier de la marine française (1), parce qu'il fait autorité

(1) *Etude sur la circulation atmosphérique de l'Atlantique Nord, etc.* — Arthus Bertrand, 1877.

par l'étendue de ses travaux de statistique anémologique. Il s'est donné la peine de modifier la formule de Lambert en y introduisant les intensités des vents observés, mais il n'a pu la rendre plus rationnelle.

Il a divisé ses dépouillements en quatre séries trimestrielles, selon les quatre saisons solaires ou astronomiques :

Hiver : Janvier, février, mars ;

Printemps : Avril, mai, juin ;

Été : Juillet, août, septembre ;

Automne : Octobre, novembre, décembre ;

et en a formé des tableaux de 5°, tant en latitude qu'en longitude, qui partagent l'Atlantique en un damier compris entre l'ancien et le nouveau continent d'un côté, et de l'autre, entre l'équateur et le 55° degré de latitude nord. Nous ne reviendrons pas ici sur l'inconvénient de grouper ensemble les vents d'époques séparées souvent par des mois entiers, de mêler, par exemple, les vents de la première quinzaine de juillet avec ceux de la dernière quinzaine de septembre. Ayant ensuite réduit, par la formule de Lambert, les nombres qui forment ses tableaux, M. Brault a été conduit à tracer graphiquement les résultats obtenus pour la saison d'été, et en a conclu, pour l'Atlantique septentrional, un système de vents tourbillonnants autour des Açores. Nous n'avons pas ici à entreprendre la réfutation de cet ingénieux système dont la base est ruineuse, ainsi que nous l'avons établi ; mais en admettant que les prétendues résultantes, données par la formule de Lambert, représentent la direction principale, dominante des vents qui ont régné dans chacun des carrés, il faudrait admettre encore que ces vents prédominants ont soufflé simultanément ; sinon, pas de tourbillon.

Incidentement, nous ferons remarquer que l'Océan

Atlantique septentrional est le champ d'observation le plus défavorable pour rechercher les lois générales qui régissent les mouvements de l'atmosphère : c'est le moins large des Océans. Les continents qui le limitent à l'est et à l'ouest s'élèvent, sur de grandes étendues, à des températures anormales et extrêmes, et font éprouver aux vents généraux des déviations qui masquent la plupart du temps la grande loi qui règle les circulations atmosphériques.

En examinant les tableaux de M. Brault, un théoricien circonspect, appréciant à sa juste valeur la formule de Lambert, eût conclu uniquement qu'une bande où les vents sont éminemment variables, nommée improprement par Maury bande des calmes tropicaux, s'étend, dans la saison d'été, depuis la Caroline et la Virginie jusqu'au nord de l'Espagne et au golfe de Gascogne, en couvrant les Açores, ce dont la théorie rend compte aisément. De l'examen de tous les tableaux, il eût été induit à penser qu'au nord de cette bande les vents ont surtout une direction de l'ouest, et qu'au sud, ils dépendent généralement de l'est. ~~Et~~ c'est tout; mais cette induction suffit pour guider dans la recherche de la solution du problème général.

Nous ne nous dissimulons pas que notre conclusion se heurtera à bien des préjugés, cependant nous n'hésitons pas à la formuler; les cartes représentant graphiquement les résultats fournis par la formule de Lambert n'ont aucune valeur scientifique; les tableaux de statistique anémologique, les cartes qui offrent simplement les prétendues composantes, sous forme de polygones étoilés ou teintés, quel que soit l'espace de temps et l'étendue géographique qu'ils embrassent, n'ont pas plus de valeur scientifique, parce que mêlant des forces qui ne peuvent être mêlées, qui ne peuvent se composer, et les présentant ainsi au



lecteur inattentif, elles le forcent à faire, sans qu'il s'en aperçoive, cette composition ou plutôt cette confusion. En pratique, elles ne peuvent que donner des probabilités, et, par suite, elles sont la cause de graves mécomptes ; en théorie, elles ne peuvent conduire qu'à de vagues inductions, à de simples présomptions dont l'analyse mathématique peut seule déterminer la valeur.

Au point de vue de la science, du progrès de la météorologie, les seules cartes utiles et probantes seront les *cartes instantanées*, présentant l'état anémologique du globe à un *instant* donné, c'est-à-dire à une date, à une heure, à une minute précises. Ces renseignements seraient insuffisants si ces cartes ne contenaient, en outre, les températures de tous les lieux d'observation, éléments indispensables pour déterminer la position du maximum thermal à la surface terrestre, dont l'aspiration incessante est la force motrice de l'atmosphère.

ANSART.

Lambézellec, mars 1883.



Du rôle de l'Aspiration

OU DE

LA LETTRE H DANS LA FORMATION DES SONS

J'ai rencontré dans toutes les langues, dont je me suis occupé, de nombreuses transformations de l'h. J'ai cru qu'il serait intéressant de rechercher quel est le rôle de l'aspiration dans la formation du langage. Elle tient une grande place dans les idiomes du nord et du midi. Elle disparaît graduellement dans les idiomes modernes et doit avoir eu une influence considérable sur la prononciation et l'articulation des premiers hommes.

Les aspirations sont très nombreuses en grec, en hébreu, en sanscrit. Les langues du nord de l'Europe renferment beaucoup d'aspirées, et l'Arabe, quoique plus au sud, ne le cède en rien aux autres pour la rudesse de l'aspiration. On la rencontre partout.

Sa disparition presque complète en italien, en a fait la langue la plus harmonieuse de l'Europe. Cependant les Anglais diminuent tous les jours le nombre de leurs aspirées et les atténuent; les Allemands cherchent autant que possible à adoucir la dureté primitive de leur vocabulaire. Le Français a conservé le signe et a presque laissé tomber la chose. On peut donc conclure que l'aspiration, quelle que soit sa forme, est un élément nécessaire au langage, et que ce n'est que par de nombreux

efforts, et grâce à une civilisation avancée, que les peuples sont arrivés à l'atténuer et à la faire disparaître. C'est elle qui doit avoir été prépondérante dans l'enfance du langage; c'est à elle que l'on doit pouvoir faire remonter tous les sons simples ou composés.

Il est facile d'observer que l'emploi d'une aspiration avec une voyelle ou une consonne, enlève à cette dernière sa netteté. Le son n'est plus pur. Je vois ce qu'il faut d'efforts à un homme instruit de notre temps pour prononcer nettement les différents sons et donner à chacun sa valeur propre, je doute que les sons aient pu être nets à l'origine. S'il est encore besoin d'une autre raison pour soutenir cette hypothèse, on peut appliquer au langage ce principe mécanique qui, avec le beau idéal, se partage l'activité humaine, c'est que l'homme applique toujours le principe de moindre action, c'est-à-dire que de tous les moyens à employer pour arriver à un but, il se sert toujours de celui qui lui coûte le moins d'efforts. On peut donc supposer que dans les premiers temps de son existence, l'homme se soit contenté d'un certain nombre de sons imparfaits avec un minimum d'articulations, et que les uns et les autres, imparfaitement saisis et reproduits, puissent être ramenés à une forme unique qui a laissé ses traces dans toutes les langues.

L'étude de chacune des lettres de l'alphabet montrera ce qu'il peut y avoir de vrai dans cette supposition.

DES VOYELLES

Les voyelles ne peuvent pas avoir, au point de vue étymologique, une très grande importance, c'est pourquoi on peut les négliger très souvent. Les causes qui peuvent les vicier sont en effet nombreuses :

1° La prononciation n'en est pas la même, ou, ce qui

est plus vrai, le même son ne se note pas de la même manière dans les différents pays;

2° Leur nombre varie avec les langues;

3° Elles sont modifiées par des signes différents;

4° En sanscrit, en hébreu et en arabe, les voyelles ne s'écrivaient généralement pas; elles doivent donc avoir été sujettes à changements;

5° Elles changent de prononciation selon la place qu'elles occupent, par rapport à l'accent;

6° Elles se modifient par la contraction;

7° Certaines langues, les langues touranienne, par exemple, le finnois, le turc, etc., observent l'harmonie des voyelles.

Dans le groupe touranien, il y a ce qu'on appelle la loi d'harmonie, d'après laquelle les voyelles de chaque mot peuvent être changées et modulées de manière à s'harmoniser avec la tonique représentée par sa principale voyelle. Les voyelles en turc, par exemple, sont divisées en deux classes, fortes et faibles. Si un verbe contient une voyelle forte dans son radical, les voyelles de la terminaison sont toutes fortes, tandis que les mêmes terminaisons, suivant une racine à voyelle faible, se changent en faibles.

A moins de connaître exactement la dérivation d'un mot et les règles de prononciation de la langue qui fournit le mot à étudier, il est difficile de rétablir le son primitif.

S'il est difficile de retrouver exactement le son représenté par une voyelle ou une diphtongue, on peut cependant faire quelques remarques générales qui s'appliquent à toutes les voyelles.

Dans les radicaux, une voyelle est toujours accompagnée d'une aspiration, dont le signe la précède ou la suit.

En hébreu, un mot ne commence jamais par une

voyelle. S'il commence par un son de voyelle, la première lettre écrite est l'*aleph*, qui n'est peut-être qu'une forme de l'*h* muette.

En grec, toute voyelle initiale est surmontée d'un esprit. L'esprit dur est l'aspiration elle-même et le doux est certainement la représentation d'un esprit anciennement dur.

Les exclamations ne sont jamais représentées par une voyelle simple. Le français : *Ah ! hé ! hi ! oh !* l'anglais : *ha ! ho !* l'allemand : *ach !* sont autant de preuves que les voyelles ne sont employées qu'en fonction d'une aspiration, ou à l'aide de consonnes qu'elles ont précédées ou suivies.

Les anciens scribes irlandais mettaient souvent un *h* avant les mots commençant par une voyelle. Ex. : *H*-abunde ; *h*-arnudo ; *h*-erimus ; *h*-ostinus. C'était d'ailleurs la forme archaïque en latin. Le nom ordinaire de l'Irlande dans les plus vieux manuscrits est *H*-erinus. L'*h* initiale est souvent omise.

Dans tous les cas où, dans les langues modernes, nous rencontrons une voyelle seule nous pouvons constater qu'elle appartient à un radical, ou elle rentre dans un des deux cas que je viens d'énoncer.

A, article indéfini anglais, est une contraction de *ONE*, *unus*, *év.*

Il (*a*) en français, est une contraction de *AT*, contraction de *HABET*.

Egli (*è*) en italien, est une contraction de : *EST*.

J en anglais, est une contraction de : *JIF*.

I en suédois, est l'allemand *EUCH*.

O, en italien, latin : *OH*. *O*, italien, ou anglais : *OR*.

On ne peut donc pas supposer, à l'origine, un son simple représenté par une voyelle seule.

Enfin on peut considérer les voyelles comme une

série indéterminée de sons commençant à la partie postérieure du voile du palais et se terminant aux lèvres, et que modifie l'ouverture de la bouche. La simple respiration ou l'aspiration nous amène au premier son de voyelle. On peut donc dire que les voyelles ne sont que le développement d'une série de sons, dont l'aspiration est la base, et puisqu'elle est la première et indiscutable manifestation des organes de la voix, on peut dire que les voyelles ne sont que l'aspiration transformée.

Tous ces sons ne représentent certes pas le même effort de la part de chaque race. Les uns sont plus familiers à certains peuples et sont inconnus à d'autres. Les Anglais n'ont pas l'*u* français. Les Allemands du nord et ceux du midi ne donnent pas la même valeur à leur *ü*. Les sons *a* et *ou* sont extrêmes, doivent avoir été plus employés à l'origine que les sons *o*, *e*, *i*, sans intermédiaires.

On a choisi dans la série cinq sons principaux ; mais on ne peut pas les comparer aux notes de la gamme qui représentent un rapport constant. Il n'existe pas de son entre l'*ut* dièze et le *ré* naturel, mais il en existe beaucoup entre l'*a* et l'*e*. C'est cette nuance si délicate qu'il est souvent presque impossible de saisir et qui rend une langue si difficile à un étranger qui ne l'a pas apprise tout jeune. Son oreille n'est pas exercée à saisir des sons nouveaux et sa voix est incapable de les reproduire. L'*a* seul peut représenter des sons notés en français *a*, *á*, *à*, *ae*, *ai*, *ao*, *au*, *aw*. Ainsi il y a en français huit notations différentes de l'*a*. Toutes ces notations ont à peine leur équivalent en anglais. On se laisse donc aller à prononcer le son le plus voisin de celui qu'on ne peut pas saisir, et moins les organes sont exercés, plus cette différence est grande. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il y ait de si grands écarts dans la valeur des lettres, car les peuples n'ont pas tous la même constitution, et tel son qui paraît difficile à l'un,

semble facile à l'autre. La conformation de la bouche n'est pas la même partout, et cette multitude de conformations différentes qui permettent à chaque peuple de prononcer un ou plusieurs sons plus facilement que les autres, en font un son propre à chaque race; que les autres peuvent chercher et arriver à imiter, mais qui est réellement l'invention, la propriété de celui à la nature duquel il appartient. Si les Français ont prononcé *u* au lieu de *ou* ou de *eu*, c'est que le premier leur est naturellement plus facile, tandis qu'il est impossible aux Anglais de le prononcer, et, en tant que peuple, ils ne se donneront jamais la peine d'acquérir ce son nouveau.

En un mot, la multiplicité des sons de voyelles, l'absence ou la présence de certains d'entre eux dans les différentes langues, les nombreuses notations différentes de sons semblables ou voisins, font qu'il est impossible de considérer comme fixe une voyelle quelconque.

Les voyelles n'ont pas dû constituer dans le principe un son net, sonore, mais un son sourd, rauque, indécis, toujours accompagné de l'aspiration, dont elles firent dans la suite partie et dont elles ne furent tout d'abord qu'une transformation.

C'est aux progrès de la civilisation et au besoin croissant de s'exprimer, et de s'exprimer distinctement, que les voyelles doivent de s'être peu à peu détachées de l'aspiration pour prendre un son plus net et pouvoir être représentées seules ou en fonction d'une autre consonne.

Les deux voyelles *a* et *ou*, ou du moins la voyelle *a*, est l'*h* rendue sensible, ou voyelle initiale et unique.

L'étude des consonnes nous montrera que *ou* et *i* sont une forme de l'aspiration, et puisque *e* représente *a* + *i* et *o*, *a* + *u*; si l'on admet que *a* est une aspiration, il faudra de même admettre que *e*, *i*, *o*, *ou* en sont aussi.

DES CONSONNES

Les consonnes peuvent se subdiviser de la manière suivante :

Labiales : *p, f, b, v, m, (w)*.

Dentales : *d, t, n*.

Liquides : *r, l, m, n (i)*.

Sifflantes : *s, c, x, z*.

Gutturales : *k, q, g, e, w (y)*.

Aspiration : *h*.

Tout le monde connaît les fréquentes transformations d'une lettre en une autre. Je crois qu'on peut les expliquer toutes par le moyen de l'aspiration.

Supposons chacune de ces lettres accompagnées de l'aspiration, j'aurai le tableau suivant :

Ph, bh, dh, th, rh, lh, mh, nh, sh, ch, x, zh, k, qh, ch.

Ces doubles lettres ne se rencontrent pas toutes dans une même langue, mais on les retrouve toutes dans les différents pays. Je crois que ce son aspiré a précédé le son simple ou pur correspondant. En hébreu, par exemple, six lettres qui représentent une aspiration, sont simples et prennent un point supplémentaire quand elles doivent représenter la consonne sans aspiration. Ce sont : E, P, R, D, Gu, B. Il est évident que l'addition du point est postérieure au son primitif de la lettre.

Je me représente donc la marche des sons de la manière suivante :

- 1° L'aspiration seule;
- 2° L'aspiration et l'articulation ;
- 3° L'articulation seule.

C'est-à-dire que plus l'aspiration domine, plus le son articulé est faible et indécis; plus, au contraire, l'aspiration s'atténue, plus l'articulation devient nette et sonore.

Labiales P, B.

B. — Le *b* se change souvent en *p*. On rencontre constamment des gens qui confondent ces deux sons. A l'origine, ils ne devaient pas être distincts.

Le *b* se change souvent aussi en *v*, *corbeau*, *corvus*. Les scribes irlandais écrivaient *b* à la place de *v*. Exemple : *Bobes*, *corbus*, *fabonius*. Comment expliquer cette transformation de *b* en *v* autrement que par l'aspiration et le changement de *bh* en *v*.

Dans ces exemples, le *b* a ceci de remarquable, qu'il montre le passage direct du *b* en *v*. Il ne faut pas en conclure que la lettre *b* non aspirée précédait le *v* aspiratoire, mais que *b* se prononçait avec une aspiration qui n'était pas notée et que le *v* a rempli cette lacune.

Le *v* se change aussi en *m*. Mais en breton où ces changements de consonnes sont fréquents, on dit *map* ou *vap*, fils, *bara* ou *vara*, pain.

Le *b* et le *p* s'y confondent aussi, car on dit *benn* ou *penn*, tête

P. — Le *p*, accompagné de la lettre *h*, a donné la lettre *f*, philosophie; italien, filosofia. Mais les Anglais prononcent *of* comme s'il était écrit *ov*. Il n'est pas rare d'entendre l'*f* transformée en *v* dans la bouche de beaucoup de gens. La lettre *f* est évidemment la double lettre *ph*. Donc les lettres *f* et *v* ne sont qu'une transformation de l'aspiration par deux labiales *b* ou *p*, qui ne sont pas encore aujourd'hui bien déterminées, puisqu'elles sont souvent prises l'une pour l'autre.

Les labiales peuvent donc être ramenées à l'*aspiration labiale*, et cette aspiration labiale elle-même, représentée si on veut par *v*, n'est autre que l'aspiration comme le prouvent les mots suivants :

ἑνετων : Venètes.

Vespérus : Vesper.

Qui reconnaîtrait le latin *pater* dans l'arménien hayr. Cependant il n'y a pas de difficulté à assimiler *pater* et *père* : et comme plusieurs *h* initiales en arménien correspondent à un *p*. Het = pes, pedis; hing = πεvis; hour = πορ.

Hors, foris, nepos, nephew, neveu.

ἔμεω, vomir.

On peut donc admettre que *f* ou *v* = *h*.

Dentales D, T.

D ou T, qui représentent les dentales, sont souvent prononcées l'une pour l'autre. Elles ne forment évidemment qu'un son primitif. Il est peu probable que ces deux articulations aient été côte à côte à l'origine, puisque même maintenant beaucoup de peuples n'ont que l'une ou l'autre.

D et T ont leurs aspirées correspondantes *dh*, *th*.

Il est constant que le *th* anglais correspond au *d* allemand, souvent *dh*.

La racine *do*, en anglo-saxon, est la même racine que *thè* dans τῆτι en grec, et la racine sanscrite *dhā* dans *dadhāmi*.

Les Allemands n'écrivent pas le *dh*, et cependant chez la plupart d'entre eux le *d* est fortement aspiré.

Les deux dentales peuvent donc se ramener à l'aspiration, plus une dentale ou l'*aspiration dentale*. Nous verrons d'autre part que *t* est fréquemment changé en *s*. Dom Cassius écrit Atyria, Assyria, et remarque que les Barbares changeaient le *sigma* en *tau*, et ce changement s'explique fort bien par la transformation du *t* aspiré, mais non pas du *t* fort. Grimm, dans sa loi, dit : Chaque

consonne en latin est représentée en gothique par l'aspirée correspondante. D'où au lieu de *t*, nous devons trouver en gothique *th*; et, en effet, nous trouvons en gothique *habaith* au lieu du latin *habet*. Cette aspiration apparaît également en anglo-saxon, où *he loves* est *lufath*.

La terminaison de la troisième personne du singulier est *ti* en sanscrit. En grec, ce *ti* s'est changé en *si*; de même que le sanscrit *tuam*, le latin *tu*. En grec, *sy* est en anglais *thou*. Comment expliquer cette transformation autrement que par l'aspiration de la dentale.

En breton, le *d* se change en *t* et le *t* en *d*. Dans le même mot, on dit *dad* ou *tad*, père, *dennan* ou *tennan*.

On a aussi *dad* ou *tad* ou *zad*.

Le *z* est évidemment une dentale et une sifflante. En français, on dit *zedd*, en anglais *dzed*, en allemand *tsedd*. L'exemple breton précédent nous montre ces trois sons réunis dans le même mot.

Dh et *th* peuvent donc se ramener à l'*s*. Je démontrerai, en parlant des sifflantes, que l'*s* n'est autre chose que l'aspiration elle-même, et, par conséquent, que *d*, *t*, *z* = *s* = *h*.

Liquides R, L, M, N.

R. — Les liquides n'existent pas partout, et il n'est pas téméraire de croire qu'elles n'ont pas forcément existé à l'origine et qu'elles sont une acquisition de l'expérience. Il suffit d'écouter la prononciation de l'*r* par différentes personnes, quelle que soit leur nationalité, pour sentir que ce n'est pas là un son net, bien déterminé. L'*r* sonore ne s'obtient qu'à l'aide d'un long exercice. Les Anglais ont deux *r*. L'*r* initial légèrement aspiré et l'*r* final qui est une aspiration plus forte. Les Grecs avaient un *r* initial fortement aspiré. Les nègres ne peuvent pas prononcer l'*r*, et on pourrait certainement trouver de nombreux exemples où cette lettre n'est qu'une aspiration.

En breton, le comparatif est en *och* ou *ach*, et il correspond indubitablement à la terminaison du comparatif latin *or*.

On peut rapprocher de cette forme l'allemand *norf*, dans l'expression *weder... norf*; *m* répété où ce mot correspond à *nor*, est un véritable comparatif.

En sanscrit, on trouve côte à côte les deux comparatifs en *tara* et *iyas*, c'est-à-dire *r* ou *s*. En grec, *επος* ou *ων*, c'est-à-dire *r* ou *v*. Or, nous verrons que *s* et *n* ne sont que des formes de l'aspiration.

Enfin les Arméniens appellent les Albanais *aghovan*, et comme *gh* en arménien remplace *r* ou *l*, Boré a conjecturé que le nom d'*aria* est aussi contenu dans *aghovan* (*r* = *gh* = *h*).

De la racine primitive *ri* ou *ir*, il faut dériver le sanscrit *irā* ou *idā* et le gothique *airtha*. Ce dernier correspondrait au sanscrit *riṭhā*. La vraie signification du sanscrit *ida* est *tene*. Aussi, en sanscrit, le *d* aurait la valeur de l'*r*, et on aurait donc aussi la formule *r* = *d*.

La racine *sru* est devenue *ru* et *run* en anglais. Il est un exemple du déplacement de l'*r* si fréquent dans toutes les langues. L'anglais *burn* et l'allemand *bremun*, prouvent que le son de l'*r* a dû être bien peu net à l'origine, puisqu'on avait de la peine à saisir s'il précédait ou suivait tel autre son. Les syllabes inaccentuées de l'anglais nous en offrent de fréquents exemples, *september*. La dernière lettre ne se prononce presque pas et on ne sait si le souffle qui la représente précède ou suit tel autre son.

L. — La lettre *l* ne doit, pas plus que la précédente, être considérée comme un son primitif. Dans certains pays elle n'existe pas. Dans les inscriptions cunéiformes qui représentent la prononciation des Perses, la lettre *l* manque complètement. Dans les noms de Babylone,

Arbala, elle est remplacée par *r*. Elle paraît cependant dans les inscriptions sassaniennes, où on rencontre à la fois *ailau* et *airau*, *amlau* et *amrau*. Ainsi, dans ces exemples, la lettre *l* n'existe pas ou se trouve remplacée par *r*, et ces deux lettres s'emploient indifféremment l'une pour l'autre ; ce qui ne peut s'expliquer qu'en les faisant remonter à un son commun, c'est-à-dire l'aspiration. Cette supposition se trouve confirmée par le son que la lettre *l* prenait anciennement après l'*a*, et que les modernes ont représenté par la lettre *u*. Exemples : cheval, chevau ; val, vau ; nivel (ler) niveau ; anglais, *chizel* ; français, ciseau ; italien, *coltello* ; français, couteau ; falsus, faux.

De même que *r*, *l* correspond à *d*. Ainsi le mot *odeur* est *olor* en espagnol.

La lettre *l*, accompagnée de *h*, se retrouve dans les langues modernes sous deux formes différentes. *Ll*, en espagnol par exemple, *llamar*, *llama* pour *clamare*, *flamma*, *lleno* pour *pleno*, *llorar* pour *plorar* et le mot *gli* en italien. En français, elle a une tendance à se prononcer comme *i* dans fille, briller. Cette prononciation de l'*l* en *i* lui est commune avec l'*r*. En effet, des enfants et des grandes personnes qui ont de la difficulté à prononcer l'une ou l'autre de ces liquides, les prononcent comme un *i*.

Ainsi *l* représente soit un *r*, soit un *i*, soit une aspiration qui s'est conservée ou a disparu, comme dans l'anglo-saxon *hlaf*, anglais *loaf*.

Ce qui a été dit pour le déplacement de l'*r*, est aussi vrai pour le déplacement de l'*l*.

On a donc $l = r = u = i = h$.

M et *n* sont des aspirations nasales avant d'avoir droit au titre de liquides qu'ils semblent mériter dans *maman*, *seine*.

M. — La lettre *m* se change souvent en *b*. Sanscrit *marta*, (gr.) *brotos*, mortel. En anglais, le *b* est muet après

l'*m*. L'assimilation du *b* et de l'*m* est constante : flamber, flamme. Elle ne prend un son propre que débarrassée du *b* et du *p*, qui ont dû l'accompagner à l'origine sous la forme *mh*. En espagnol, *hombre* vient de *homo*. L'*m* latin s'est représenté par *mb*; donc le son de l'*m* n'était pas pur.

En breton, *m* après les articles *ar* et *ur*, se change en *v*, consonne *mab*, *ur mab*, *ar vab* (*m* = *b* = *v* = *h*).

N. — La lettre *n* ou *nh* se confond souvent avec l'*m* devant *b* ou *p* et même *d* et *t*. On peut évidemment comparer *homo*, *ou*, *unus one*, en se reportant au grec évoc. La lettre *h* est la seule qui au commencement d'un mot et devant une voyelle, disparaisse le plus généralement. Si donc l'*n* disparaît devant une voyelle, on peut admettre que cette lettre est une forme de l'aspiration. *Ombliço*, en espagnol, est le français *nombril*.

On rencontre rarement cette lettre seule au commencement des primitifs. Elle est toujours accompagnée d'une aspiration.

To know, connu. *Gnotus*, notus. *Gnobilis*, nobilis. *Gnomen*, nomen.

En breton, la double *ff* finale se change plus souvent en *ñ* avec un accent circonflexe. *Dibriff*, en tréguérois, se prononce *dibrin*, et il en est ainsi de beaucoup de mots. En Léon et en basse Cornouailles, ils écrivent et disent *dibri*. L'aspiration est ici représentée par *ff*, par *ñ*, et disparaît dans la même langue.

L'*ñ* espagnol, avec un accent circonflexe, a le son de *gn*. Exemple : *Señor*, *compañia*.

Enfin le son nasal ou l'*n* accompagné du *g*, n'était représenté que par une *h*.

Sanscrit : *Ahi*, grec *echis* ou *echida*.

Ah ou *ahm*, presser, étouffer, étrangler.

Ahm apparaît dans *ango*, *anxi*, *anctum*, *to strangle*,

angine, angor, suffocation, anguish, anxiety, angustas, anxius ($n = h$).

Sifflantes

Les sifflantes sont représentées par *s*.

On distingue l'*s* dur de l'*s* doux ou *z*. Le *c* se prononce souvent comme *s*, et doit donc être aussi encore considéré comme une sifflante dans certains cas. *Sh, ch, z, s, c, sch, x*, sont des sifflantes. Quelle que soit la forme sous laquelle le sifflement se produise, il peut se considérer comme un seul son, la *sifflante*.

Presque tous les mots qui nous viennent du grec, et dont la voyelle initiale porte l'esprit rude, commencent par une sifflante. *ἄλς*, sel, *ἑπτὰ*, sept, *ἡμί*, semi.

Le sanscrit *nah* est devenu le latin *nos*.

Le mot allemand *halle*, anglais *hall*, est devenu le français *salle*.

Le mot anglais-saxon *heol*, anglais *hul*, le latin *sol*, l'anglais *sun*, le français *soleil*.

C'est seulement en persan qu'un *s* initial se change en *h*, et cet *h* tombait ordinairement en persan. Ce n'est qu'en persan que le pays du *Sindhu* (*Sindhu* est le nom sanscrit pour rivière) ou des sept *Sindhus*, aurait pu devenir *Hundia* ou *India*, au lieu de *Sindia*. A moins que les sectateurs de Zoroastre n'aient prononcé tous les *s* comme des *h*. Nous n'avons jamais entendu parler des Indes orientales. L'*s* et l'*h* s'emploient donc l'un pour l'autre. *Sh* nous donnera l'explication de ce phénomène.

La racine *si*, gothique *si* ou *siv*, en grec *scio*, est devenue en anglais *to shake*.

Le sanscrit *smar*, est en allemand *schmerz*.

L'*s* devant une consonne a le son de *sh*.

Allemand *stehen*, anglais *stand*, latin *stare*.

Les Français ont une tendance à prononcer le *sh* anglais comme *s*.

Sh et *ch* ne sont souvent qu'une modification du même son, *s* ou *c* ou *t*. Les syllabes inaccentuées des mots anglais donnent de nombreux exemples du passage de *t*, *s* en *sh*, son moins net.

L'*s* peut se transformer directement en *c* dur. Sanscrit : *Sarpa*, serpent, de *srip*, rompu; anglais, *creep*, *ahi*; en grec, *echis*.

La sifflante peut donc être représentée par *s*, *sh*, *ch*, *c*, qui ne sont que l'aspiration accompagnée d'une sifflante, ou l'aspiration sifflante, ou l'aspiration elle-même.

Aussi le sanscrit *vasar* devient en Pehlvi *cho*. L'*s* sanscrit égale l'*h* persan, d'où *vasar-hvahar*. Ceci devient *chohar*, *chor* et *cho*; en breton *c'hoar*, sœur. D'où *s* = *sh*, *ch*, *c* = *h*.

Gutturales : G, Gu, Gw, Q, Qu, Qw, K, C, J, W.

Le *g* a deux prononciations : le *g* dur et le *g* doux.

Le *g* dur est représenté par *gh*, ou par *gu*, *gw*.

En allemand *geirt*, en anglais *ghost*.

En italien *ghetto*.

En français *guerre*, *guide*.

Le *gh* représente l'aspiration, sous ses différentes formes, dans les mots suivants :

All. *genug*. angl. *enough* = *h*.

All. *nacht*, angl. *night*, *gh* muet.

All. *mögen*, *möchte*; angl. *might*, *gh* muet.

En écossais, *gh* représente *k* et *c*. Exemple : *Lough* se prononce *lock*, en français *lac*, latin *lacus*. Nulle langue n'est plus propre que le breton pour montrer la transformation de la gutturale.

K se transforme en *g* et *c'h*.

G se transforme en *c'h* et *g*.

Gw ou *gu* se transforme en *w*, ou *kw* ou *q*.

Le *gu* se transforme en *v*.

Voici quelques exemples : *Gouzout*, savoir, s'écrit aussi *c'houzout*, et par la disparition de l'aspiration en *a*, *ouzounn*, je sais. Par le même procédé, *c'hoar* est devenu *oar*, *c'hober* est devenu *ober*, *c'heva* est devenu *eva*.

En gallois, *gwyttd* est devenu *wood*.

En breton, *gwin*, anglais *wine*, français *vin*.

Gwin n'est évidemment qu'une forme de *δινος* en grec.

Dans le mot *guetlet*, le *gue* se change en *v*, et on a le mot *vel*.

Le *ch*, l'aspiration allemande, qu'on retrouve aussi en breton, montre la transition du *g* dur en *k* ou *q*.

Le *k* correspond en français au *χ* grec, et, par conséquent, représente bien une aspirée. C'est bien encore ainsi que les Français reproduisent l'aspiration allemande. Le *k* est souvent remplacé par *e*. Mais le *c* latin devait être lui-même une forme de l'aspiration, à en juger par la dérivation des mots *campos*, *champs*, *caput*, *chef*, *catus*, *chats*, etc.

Le *k* remplace l'*h* dans de nombreux cas.

L'anglo-saxon *hræfn*, allemand *rabe*, vieil haut allemand *hrabau*, latin *corvus*, *χορων*, *beech*, *hêtre*, *buef*, *bog*, *boo*.

Quant à la lettre *q*, elle est souvent accompagnée de *h* et anciennement de *h*. Elle remplace *c* ou *k*, accompagnée de *w*, *v*, ou *u*.

Il nous reste à étudier le son dur, représenté par *gu*, *gw*, *w* et *v*.

Tous ces sons ne font qu'un ou du moins ils représentent une même articulation, avec une aspiration à des degrés différents.

Dans le mot anglais *war*, français *guerre*; *win*, *gain*; *watch*, *guet*, etc.

En allemand, *wahr*, vrai.

En breton, *gwirionez*, vérité.

En allemand, *was*, anglais *what*, latin *quod*.

En allemand, *wein*, anglais *wine*, breton *gwin*, français *vin*.

Nous avons déjà vu que *v* est une aspiration et une transformation de *bh* ou *ph*, ou simplement *h*, comme dans *ἔμω*, vomir. Le *v* et le son d'*u* n'ont, en grec, qu'une seule représentation, *v*, ou.

Or, je suis amené à dire que *ou* est un souffle, une aspiration, et qu'il a toujours été considéré comme tel. En effet, le son de *ou* est représenté en anglais par *u* et *w*. Il est voyelle et rentre dans les explications données à ce sujet. Quand à *w*, il est accompagné de l'*h* dans *who*, *which*. En anglo-saxon, l'*h* précède le *w*.

Dans le mot *one*, le son de *ou* existe quoiqu'il ne s'écrive pas et remplace l'aspiration de *iv*.

Dans le mot *write*, le *w* est évidemment mis pour une aspiration, puisque le mot allemand correspondant est *schreiben*, latin *scribere*, français *écrire*.

Allemand *blühen*, anglais *blow*.

— Allemand *schwimmen*, anglais *swim*, et beaucoup d'autres.

On peut donc assimiler le *w* au *v* et à l'*u*, ou à une aspiration quelconque.

Enfin, le *g* dur se transforme facilement en *g* doux.

Allemand *garten*, anglais *garden*, français *jardin*, italien *giardino* (*dg*).

Le *g* ou *gh* a le son doux, qui peut se comparer au son de l'*i*, avec ou sans dentale, et est souvent représenté par *j*.

En allemand, la terminaison *ig* se prononce souvent comme *ish* ou *ij*.

En allemand, le *j* n'a que le son d'*i*.

Le préfixe *ge* du participe passé allemand s'est transformé en anglo-saxon en *y* et a fini par disparaître.

Certains Allemands prononcent le *g* initial comme *y*.
Exemple : *gut* est prononcé *yut*.

L'allemand *geist* donne l'anglais *yeast*.

Les latins ont traduit le mot gothique *kermen* par *germanus*. L'aspiration s'est conservée dans l'espagnol *hermano*.

Le *j* espagnol montre bien que cette lettre n'est qu'une aspiration, puisqu'elle se prononce fortement aspirée.

La terminaison *y* des adjectifs anglais n'est autre chose que la terminaison *ich* en allemand et *icus* en latin, *ixos* en grec, que l'on peut rapporter au verbe *εχειν*, avoir, et qui joue le même rôle que la terminaison *abilis*, *able* qui vient de *habere*.

Le *g* doux ou le *j* se présente donc sous trois autres formes :

Le *g* doux.

Le *iote* initial allemand ou l'*y* initial anglais.

L'aspiration espagnole.

Mais l'*y* final anglais est une aspiration, et en le rapprochant du *j* espagnol, on peut dire que le son doux du *g* est une aspiration.

Le *g*, sous quelque forme qu'il se présente, est donc une aspiration, et le son mouillé qu'il prend souvent ne peut être représenté que par l'*h*.

On a donc le tableau suivant :

Aspirées labiales : *p, b, ph, bh, f, v, w, m, n*.

Aspirées dentales : *t, d, th, dh, s, c, z, n, r*.

Aspirées liquides : *r, rh, l, lh, m, mh, n, nh, i*.

Aspirées sifflantes : *s, sh, sch, c, ch, x, z, k, j*.

Aspirées gutturales : *k, kh, kw, q, qu, qw, g, gh, gu, gw, c, ch, ev, ew, u, ou, w, v, j, y*.

Aspirée *h*. L'aspiration disparaît et est représentée par un des signes précédents ou ne laisse pas de traces.

Je remarque dans ce tableau que l'aspiration produit tous les sons de consonnes :

V représente les labiales et correspond à *h*.

S représente les dentales et correspond à *h*.

I représente les liquides et correspond à *j*, *y* ou *h*.

S représente les sifflantes et correspond à *h*.

W représente les gutturales et correspond à *h*.

Le *v* se retrouve parmi les labiales et les gutturales.

L'*n* parmi les labiales, les dentales et les liquides.

L'*r* parmi les dentales et les liquides.

Le *c* parmi les dentales, les sifflantes et les gutturales.

L'*i* parmi les liquides, les sifflantes et les gutturales.

Le *w* parmi les labiales et les gutturales.

L'*o* parmi les dentales et les sifflantes.

Je remarque, de plus, qu'une articulation peut très bien se transformer en une autre articulation, et qu'on peut arriver à produire un même son en partant de plusieurs articulations différentes.

Je crois donc pouvoir dire que l'*h*, élément unique, s'est trouvée modifiée peu à peu par les articulations auxquelles elle s'est jointe. Ensuite ces articulations ont remplacé l'*h* elle-même, et comme elles empêchait de prononcer des sons purs, on a tendu de plus en plus à la faire disparaître.

Ce tableau nous montre, de plus, deux sons de voyelles parmi ces sons de consonnes :

i et *ou* (*u*).

C'est ce que les Anglais ont senti en donnant le nom de semi-voyelles à leurs deux lettres *y* et *w*, qui ne sont autre chose que les deux voyelles précédentes.

J'ai démontré que l'*a* représentait une aspiration. Si donc je reproduis le son de *e* par ses composantes *a* + *i*, et le son de *o* par *a* + *u*, ce qui est vrai, je conclurai que *a*,

e, i, o, ou, y sont des formes de l'aspiration, de même que toutes les consonnes.

Tous les sons peuvent donc être ramenés à l'*a* pour les voyelles, et à l'*h* pour les consonnes, ou plutôt la première voyelle serait *a* et la première articulation serait *h*. Mais comme toutes deux se confondent dans le souffle, le langage aurait donc pour base le souffle ou la respiration, mais aptes à être modifiés par des organes appropriés. L'homme a, de plus, l'intelligence qui permet de combiner les éléments du langage pour en faire une langue. Il multiplie et varie ses sons suivant les lois de l'harmonie et suivant ses besoins. L'animal ne produit que quelques sons différents, selon qu'il éprouve telle ou telle impression et que ses organes sont différemment affectés. Il n'y a dans ce travail rien de volontaire. Le chien aboiera toujours de la même manière. La joie, la douleur, en contractant ou en dilatant les organes de la voix, produiront un son différent, mais sa volonté n'y sera pour rien, puisqu'il ne lui est pas donné d'agir sur les muscles et les parties du visage, qui fournit au langage de l'homme son harmonie et sa variété.

L'enfant ne sait pas parler. Et pourtant il a un langage. Cette langue, dit Rousseau, n'est pas articulée, mais elle est accentuée, sonore, intelligible. L'usage des nôtres nous l'a fait négliger au point de l'oublier tout à fait. Etudions les enfants, et bientôt nous la rapprendrons auprès d'eux. Les nourrices sont nos maîtres dans cette langue. Elles entendent tout ce que disent leurs nourrissons, elles leur répondent, elles ont avec eux des dialogues très bien suivis ; et, quoiqu'elles prononcent des mots, ces mots sont parfaitement inutiles, ce n'est point le sens du mot qu'ils entendent, mais l'accent dont il est accompagné. Mais il faut en arriver plus tard à la langue

articulée, et l'enfant parle alors celle qu'on lui apprend. Mais pour parler, il faut qu'il apprenne. Si l'enfant n'en apprenait pas, laquelle parlerait-il? Serait-ce le grec, l'hébreu, le malgache ou l'indoustani. D'après Hérodote, ce serait le phrygien. Les Egyptiens, nous dit-il, avant le règne de Psammétique, se croyaient les plus anciens de tous les hommes. A son arrivée sur le trône, ce roi voulut savoir quel était réellement le premier peuple, et c'est depuis cette époque que l'on admit que les Phrygiens devaient être considérés comme tels. Voici le moyen auquel il eut recours pour s'en assurer : il prit deux enfants nouveau-nés quelconques, et les confia à un pâtre, en lui ordonnant de les élever seuls et dans un endroit désert, sans qu'ils entendissent prononcer un seul mot. On devait, pour les allaiter, leur amener à heure fixe des chèvres, qu'on emmènerait aussitôt qu'ils seraient rassasiés. Deux ans s'écoulèrent, au bout desquels le pâtre ouvrit la porte, entra, et les deux enfants prononcèrent *bécos* en tendant les mains. Tout joyeux d'avoir entendu leur premier mot, qu'ils répétèrent souvent pendant qu'il s'occupait d'eux, il en avertit le roi qui se fit amener les deux enfants. Il les entendit lui-même redire la même chose. Il s'informa de la langue dans laquelle se trouvait le mot *bécos* et ce qu'il signifiait. Il apprit que c'était ainsi que les Phrygiens désignaient le pain. Après cette épreuve décisive, les Egyptiens furent persuadés que le phrygien était la langue primitive, et que, par conséquent, ils étaient plus anciens qu'eux.

L'expérience de Psammétique ne me paraît pas concluante, parce que je doute de la vérité de l'anecdote, et que, si elle est vraie, il ne faut voir dans ce cri que l'intention d'imiter les chèvres. Je crois que les langues sont une invention comme toutes les autres. Elles naissent avec l'homme, se développent et grandissent grâce à son intel-

ligence. Il faut donc remonter à un premier son articulé. En me basant sur la dérivation des sons que je viens d'exposer, la première articulation serait *hah*. Cette racine est-elle admissible ? Sans doute elle est discutable, mais on pourrait rechercher dans tous les systèmes de langues les sons qui représentent des idées simples. Je crois qu'on pourrait les assimiler. Je n'hésite pas, par exemple, à voir une même idée primitive dans les différents radicaux suivants :

ἔχειν,	ἔιμι,	ἐμί,	ἐγω,
<i>habere,</i>	<i>sum,</i>		<i>ego,</i>
<i>avoir</i>	<i>am,</i>		<i>ich,</i>
			<i>je,</i>

et entre ἥλιος, *heol*, *sun*, *sol*, *hail*, *heilig*, *holy*, etc.

Les sons à l'origine ont été incertains et ils étaient aussi difficiles à saisir qu'à reproduire. Ce qui le prouve, c'est l'accumulation de consonnes que l'on retrouve dans les langues anciennes. Tout le monde admet que c'est là une preuve de l'imperfection des langues. Ainsi en anglo-saxon *Gwrtheyrn*, est devenu en latin *Vortigern*. Le même mot, dans la même langue, est écrit par différents auteurs *Wyrtegeorne* et *Guortigerne*.

Le mot *emrys wledig*, est devenu sous la plume du traducteur *emheis glentic*.

Le sanscrit *mlekka*, est devenu *walh* en vieil haut allemand, *vealh* en anglo-saxon et *welsh* en anglais moderne. Cette racine *mlekka*, si la dérivation est exacte, signifie quelqu'un qui parle sans netteté.

Cette accumulation de lettres s'explique par ce fait que le son, imparfait par lui-même, est difficile à rendre, et qu'un organe qui n'est pas rompu par l'exercice à prononcer des sons purs, ne peut produire que des articulations fortes et rudes.

Il est curieux de voir comment les Chinois, qui n'ont pas le même système phonétique que nous, reproduisent nos noms propres.

Quelles que soient les conséquences que l'on puisse tirer de ces rapprochements, on ne peut nier que dans une ou plusieurs langues voisines on assiste à la transformation de l'*h* en toute autre lettre.

Et comment pourrait-on expliquer ce résultat, si l'on n'admettait pas :

1° Que l'homme ne reproduit pas facilement un son qu'il entend ;

2° Que l'homme est obligé de faire des efforts considérables pour prononcer un son net et pur ;

3° Que les sons ne peuvent se transformer que par une aspiration qui domine l'articulation et la modifie ;

4° Que l'aspiration est l'organe de tous les sons, puisque tous ils peuvent être ramenés à ce principe unique.

Les recherches purement expérimentales qui précèdent, m'amènent tout naturellement à examiner, au point de vue philosophique, l'organe du langage. C'est un problème que tous les savants ont cherché, et que nul, jusqu'à présent, ne peut se flatter d'avoir résolu. Dès la plus haute antiquité, on s'en préoccupait, comme le prouve l'anecdote de Psammétique. La question menace de rester longtemps ainsi indécise.

Mais cette difficulté ne doit pas décourager toute tentative d'y porter la lumière, et l'effort, quoique stérile, a du moins l'avantage de flatter l'amour-propre, en pensant que de grands esprits se sont de tout temps préoccupés de ces origines. Pour peu qu'on y touche, on rentre dans un système philosophique, et le partisan d'une théorie se trouve être en même temps en opposition avec les autres.

Dans les considérations suivantes, je me trouve en

désaccord avec un savant fort distingué, dans les ouvrages duquel j'ai puisé tous les renseignements qui ont servi à me faire une opinion différente, et, ce qui est plus grave encore, avec la tradition biblique. Il y a bien encore les empiriques, dont je n'ai pas adopté la manière de voir, mais je n'ai, à cet égard, aucune arrière-pensée.

La discussion de chacune de ces théories nous entraînerait trop loin, mais je crois indispensable de rappeler où la question en est aujourd'hui.

Les empiriques, et ils sont nombreux, pensent que l'homme a commencé par imiter tous les bruits de la nature. Max Muller a très spirituellement affublé cette théorie du nom de *Bow now*, ou aboyeurs. Ils prennent pour premiers éléments du langage, l'aboiement du chien, le bêlement du mouton, le mugissement de la vache. Je me suis souvent demandé comment, à cette époque, et dans cette hypothèse, ils pouvaient bien appeler les poissons. Outre que les exemples sur lesquels ils s'appuient sont peu concluants, ils ont le tort de ne tenir compte que de ce qui est extérieur à l'homme. Ils l'assimilent tout au plus à l'oiseau moqueur ou au perroquet. Ils négligent la partie la plus essentielle, la faculté naturelle de combiner et d'agencer ses idées et de les représenter par des signes quelconques. Tous les arts sont autant de langages qu'a l'homme, et le sourd-muet peut être beaucoup plus éloquent que le plus intarissable bavard. L'éloquence est toute intérieure, et le langage n'est qu'un signe qui la rend sensible.

Max Muller admet bien que les langues sont un développement de sons primitifs, mais que l'homme, dès son apparition sur terre, avait déjà un certain nombre d'idées et qu'il avait un petit nombre de radicaux pour les exprimer. Il ne précise pas quel était leur nombre exact, mais il en suppose plusieurs, et l'hypothèse d'un radical moyen

lui semble inadmissible. Il peut rattacher beaucoup d'idées à un même radical, mais il y a certains radicaux qu'il ne peut pas assimiler, et il s'arrête à cette difficulté. C'en est une assurément; mais peut-être pourrait-on la surmonter, et je crois qu'il serait facile de trouver, entre des systèmes phonétiques différents, des divergences plus grandes encore que celles qui ont amené l'éminent professeur à formuler sa théorie de la pluralité des racines.

Il se rapproche en cela de la théorie biblique, par laquelle l'homme a donné des noms différents à tous les animaux qui l'entouraient. On en conclut que l'homme a paru spontanément sur terre à l'âge viril, qu'il a parlé et qu'il a compris. Cette théorie, prise à la lettre, est bien faite pour susciter quelques doutes; mais prise dans un sens plus large, elle n'a rien qui ne soit admissible. Il n'y a qu'une question de temps qui joue un rôle considérable dans les progrès de l'homme, et c'est un élément que je ne crois pas parfaitement précisé.

Telles sont les opinions contraires généralement admises, auxquelles je viens ajouter les réflexions que m'ont suggérées mes conclusions linguistiques.

Si tous les sons peuvent se ramener à l'aspiration, il faut admettre qu'il n'y a qu'un seul radical au moment où l'homme passe des cris à l'articulation. Ce radical a dû servir à traduire toutes les idées jusqu'à ce qu'il se soit transformé par l'usage, et jusqu'au moment où la différence entre les deux sons les ait rendus distincts. Le second s'est transformé en un autre, et le langage se compose ainsi de transformations successives d'un même radical. Mais il lui fallait trois conditions extérieures pour son développement : la société, les besoins et une plus grande flexibilité d'organe. Un nouveau son ou une nouvelle articulation ont été l'œuvre des hommes de génie du temps. Autant il me serait impossible de supposer la

machine électrique jaillissant de toutes pièces du cerveau d'un homme ignorant, autant il m'est impossible d'admettre un langage naissant tout formé. Les sons une fois inventés, l'homme a pu les combiner entre eux, mais toujours suivant certaines lois. On ne peut pas assimiler le langage à la vue, à l'ouïe, à l'odorat, parce que ces sons se développent chez l'individu seul, tandis que pour parler, il faut qu'il y ait convention ou habitude entre plusieurs individus. Le langage est naturel. Les animaux se font comprendre et se comprennent entre eux; à plus forte raison, l'homme peut-il comprendre les autres? Mais l'articulation est une science ou un art qui est une date décisive dans l'histoire des langues. A partir de ce moment, la vie sociale était trouvée. Elles se sont formées un *processus* qu'on appelle la grammaire, et qui n'est que le passage de l'idée générale à l'idée particulière, ou de l'idée particulière à l'idée générale, du simple au composé, etc. Tout être humain procède ainsi et est plus ou moins capable d'utiliser ce principe qu'il porte en lui. Nous avons tous différentes aptitudes, les uns pour les mathématiques, les autres pour les arts, celui-ci pour la mécanique, celui-là pour les langues; arrivée à un certain degré, cette aptitude devient du génie, et au lieu d'imiter, invente. C'est à ceux-là qu'il faut attribuer les progrès du langage articulé. Toutes les inventions de l'humanité ont dû suivre une marche parallèle. Elles ont dû se développer lentement, progressivement. Les instruments d'agriculture, les armes, les engins de pêche, les vêtements, les habitations n'ont pas dû naître spontanément avec lui.

Il est relativement facile de répéter ce qu'on a entendu dire. Je dis relativement, parce que l'expérience montre tous les jours qu'il y a des gens qui éprouvent la plus grande difficulté et même une impossibilité à prononcer

des langues étrangères. Que sera-ce donc s'il faut produire un son ou dire un mot que l'on ne connaît pas ? Il faut l'apprendre, me direz-vous. J'en demeure d'accord, mais pour apprendre il faut un maître. Quel était donc celui du premier homme et de la première femme ? Ici les réponses diffèrent. La mienne est celle-ci : ils étaient seuls, donc ils n'avaient pas de maître, et par conséquent n'ayant pas appris à parler, ils ne parlaient pas. Ils se comprenaient; ils avaient un langage, mais non une langue articulée, et si ma démonstration est concluante, la première racine qu'ils ont dû prononcer est la racine *hah*.

MILNE.

A PROPOS

DE

L'ANTIQUITÉ DE LA LANGUE BRETONNE

Statistique Celtique

Sans partager d'une façon absolue l'opinion de Le Brigant, qui, dans le prospectus de l'ouvrage intitulé : *la Langue primitive conservée*, affirme que la langue celtique a servi de type à toutes les autres, on ne peut nier cependant que la plupart des langues anciennes et modernes ne lui aient fait de larges emprunts.

Le Brigant prétendait qu'à l'aide du celtique on pouvait comprendre n'importe quelle autre langue, ce qui lui attira la mystification suivante :

Un jour, un de ses amis vint lui annoncer qu'un navire marchand venait d'amener en France un sauvage d'une île de l'Océanie. — « Ce sauvage, dit-il, vient d'arriver à Paris; je l'ai vu, je l'ai interrogé en présence de plusieurs savants; mais la langue dont il se sert est tellement différente de toutes celles que nous connaissons, qu'il nous a été impossible de comprendre un seul mot de ses réponses. » — « Amenez-le moi, dit Le Brigant d'un ton

assuré; vous verrez que je l'entendrai, qu'il m'entendra, et que nous pourrons nous entretenir ensemble, aussi bien que vous et moi. »

L'entrevue fut arrêtée et, dès le lendemain, l'insulaire fut présenté à Le Brigant.

Il débuta alors par de nombreux salamalects; après quoi, il prononça quelques paroles inintelligibles pour tous les assistants, excepté, toutefois, pour le savant breton, qui les leur traduisit à l'instant. « Il me présente ses respects et me demande comment je me porte. » Le Brigant ne fit pas attendre sa réponse. Elle fut faite dans une langue tout aussi peu intelligible que l'avait été celle de la demande. Le colloque continua ainsi pendant quelque temps; mais enfin les auditeurs, ou plutôt les spectateurs, ne pouvant plus maîtriser leur hilarité, partirent de grands éclats de rire, au milieu desquels ils apprirent à Le Brigant que son interlocuteur était un sauvage du faubourg Saint-Marceau. — « N'importe! s'écria notre savant nullement déconcerté : *Celtica negata, negatur orbis.* »

D'autres celtomanes, de l'école de Le Brigant, prétendent comme lui que toutes les langues dérivent du celtique et se font forts, en décomposant les mots et aussi en leur faisant subir quelques permutations de lettres, de démontrer leur origine celtique. Ainsi, par exemple, ils prétendent que Dordogne vient de *dour doun* (eau profonde); Paris viendrait de *Par-Is* (semblable à Is), etc., etc.

Cela pourrait nous conduire loin, et nous conduit, en effet, jusqu'au paradis terrestre; il serait difficile d'aller plus loin.

La Tour-d'Auvergne, dans ses *Origines celtiques*, dit qu'Adam et Ève parlaient le celtique; leur nom même en est une preuve. Lorsqu'Ève eut décidé Adam à mordre dans la pomme fatale, il paraît qu'il en croqua un fort

morceau, qui eut quelque peine à passer, car il s'écria :
« *Atam!* » Quel morceau ! A quoi sa compagne répondit :
« *Ev!* » Bois !

Il n'en reste pas moins acquis, et les philologues sont à peu près d'accord sur ce point, que le breton est une des langues les plus anciennes du monde.

Nos ancêtres, comme on le sait, vinrent de l'Asie dans le couchant de l'Europe ; puis ensuite en Bretagne, 600 ans avant l'ère chrétienne. Ils arrivèrent d'abord en petit nombre. 500 ans plus tard, le pays qui s'appelle maintenant la France, en était couvert. On leur donnait le nom de Celtes ou vieux Gaulois.

Une partie d'entre eux passa la mer et alla en Angleterre, qui, de cette façon, fut peuplée par les gens de notre pays. Le *breton* n'est donc pas venu d'Angleterre en Bretagne. Ce sont nos ancêtres, au contraire, qui ont importé leur langue en Angleterre.

Le *breton*, comme beaucoup d'autres langues anciennes, vient d'Asie, le premier pays habité de la terre ; il se trouve être ainsi la source des anciennes langues. Il y a, en Asie, un pays nommé Galazi, dans lequel, prétend-on, le breton a été longtemps parlé.

Notre compatriote, le savant voyageur G. Lejean, lors de son voyage dans l'Inde, en 1866, fit des efforts surhumains pour pénétrer dans l'Hindou-Koh, montagnes libres entre l'Afghanistan et le Turkestan, où il voulait étudier les mystérieux Siahpoch, race blanche vivant à l'état édenique, et où il avait, disait-il, la quasi-certitude de trouver les premiers anneaux de la grande chaîne des peuples indo-germaines, c'est-à-dire de presque toutes les races civilisées. Il comptait aussi trouver une grande analogie entre la langue parlée par les Siahpoch et le celto-breton. Malheureusement, vu l'état de guerre qui régnait entre les tribus qu'il fallait traverser pour pénétrer au

milieu de cette peuplade mystérieuse, le gouverneur général du Penjab, M. Macleod, crut devoir détourner Lejean de son projet. Notre compatriote, à sa grande douleur, ne put pas dépasser Peichawer.

D'après le P. Grégoire de Rostrenen, le nom de Bretons nous vint d'Angleterre. Beaucoup d'individus de notre pays qui étaient allés en Angleterre, s'enfuirent devant les Saxons et revinrent dans leur pays, où ils se mêlèrent à nos pères. Ils parlaient la même langue, ils avaient les mêmes croyances et observaient les mêmes coutumes, et comme ils arrivaient d'Angleterre dans notre pays avec le nom de Bretons, les habitants de l'Armorique prirent presque aussitôt le même nom. Depuis, le nom de Bretons nous est resté.

Les historiens anciens, sauf Strabon, disent, avec César, que les Armoricains étaient Celtes.

Les Celtes et les Belges ayant une même origine aryenne, devaient parler deux dialectes du même idiome.

Les dialectes celtiques encore subsistants peuvent aussi se diviser en deux rameaux séparés par des différences assez profondes qui paraissent remonter à une époque ancienne.

Le premier rameau, connu sous le nom de rameau breton, comprend le *cymreg* du pays de Galles, le *cornique* du Cornwall, aujourd'hui disparu, et le *brezonek* de la Basse-Bretagne.

Au second rameau, appelé gaélique, appartient le *erse* de la Haute-Ecosse, le *gaélique* d'Irlande et le *manx* de l'île de Man.

On croit que les Belges parlaient le *cymreg*, un dialecte du rameau breton, et que le breton appartient aussi à la même section.

Il y a, en effet, une telle affinité entre ces deux dia-

lectes, que les Gallois et les Bas-Bretons se comprennent encore aujourd'hui assez facilement.

Un journal anglais extrait ce qui suit d'un rapport de M. E.-G. Ravenstein, sur « la distribution géographique des gens de langue celtique dans les îles britanniques », rapport lu à une séance de la Société de statistique de Londres :

En 1851, il y avait peu de comtés d'Irlande dont la vieille langue eût entièrement disparu.... Depuis, l'anglais a fait de grands progrès, et les lieux où l'irlandais est la langue de la majorité, sont de plus en plus circonscrits.

En 1851, l'ensemble des cantons où la majorité parlait le gaélique irlandais, faisait une aire de 2,415,000 hectares, avec 1,328,930 habitants, dont 920,856 ou 69 0/0 parlent irlandais.

Il n'y a probablement pas, dans toute l'Irlande, 5,000 personnes capables de lire un livre en celtique irlandais ; pas un journal celtique n'est publié dans la verte Erin.

Les « commissaires de l'éducation » n'en ont pas moins déféré à la requête présentée à la Société pour la conservation du langage irlandais ; cette requête demande, en substance, que cette langue soit admise dans le programme des écoles, et qu'elle y soit placée sur le même pied que le latin ou le grec.

Dans l'île de Man, 256 habitants sur 1,000 comprennent encore le *manx*.

Il n'y a pas, suivant le recensement de 1871, 9 Ecossais sur 100 capables de parler le gaélique.... Dans les coins reculés des Highlands et dans les Hébrides, le gaélique a tenu bon ; mais partout où le « Gaél » et le « Saxon » se sont trouvés face à face, le Saxon a fini par imposer son langage ; le Gaél, d'ailleurs, ne demandant pas mieux. Quelle haute idée le Highlander se faisait de l'idiome

anglais, la preuve en est dans l'apostrophe qu'il lançait à celui qu'il voulait blesser vivement : « Vous ne parlerez jamais correctement l'anglais ! »

Les Gallois sont, de tous les Celtes de l'archipel britannique, ceux qui ont le mieux gardé l'ancienne langue celtique. En comptant 60,000 Gallois immigrés en Angleterre, il y avait, en 1871, un peu plus d'un million de gens parlant le gallois (1,006,100).... Dans la portion anglaise du Flintshire, sur 18,111 habitants, plus de 90 pour cent parlaient le gallois. Le Denbighshire est entièrement « Velche », en dehors du petit territoire de Wreasham. Le Radnorshire, linguistiquement, est anglais et non pas gallois. Dans le Shropshire, une petite partie des cantons occidentaux est galloise. Dans le Montgomeryshire, le gallois perd visiblement du terrain. Dans le Caermarthenshire, le gallois l'emporte beaucoup au nord, l'anglais au sud. Le Cardiganshire est entièrement velche. Dans le Caernarvonshire, beaucoup comprennent l'anglais, mais bien peu le parlent, le velche maintenant carrément son droit, chez les jeunes comme chez les vieux. Le Marionethshire est presque aussi velche que le Caernarvonshire, mais l'anglais y est plus généralement connu. Le Brecknockshire est influencé par son contact avec le pays de langue anglaise, cependant le gallois y est l'idiome de la majorité. Dans le Monmouthshire, il ne reste de gallois qu'un petit coin à l'ouest extrême. Le Glamorganshire est sans doute le pays gallois où l'anglais est le plus parlé, mais le velche y est encore la langue religieuse dans la plupart des églises.

Au total, en 1871, il y avait 867,600 personnes parlant le gaélique d'Irlande, 12,500 parlant le manx, 309,256 parlant le gaélique d'Ecosse, 1,006,100 parlant le gallois. Cela fait 2,195,456 personnes, ou près de 7 pour cent de la population totale des îles britanniques.

En ce qui concerne la France, le breton se parle encore dans trois départements de l'ancienne Bretagne : le Finistère, le Morbihan et une partie des Côtes-du-Nord. Dans le Finistère, il y a environ 640,000 personnes parlant le breton ; dans le Morbihan, 500,000, et dans les Côtes-du-Nord, 360,000 ; ce qui forme un total d'environ 1,500,000. Signalons, en passant, une commune de la Loire-Inférieure où l'on ne parle que le breton. Au Havre, dans le quartier Saint-François, il existe une colonie bretonne assez nombreuse pour que l'évêché de Quimper ait cru devoir y attacher un aumônier spécial parlant le breton. D'autres colonies existent à Nantes, où se trouvent également un aumônier des Bretons ; à Trélazé, dans Maine-et-Loire, où 2,000 Bretons sont employés dans les carrières d'ardoises ; enfin à Rennes et à Paris.

De nombreux ouvrages bretons, la plupart traitant de matières religieuses, ainsi que deux journaux hebdomadaires publiés en langue bretonne dans le Finistère, prouvent la vitalité de notre vieil idiome et nous donnent la conviction que le breton n'est heureusement pas à la veille de disparaître, malgré la guerre acharnée qui lui est faite dans les régions officielles, bien que, par une singulière contradiction, le gouvernement ait cru devoir établir, en 1882, au Collège de France, une chaire de langue celtique, à laquelle M. d'Arbois de Jubainville a été appelé.

Une chaire de celtique a été récemment créée à la Faculté de Rennes. Elle a été confiée à M. Loth.

F. HALÉGOUET.

Juillet 1883.

ÉTUDE SUR M. GUIZOT

Au milieu de l'année 1794, on vit arriver à Genève une femme en habits de deuil, et tenant par la main deux jeunes enfants, dont l'aîné n'avait pas sept ans. C'était une Française qui fuyait le sol de la patrie. Sa famille avait été dispersée par l'ouragan révolutionnaire, et son époux, victime d'une opposition courageuse au régime de la Terreur, venait de porter sa tête sur l'échafaud. Elle s'appelait madame Guizot.

Sans parents, sans amis, sans protecteurs et sans fortune, n'ayant pour toutes ressources qu'un cœur ferme et une volonté droite, la veuve du condamné comprenait bien quelle tâche immense lui était désormais imposée. Quoique son visage portât l'empreinte d'un chagrin amer, elle paraissait moins frappée de l'étendue de ses malheurs que de celle de ses devoirs. Elle s'installa modestement dans le quartier du Temple, et, sans hésiter, elle se mit à l'œuvre dans le dessein d'élever virilement ses enfants.

M. Guizot père appartenait à une famille protestante du département du Gard; ses deux fils avaient vu le jour à Nîmes, la vieille cité phénicienne. Comme tous les hommes de cette forte génération de penseurs, M. Guizot était imbu des principes nouveaux qu'avait propagés la littérature militante du XVIII^e siècle; et voulant laisser après lui des marques vivantes de ses opinions et de ses

idées, il avait placé ses fils sous le patronage philosophique des deux plus grands hommes de ce temps-là, Voltaire et Rousseau. C'est pourquoi l'aîné avait reçu le prénom de *François*, et le second celui de *Jean-Jacques*. François et Jean-Jacques Guizot montraient déjà une intelligence remarquable, une vive et précoce imagination; et tout faisait prévoir qu'ils deviendraient un jour des hommes distingués, pour peu qu'on prît soin de cultiver dans leurs âmes les facultés précieuses que la nature leur avait départies. C'était pour accomplir la dernière volonté de l'époux qu'elle avait perdu, que madame Guizot s'était réfugiée à Genève, où son calvinisme fervent ne pouvait la rendre suspecte.

Rien de plus touchant que l'existence précaire de cette famille malheureuse sous le ciel glacé de l'étranger. Madame Guizot avait concentré sur les deux fils qui lui restaient tout ce qu'elle avait au fond du cœur de dévouement maternel et de tendresse héroïque. Ceux-ci répondaient noblement à la sollicitude dont ils étaient entourés. Jamais enfants ne furent plus ardemment chéris de leur mère; nulle mère ne fut plus religieusement adorée par ses enfants. Les fils ne cherchaient qu'à faire oublier les injustes rigueurs du passé; la mère ne songeait qu'à préparer les succès et les joies de l'avenir. Tous trois vivaient de souvenir et d'espérance, n'ayant trouvé, dans leur infortune, d'autre compagnon d'exil que cet ami toujours sincère, le seul qui donne exactement tout ce qu'il promet, et qu'on appelle le Travail.

C'est à la faveur de cette éducation à la fois virile et tendre que François Guizot grandit en savoir et en vertu, et qu'il trempa vigoureusement ses armes pour livrer plus tard le rude combat de la vie. A vingt ans, il parlait facilement l'anglais, l'allemand, l'espagnol, l'italien; il connaissait à fond les littératures grecque et

latine, et déjà il s'était livré à ces recherches étendues et à ces méditations profondes qui ont fait de lui le premier historien de son temps.

Ce fut après la proclamation de l'Empire, en 1804, que François Guizot se décida à quitter la Suisse. Il était alors précepteur des enfants du genevois Stapfer. Pauvre et obscur, il attendait peu de la faveur des puissants du jour, mais il comptait beaucoup sur lui-même. Un jeune homme qui arrive à Paris avec quelques recommandations, et qui s'annonce par des talents, est toujours sûr d'être bien accueilli. M. Guizot le fut. Presque aussitôt un vieil ami de son père l'introduisit dans le salon de M. Suard, où l'on trouvait encore comme un écho littéraire du siècle qui venait de finir. C'est là que se réunissaient les philosophes et les lettrés, les poètes et les artistes, tous ceux qu'à cette époque on appelait dédaigneusement les *idéologues*. C'est là aussi que M. Guizot rencontra pour la première fois une jeune fille d'un esprit distingué, mademoiselle Pauline de Meulan, qui lui inspira tout d'abord une vive sympathie, et qu'il devait bientôt associer à sa fortune en lui donnant son nom.

Quelques années plus tard, un décret du 17 mars 1808 créa l'Université impériale, et Napoléon en confia la direction suprême à un poète délicat et fleuri, M. de Fontanes, qui se mit à régenter les professeurs comme le vainqueur d'Iéna régenter les peuples, et que pour ce motif on a surnommé l'*Empereur des Ecoles*. M. de Fontanes avait à cœur de répondre à la confiance du maître. Voulant sérieusement organiser l'enseignement public, il était en quête de jeunes talents qui pussent donner du lustre à l'institution nouvelle. Des articles remarquables dans le *Publiciste* et les *Annales de l'Education*, un nouveau *Dictionnaire des synonymes français*, une bonne édi-

tion de l'*Histoire romaine*, de Gibbon, avaient attiré sur le nom de François Guizot la faveur du public et les regards du monde savant. Le grand-maître de l'Université sentit tout le prix d'une pareille conquête; il offrit à M. Guizot la chaire d'histoire de la Faculté des lettres de Paris. M. Guizot accepta.

Ce n'était pas la première fois qu'on voyait paraître dans une chaire publique un professeur spécial d'histoire. L'essai en avait été tenté par la Convention nationale, lorsqu'au sortir d'une crise terrible, elle créa ces cours brillants et éphémères, connus sous le nom d'*Ecoles normales*, et qu'il ne faut pas confondre avec notre Ecole normale supérieure de 1810. Ce fut M. de Volney, l'auteur célèbre du livre des *Ruines*, qui inaugura en France le système des cours publics d'histoire, mais c'est à M. Guizot que revient l'honneur de les avoir fait réussir. D'ailleurs, l'occasion était bonne pour ramener les esprits à l'étude féconde des événements du passé. L'histoire est une plante robuste qui ne germe bien que sur un sol labouré par les révolutions. Tant que le monde réel garde le silence, les hommes ne sont accessibles qu'au sentiment de la poésie, parce qu'ils n'ont pas encore la mesure exacte du vrai. Pour se complaire au récit des faits certains, c'est-à-dire pour passer des vers à la prose, de la légende à la chronique, il faut qu'un choc violent ait brusquement réveillé les âmes. C'est de l'émotion des guerres médiques que naquit le premier historien grec, Hérodote; c'est du tumulte des croisades que sortit le premier chroniqueur français, Villehardouin (1). Au lendemain de cette grande mêlée qu'on appelle la Révolution française, il devait nécessairement se produire une réaction dans la littéra-

(1) *Historicorum græcorum antiquissimorum fragmenta.* — Fr. Creuzer.

ture. A travers tant de figures tragiques et de journées sanglantes, on put apprécier enfin les hommes et les choses; à la tragédie inventée, succéda la tragédie réelle; et c'est ainsi que l'Histoire sortit de la tête de la Révolution, toute armée de la pique, comme une Pallas d'airain.

Jusqu'alors, en effet, l'histoire n'avait été qu'un art agréable, qui permettait aux lettrés délicats de montrer la valeur de leur style, et quelquefois, disons-le, la pauvreté de leurs aperçus. Ce n'était point encore une science précise où les faits s'expliquent, où les idées s'enchaînent. Et le motif en est facile à comprendre. L'homme n'occupant qu'un point dans l'espace et le temps, aperçoit d'abord autour de lui un petit cercle éclairé; au-delà, est un demi-jour; puis l'obscurité; puis la nuit profonde qui, de toutes parts, l'environne (1). On ne songea point d'abord à percer ces ténèbres. Pour les premiers historiens, l'histoire était encore une épopée, un peu plus réelle que l'autre, mais sans racine dans le passé, sans influence sur l'avenir. On ne cherchait dans le tableau d'un événement que le plaisir du lecteur et la réputation de l'écrivain. Thucydide, Thucydide lui-même, avait fait de la guerre du Péloponèse comme le résumé de l'histoire grecque, et de la Grèce, il faisait le centre du monde. Ni lui ni ses successeurs n'avaient eu l'idée de l'enchaînement des faits historiques. La vie des peuples ne leur apparaissait que dans ses phases brillantes, et c'est pourquoi l'histoire des nations antiques devait tomber fatalement, avec Plutarque, dans le moule incomplet et faux de la biographie.

Mais quand on eut bien constaté l'instabilité des choses

(1) Taine. *Essai sur Tite-Live*, page 119.

humaines, quand on eut comparé la puissance des empires avec la brièveté de leur existence et la rapidité de leur chute, on s'aperçut enfin que les nations étaient des êtres collectifs et vivants, dont il fallait découvrir les débuts, signaler l'apogée et expliquer la décadence. On comprit que sous tant de grandeurs et de ruines se cachait un plan méthodique, tracé par la mystérieuse puissance qui gouverne le monde; que l'histoire n'était pas seulement un art divin, comme la peinture, mais une science précise, comme la morale, et qu'il fallait nécessairement en indiquer les principes, la marche et le but.

C'est de là qu'est sortie cette grande et merveilleuse idée de l'histoire universelle, dans laquelle les faits politiques se lient les uns aux autres comme les anneaux d'une chaîne infinie. Ce point de vue transcendantal permet à l'historien de s'appuyer sur un principe fixe autour duquel tous les accidents de l'histoire se déroulent, non d'après le caprice du hasard, mais suivant un ordre éternel. La vie individuelle se confond ainsi avec la vie des nations, et la vie des nations peut se ramener à la loi du progrès, inséparable de l'idée de justice.

Il faut remonter haut pour retrouver, à travers les âges, la trace de cette idée féconde. Elle est déjà en germe dans Eusèbe; elle apparaît plus claire et plus développée dans les méditations de saint Augustin; au Moyen-Age, elle languit; elle disparaît tout-à-fait au siècle de la Renaissance, trop facilement imitateur de la rhétorique grecque et latine. Mais enfin arrive Bossuet, qui s'empare de l'idée, la mûrit, la féconde, et en fait le sujet d'une magnifique leçon d'histoire, adressée au Dauphin, fils de Louis XIV.

C'est alors qu'apparaît l'immortel auteur de *l'Esprit des lois*, et c'est grâce à la clarté qu'il a répandue sur le vaste domaine de l'histoire, que M. Guizot a pu parcourir avec

tant d'éclat sa longue et glorieuse carrière. En montant pour la première fois dans sa chaire de la Sorbonne, il était préparé par de fortes études à son double rôle de philosophe et d'historien. Il savait bien qu'on ne pouvait désormais intéresser le grand public en lui donnant, comme autrefois, quelques brillantes amplifications de collège, copiées dans Saint-Réal ou dans Vertot. Et au lieu de refaire, devant un auditoire fatigué, l'éternel procès de la reine Brunehaut, il entreprit de jeter un coup d'œil sur les idées, les mœurs et les institutions. C'est de cette pensée philosophique que devaient sortir, en 1821, *l'Histoire du gouvernement représentatif*, et, en 1828, *l'Histoire de la civilisation en Europe et en France*.

Jamais idées plus justes ne furent développées avec plus de talent et de savoir. Les hommes de cette époque connaissaient ou croyaient connaître les faits de l'histoire de leur pays; mais bien peu auraient pu dire exactement lequel de nos rois a signé l'ordonnance de Blois ou de Moulins, et quel grand ministre en fut le promoteur. M. Guizot comprit bien vite que les faits ne sont rien sans les idées qui les produisent, et que les événements n'ont aucune portée morale, s'ils ne servent pas à expliquer le but de l'humanité. C'est pourquoi il entreprit de montrer le lien qui unit les institutions, comme Herder avait trouvé la loi qui règle les événements. Et ce fut tout d'abord un grand sujet d'étonnement pour ceux qui l'écoutaient, d'apprendre que les constitutions qui nous régissent ne sont pas sorties en un seul jour du cerveau d'un seul homme; qu'il y a dans le passé des traces certaines de nos institutions et de nos lois; et que, pour en retrouver l'origine, il faut souvent remonter jusqu'aux peuplades franques et quelquefois jusqu'aux tribus gauloises.

Qu'est-ce donc, en effet, que la civilisation, sinon le

développement social des nations et le développement moral des individus ? Partant de cette idée comme d'un axiome, M. Guizot étudie chaque époque sous ce double point de vue ; et il montre, à travers les faits qui se déroulent, la transformation tantôt pacifique et lente, tantôt violente et tourmentée des croyances, des sentiments, des idées, des mœurs, des relations sociales et des institutions politiques. Pour soutenir sa thèse, il tient à son service une érudition profonde, une complète connaissance de tous les monuments de la science. Pas une source où il n'ait largement puisé ; pas un livre qu'il n'ait lu, annoté et médité en silence. A chaque fait qu'il avance, il apporte la preuve. Il ne redoute ni contradiction, ni critique, parce qu'il a vu et qu'il est sûr. La loi salique et la loi des Ripuaires, la loi visigothe et la loi Gombette lui sont aussi familières que le Code civil et le Concordat. Il connaît le droit romain comme Savigny et le moyen-âge comme Ducange. Il sait par cœur les livres des bénédictins et l'histoire de l'Eglise mieux que l'abbé Fleury. Ceux qui l'écoutaient alors étaient charmés de trouver dans ce jeune historien une telle étendue de connaissances unie à une si grande élévation de pensée. Toutefois, ils jugeaient son cours plus solide que brillant, car les débuts de M. Guizot n'ont pas eu tout d'abord, qui le croirait ? le retentissement de ceux de M. Villemain.

Son aspect était froid et même un peu raide. Sa phrase était lente et parfois monotone. Chez lui, nul souci de l'effet, nul soin de la renommée. Content d'avoir semé une idée juste, il se croyait assez payé de sa peine, et il retournait bien vite à ses livres afin de préparer une moisson nouvelle. Pour que le talent de M. Guizot fit éclat dans la foule, il ne fallut rien moins que le prestige d'une persécution jalouse. Ses cours ne devinrent popu-

laïres que le jour où ils furent brusquement suspendus (1).

Qui donc pouvait penser alors que ce jeune homme sévère avait en lui l'étoffe d'un véritable orateur ? Ceux qui l'ont vu dans sa chaire, et qui, plus tard, l'ont retrouvé à la tribune, ont-ils bien reconnu dans l'homme d'Etat de la monarchie de Juillet le calme professeur de 1812 ? C'est que pour donner à sa parole toute la véhémence oratoire, il fallait à M. Guizot l'aiguillon de la controverse et le tumulte des Assemblées. Egalement attiré par la fierté de sa nature vers les hautes abstractions de la pensée et vers les luttes corps à corps, il ne se sentait à l'aise qu'au milieu de ses adversaires. C'est au feu des passions politiques qu'il forgeait ses arguments les plus décisifs. Il était beau alors, lorsque abordant la tribune, il venait défendre une loi nouvelle ou combattre une interpellation hostile ! Quelle énergie dans son regard ! Quelle autorité dans son geste et dans son organe ! Le corps droit et presque immobile, la figure toujours grave jusque dans son sourire, la main gauche passée dans son habit boutonné, tel il

(1) En 1821, M. Guizot avait pris pour sujet de son cours l'antagonisme des Francs et des Gaulois. « La Révolution, disait-il, a été » une guerre, la vraie guerre, telle que le monde la connaît entre » peuples étrangers. Depuis plus de treize siècles, le peuple vaincu » luttait pour secouer le joug du peuple vainqueur. Notre histoire » est l'histoire de cette lutte. De nos jours, une bataille décisive a » été livrée ; elle s'appelle la Révolution. »

M. de Villèle vit dans cette phrase une déclaration de guerre à la royauté légitime. En conséquence, il interdit les leçons du jeune professeur, qui ne remonta dans sa chaire que sous le ministère libéral de M. de Martignac. C'est alors que M. Guizot prit le parti de publier ses cours, afin de faire connaître au public et ce qu'il avait perdu en 1822 et ce qu'il avait reconquis en 1828.

apparaissait dans toute la raideur de son dogmatisme austère, laissant tomber de sa lèvre dédaigneuse des paroles tour à tour mordantes et glacées. Au milieu de tant d'orateurs fameux, il brillait d'un éclat en même temps plus ardent et plus sombre; il égalait les plus grands par la puissance de sa dialectique et l'incomparable vigueur de ses apostrophes. Toutefois, ne cherchez en lui ni la splendeur de Berryer, ni l'atticisme de Jules Favre, ni le cœur éclatant de Lamartine, ni l'ironie accablante de Montalembert, ni le pathétique entraînant de Michel de Bourges. M. Guizot ne veut ni plaire, ni toucher, ni irriter. Son but est d'affirmer, de démontrer, de convaincre. On a dit de l'un de ses rivaux qu'il avait trouvé sur la tribune la massue de Mirabeau et qu'il en avait fait des flèches. L'éloquence de M. Guizot n'est ni une flèche, ni une massue : c'est une barre d'acier qui s'oppose à l'invasion des idées. Voilà pourquoi sa parole, quoique puissante et admirée, a toujours paru plus vigoureuse que souple et plus impérieuse que persuasive.

Mais quels qu'aient été les succès oratoires de M. Guizot, les admirateurs de son talent d'écrivain ont bien souvent regretté son élévation au pouvoir. Le temps qu'il a consacré aux affaires publiques leur paraît un vol commis au préjudice de la science historique; et il en est beaucoup, même aujourd'hui, qui donneraient le recueil entier de ses discours pour un livre de plus dans le catalogue de ses œuvres. Nous ne saurions, quant à nous, partager cette opinion trop absolue. En effet, la politique et l'histoire ne sont, au fond, qu'un seul et même art. L'histoire, c'est la politique qu'on a faite; la politique, c'est l'histoire qu'on fait. Entre l'histoire et la politique, il y a le même rapport qu'entre la cause et l'effet. Quelle est la première qualité de l'historien? le sens du réel. Or, comment pourra-t-on le développer ou l'acquérir, si l'on

habite constamment la région des idées, et si l'on ne manie quelquefois les hommes et les choses? Quelle est la qualité essentielle de l'homme d'Etat? le sens pratique. Or, comment pourra-t-on résoudre les questions contemporaines, presque toujours contenues en germe dans les événements du passé, si l'on ne possède la connaissance approfondie des institutions écroulées et des sociétés disparues? Sans l'expérience politique, l'historien s'expose à glisser dans la légende. Sans la science historique, l'homme d'Etat risque de verser dans l'utopie. Et de là je tirerai cette conclusion toute naturelle qu'on ne saurait être un bon historien quand on n'est pas en même temps un homme politique, et que réciproquement on ne peut pas être un homme politique, si l'on n'est quelque peu un historien.

Toutefois, le moment n'est pas venu de porter sur la vie publique de M. Guizot un jugement impartial et définitif. Les événements auxquels il a attaché son nom sont encore trop récents pour qu'on puisse en faire le sujet d'une discussion désintéressée. Comme la statuaire, l'histoire est soumise aux lois de la perspective. Dans un fait politique, les contemporains ne saisissent bien que les détails; au contraire, ce qui frappe la postérité, ce sont les grandes lignes et l'ensemble. Les passions du moment soulèvent presque toujours autour de nous un nuage de poussière; et suivant la place qu'on occupe dans la mêlée des partis, on n'aperçoit qu'un point de l'édifice ou un côté de la statue. Telle est la raison qui nous empêche, dans l'histoire contemporaine, de juger sainement les faits, les institutions et les hommes. Mais quand les intérêts froissés ont disparu, quand les sentiments irréflectis se sont évanouis, alors la raison reprend tout son empire; on peut apprécier à leur juste valeur l'enthousiasme exalté des uns et le superbe mépris des autres; on pèse

équitablement les événements et les hommes, et l'on est en droit de prononcer enfin un jugement sans appel.

Cependant, malgré la réserve qui nous est imposée, nous pouvons rechercher si M. Guizot a toujours suivi la route escarpée du devoir, et si dans la vie publique, où tant de réputations s'écroulent, il a su conserver du moins toute sa valeur morale.

Or, sur ce point délicat, le doute n'est pas un seul instant possible. La politique de M. Guizot reposait sur des principes, non sur des intérêts. Jamais il n'a fait de ses opinions et de ses croyances un trafic vulgaire, ou un moyen de parvenir. De bonne heure, il a voué sa vie à une cause qu'il croyait juste, et, cette cause, il l'a fidèlement servie depuis le premier jour jusqu'à la dernière heure. Durant l'espace de plus de trente années, on ne surprit en lui ni défaillance de cœur, ni faillite de conscience. Il marchait droit au but, sans regarder en arrière, comme un athlète jaloux de parcourir le stade, ou comme un soldat qui défend l'honneur de son drapeau. Quand les événements lui eurent donné tort, et qu'une révolution soudaine l'eut précipité du ministère, il n'a point gémi sur l'inconstance des hommes, il n'a pas cherché à revenir aux affaires, et, dans les longues heures de son inaction forcée, il n'a jamais été envahi par cette lèpre morale, qu'on a spirituellement nommée la maladie du pouvoir perdu.

C'est alors qu'il s'est retiré au Val-Richer, qu'il a repris ses cahiers et ses livres, et pour se venger de la destinée, il s'est remis à composer des chefs-d'œuvre.

De tous les ouvrages qui sont sortis de sa plume, aucun ne me semble plus accompli que sa belle *Histoire de la Révolution d'Angleterre*. Et c'est peut-être autant dans le choix du sujet que dans la composition du livre qu'éclate le sens philosophique de ce rare écrivain. L'histoire, en

effet, consiste dans la peinture fidèle de la société et le tableau animé des passions humaines. Or, ces passions de l'homme, suivant les moyens qu'elles emploient, ou le but qu'elles se proposent, produisent tour à tour, dans le cours orageux des siècles, des actions romanesques, des événements tragiques, quelquefois même atteignent les proportions de l'épopée. C'est ainsi que les grands hommes se partagent, d'après les inspirations de leur génie, tous les éléments dont se compose le drame éternel.

Alexandre, César, Charlemagne et Napoléon sont des personnages épiques, parce qu'ils dépassent les proportions de la nature humaine, et qu'ils résument en eux les idées, les sentiments, les aspirations, les vertus et les vices de tout un monde qui va disparaître.

Marie Stuart, Charles I^{er}, don Carlos et Louis XVI sont des personnages tragiques, parce que, plus que l'Œdipe antique, ils ont subi les caprices de cette divinité immortale et farouche qu'on appelle le Destin.

Richard Cœur-de-Lion, Charles le Téméraire et Charles XII sont des personnages romanesques, parce que leurs exploits et leurs aventures, sans motifs judiciaires et sans intérêt politique, n'ont eu d'autre résultat que d'exciter un instant la fiévreuse attention des contemporains et de provoquer plus tard les sévérités de l'historien.

Parmi tant de héros, également fameux, lequel devait tenter la plume savante et grave de l'auteur des *Méditations morales* ? Il n'avait pas assez d'enthousiasme pour choisir un sujet épique et trop peu d'imagination pour accepter un sujet romanesque. Mais il avait vécu au milieu des orages, il aimait à en retracer le tableau. Aussi, tandis que son glorieux émule coulait en bronze la

statue en pied du soldat d'Arcole, M. Guizot sculptait en marbre le buste du condamné de Whitehall.

Je ne connais pas d'histoire plus émouvante que ce long duel du pouvoir royal avec la prérogative parlementaire, où se détachent, au début, l'insouciant physionomie de Charles I^{er}, et, à la fin, la figure mystérieuse du général Monk. Entre celui qui a perdu la monarchie par son imprévoyance et celui qui l'a restaurée par sa duplicité, il y a place à la fois pour de grandes actions et de nobles caractères, pour des actes vils et des personnalités infâmes. Toutes les passions humaines s'agitent, confuses et sanglantes, dans cette lutte suprême de l'absolutisme et de la liberté. Buckingham représente le favoritisme; Strafford, l'ambition malhonnête; Laud, l'intolérance; Hampden et Prynne, le courage civique; Montrose, la fidélité; Cromwell enfin, le fanatisme poussé jusqu'au génie. Rien ne manque à cette tragédie grandiose, ni les chutes éclatantes, ni les élévations subites, ni les exécutions lugubres, ni les abdications honteuses. On y voit briller du plus vif éclat la plume, la parole et l'épée. Les soldats discutent comme des orateurs; les orateurs se battent comme des capitaines. Le droit, tour à tour invoqué et méconnu, sert, suivant l'occasion, de moyen pour atteindre le but ou de but pour justifier les moyens. Comme on comprend bien que, pour retracer ces terribles vicissitudes, il fallait la plume d'un Tacite et le pinceau d'un Rembrandt! Les Anglais eux-mêmes n'avaient pas trouvé d'historien capable de raconter ces faits mémorables et d'en tirer la philosophie. Il fallut qu'un Français vînt en rassembler les détails, en expliquer les causes, en marquer les inévitables conséquences. Et ce sera l'éternel honneur de M. Guizot d'avoir traité un pareil sujet de manière à décourager pour longtemps toutes les tentatives. Sous l'impression de ces formidables événe-

ments, son talent d'écrivain subit une transformation imprévue. Son style, jusqu'alors un peu raide, devient tout à coup plus brillant et plus souple. L'émotion, que l'auteur ne peut plus contenir, éclate en pages quelquefois brûlantes et passionnées; et quand il raconte les derniers moments du petit-fils de Marie Stuart, le lecteur, entraîné par le récit, a peine à retenir ses larmes.

C'est vraiment une étude curieuse de suivre, à travers tant d'ouvrages remarquables, le développement de cet esprit si profond et si juste. Buffon disait dans sa vieillesse : « Je sens que j'apprends chaque jour à écrire. » Le mot serait bien plus vrai encore dans la bouche de l'auteur de la *Civilisation en France*. Nul plus que lui ne s'est appliqué à découvrir et à corriger ses défauts d'écrivain, à connaître et à développer ses qualités d'historien. A mesure qu'il se rapproche de la tombe, il semble rajouir.

Je n'en voudrais pour preuves que ce délicieux tableau : *L'amour dans le mariage*, le grave et doux portrait de sir Robert Peel, et surtout cette *Histoire de France*, dont les feuillets épars sont dans toutes les mains, et qui restera, parmi les livres de ce genre, comme l'œuvre la plus complète, la plus attachante et la plus nationale qui ait paru depuis quarante ans.

On sait à quelle inspiration touchante nous devons ce dernier chef-d'œuvre du maître. M. Guizot se donnait depuis quelques années le *paternel plaisir d'apprendre l'histoire de France à ses petits-enfants* (1). Chaque semaine, il rassemblait autour de lui sa jeune famille; et là, dans son grand fauteuil, un Joinville ou un Froissart à la main, il faisait passer devant ce gracieux auditoire toutes

(1) Préface de l'*Histoire de France*.

les grandes figures qui ont illustré notre pays, cultivant ainsi dans ces jeunes âmes deux choses également belles, le goût de la science et l'amour de la patrie. En reprenant sur le déclin de sa vie son vieux métier de professeur, M. Guizot s'est rappelé avec émotion sans doute les premiers succès de sa jeunesse, l'éclat de ses cours publics à la Sorbonne; mais peut-être songeait-il plus souvent encore à la femme accomplie qui avait veillé sur ses tendres années, et qui, elle aussi, lui avait donné ses premières leçons d'histoire. Le souvenir de cette mère vénérée a dû planer dans ces entretiens suprêmes du vieillard avec ses petits-enfants. Car c'est d'elle qu'il avait appris que la science est un patrimoine de famille, et qu'on doit se la transmettre de père en fils, au même titre que la fortune.

C'est ainsi qu'il passa ses dernières années dans cette retraite studieuse qui est le repos du sage. Il avait renoncé aux agitations entraînantes de la presse et de la tribune; il vivait comme un patriarche, entouré et respecté des siens, partageant son temps entre ses travaux littéraires et ses méditations religieuses. Car il l'a dit lui-même dans une lettre intime : « Je ne conçois » pour l'homme que trois manières d'être : la vie de » famille, la vie politique et la vie religieuse. Aujourd'hui, j'ai les joies de la première, les souvenirs de » la seconde, les espérances de la troisième. Que me » faut-il de plus ? »

Il ne faut rien de plus, en effet, à une âme vraiment philosophique. Quand on a vécu de manière à éviter le remords et à conserver l'espérance, on peut, comme M. Guizot, s'endormir du grand sommeil sans redouter la sévérité des hommes ou la justice de Dieu. Aussi ses derniers moments ont-ils été empreints d'une sérénité profonde. Il s'est éteint doucement, en parlant de la

France qu'il avait tant aimée, et en recommandant à ses fils de la bien servir (1).

Tel fut cet homme éminent qui, durant l'espace de plus de soixante ans, occupa l'attention de ses contemporains,

(1) M. Guizot aimait la France d'un amour ardent et passionné. A l'époque de nos plus grands désastres, il a exprimé d'une manière éloquente ses patriotiques angoisses dans une lettre adressée à M. Gladstone, premier ministre d'Angleterre. Nous en détachons le passage suivant; c'est le portrait le plus ressemblant et le plus judicieux qu'on ait tracé de notre pays :

« On connaît mal, dit-il, on comprend peu la France; on oublie trop son histoire. Parmi les grandes nations de l'Europe, elle est celle qui, dans le cours de sa longue vie, a commis le plus de fautes, hasardé le plus d'excès téméraires et subi les fortunes les plus diverses. Elle a toujours fini par reconnaître ses erreurs et se relever de ses chutes. Elle est imprévoyante, changeante, sujette à s'engouer et à se dégoûter, soit des idées, soit des personnes. Mais sous cette surface mobile et agitée, il y a un grand fonds d'intelligence et de résolution courageuse; les goûts frivoles, les mœurs légères se répandent aisément parmi nous; mais ils n'y obtiennent jamais crédit et confiance; le mal moral a souvent abondé en France; le bien moral n'y a jamais manqué, ni perdu la première place dans le sentiment public. La France a des instincts nobles et honnêtes, qui résistent et survivent à ses défauts et à ses désordres, même graves. Et dans ses plus grands revers, elle conserve une énergie de vitalité, une puissance de résurrection, s'il est permis d'employer ce terme, qui, selon les circonstances, se manifestent dans l'ordre moral, dans l'ordre politique, dans l'ordre littéraire, dans la vie intellectuelle ou sociale, publique ou domestique du pays. Quiconque ne connaîtra et ne comprendra pas cette diversité, cette mobilité, ces inconséquences, ces misères et ces richesses dans le caractère de la nation française, se trompera soit dans ses jugements sur elle, soit dans ses rapports avec elle, et paiera cher tôt ou tard son erreur. »

et qui tient une si large place dans l'histoire du XIX^e siècle. D'autres diront si ses trente années de luttes politiques valent ses trente années d'études historiques. Mais nul ne peut lui contester un rang élevé parmi les écrivains modernes. Il restera comme une des gloires les plus pures de notre littérature nationale.

M. Guizot, en effet, a été l'un des cinq grands historiens de ce siècle. Avec Augustin Thierry, Michelet, Mignet et Thiers, il a fondé définitivement la science historique. Prenant pour base de ses travaux les *Observations sur l'histoire de France* de l'abbé de Mably, il y a joint ses propres *Essais*, comme pour marquer du même coup le point de départ et le point d'arrivée. Son mérite est d'avoir affirmé des opinions jusqu'alors indécises, d'avoir scientifiquement démontré ce qui n'était encore qu'à l'état de conjectures ingénieuses, d'avoir enfin élargi le domaine de l'histoire, en ajoutant au récit des événements le tableau des idées, des mœurs, des religions et des lois. Avant lui, on ne tenait compte que des faits politiques, qui constituent proprement la vie extérieure des nations. On ne savait pas encore combien il importe, au point de vue du progrès moral, de connaître la vie intime des individus, afin de mieux juger le groupe auquel ils appartiennent.

Quoiqu'il n'ait jamais été bien populaire, ni comme homme d'Etat, ni comme historien, M. Guizot a pourtant exercé sur l'esprit de son temps une influence incontestable. Ses idées, propagées par de fervents disciples, se sont rapidement répandues (1). Ceux-là mêmes qui ne

(1) Nul écrivain n'a mieux que M. Guizot démontré la nécessité du libre examen. Qu'on en juge par ce passage de l'*Histoire de la civilisation en Europe*, 14^e leçon, page 427 :

l'ont jamais lu ont subi, sans s'en douter, l'ascendant de son grand esprit; et c'est pourquoi il n'est pas possible de tracer le tableau du mouvement intellectuel de notre époque, sans faire une large place à l'œuvre historique de M. Guizot.

Comparé aux historiens de l'antiquité, il n'est inférieur à aucun. Comparé aux historiens modernes, il est supérieur à tous.

Augustin Thierry, l'un des chefs de l'école descriptive, joint à une érudition patiente le style élégant du chroniqueur et le coloris du peintre. C'est à la fois un artiste et un savant. Mais le culte des faits l'emporte chez lui sur l'amour des idées; il néglige les arts, les lettres, les finances, la diplomatie, en un mot tout ce qui constitue la vie des peuples et l'âme de la civilisation.

Michelet s'est inspiré des beaux travaux de Vico et de Herder. Il a fondé parmi nous l'école symbolique, qui a la prétention de réunir les qualités de l'école descriptive et celles de l'école philosophique. Mais Michelet n'a pas toujours le sens du réel. Sa vive imagination lui four-

« C'est le devoir et ce sera, je crois, dit-il, le mérite particulier de notre temps, de reconnaître que tout pouvoir, qu'il soit intellectuel ou temporel, qu'il appartienne à des gouvernements ou à des peuples, à des philosophes ou à des ministres, qu'il s'exerce dans une cause ou dans une autre, que tout pouvoir humain, dis-je, porte en lui-même un vice naturel, un principe de faiblesse et d'abus qui doit lui faire assigner une limite. Or, il n'y a que la liberté générale de tous les droits, de tous les intérêts, de toutes les opinions, la libre manifestation de toutes ces forces, leur coexistence légale, il n'y a, dis-je, que ce système qui puisse restreindre chaque force, chaque puissance dans ses limites légitimes, l'empêcher d'empiéter sur les autres, faire, en un mot, que le libre examen subsiste réellement et au profit de tous. »

nit trop souvent des portraits et des tableaux qui ne sont qu'à moitié vrais, quoiqu'ils soient toujours vivants. Or, en histoire, les demi-vérités équivalent à des demi-faussetés. Et c'est pourquoi l'on a dit avec raison que si l'auteur de *l'Oiseau* est trop historien pour n'être que poète, il est aussi trop poète pour n'être qu'historien.

M. Mignet, qui procède à la fois d'Angustin Thierry et de Michelet, n'a pourtant ni l'onction du premier, ni la verve du second. Lisez son admirable *Histoire de Marie Stuart*; vous y trouverez toutes les qualités de son merveilleux esprit : l'élégance et la concision du style, la sûreté du jugement, la perfection de la méthode. Qu'y manque-t-il donc? Une seule chose : l'émotion. M. Mignet brise le fait pour en tirer l'idée, imitant ainsi le chimiste qui détruit les corps pour en connaître la substance. Solide et froid comme un marbre de Paros, il raconte les événements les plus tragiques avec l'impassibilité d'un juge qui lirait un rapport.

Tout autre est M. Thiers. Nature vive, ardente, passionnée, il est le seul de ces grands historiens qui puisse balancer la gloire de M. Guizot. Il l'a dit lui-même, l'art en histoire, c'est la transparence du style; et il a porté cette qualité à un point de perfection que nul n'a pu atteindre (1). Sa narration est pleine de vie, ses personnages marchent et agissent sous nos yeux, nous assistons à leurs débats ou à leurs exploits, et nous reconnaissons bien vite à leurs actes la vérité du portrait que l'auteur dessine avant de les mettre en scène (2). Même dans les

(1) Thiers. Préface de *l'Histoire du Consulat et de l'Empire*.

(2) Viennet. *Discours à l'Académie française*, séance du 13 décembre 1834.

questions les plus ardues, telles que les plans de bataille ou les plans de finances. M. Thiers est limpide et clair, comme une glace de Venise. On est étonné d'avoir si bien compris, tant la justesse du mot répond à la rectitude de la pensée. Quelques-uns lui ont reproché son *fatalisme historique*, mais on n'a pas remarqué que le fatalisme en histoire n'est pas autre chose que l'enchaînement perpétuel et nécessaire des événements. C'est justement par là que M. Thiers se rapproche de M. Guizot, et mérite de lui être comparé. Si l'on voulait constater des différences, on dirait que M. Guizot écrit l'histoire en philosophe, et que M. Thiers la traite en homme d'affaires. M. Guizot a plus d'élévation dans la pensée, M. Thiers plus de pénétration dans l'esprit. L'un est remarquable par l'étendue de la généralisation, l'autre par l'abondance et la variété des détails. L'historien de la *Révolution d'Angleterre* expose les idées pour en déduire les faits; l'historien de la *Révolution française* raconte les faits pour en découvrir les lois. Le premier excelle à mettre en relief le caractère d'une institution, comme dans l'*Histoire du gouvernement représentatif*; le second est passé maître dans l'art d'expliquer un système, comme dans l'*Essai sur Law*. Quand on lit un ouvrage de M. Guizot, on est tenté de s'écrier : c'est beau. Quand on ferme un volume de M. Thiers, on est forcé de dire : c'est juste. Pour chercher un modèle à M. Guizot, il faut s'arrêter à Montesquieu; pour trouver un ancêtre à M. Thiers, il faut remonter jusqu'à Polybe. Tous deux ont porté à son plus haut point la perfection du genre historique; tous deux ont possédé à un égal degré les qualités de l'historien, avec cette seule différence que M. Guizot a exercé plus d'influence sur la formation des talents, et M. Thiers plus d'action sur le développement des idées.

S'il fallait absolument décider entre eux, peut-être

donnerions-nous la palme à l'historien de *la Civilisation*. Il a été un ouvrier de la première heure. Dès 1812, il a posé les assises de la science contemporaine, et l'on doit reconnaître, si l'on est juste, que c'est grâce aux travaux de M. Guizot que M. Thiers a pu accomplir les siens.

Mais qu'est-il besoin de leur marquer un rang et de chercher ainsi à diminuer leur taille? La postérité les confondra certainement dans une commune admiration. Qu'ils restent donc l'un et l'autre sur le même piédestal, comme Corneille et Racine, comme Bossuet et Fénelon, comme Lamartine et Victor Hugo. Car ils sont la preuve éclatante qu'il y a encore de la sève dans notre race, et que la vieille nation française est toujours, quoi qu'on dise, la patrie des grands esprits et des grands caractères.

ÉDOUARD LANGERON.



NOS AMIS

Amitié ! c'est un mot par qui l'âme est ravie,
Et que nous répétons, à tout âge, en la vie.
Nous recherchons ce bien, objet de nos désirs,
Parfois dans l'intérêt, souvent dans les plaisirs.
On se presse la main, on a sur le visage
Des sourires charmants, on prend un doux langage ;
Il serait curieux de lire au cœur des gens,
Ce que cachent, au fond, leurs discours obligeants.
Quel bonheur de vous voir ! Quel bon vent vous amène ?
Au diable l'importun qui m'obsède et me gêne,
Se dit tout bas l'ami, murmurant un refrain
Qui semblait pénétré de franchise et d'entrain.
Cette chère santé, ce soir, comment va-t-elle ?
Rassurez-moi bien vite ; est-ce qu'elle chancelle ?
Le travail vous fatigue, il faudrait l'éviter.
— Sa place est excellente, il devrait la quitter !
Vous savez si je suis d'un naturel sincère,
Soignez, mon pauvre ami, cette santé si chère ! —
Rencontrez-vous quelqu'un qui soit à court d'argent,
Si vous en possédez, le tableau va changeant :
C'est vous, oui, c'est bien vous ! Quelle heureuse rencontre !
Le Dieu des vrais amis dans ce hasard se montre.
Je vous serre la main, et je dois le bénir,
Vous ne pouviez vraiment plus à propos venir.
Prêtez-moi quelques fonds, vous n'en savez que faire,
Je veux les centupler dans ma nouvelle affaire.

L'appât du bénéfice est trop souvent vainqueur,
Vous placez votre argent, tout comme votre cœur ;
Il semble rapporter beaucoup, en apparence,
Le capital se fond, la débâcle commence ;
Le jour du règlement, la tendresse a vécu,
Elle s'envole avec votre dernier écu. —
Les amis de plaisir fourmillent dans le monde.
Autour des gens heureux, toujours leur foule abonde,
Pesant votre mérite aux plaisirs qu'ils auront,
Ne les invitez plus, ils vous délaisseront,
Ils oublieront bien vite, et ces fêtes passées,
Et ces jours où venaient leurs phalanges pressées
Vous enivrer d'encens, grignotter vos gâteaux,
Et déguster vos vins nés sur de fins coteaux.
Ils passeront devant votre maison fermée.
Autrefois, par la fête elle était animée,
Le seuil laissait filtrer des bruits harmonieux,
Les maîtres du logis sont tristes, soucieux,
Les peines, les chagrins remplacent la folie ;
S'il n'attend rien de vous, le monde vous oublie.
Il évite le seuil du logis attristé ;
S'il vous aime, ce n'est qu'en parfaite santé. —
S'incline-t-on bien bas, répondez sans fatigue
A ces coups de chapeaux dont on semble prodigue.
Vous portez sur le front panaches, oripeaux,
Ne prenez pas pour vous tous ces coups de chapeaux.
Répondez au salut, gardez-vous bien d'y croire,
C'est à votre plumet qu'en remonte la gloire.
Vous avez des honneurs, des titres, du crédit,
Ce chapeau qui s'abaisse humblement vous le dit.
Votre femme est jolie, un petit peu coquette,
La dot de votre fille est assez rondelette,
Ces saluts si nombreux, que vous prenez pour vous,
Rendez-les à César, César en est jaloux.
Vous vous croyez géant, votre fierté s'allume,

Et vous n'êtes qu'un nain surmonté d'une plume,
Si vous n'y joignez pas un lot plus précieux :
Le mérite réel qui seul grandit bien mieux. —
Il nous reste, du moins, les amis politiques :
Comment douterait-on de leurs vertus antiques,
De leurs convictions que rien ne peut changer ?
Puisqu'ils sont si constants, je dois les ménager.
Hélas ! au vent léger volent les alouettes,
Sur la cime des toits tournent les girouettes,
L'on assure, pourtant, que ce n'est rien auprès
Des gens qu'on voit tourner au gré des intérêts. —
Les femmes que l'on sait aussi bonnes que belles,
Ont, sans doute, le don des amitiés fidèles ?
Si l'amie est novice en l'art de s'attifer,
Leur blanche main éprouve un besoin de griffer.
On les voit, quelquefois, bavarder ou médire
Des travers du prochain, ou jaser, ou sourire ;
Et céder au plaisir, si doux dans certains cas,
De mordre avec esprit celles qui n'en ont pas.
On prétend, pour leur rendre une pleine justice,
Qu'elles montrent parfois, dans leur fine malice,
Le tableau ressemblant de ces charmants griffons
Qui donnent, pour jouer, des coups de dents profonds.
Mais je dois supposer qu'une semblable chose
N'est qu'un méchant propos de quelque esprit morose.
La femme, n'ayant pas de mérite à moitié,
Parfaite dans l'amour, doit l'être en amitié.
Ai-je donc la pensée, ici, Dieu me pardonne,
De vous dire : n'aimez et ne croyez personne !
Sans dédaigner la main qu'on vous tend en passant,
Jugez mieux ce que vaut plus d'un air caressant.
Serrez la main, rendez le salut qu'on vous offre,
Sans entr'ouvrir par trop ou le cœur ou le coffre.
S'abandonner ainsi, sans nul discernement,
C'est faire, en certains cas, un mauvais placement.

Pour juger un ami, la recette est peu neuve :
L'amitié, comme l'or, se distingue à l'épreuve.
Ce n'est pas quand les gens ont grand besoin de nous,
Ou que nous les comblons des plaisirs les plus doux,
Qu'on peut apprécier une amitié sincère ;
C'est quand le cœur est triste et qu'il se désespère,
Qu'il ne peut plus offrir aux autres que l'ennui,
L'ami qui reste alors, on est bien sûr de lui.
Le bonheur, le chagrin, tout se met en partage,
Jamais de jalousie, ou bien de long orage ;
Le cœur, pour s'épancher, rencontre un confident,
Mais dans le choix qu'on fait, il faut être prudent.
Au véritable ami, la lèvre peut tout dire,
L'amitié sait pleurer, encor mieux que sourire.
Le fardeau que l'on porte à deux est plus léger,
C'est amoindrir un poids que de le partager.
Que l'amitié n'ait pas l'humeur capricieuse,
Passionnée un jour, le lendemain boudeuse,
Qu'elle ait dans ses rapports beaucoup d'égalité,
Et redoute surtout une infidélité.
Mieux vaut céder parfois que de vaincre sans cesse,
Ce qu'on perd en succès, on le gagne en tendresse.
Un véritable ami, soit dit sans trait railleur,
Vaut un proche parent, quelquefois est meilleur.
Nous parons nos amis de mille attraits en rêve,
Le réveil peut venir, le bandeau se soulève.
Ne leur donnons jamais d'idéales beautés,
Corrigeons leurs défauts, aimons leurs qualités.
Ce qui vaut encor mieux, que chacun se complète,
Et qu'une amitié rende une autre plus parfaite.
Qu'en chominant à deux par les sentiers battus,
Se confondent les mains, s'unissent les vertus.
La vie, en son parcours, est un rude voyage,
Il faut un compagnon, relevant le courage,
Un bras fort où poser notre bras qui faiblit,

Et le cœur d'une femme avec qui l'on vieillit.
Amitié ! doux rayon des tristes jours de pluie,
Comme sur un bâton, sur toi le cœur s'appuie !
Et quand l'amour s'éteint après avoir duré,
Ce que dure ici bas ce beau rêve doré,
Lorsque s'enfuit bien loin un sentiment plus tendre,
Tu nous restes fidèle et fleuris sur la cendre ;
Quand de nos jeunes ans les tems sont révolus,
Tu survis dans les cœurs où l'amour ne vit plus.
Le choix des vrais amis exige longue étude ;
Pouvons-nous acquérir complète certitude ?
Renoncer à ce bien pour un danger lointain,
Serait exagérer la peur de l'incertain.
Quand vous verrez des gens jeter trop d'eau bénite,
Tomber en pâmoison devant votre mérite,
Prenez garde ! c'est là qu'est caché le danger.
Les amis ne sont pas faits pour nous ménager.
Qu'il s'agisse des grands ou des bourgeois plus minces,
Si l'on disait toujours leurs vérités aux princes,
Ils devraient réserver une place d'honneur
A celui qui pour eux serait le moins flatteur.
Ce phénix est bien rare, et pour dernier adage,
Choisissons nos amis d'une manière sage.
Apportons dans ce choix prudence quelque peu ;
Puis après, comme on dit : A la grâce de Dieu !

A. JOUBERT.



L'OMBRE DE VOLTAIRE

Un jour Voltaire s'ennuya de la vie monotone des Champs-Élysées et voulut reprendre l'existence agitée des mortels. Il supplia Pluton de lui rouvrir les portes de l'inférieur séjour, et cette grâce lui fut sans trop d'efforts accordée par l'intermédiaire de Proserpine. Aux Enfers, il en est comme en France : on obtient tout des hommes en courtisant les femmes. Il s'empressa de faire ses préparatifs de départ et ses visites d'adieu. Le vieux Caron le prit en maugréant dans sa barque, et l'aida à repasser le Styx ; le terrible Cerbère poussa un rugissement féroce en lisant le laissez-passer du Roi des Ténèbres, et la foule des morts qui se pressait sur la plage, salua de ses acclamations sympathiques le départ du grand railleur.

Voltaire arriva à Paris le 30 mai 1882. Il vint loger sur le quai qui porte son nom, dans cette superbe maison du marquis de Villette, où cent quatre ans plus tôt il avait rendu le dernier soupir. En homme qui sait vivre, il commença par s'acquitter des commissions de ses amis. Il fit passer les comédies de Sardou à l'auteur du *Légataire*, les romans de Daudet à l'abbé Prévost, les œuvres de Renan à Frédéric II, et, toujours malicieux, il prit pour Desfontaines, Fréron, Nonotte et Sabathier, quatre abonnements au *Constitutionnel*. Après quoi, il songea qu'il n'était pas venu à Paris pour se faire courtier en librairie, mais pour donner un vigoureux coup d'épaule à ce char gigantesque et trop souvent embourbé qu'on

appelle le Progrès. Il se fit annoncer chez le directeur de la Comédie française. « Monsieur, lui dit-il, les Français » aiment Voltaire, puisqu'ils ont placé sa statue au foyer » de leur théâtre, comme les Grecs avaient mis celle » d'Apollon dans le temple de Delphes. Je les remercie » d'un tel honneur, car je suis ce Voltaire si redouté des » sots, même après ma mort. J'ai obtenu la faveur de » revenir à la vie, et voici le sauf-conduit que m'a donné » le Roi des Ombres. Je repars au milieu de vous pour » combattre les préjugés, démasquer l'intrigue, semer des » idées et faire triompher la vérité. Vous me verrez, au » retour des sombres bords, tel que je parus jadis au » sortir de la Bastille. Heureux si je puis une seconde » fois éclairer cette nation généreuse qui m'a dressé une » statue et donné le Panthéon pour tombeau ! »

Le vieillard cessa de parler et son interlocuteur le contempla en silence. Il ne pouvait croire à une telle aventure et se demandait s'il n'était pas le jouet d'un songe. Il prit machinalement le manuscrit que lui présentait Voltaire ; c'était une pièce en cinq actes, intitulée *l'Ambitieux*. Et voilà qu'au bout de huit jours le bruit se répandit dans la capitale qu'une tragédie inédite de l'auteur de *Zaïre* allait donner aux gens de goût une soirée ravissante. On écouta la pièce avec recueillement, mais sans enthousiasme ; on la jugea avec impartialité, mais sans admiration ; et le vieux Voltaire, qui se rappelait la représentation d'*Irène*, ne put s'empêcher de gémir sur l'inconstance de la renommée. Le lendemain, le chœur des critiques proclama que *l'Ambitieux*, tragédie sans valeur, devait être une pièce de la vieillesse du grand homme.

Le patriarche connaissait depuis longtemps les vicissitudes de la vie littéraire ; sans perdre courage, il courut offrir à un éditeur en renom la suite de *Candide*. « Quoi ! » lui répondit le prudent bibliopole, vous échouez au

» théâtre et vous m'apportez un roman ! Que voulez-vous
» que je fasse de votre prose, puisque vos vers sont mau-
» vais ? Eussiez-vous fait un chef-d'œuvre, votre livre ne
» peut réussir, car votre étoile a pâli. Il n'y a que les
» morts qui ne reviennent pas, a dit Barère. Bien vite
» reprenez votre manuscrit : un libraire ne doit pas
» savoir lire. » — « Ah ! j'y suis, pensa Voltaire, Victor
» Hugo a détruit la tragédie classique et Dumas père
» nous a guéris du roman philosophique. Puisqu'il le
» faut, suivons le train du monde et donnons adroitement
» dans l'esprit du siècle. »

Sur ce, l'auteur de la *Henriade* avise les bureaux d'un journal et présente son premier article avec la timide réserve d'un débutant. Deux jours après, les confrères du nouveau journaliste se déchainent avec fureur contre celui qu'ils appellent le Sosie du grand écrivain. « Quel
» est cet imprudent, disent-ils, qui s'empare de la ren-
» gaîne voltairienne pour ressasser de vieilles idées ?
» Croit-il qu'en usurpant le nom, il empruntera l'esprit ?
» Voltaire est mort : qu'avons-nous besoin de son ombre ? »

— « C'en est trop, s'écria le philosophe, je vois bien que
» nul ici-bas ne peut recommencer sa carrière. Je ferai
» toujours l'admiration des gens d'esprit, et je suis encore
» l'effroi des fanatiques, mais à la condition de ne pas
» ajouter une ligne à mes ouvrages. J'ai devancé mon
» époque, et aujourd'hui je suis en retard d'un siècle,
» parce que les idées qui progressent sans cesse dans la
» nation, sont stationnaires chez l'individu. O espaces
» éternels qui m'avez donné la paix, recevez l'enfant pro-
» dige et pardonnez à ma dernière faiblesse ! »

Il dit et disparut soudain dans un nuage étincelant. Il
retra aux Enfers, triomphalement escorté par les âmes
illustres qui forment le carré des grands hommes, et vint
repandre, entre Jean-Jacques et Montesquieu, la place

que la postérité réserve aux esprits d'élite qui ont éclairé l'humanité.

Auteurs qui prolongez outre mesure le roman de votre vie et qui déclamez ensuite contre l'inconstance des hommes, ne riez pas de mes paroles : ce conte est votre histoire. Ne voyez-vous pas que le siècle marche et que vous restez immobiles ? Votre popularité s'éteint, parce qu'au déclin de vos ans vous défendez encore des idées qui avaient cours au matin de votre âge. Soyez donc de votre époque, et, quand l'heure a sonné, sachez noblement disparaître. Le plus sûr moyen de vivre toujours, c'est de savoir mourir à temps.

EDOUARD LANGERON.



LES AGES CRITIQUES DE LA VIE

Dans les plus différents langages,
Sur tous les tons, on a chanté
L'existence avec ses quatre âges :
Printemps, Hiver, Automne, Été,
Sans parler du temps qui sépare
Chacun des âges principaux,
Moment critique, où se prépare
Tout homme à des devoirs nouveaux.

Sur les limites de l'enfance,
Ne le reconnaitrez-vous pas,
Existe, avant l'adolescence,
Certain âge des plus ingrats,
Où l'esprit et le caractère
Ne sont pas encore formés,
Où, cependant, nous n'aimons guère
Les jeux que nous avons aimés.

La jeune fille est occupée
Par les rêves de ses quinze ans,
Elle dédaigne sa poupée,
La délaisse depuis longtemps.

La belle au bois dormant sommeille,
Jusqu'au jour où dans son château
Un prince Charmant la réveille,
Un peu plus tard, un peu plus tôt.

C'est l'âge où chacun se demande
Que ferai-je de mes garçons ?
On les corrige, on les gourmande,
Tout en les bourrant de leçons.
Ils ne font pas encor de dettes
Chez leur tailleur, c'est rassurant ;
Mais on allonge leurs jaquettes,
Ils grandissent, c'est effrayant !

Grandir est, dans notre existence,
L'éternel mot qui fait rêver ;
Le bambin songe à sa croissance,
L'homme désire s'élever.
Si haut qu'on redresse la tête
Avec l'ambition au cœur,
Rarement l'âme est satisfaite
De la taille ou de la grandeur.

Arrive, après l'adolescence,
Un âge où l'on devient, enfin,
Jeune homme rempli d'importance,
Bien posé, faisant son chemin ;
Chacun de nous alerte, agile,
Peut faire un excellent danseur,
Un mari, c'est plus difficile,
Nos jambes sont notre valeur.

C'est l'âge où la plus grave affaire
Est d'adorer tous les minois,
Où de celle qui nous est chère
Nous gravons le nom dans les bois,
Où l'on cache sur sa poitrine
Des mouchoirs et des gants perdus,
Où l'on donne.... même à Fifine,
Des prestiges et des vertus.

C'est l'âge où le bal nous amuse,
Où l'avenir est plein d'espoir,
Où l'on dit qu'on se désabuse,
Où chaque Antony pose en noir.
La vie est faite de magie,
On la jette au vent fort gaiement,
Tout en broyant de l'élégie,
Mais sur le papier seulement.

A cet âge, la jeune fille -
Voit partout son rêve enchanté,
L'hiver, dans un joyeux quadrille,
Dans un pique-nique, l'été.
Pendant que madame sa mère,
Dont c'est le rôle par état,
Cherche prudemment sa chimère
Dans les jeunes gens à contrat.

On devient homme, on se marie,
On veut être riche, important,
On rêve honneurs ou broderie ;
Au lieu d'être heureux, on attend,

En recherchant tout ce qui brille
(Souvent du clinquant sans valeur),
Que de l'heure ait tourné l'aiguille,
Qu'ait passé l'âge du bonheur.

Car bientôt résonne à l'horloge
L'heure où s'annoncent les autans,
Cet âge critique où déloge
Sans rémission le printemps.
Le cœur garde encor sa jeunesse,
Mais déjà la feuille jaunit,
Et tout murmure avec tristesse
Ce mot si cruel : c'est fini !

Le cadran de l'âge a ses nombres
Que nous déchiffrons tour à tour,
Les plus gais, comme les plus sombres,
Marquant la nuit, marquant le jour,
Heures pour qui souvent s'agite
Notre âme y jetant son regard,
Et dont la dernière vient vite
Nous indiquer qu'il se fait tard.

Alors on appelle à son aide
Tous les cosmétiques fameux,
Au temps voulant porter remède
Nous badigeonnons nos cheveux,
A nos gencives qui sont vides
L'art donne ce qu'elles n'ont plus,
Nos mains ont pour cacher leurs rides
Quelque pâte aux mille vertus.

On a bien tort, je vous l'assure,
De vouloir ainsi remplacer
Ce qu'a dérobé la nature,
Lorsqu'un attrait vient à passer.
Ce n'est pas le moyen de plaire ;
Et j'aime autant ce vieux donjon,
Simple, sous son manteau de lierre,
Que pimpant sous son badigeon.

Il existe une manière
De rester jeune plus longtemps,
En bravant la dent carnassière
Des fauves qu'on nomme les ans :
La liqueur garde sa richesse,
Dans son flacon bouché d'argent,
Sachons conserver la jeunesse,
Au début, en la ménageant.

C'est sans doute une heure cruelle
Que celle où passe la beauté
Pour la femme qu'on disait belle
Et qui pleure sa royauté ;
Son âme, alors, se désespère,
Songe aux biens que le temps reprit,
Oubliant qu'elle a mieux à faire,
Et qu'on peut régner par l'esprit.

Rien ne doit arrêter la pente
Qui nous conduit de l'âge mûr
Jusqu'à la vieillesse souffrante
Venant d'un pas rapide et sûr,

C'est le temps où, dangereux prismes,
On veut courir, aimer toujours,
Où la jambe a des rhumatismes,
Où l'on nous défend les amours.

C'est l'âge qui réserve encore
Un rôle qu'on peut accepter :
Veiller sur ceux-là dont l'aurore
Auprès de nous vient s'abriter ;
Et, l'âme libre de ses chaînes,
Les yeux vers les divins arceaux,
Prier Dieu de garder les chênes
Pour protéger les arbrisseaux !

Dans tous ces barreaux de l'échelle,
Qu'on monte, puis qu'on redescend,
L'âge critique me rappelle
Un conseil sage en finissant :
C'est un moment pour qu'on médite,
Pauvre ou riche, petit ou grand,
Beaucoup moins sur l'âge qu'on quitte,
Qu'avant tout sur l'âge qu'on prend.

A. JOUBERT.

SOIRÉES

DONNÉES PAR

LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

Conformément à ses habitudes, depuis cinq ans, la Société académique de Brest a donné trois soirées littéraires, scientifiques et musicales.

Dans la première réunion de l'hiver, qui était la seizième depuis la fondation, après un court préambule du Président sur l'avenir de la Compagnie, M. Langeron, l'un de ses vice-présidents, a lu une remarquable étude sur *Guizot historien*. L'insertion *in extenso* de ce beau travail nous dispense d'en faire l'éloge, et nos lecteurs et confrères y retrouveront les qualités de style qui distinguent l'auteur.

La seconde partie de la séance a été remplie par une conférence du docteur Brémaud, médecin de la marine, sur *le Magnétisme*. Dans un exposé historique aussi clair qu'élégant, le conférencier a mis son auditoire au courant des phénomènes modernes du magnétisme. Puis, passant aux expériences physiologiques, il a produit un certain nombre de sujets impressionnables sur lesquels sa puissance fascinatrice s'est exercée avec un succès complet. Pendant plus d'une heure il a tenu l'assemblée haletante, on peut le dire, devant ce spectacle étrange et mystérieux

d'une volonté maîtresse, endormant, réveillant, agitant, dirigeant, dominant, nous ne dirons pas ses victimes, mais ses humbles sujets. Le docteur Brémaud ne cherche pas seulement dans ses études ce qui frappe, étonne, mais ce qui peut être utile au point de vue de la connaissance de l'âme, et du parti que la médecine pourra tirer de ces faits. Le côté scientifique est son principal objectif.

Dans la deuxième réunion (17^e soirée), M. le vice-président Joubert, avec l'esprit et la finesse qui est le fond de sa nature essentiellement littéraire, a ouvert la séance par une humoristique fantaisie intitulée : *l'A-propos*.

Ces choses ne s'analysent pas ; c'est un parfum qui charme et qui fuit, mais non sans accroître encore la réputation d'homme de goût, de l'auteur aimé.

La partie la plus importante de la soirée était une conférence de M. le médecin professeur Férès, sur : *l'Alimentation chez tous les peuples*.

Quel vaste, quel important sujet que celui-là, car l'homme ne vit pas seulement de littérature, il faut manger pour vivre, et travailler pour manger. Mille questions hygiéniques, économiques, sociales, se rattachent à ce grand problème dont les sociétés modernes surtout ne peuvent se désintéresser. Le conférencier n'a pas été au-dessous de sa tâche. Avec cette aisance et cette clarté qui séduit et captive des auditoires formés de gens du monde, lesquels aiment le bien dire, la mesure en tout, le sourire qui souligne les passages ardu, la délicatesse de l'expression qui fait passer maint détail, M. Férès a fait le tour de la table humaine, en en découvrant tous les plats. Il signalait en même temps tout ce qui se rattache à l'alimentation dans le domaine philosophique, moral et médical. Le souvenir de cette belle étude est l'un des meilleurs que nos invités aient emporté de nos réunions.

La séance a été close par une exposition des travaux qui s'exécutent à l'isthme de Panama faite, à l'aide d'une carte à grands points, par M. A. Coutance. Des échantillons minéralogiques des sondages récents, rapportés par le docteur Léonard, médecin de la marine, et mis à notre disposition, donnèrent à cette partie de la soirée un intérêt géologique tout spécial.

Le programme de la dernière réunion de l'hiver dut subir au dernier moment, pour cause de circonstances majeures, une modification profonde. MM. Gueneau de Mussy, Joubert, Le Balle, empêchés, furent remplacés par le Président, lequel eut la bonne fortune de pouvoir offrir et céder le fauteuil à M. le colonel du génie, de la Barre Duparcq, ancien président de la Société, qui se trouvait d'occasion à Brest.

M. de la Barre Duparcq ouvrit la séance par une de ces causeries familières et anecdotiques, dans lesquelles excelle l'érudit auteur des histoires de Charles IX et de Henri III; il est l'homme de notre temps qui connaît le mieux le xvr^e siècle, dont il collige avec passion et intelligence les précieux et rares ouvrages. La parole fut ensuite donnée à M. A. Coutance pour traiter un bien important sujet, les *infinitement petits*. Le public de nos réunions voulut bien être indulgent pour le conférencier pris un peu à court. Il regretta beaucoup de ne pouvoir exécuter les projections lumineuses qu'il avait préparées, mais la salle de la Bourse était trop grande pour l'appareil dont il disposait alors.

Une partie musicale termina la séance. Le trio pour piano, violon et violoncelle n° 3, op. 1, de Beethoven, allegro, andante con variazioni, minuetto et finale, fut exécuté par MM. Lécureux, Tréguier et Allègre, avec la science musicale et le brio avec lesquels ces artistes hors ligne interprètent les œuvres les plus difficiles des gran d's

compositeurs. Qu'ils reçoivent ici nos remerciements les plus vifs pour leur concours brillant et désintéressé. Nous en confions le souvenir durable à ces pages, qui diront, quand nous aurons cédé la place à d'autres, quels coopérateurs précieux ils furent pour le but que poursuivait la Société académique de Brest. Nous les prions de ne pas exiler leur art enchanteur des réunions de notre compagnie, où ils trouveront toujours non seulement des admirateurs, mais encore de nombreux amis.

A. C.



COMPTE-RENDU FINANCIER

POUR L'ANNÉE S'OUVRANT LE 1^{er} JUILLET 1883 ET SE
FERMANT LE 1^{er} JUILLET 1884.

Au 1^{er} juillet 1883, la Société académique possédait :

1 ^o En caisse.....	1.665 70
2 ^o En dépôt au Comptoir du Finistère.....	1.717 65

Dans le courant de cette année, ses recettes se
décomposent comme suit :

1 ^o Cotisations, diplômes, rentrées.....	2.160 »
2 ^o Part de M. Levot-Becot sur le dernier bulletin	270 »
3 ^o Subvention du Conseil général.....	149 90
4 ^o Subvention du Conseil municipal.....	300 »
5 ^o Vente de bulletins.....	7 »
5 ^o Intérêts des sommes dues par le Comptoir du Finistère, comptés jusqu'au 16 octobre 1883, jour de l'ouverture de sa liquidation.....	45 90

Total des ressources de l'année..... 6.316 15

Les dépenses de l'année se décomposent
comme suit :

A reporter..... 6.316 15

Report..... 6.316 15

1° Frais de commissionnaires, recouvrements,
affranchissements..... 181 65

2° Frais relatifs aux soirées de la
Bourse..... 89 70

3° Médailles offertes à l'exposition.. 168 »

4° Imprimés de toutes natures..... 144 75

5° Frais divers avancés par MM. les
Secrétaires..... 61 95

6° Solde du dernier bulletin..... 1.572 75

Total des Dépenses..... 2.218 80 2.218 80

Avoir de la Société au 1^{er} juillet 1884..... 4.097 35

Cette dernière somme est représentée par :

1° Une créance sur le Comptoir du Finistère de 3.334 50

2° En caisse..... 762 85

TOTAL ÉGAL..... 4.097 35

Sur cette somme qui est, je le crains, bien loin d'être encore disponible, vu la lenteur avec laquelle s'effectue la liquidation du Comptoir du Finistère, il y aura à payer le bulletin en cours d'impression, soit environ 1,600 francs. Notre situation financière serait donc des plus brillantes, si nous n'avions aucune perte à redouter; mais il faudra, cette année, recourir à la cotisation échue le 1^{er} juillet 1884 pour solder notre volume de cette année, et le bureau, qui va être nommé, devra suivre les règles de la plus stricte économie en prévision de tout événement.

Il est à remarquer que les frais de recouvrements se sont accrus dans une notable proportion, ce qui tient aux

difficultés qu'a rencontrées le Trésorier pour effectuer la rentrée des cotisations; il a dû même renoncer à un trop grand nombre d'entre elles.

Brest, le 30 juin 1884.

Le Trésorier,

E. BOURRUT-DUVIVIER.

Vu et approuvé par le Bureau le 30 juin 1884.

Lu et approuvé en séance générale le 7 juillet 1884.

Le Vi

LANGERON.

Le Président,

COUTANCE.

L'Archiviste-Bibliothécaire,

MAURIÈS.

Les Secrétaires.

WILLOTTE, LE BALLE.

BIBLIOGRAPHIES

NOS PETITES COLONIES

PAR MM. FERNAND HUE ET GEORGES HAURIGOT

(H. OUDIN, libraire-éditeur, 51, rue Bonaparte. — Paris, 1884.)

Voilà un livre qui tombe à point. Au moment où les *idées coloniales* prennent un nouvel essor, au moment où les projets de Montcalm et de Dupleix sont enfin compris et admirés, où de toutes parts se forment des associations libres pour l'extension de notre influence au dehors, n'est-il pas utile, n'est-il pas indispensable de dresser l'inventaire de nos possessions lointaines, de les classer avec méthode, de les décrire avec exactitude, en un mot, d'en présenter à tous une vivante et fidèle peinture?

C'est l'œuvre que viennent d'entreprendre MM. Hue et Haurigot, et, sous le titre séduisant de *Bibliothèque de géographie et de voyages*, le libraire parisien Oudin a commencé la publication d'une série d'ouvrages dont les titres sont bien faits pour piquer la curiosité. J'en prends deux ou trois au hasard : *De France à Sumatra, la Chine méridionale, les Pyrénées françaises, Voyage au pays des Maronites*, puis, enfin, le livre que nous avons sous les yeux et qui a pour sujet : NOS PETITES COLONIES.

C'est un charmant volume, tout rempli d'aperçus ingénieux, de renseignements précis, de cartes très bien faites et très exactes, sur lesquelles nous saisissons parfaitement

la physionomie du pays qu'on veut nous décrire. Non-seulement les auteurs font connaître minutieusement la géographie physique et politique, c'est-à-dire les montagnes, les cours d'eau, les côtes, le climat, les productions, les divisions administratives, les villes et les villages; mais encore ils nous tracent le tableau, souvent piquant, toujours instructif, des religions, des mœurs, des coutumes et des lois. Pour n'en citer qu'un exemple, prenez, si vous voulez, le chapitre consacré à Taïti. Vous y trouverez, sur la construction des villes, les costumes des femmes, l'affaire Pritchard, la reine Pomaré, les missionnaires anglais, la vie contemplative de ces peuplades océaniques, de longs et curieux détails qui rendent la lecture de ce livre aussi attachante que celle d'un roman.

MM. Hue et Haurigot n'ont parlé que des *petites colonies*, c'est-à-dire de Saint-Pierre-et-Miquelon, du Gabon, de la Côte-d'Or, d'Obock, de Mayotte, de Nossi-Bé, de Sainte-Marie de Madagascar, des établissements de l'Inde, de Taïti, des Marquises, des îles Tuamotu et Gambier.

Ils ont laissé, ou plutôt ajourné la description de l'Algérie, du Sénégal, de la Cochinchine et des Antilles. Espérons qu'ils ne tarderont pas à combler cette lacune; c'est le vœu de tous leurs lecteurs.

E. L.

DE FRANCE A SUMATRA

PAR

M. PRAU DE SAINT-POL-LIAS

C'est un récit de voyage fort alertement et spirituellement écrit, par un observateur attentif et sérieux. Rien n'instruit comme les voyages, rien ne repose plus de travaux plus ardu, que ces tableaux successifs pris sur les grandes routes du globe, où les distraits passent sans rien voir.

L'ÂME ET LA MATIÈRE

PAR M. H. LE JANNIC DE KERVIZAL

Sous le titre de *Réveries philosophiques*, l'auteur a mis dans ces quelques pages une raison sérieuse et élevée. Il faut avoir, à ce moment, une grande reconnaissance pour les hommes qui élèvent leurs pensées au-dessus des préoccupations matérielles de la vie, et rappellent à l'humanité ses destinées immortelles.

M. de Kervizal est de ceux que ces grands problèmes, honneur de notre espèce, captivent encore. Ecrivain de race, il sait exprimer ses pensées dans un style ferme et concis, celui qui convient à la philosophie. On le lit sans fatigue, et les moins bien disposés pour ces thèses redoutables, se sentent rassurés par l'élégante facilité, la bonne foi et la sincérité de ces pages agréables et sérieuses.

HYGIÈNE

DES

EUROPÉENS DANS LES PAYS INTERTROPICAUX

PAR LE D^r MAURICE NIELLY

Professeur à l'École de Médecine navale de Brest



Le succès immense qu'a obtenu cet ouvrage, dès son apparition, prouve assez son utilité et son mérite. C'est, en outre, une œuvre d'actualité, au moment où la France semble vouloir dépenser son activité dans des entreprises coloniales; on peut dire qu'elle est arrivée à son heure.

Ce qu'il nous importe de savoir pour la réussite de nos essais de colonisation, des expéditions militaires lointaines, des campagnes maritimes, ce sont évidemment les influences hygiéniques de chaque climat local. Aussi M. le professeur Nielly a-t-il donné une grande importance à l'étude des climats partiels, laissant un peu dans l'ombre celle des climats généraux qui est toute spéculative.

Il parcourt les climats torrides, c'est-à-dire les régions intertropicales, ou les pays situés entre les deux lignes isothermes de + 25° centigrades, suivant la classification de Jules Rochard. Il les étudie au quintuple point de vue de leur géographie, des modifications physiologiques qu'ils provoquent sur l'homme, de leur influence sur la production des maladies diverses, de l'acclimatement

obtenu ou refusé, des règles d'acclimatation qui sont applicables aux individus de la race blanche qui se proposent d'y séjourner.

De temps en temps, il aborde avec une science profonde et une compétence indiscutable des problèmes d'une haute portée humanitaire. Nous sommes de son avis quand il admet que l'acclimatement des races ne peut avoir lieu qu'à la suite du métissage avec les peuples autochtones. Mais ce métissage n'est pas toujours facile à produire ; les Anglais y réussissent peu ; les Portugais, au contraire, mélangent avec une facilité surprenante leur sang à celui des indigènes. Nous avons vu, nous-même, sur la côte d'Afrique, la descendance d'un certain Da Souza, mort en 1848, compter, en 1877, plus de 1,500 membres ; dans la même contrée, un nommé Medeiro, mort en 1875, comptait plus d'une centaine d'enfants.

L'ouvrage est illustré d'un grand nombre de gravures intéressantes pour l'intelligence du texte.

Nous estimons qu'il est utile à tout voyageur, officier de marine, médecin, et même aux officiers de l'armée ; élégamment et clairement écrit, il sera lu avec plaisir par toute personne s'occupant de sciences géographiques.

D^r B. FÉRIS.

NÉCROLOGIE

Pendant l'exercice 1883-1884, la Société académique de Brest a perdu plusieurs de ses membres, à la mémoire honorée desquels nous adressons nos plus sincères regrets.

Le docteur Th. Caradec a soudainement été enlevé à l'affection des siens et de ses malades par une piqûre anatomique, dans l'exercice de ses fonctions, à l'hospice civil. Homme de science et de travail, notre regretté confrère a, pendant de longues années, occupé dans l'estime publique de la ville de Brest, et dans la pratique civile, une place élevée. Son souvenir reste gravé parmi ses concitoyens et les membres de notre compagnie, où nous avons apprécié la droiture et la distinction de son caractère.

M. Bermond, capitaine de vaisseau, en retraite, a terminé, à 81 ans, une longue carrière, dont la plus large part avait été consacrée au service du pays dans les rangs de la marine française. Ce n'est pas ici le lieu de retracer toutes les vicissitudes et les travaux de cette utile existence, mêlée pendant plus d'un demi-siècle à tous les événements maritimes importants. M. Bermond était un des rares et glorieux survivants de Navarin, où il combattait comme lieutenant de vaisseau sur le *Trident*. Il avait beaucoup lu et beaucoup retenu ; aussi l'âge, qui n'avait pas affaibli son intelligence, en avait fait jusqu'à son dernier jour un causeur, chez qui le passé avait conservé son intérêt et ses vives couleurs.

Le corps médical, si éprouvé à Brest depuis quelque temps, a fait une nouvelle perte. Notre confrère, le docteur Huard, a succombé à l'une de ces affections qui frappent les plus vaillants et brisent les activités et les espérances. Après avoir servi dans la marine et rempli dans les postes les plus malsains de la côte d'Afrique des missions exceptionnelles, notre confrère s'était fait une place des plus honorables dans la médecine civile. Il y a laissé des souvenirs et surtout des regrets.

M. Despinois était l'un des plus anciens membres de notre Société. Homme d'initiative, il avait fondé, à Brest, une importante maison commerciale, que son intelligence, son esprit d'ordre et son activité infatigable avaient graduellement élevée à un niveau de prospérité très grand. Il était de ceux qui, au milieu des soucis des affaires, aiment à encourager les travaux intellectuels, et demeurent fidèles aux sociétés qui s'en occupent.

M. Daudy, professeur au Lycée de Brest, est mort à Paris, où il venait d'obtenir un légitime avancement. Bien que séparé de nous par les circonstances de sa carrière universitaire, sa perte a été vivement sentie dans nos rangs. Type du lettré spirituel et aimable, il aimait notre Société et lui avait rendu de nombreux services. Membre de notre comité de publication, ses avis étaient écoutés, car ils étaient dictés par la justice et la raison. Sa fin a été un malheur irréparable pour sa famille, un deuil pour ses élèves et ses collègues.

A. C.



LISTE GÉNÉRALE

DES

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ ACADEMIQUE DE BREST

AU 2 JUILLET 1884

(Les noms des Membres fondateurs sont précédés d'un astérisque.)

BUREAU

ÉLU LE 2 JUILLET 1884

Président : M. COUTANCE (A.), O. *, O. A., Pharmacien
en chef de la Marine, en retraite.

1^{re} SECTION

HISTOIRE, LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS

1^{er} Vice-Président : M. JOUBERT, O. A., avoué-licencié.

Secrétaire : M. LE BALLE, Professeur au Lycée.

2^e SECTION

GÉOGRAPHIE

2^e Vice-Président : M. LANGERON, O. A., Professeur au
Lycée.

Secrétaire : M. le Dr MARION, *, Sous-Bibliothécaire.

3^e SECTION

SCIENCES

3^e Vice-Président : M. FÉRIS (B.), *, Professeur aux Ecoles de Médecine navale.

Secrétaire : M. WILLOTTE, Ingénieur des Ponts et Chaussées.

Bibliothécaire Archiviste : M. MAURIÈS, Bibliothécaire de la Ville.

Trésorier : M. BOURRUT-DUVIVIER, Professeur de physique à l'Ecole navale.

COMITÉ DE PUBLICATION

MM.

BAILLY, Professeur d'anglais au Lycée.

CUZENT, *, O. A., Pharmacien de la Marine, en retraite.

FROGER, Professeur au *Borda*.

HALÉGOUET, Homme de Lettres.

HÉLAIN, Sous-Agent comptable de la Marine.

O. PRADÈRE, *, Agent comptable principal, en retraite.

TURIAULT, *, Commissaire-Adjoint de la Marine, en retraite.

MEMBRES RESIDANTS

MM.

- * ALLAIN, Docteur-Médecin.
ALLAIN (A.), Avocat.
ALLAIN (L.), Avoué.
- * ALLANIC, ✱, O. I., Professeur de philosophie, en
retraite, Président de la Société d'Émulation.
ALLANIC, , Médecin principal de la Marine.
ALLÈGRE, Professeur de musique.
ANJOT, Professeur de grammaire et d'Histoire au
Lycée.
ANSART, O. ✱, Capitaine de frégate, en retraite.
- * ANTOINE, O. ✱, Ingénieur de la Marine.
- 10 AUBRY, ✱, Docteur-Médecin.
BÆCKER, Professeur au Lycée.
BASTIT (J.), Négociant.
BASTIT (M.), Négociant.
BAUDE, ✱, Docteur-Médecin.
BARON, Pharmacien.
BAYOT, O. ✱, Capitaine de frégate, en retraite.
BACHELOT, Principal au Collège de Landerneau.
BAILLY, Professeur d'anglais au Lycée.
BELLAMY, ✱, O. I.
- 20 BERBINEAU, ✱, Capitaine de frégate.
BERGER, ✱, Médecin de la Marine, en retraite.
BERNIER, ancien Médecin de la Marine.
BERTHE, Ministre protestant.
BAISNÉE, Négociant.
BIACABE, Propriétaire.
BOCHÉ, Négociant.
BOISRAMÉ, Professeur au Lycée.
BONNEAU, Agent comptable principal, en retraite.

MM.

- BORIUS, *, O. A., Médecin de la Marine de 1^{re} classe.
30 BOUET, *, Commissaire-Adjoint de la Marine.
BARIL, Garde d'artillerie.
BOUSQUET (DU), Directeur de la Société générale.
BOURRUT-DUVIVIER, Professeur à l'Ecole navale.
BOURGEOIS, O. *, Lieutenant-Colonel d'artillerie territoriale.
BOUSSICAUX, *, O. I., Proviseur du Lycée.
BRÉMAUD, Architecte.
BRÉMAUD, *, Médecin de la Marine de 1^{re} classe.
BURGUET, Sous-Intendant militaire.
CAMESCASSE, O. *, O. I., Préfet de police et Député.
40 CARADEC (TH.), fils, O. A., Docteur-Médecin.
CARADEC (LOUIS), *, Docteur-Médecin.
CARRIVE, Pharmacien.
CAVALIER, *, Pharmacien de la Marine.
* CERF-MAYER, *, Médecin principal de la Marine.
CHABAL, Architecte.
CHALMET, Docteur-Médecin à Landerneau.
CHAUVIN, Pharmacien.
CHASTANET, Rentier.
CHÉDEVILLE, C. *, Directeur des Constructions navales, en retraite.
50 CHIC, *, O. A., Chef de Musique de la Marine, en retraite.
COATPONT (DE), Avocat.
COLAS, Négociant.
CORRE, Courtier-Interprète.
COSSÉ, O. *, Capitaine de frégate, en retraite.
COUTANCE, O. *, O. A., Pharmacien en chef de la marine, en retraite.
COUTANCE, *, Pharmacien-Professeur de la marine.

MM,

- CUZENT, *, O. A., Pharmacien de la Marine, en retraite.
- GRAS, O. *, Médecin en chef de la Marine.
- DALIGAULT, Sous-Directeur des Contributions indirectes.
- 60 DANIEL, *, Capitaine de frégate.
- DAURIAC, O. A., Professeur de philosophie à la Faculté de Montpellier.
- DELAGARDE, Négociant.
- DELALANDE, Professeur au Lycée.
- DELAPORTE, Avocat.
- DELECLUSE, Inspecteur de l'Enregistrement, en retraite.
- DELECLUSE, de l'Administration des Télégraphes.
- DELISLE, O. *, Chef de bataillon, en retraite.
- DEMEULE, Négociant.
- DENOUEL, Rentier.
- 70 DELOBEAU, Avoué, Maire de Brest.
- DEVAUX, Professeur de physique au Lycée.
- DIDELOT (Baron), G. O., *, Vice-Amiral.
- DUBLED, Verificateur des Douanes.
- DUCHATEAU, Architecte.
- DUCHATEAU, *, Médecin de la Marine de 1^{re} classe.
- DUBOIS, O. *, O. I., Examinateur d'hydrographie.
- DUPUIS, O. *, Capitaine de frégate.
- DUPUY, O. A., Professeur d'histoire à la Faculté de Rennes.
- DUMÉNIL, Médecin de la Marine.
- 80 DUVAL, C. *, Directeur du Service de Santé de la Marine, en retraite.
- EICHOFF, Auteur d'ouvrages de controverses religieuses.
- ELEOUE, *, Médecin de la Marine.

MM.

- ÉTARD-LAMY, Médecin-Dentiste.
ESTIENNE, O. A., Inspecteur primaire.
FALLIER, O. *, Docteur-Médecin.
FLAGELLE, Expert-Arpenteur.
FLEURIOT DE LANGLE, C. *, Contre-Amiral.
FÉRIS, *, Médecin-Professeur.
FOUCAULT, O. *, Receveur municipal.
90 FRANÇOIS (ADOLPHE), Négociant.
FROGER, Professeur à l'Ecole navale.
GADREAU, Imprimeur-Editeur.
GALACHE, O. *, Capitaine de vaisseau.
GARNAULT, *, O. A., Examineur d'hydrographie.
GEOFFROY, Pharmacien de la Marine.
GELLÉ, O. *, Capitaine de frégate, en retraite.
GÉRARD, Avoué.
GHILINO, Négociant.
GLEIZES DE FOURCROY, O. *, Inspecteur en chef
de la Marine.
100 GOUYE, O. *, Capitaine de frégate, en retraite.
GRALL, Médecin de la Marine.
GRALL, Pharmacien.
GUÉNEAU DE MUSSY, Avocat.
GUÉZENNEC (L.), Négociant.
GUÉRANDEL, Négociant.
GUESNET, Aide-Commissaire.
GUICHET, *, Docteur-Médecin.
HACHE, Médecin de la Marine.
HALÉGOUET, Homme de Lettres.
110 HALLIGON (V.), C. *, Contre-Amiral.
HALLIGON (L.), ancien Notaire.
HÉBERT, Médecin à Tiphauge.
HÉTET, O. *, O. I., Pharmacien en chef, Professeur,
en retraite.

MM.

- HÉLAIN, Comptable de la Marine.
HEUREUX (D'), *, Percepteur.
HOMBRON, Conservateur du Musée.
HUET (ALBERT), Négociant.
JARDIN, O. I., Professeur de mathématiques au Lycée.
JOUBERT, O. A., Avoué.
120 KERNÉIS, Sous-Commissaire de la Marine.
KÉRÉBEL, Pharmacien de la Marine.
KERROS, Agent consulaire.
KERSAUSON DE PENNENDREFF, Notaire.
KIESEL, *, Lieutenant de vaisseau.
LAMARQUE, Notaire.
LAMY, Pharmacien de la Marine.
LANGERON, O. A., Professeur d'histoire au Lycée.
LAFONT, C. *, Vice-Amiral, Préfet maritime.
LAPOTAIRE, *, Lieutenant de vaisseau.
!30 LAVARDE, Lieutenant au 82^e territorial.
LE BEURRIER, Négociant.
LE BLANC, Médecin de la Marine.
LE BRAS, Avocat.
LE GOLLEUR, Professeur de sciences au Lycée.
LEHIDEUX, Négociant, ancien Pharmacien de la Marine.
LE JEUNE (JOSEPH), Propriétaire.
LAVISE, Sous-Commissaire de la Marine.
LÉCUREUX, Professeur de musique et compositeur.
LE BALLE, Professeur au Lycée.
140 LE DALL, Professeur au Lycée.
LEFEBVRE, Consul de Turquie.
LEFOURNIER (L.), Libraire-Éditeur.
LEFOURNIER (A.), Libraire-Éditeur.
LEGUAY, *, Commissaire-Adjoint de la Marine.

MM.

- LE GUEN, *, Chef d'escadron, en retraite.
LE LOUP DE VARENNES, Propriétaire.
LE JANNIC DE KERVIZAL, de l'Administration des
Télégraphes.
LE PETIT, Chef de Bureau à la Mairie.
LE MOINE, O. *, Pharmacien en chef, en retraite.
150 LE ROUX, Médecin-Vétérinaire.
LE LOARER, O. *, Capitaine de frégate.
LE GROS, O. *, Lieutenant-Colonel, en retraite.
LEPOUTRE, Négociant.
L'HONEN, Médecin de la Marine.
LORSA, Négociant.
LOPEZ, *, Capitaine de frégate, en retraite.
LOYER, O. A., Professeur de seconde au Lycée.
LOZÉ, Sous-Préfet de Brest.
LEVOT-BÉCOT, Propriétaire.
160 MARÉCHAL, *, Médecin principal de la Marine,
en retraite.
MARION, *, Docteur-Médecin.
*MAURIÈS, Bibliothécaire.
MARQUETTE, Négociant.
MERCIER, Médecin de la Marine.
MÉZERGUES, Médecin de la Marine.
MICHEL, *, Docteur-Médecin.
MIRIEL, Professeur de dessin à l'École navale.
MOTTET, *, Lieutenant de vaisseau.
NIELLY, *, Médecin-Professeur.
170 NEWTON, Professeur d'anglais à l'École navale.
NOEL, *, Trésorier des Invalides.
ORTOLAN (A.), O. *, O. I., Mécanicien en chef de la
Marine de réserve.
PAILLET, Négociant.
PARIS, C. *, Général.

MM.

- PELLEN, Pharmacien de la Marine.
PARIN-LAMARQUE, Négociant.
PICARD, Pharmacien de la Marine.
PICOT, Directeur de l'Hôpital civil.
PITTY (H.), Chimiste.
- 180 PLOUZANÉ, Médecin de la Marine.
PRADÈRE, Agent comptable principal, en retraite.
RAILLARD, Notaire.
REILLY, Pharmacien de la Marine.
RÉGURON, Négociant.
RÉTIÈRE, Pharmacien.
RIVET, *, Capitaine de frégate.
RAOUL, *, Pharmacien de la Marine.
ROBERT (J.), Libraire.
ROBERT fils, Libraire.
- 190 ROSUEL, Négociant.
ROSSI (DE), Avocat.
ROUGET, Sous-Directeur du Gaz.
ROUSSEL, Agent comptable de la Marine.
ROUYAUX, *, Lieutenant de vaisseau.
ROY, Professeur de mathématiques au Lycée.
SANQUER, *, ancien capitaine du génie.
TOUBLANC, Négociant.
TRANVOES, Notaire à Landerneau.
TRISTCHLER, Architecte.
- 200 TROBRIAND (Comte ALPHÉE DE), Sous-Inspecteur de
l'Enregistrement.
TRONQUET, Négociant.
TURIAULT, *, Commissaire-Adjoint de la Marine,
en retraite.
UZEL, Libraire.
VAILLANT, *, Médecin principal de la Marine.
VILLIERS, *, Député.

MM.

VITASSE, *, O. I., Professeur de mathématiques au Lycée.

VRIGNAUD, ancien Pharmacien de la Marine.

WEBSTER, Employé au câble anglo-américain.

WILLOTTE, Ingénieur.

210 IUNG, O. *, Colonel d'artillerie.

ZÉDÉ, C. *, Capitaine de vaisseau, en retraite.



MEMBRES CORRESPONDANTS

MM.

ALLAIRE, Chimiste à Levallois-Perret.

ARNAUD, *, Propriétaire à St-Pierre-Quilbignon.

ARNOULD, Professeur au Lycée de Bordeaux.

BONNEFOY, *, Mécanicien de la Marine, en retraite.

BÉCHARD, ancien Sous-Préfet de Brest.

BLAIN, O. I., Inspecteur d'Académie, en retraite.

BONNEL, Professeur de mathématiques au Lycée de Lyon.

BLÉAS, O. I., ancien Directeur d'école normale primaire.

BODET, Professeur agrégé de la Marine.

10 BOURDAIS, O. *, Ingénieur civil à Paris.

BOURGEOIS, G. O. *, O. I., Vice-Amiral, conseiller d'État à Paris.

BRICHET, ancien Commissaire-Priseur à Paris.

BROUSMICHE, Pharmacien de la Marine.

CLAPARÈDE, Ingénieur à Paris.

CHALUS (PAUL DE), Juge à Dieppe.

CARBONNIER, *, O. I., Pisciculteur à Paris.

MM.

CARCARADEC (DE); *, Ingénieur en chef à Nantes.
CLOSQUINET, Instituteur à Guimaëc, près Morlaix.
COURBEBASSE, O. *, Ingénieur de la Marine à
Rochefort.

20 COMBETTE, *, O. A., Professeur de mathématiques
au Lycée Saint-Louis, à Paris.

COURCY (POL DE), Archéologue à Saint-Pol-de-Léon.

COTTEAU (EDMOND), Géographe.

DESCHANEL, O. A., ancien Sous-Préfet de Brest.

DALIMIER, Proviseur à Orléans.

DE LIVAUDAIS, *, Officier en retraite.

D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Archiviste à Troyes.

D'AURIAC, Secrétaire à la Préfecture de Quimper.

D'AURIAC, *, Bibliothécaire à la Bibliothèque Natio-
nale à Paris.

DELAVAUD, O. *, O. I., Pharmacien en chef de la
Marine.

30 DANIEL (F.), *, O. A., Docteur-Médecin à Paris.

DENNIÈRE, Archéologue à Paris.

DE RAUGLAUDRE, gérant des pêcheries de Ker-
louan.

DU CHATELLIER, correspondant de l'Institut à
Paris.

FALLOY, *, Commissaire de la Marine à Royan.

FIERVILLE, O. A., Proviseur au Lycée de St-Brieuc.

GAYET (ABEL), Agent comptable à Lorient.

GADOT, Pharmacien à Terre-Neuve.

GAUTHIER, Docteur-Médecin à Magny (S.-et-Oise).

GAULTIER DE LA RICHERIE, O. *, Capitaine de
vaisseau, en retraite, Président de la Société de
Géographie bretonne.

40 GAUTIER, O. A., Directeur de l'École normale pri-
maire.

MM.

- GÉRARD, Botaniste à Neuilly-Saint-Froot (Aisne).
GUÉRIN, *, O. I., Proviseur au Lycée de Clermont.
GUICHON DE GRANDPONT, C. *, O. I., Commissaire général de la Marine, en retraite, à Kéroua-
lin, près Landerneau.
GUILLEBERT, Propriétaire à Saint-Cloud.
GRENOT, Juge de paix à Pleyben.
GAUGUET, Publiciste à Paris.
HÉITZMANN, Professeur à l'Université.
HÉLIÈS, Sous-Agent administratif à Alger.
HENRI, Ingénieur en chef à Orléans.
50 HERLAND, Chimiste.
HAMON, O. A., Inspecteur primaire.
JARDIN, *, Inspecteur de la Marine à Rochefort.
JARRY, *, O, Recteur de l'Académie à Rennes.
JOUAN, O. *, O. I., Capitaine de vaisseau à Cher-
bourg.
KERVILER, *, Ingénieur des Ponts et Chaussées à
Saint-Nazaire.
KLEINHANS (M^{lre}), Professeur à Ste-Barbe, à Paris.
LALANDE, Pharmacien de la Marine.
LE CHANTEUR DE PONTAUMONT, *, Inspecteur
de la Marine, en retraite, à Cherbourg.
LE CHANTEUR DE PONTAUMONT fils, avocat à
Cherbourg.
60 LECLERT, O. *, Ingénieur de la Marine, en retraite,
à Paris,
LE MESL DE PORZOU, ancien Directeur des Contrি-
butions indirectes à la Noë-Verte, près Paimpol.
LEMIÈRE, Propriétaire à Saint-Brieuc.
LE NÉE, ancien Notaire à Paris.
LÉONARD, Pharmacien principal de la Marine.
LE PLÉ, Docteur-Médecin à Rouen.

MM.

LÉPISSEUR, Astronome à l'Observatoire de Paris.

LESPINASSE (DE), ancien Agent de change à Bordeaux.

LESEINE, Pharmacien à Paris.

LE TELLIER, Propriétaire à Caen.

70 LIEBAER, Directeur de sucrerie à Magny (Seine-et-Oise).

LOUDUN, Bibliothécaire à la Bibliothèque de l'Arsenal, à Paris.

LIÉGARD, ✱. Docteur-Médecin à Paris.

LUZEL, O. A., Littérateur à Plouaret (Côtes-du-Nord).

LEJANNE, Pharmacien de la Marine, compagnon de Crevaux.

MARCHARD, Juge à Quimperlé.

MARIOT, Capitaine de frégate à Cherbourg.

MENIÈRE, Pharmacien à Angers.

MILLIEN, Architecte à Beaumont-Laferrière (Nièvre).

MILNE, Professeur d'anglais.

80 MITRECE, C. ✱, Général de brigade de la réserve à Paris.

MONTIFAULT (DE), ancien Sous-Préfet à Quimper.

MOUNIER, O. ✱, Colonel, Directeur d'artillerie à Rochefort.

NICOLAI, O. A., Chef d'institution à Paris.

ORTOLAN, Officier de Marine à Toulon.

PARMENTIER, Docteur-Médecin à Corbeny (Aisne).

PESLOCHE, Architecte à Montauban.

PIET, ancien Notaire à Noirmoutier.

PIEDAGNEL, Homme de Lettres à Paris.

POL, ancien Secrétaire d'inspection académique à Quimper.

90 RASLIER (DE), Homme de Lettres à Bordeaux.

MM.

REYNAL, O. I., Elève de l'Ecole normale et de l'Ecole d'Athènes, Professeur de littérature à la Faculté d'Aix.

RICHARD (baron) (A.-A.), ancien Préfet à Quimper.

ROBERT, Docteur-Médecin, Géologue, Archéologue à Belle-Vue (Seine-et-Oise).

ROCHARD, C. ✱, O. I., Inspecteur général du Service de santé de la Marine, Membre de l'Académie de Médecine de Paris.

RAGOSINE, Directeur d'usine à Paris.

SALSAC, Percepteur à Quimper.

SAULNIER, Président du Tribunal à Dieppe.

98 TAPSNIER, Publiciste à Paris.

PRÉSIDENTS HONORAIRES

MM.

TEMPLE (DU), O. ✱, Capitaine de frégate, en retraite, à Paris.

BARRE DU PARC (DE LA), O. ✱, O. I., Colonel du génie, en retraite, à Paris.

SECRÉTAIRE HONORAIRE

M.

ORTOLAN (A.), O. ✱, O. I., Mécanicien en chef de la Marine de réserve.

MEMBRES HONORAIRES

M^{mes}

PENQUER, Auteur des *Chants du Foyer*, des *Révéla-*
tions poétiques, de *Velléda*, à Brest.

ÉMILE SOUVESTRE, à Paris.

MM.

F. DE LESSEPS, G. O. *.

SAVORGNAN DE BRAZZA, *, Lieutenant de vais-
seau.

COTTEAU, Voyageur géographe.

THOUAR.



LISTE
DES
SOCIÉTÉS SAVANTES ET DES PUBLICATIONS
AVEC LESQUELLES
LA SOCIÉTÉ ACADEMIQUE DE BREST
EST EN RELATION D'ÉCHANGES

FRANCE

Abbeville. — Société d'émulation.

Aix. — Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres.

Amiens. — Conférence littéraire et scientifique de Picardie.

— Société des antiquaires de Picardie.

— Académie des sciences, belles-lettres et arts.

— Société linnéenne du Nord de la France.

Angers. — Académie des sciences et belles-lettres d'Angers.

— Société d'agriculture, sciences et arts.

— Société industrielle et agricole.

10 — Société linnéenne de Maine-et-Loire.

- Angoulême.** — Société archéologique et historique de la Charente.
- Société d'agriculture, sciences, arts et commerce de la Charente.
- Annecy.** — Association florimontane.
- Arles.** — Commission archéologique.
- Arras.** — Académie des sciences, lettres et arts.
- Aurillac.** — Commission des monuments historiques du Cantal.
- Auch.** — Comité d'histoire et d'archéologie de la province ecclésiastique.
- Autun.** — Société éduenne.
- Auxerre.** — Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne.
- 20 **Avallon.** — Société d'études.
- Avranches.** — Société d'archéologie, de littérature, sciences et arts.
- Bayeux.** — Société d'agriculture, sciences et belles-lettres.
- Beaune.** — Société d'histoire, d'archéologie et de littérature.
- Beauvais.** — Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise.
- Béziers.** — Société archéologique, scientifique et littéraire.
- Besançon.** — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
- Société d'émulation du Doubs.
- Bordeaux.** — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
- Société linnéenne.
- 30 — Société philomatique.
- Société des sciences physiques et naturelles.

- Bordeaux.** — Commission des monuments et documents historiques,
— Société de géographie commerciale de Bordeaux.
— Association des propriétaires d'appareils à vapeur du Sud-Ouest.
- Boulogne-sur-Mer.** — Société académique.
- Bourg.** — Société d'émulation, agriculture, sciences, lettres et arts de l'Ain.
- Bourges.** — Société historique du Cher.
- Brest.** — Société d'agriculture de l'arrondissement.
- Caen.** — Académie des sciences, arts et belles-lettres.
- 40 — Société des antiquaires de Normandie.
— Société linnéenne de Normandie.
— Association normande pour les progrès de l'agriculture, de l'industrie et des arts.
— Société française pour la conservation et la description des monuments historiques.
- Cambrai.** — Société d'émulation.
- Carcassonne.** — Société des arts et sciences.
- Châlon-sur-Saône.** — Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire.
— Société d'histoire et d'archéologie.
- Chambéry.** — Académie des sciences, belles-lettres arts de la Savoie.
— Société savoisienne d'histoire et d'archéologie.
- 50 **Chartres.** — Société archéologique d'Eure-et-Loir.
- Cherbourg.** — Société académique.
— Académie du Cotentin.
- Château-Thierry.** — Société historique et archéologique.

- Clermont-Ferrand.** — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
- Coire.** — Société des sciences naturelles.
- Coutances.** — Société académique du Cotentin.
- Dijon.** — Commission départementale des antiquités de la Côte-d'Or.
- Académie des sciences, arts et belles-lettres.
- 60 **Draguignan.** — Société d'études scientifiques et archéologiques.
- Dunkerque.** — Société dunkerquoise pour l'enseignement des sciences et des arts.
- Embrun.** — Académie flosalpine.
- Evreux.** — Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres, du département de l'Eure.
- Epinal.** — Société d'émulation des Vosges.
- Falaise.** — Société d'agriculture, industrie et arts.
- Gannat.** — Société des sciences médicales.
- Grenoble.** — Société de statistique, des sciences naturelles et des arts industriels de l'Isère.
- Société zoologique des Alpes.
- Académie delphinale.
- 70 **Guéret.** — Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse.
- La Roche-sur-Yon.** — Société d'émulation de la Vendée.
- Laon.** — Société académique.
- La Rochelle.** — Académie des belles-lettres, sciences et arts.
- Le Havre.** — Société havraise d'études diverses.
- Société des sciences et arts agricoles et horticoles du Havre.
- Société de géographie.

- Le Mans.** — Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe.
— Société historique et archéologique du Maine.
- Lille.** — Société des sciences, de l'agriculture et des arts.
- 80 — Commission historique du Nord.
— Société des architectes du Nord de la France.
- Limoges.** — Société archéologique et historique du Limousin.
— Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Vienne.
- Lorient.** — Société de géographie bretonne.
- Lyon.** — Société littéraire, historique et archéologique.
— Société d'agriculture.
— Académie des sciences, belles-lettres et arts.
— Musée Guimet.
— Société de géographie.
- 90 — Revue savoisienne.
- Mâcon.** — Académie des sciences, arts et belles-lettres.
- Marseille.** — Athénée populaire.
— Académie des sciences, belles-lettres et arts.
— Société de statistique.
— Comité médical des Bouches-du-Rhône.
— Société libre d'émulation de la Provence
— Société de géographie.
- Meaux.** — Société d'agriculture, sciences et arts de l'arrondissement.
- Melun.** — Société d'archéologie, sciences, lettres et arts de Seine-et-Marne.
- 100 **Metz.** — Académie des lettres, sciences, arts et agriculture.

- Montpellier.** — Académie des sciences et belles-lettres.
— Société archéologique.
- Montauban.** — Société des sciences, belles-lettres et
arts de Tarn-et-Garonne.
- Montbéliard.** — Société d'émulation.
- Moulins.** — Société d'émulation de l'Allier.
- Morlaix.** — Société des études scientifiques et litté-
raires du Finistère.
- Nancy.** — Académie de Stanislas.
— Société de géographie de l'Est.
- Nantes.** — Société académique de la Loire-Inférieure.
110 — Société d'archéologie.
- Nantua.** — Société d'émulation, agriculture, sciences
et arts.
- Narbonne.** — Commission archéologique et littéraire
de l'arrondissement.
- Nice.** — Société centrale d'agriculture et d'acclima-
tation des Alpes-Maritimes.
- Nîmes.** — Académie du Gard.
- Niort.** — Société de statistique, sciences, belles-lettres
et arts des Deux-Sèvres.
- Paris.** — Archives de médecine navale.
— *Revue maritime et coloniale.*
— Société aérostatique et météorologique de
France.
— Société de médecine.
120 — Société française pour la conservation des
monuments historiques.
— Société philomatique.
— Société Indo-Chinoise.
— Comité du ministère de l'instruction publique
et des beaux-arts.
— Association scientifique de France.
— Romania. P. Mayer et G. Pâris.

- Paris.** — Société des antiquaires de France.
— Société bibliographique.
— Société philotechnique.
— *Journal des Savants.*
130 — Société de géographie.
— Congrès archéologique de France.
- Périgueux.** — Société d'agriculture, sciences et arts
de la Dordogne.
- Perpignan.** — Société agricole, scientifique et litté-
raire des Pyrénées-Orientales.
- Poitiers.** — Société des antiquaires de l'Ouest.
— Société d'agriculture, belles-lettres,
sciences et arts.
- Pont-l'Évêque.** — Société d'agriculture, des arts,
sciences et belles-lettres de
l'arrondissement.
- Pont-à-Mousson.** — Société philotechnique.
- Privas** — Société des sciences naturelles et histo-
riques de l'Ardèche.
- Quimper.** — Société archéologique du Finistère.
- 140 **Rambouillet.** — Société archéologique.
- Rennes.** — Société archéologique d'Ille-et-Vilaine.
- Roche fort.** — Société de géographie.
- Rodez.** — Société des lettres, sciences et arts de
l'Aveyron.
- Romans.** — Société de la Drôme qui publie *Bulletin
d'histoire ecclésiastique et d'archéologie
religieuse* des diocèses de Valence, Gap,
Grenoble et Viviers.
- Rouen.** — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
— Société libre d'émulation, du commerce
et de l'industrie.
- Saintes.** — Commission des arts et des monuments
de la Charente-Inférieure.

Saint-Brieuc. — Société d'émulation des Côtes-du-Nord.

— Société archéologique des Côtes-du-Nord.

150 **Saint-Jean-d'Angély.** — Société historique et scientifique.

Saint-Jean-de-Maurienne. — Société d'histoire et d'archéologie de la Maurienne.

Saint-Quentin. — Société académique des sciences, arts et belles-lettres, agriculture et industrie.

Saint-Omer. — Société des antiquaires de la Morinie.

Sémur. — Société des sciences historiques et naturelles.

Sens. — Société archéologique.

Soissons. — Société archéologique, historique et scientifique.

Toulon. — Société académique du Var.

Toulouse. — Académie des Jeux floraux.

160 — Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres.

— Académie de législation.

— Société d'archéologie du Midi de la France.

— Société d'histoire naturelle.

— Société académique hispano-portugaise.

Tours. — Société médicale d'Indre-et-Loire

— Société d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres d'Indre-et-Loire.

— Société de géographie.

— Société archéologique de la Touraine.

Troyes. — Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres de l'Aube.

170 **Valence.** — Société d'archéologie et de statistique de la Drôme.

Valenciennes. — Société d'agriculture, sciences et arts.

Vannes — Société polimathique du Morbihan.

Versailles. — Société des sciences morales, des lettres et arts.

— Société des sciences.



COLONIES

- Alger.** — Société historique algérienne.
— Société de climatologie.
Bône. — Académie d'Hippone.
Cherchell. — Société archéologique.
Constantine. — Société archéologique du département de Constantine.
180 — Société de géographie.
Saint-Denis (Réunion). — Société des sciences et arts.
- 

ÉTRANGER

- BELGIQUE** : BRUXELLES. — Société archéologique de Bruxelles.
• — — Société royale de botanique.
— LIÈGE. — Société de l'Union des artistes liégeois.
BRÉSIL : RIO DE JANEIRO. — Observatoire impérial, astronomique et météorologique.
ÉTATS-UNIS : WASHINGTON. — Smithsonian institution.
HOLLANDE : AMSTERDAM. — Société royale des sciences.
ITALIE : ROME. — Academia dei Lincéi.

NORWÈGE : CHRISTIANIA. — Université royale de
Norwège.

190 **PORTUGAL** : LISBONNE — Societade de geographia
de Lisboa.

SUÈDE : LUND. — Université de Lund.

SUISSE : GENÈVE. — Société d'histoire et d'archéo-
logie.

— — Institut genevois national.

— NEUFCHATEL. — Société mauritienne du
Valais.

195 — ZURICH. — Société des antiquaires.



UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 06353 2850

UNIVERSITY OF MICHIGAN